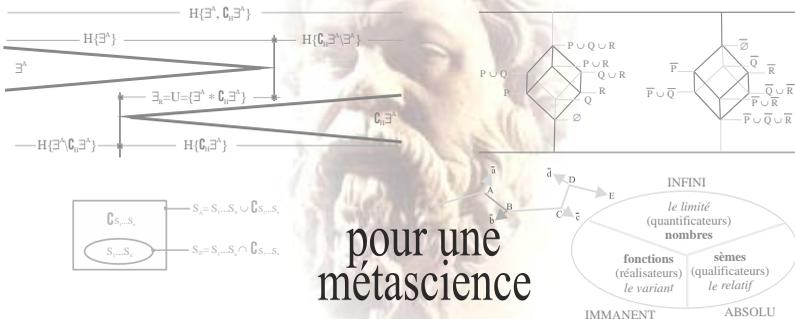


Jean ALPHONSE

SCIENCE MÉTAPHYSIQUE ET CODOMAINES

Cahier 4
Ontos

*Continuité in extenso d'existence
sous-jacente des indéfinies discontinuités
individuéés d'être, d'avoir et de faire*



ontos *être et exister*
ΟΝΤΟΣ *en tant qu'opposé à n'être rien et le néant de l'anexistential*

POUR UNE MÉTASCIENCE

- 0 **Introduction pour une métascience**, 1996, ISBN 2-9504817-0-1 (vol 0)
 1 **Fondements** pour une nouvelle lecture du monde, 1995, ISBN 2-9504817-0-1 (vol 1)
 2 **Le Quantifiable**, 1995, ISBN 2-9504817-0-1 (vol 2)
 3 **Le qualifiable**, 1996, ISBN 2-9504817-0-1 (vol 3)
 4 **Le valorisable**, 1997, ISBN 2-9504817-0-1 (vol 4)
 5 **Les continua**, 1996, ISBN 2-9504817-0-1 (vol 5)

Réflexions candides sur l'épistémologie, *vivons-nous avec les modernes l'époque d'un inter-âge obscurantiste à permettre un renouveau de la pensée?* 2005, ISBN 2-9504817-3-6

Heuristique de l'émergence métascientifique, *avec Paul Janet, la clé d'une réflexion émancipatrice des enseignements à faire époque*, 2009, ISBN 2-9504817-4-4

SCIENCE MÉTAPHYSIQUE ET CODOMAINES

La présente publication de 2010 reprend dans une version réécrite et complétée les précédents cahiers édités entre 1995 et 1997

- 0 **aitia** *L'insuffisance d'une connaissance fondée sur l'expérience physique du monde*
 1 **theoretike** *Catégorisation de continums contractuellement complémentaires*
 2 **ergon** *Dépasser la théorie du sens fondée sur le tiers exclu*
 3 **ergon** *L'encours qualificateur réalisant le potentialisé*
 4 **ontos** *Continuité in extenso d'existence, sous-jacente des indéfinies discontinuités individuées d'être, d'avoir et de faire*
 5 **lexis** *Vocabulaire de métaphysique, avec la bibliographie des ouvrages cités*

Édité par l'auteur: ISBN 2-9504817-1-X (vol. 5) e-book
 Dépôt légal à la Bibliothèque Nationale de France
 Contact: jean.alphonse@free.fr

Non à l'escalade des profits éditoriaux puissant maintenant en France de 2 ans de prison et de 150.000 € d'amende la copie pour les usages non commerciaux. En tant qu'auteur et usager, je souhaite pour mon travail la liberté que nous avions il y a encore quelques années de faire des copies à usage personnel.

Copyleft: L'auteur consent pour le contenu du présent livre protégé par les lois et conventions internationales de la propriété intellectuelle une licence de libre reproduction par les divers moyens conservant le contenu original, et leur libre diffusion pour des usages non commerciaux.

Copyright: Les droits d'édition commerciale et droits annexes se réfèrent aux habituels contrats de la pratique éditoriale. Ces droits couvrent notamment la commercialisation qui pourrait être faite de l'œuvre, de ses adaptations et traductions, graphiques et numériques, de diffusion commercialisées.

Introduction

Sans beaucoup de travail, de chance aussi, cet ouvrage n'aurait pas vu le jour. Que certains considèrent sérieusement l'incidence possible de son contenu, tandis que d'autres le tiennent pour dérisoire, il n'en appartient pas moins au domaine de l'innovation pour n'être pas uniquement 'savant' des tentatives antérieures de la pensée. Je n'ai, notez-le bien, aucun cursus universitaire à pouvoir me faire l'ambassadeur d'un nouveau genre pour traiter de l'ontologie. Le contenu de l'ouvrage concerne en effet une étude jamais conduite. Elle est conséquemment quintessenciée, bien qu'à l'image de l'enfant faisant ses premiers pas.

Depuis les arguments de ZÉNON d'Élée, les concepts d'infinitude et d'éternité restent parmi les plus difficiles à établir. Jusqu'à présent, leur problématique n'a été abordée que sous l'aspect mathématique de continuité indéfinie du fini. S'agissant de traiter de grandeurs (elles sont forcément bornables), cette disposition apparait logique. Mais pour ne pas s'appuyer sur des significations rationnelles, l'axiologie des continuums souffre d'insuffisance et de confusion dans les termes en usage. Une analyse sémantique des aspects métaphysiques du propos permettrait d'en mieux satisfaire l'intelligence, et conséquemment de limiter les errements de la pensée. Au sujet de l'infini, il est plus que temps d'aborder les sophismes résultant de la confusion entretenue depuis des notions posées exclusivement en continuité des aspects séquentiels et parcellaires dont on s'occupe avec la physique du monde. Prenons un exemple. On trouve encore actuellement dans les livres initiant le lecteur à la rigueur de la logique scientifique que le plus petit ensemble est l'ensemble zéro. Cela ne peut être dès lors que zéro est donné pour adimensionnel, et si tout petit ensemble non nul est indéfiniment minorable. Dès lors, le même raisonnement peut être

tenu pour ce qui est d'un ensemble infini: il n'est pas le prolongement d'un agrandissement indéfini du fini. À ce niveau de conceptualisation, le défaut de compréhension accompagne une insuffisance de discrimination entre indéfini, infini et transfini, comme entre zéro (quantité nulle), néant (anexistence = continuum privatif d'existence) et vide (dans le Cosmos, lieux et moments vides de ce qui peut être ou avoir).

La logique sémiotique des significations apparaît de cela une passerelle entre les sciences descriptives et prédictives depuis toutes observations et expérimentations des états réalisés du monde, et une métascience spéculative qui, en visant un domaine complètement métaphysique, se trouve mieux appropriée à concevoir des potentialités réalisatrices.

En science, on tient pour prémices que tout ce qui est, a et fait dans le monde, s'actualise de façon finie (bornable) et relative. Il est en effet aussi impossible de dire à propos d'une chose quelconque qu'elle est en soi ceci de particulier, que de dire d'un nombre qu'il est grand ou petit en soi. Même le déclaratif «cette tarte-là est entière» fait référence implicite à une autre pouvant ne pas l'être.

Ceci caractérisant le limité, le variable et le relatif, la démarche métascientifique, depuis la théorie des ensembles appliquée aux significations, a pour prémices complémentaires le propos d'un continuum absolu, infini et immanent d'existence continue. Seul ce qui est, a et fait de façon discontinue, pouvant être consécutivement ici ou là, à ce moment ou cet autre, est délimitable, relativable et susceptible de variation. En sorte que par cohérence intellectuelle, un champ d'existence *in extenso* reste hors l'horizon de l'expérimentable, tout en étant indéfiniment plus que ce qu'on pourra jamais scientifiquement connaître à circonscrire le phénoménologique.

En l'occurrence, notre démarche intellectuelle est simple: trouver un cadre conceptuel qui rende possible que certaines choses puissent conditionnellement être, avoir et faire, de façon relative. Ce qui implique de distinguer ce continuum là depuis les caractères de variabilité, de finitude en étendue et de temporalité. Comme le néant ne peut être donné comme producteur sans contresens sémiotique, on ne peut faire l'économie intellectuelle de son

contraire: le tout-absolu existant dans l'infinitude et l'immanence. Un continuum absolu, infini et immanent contient alors nécessairement dans un statut inconditionnel et unicitaire l'existence détenant la potentialité factitive de faire d'être, d'avoir selon des circonstances.

En métaphysique, une notion de Déité est unique à pouvoir exister sans besoin d'être et de faire être. Tout ce qui a été et sera élucubré à propos du monde semble tôt ou tard devoir en passer par cette disposition.

D'emblée, l'étude d'une surnature entreprise en continuation du fait scientifique est de cette disposition à émerger libre de sacralisation intéressée et superstitieuse. La métascience visant le domaine métaphysique de la nature induit une connaissance des causes surdéterminant l'enchaînement de cause à effet de la phénoménologie métamorphique s'instaurant en tant que séquence performative de réalisation entre une origine et une finalité. Comme image à distinguer les deux démarches, si la science représente l'étude du contenu métamorphique intermédiaire, une métascience vient à sa suite pour viser le contenant par lequel ce formé-là advient.

Bien entendu, se trouver concerné par le domaine métaphysique implique la considération d'une progression du monde à n'être pas autogénérée, pour la raison qu'on fait soi-même l'expérience de causes avec effets attendus, suppose que nous nous situons aux abords du stade d'interpellation de réalités complémentaires endocosmiques. Pour saisir que cet appréhendemment arrive en réponse aux besoins d'une évolution individuelle face à des dispositions surindividuelles, il suffit de considérer le propos du précédent *Cahier*. Nous avons terminé le *Cahier troisième* sur une annexe pouvant constituer l'épilogue d'une visite accompagnée dont l'itinéraire tente de montrer que l'évolution ne peut s'arrêter avec l'actuelle humanité. Donc qu'un surcroît de réalité ne peut manquer d'être déjà réalisé ailleurs, avant d'advenir ici depuis des potentialisations (sauf à tenir que nous sommes le centre du Cosmos, quand l'observation montre que notre planète se situe à la périphérie d'une galaxie dont le contenu est beaucoup plus âgé).

Aussi, comme prélude à une ontologie rationnelle, pouvons-nous examiner ce que représente le vivant au travers la progression des

espèces. Depuis une connaissance volontairement formée hors les frontières scientifiques du cloisonnement disciplinaire, donc faite d'accordements, de synthèses, de réunions cosmopolites à tenir compte d'aspects minoritaires exclus depuis une pensée sélective, on peut dire que l'intelligence du vivant est apparue dans un environnement physique consistant d'abord à évoluer en se suffisant de discerner ce qui est cause de quoi depuis des propriétés matérielles. Cette vie intellectuelle, qui progressa au travers les espèces et qui est loin d'être achevée, s'établit par suite entre des stimulations sensorielles immédiates et des réponses somatiques réflexes. Mais bientôt, le vécu dans un milieu social est à reconnaître l'altérité de soi, en plus d'un environnement objectivable. Cette intelligence est alors spécifique d'une genèse psychique passant par la découverte des intentions de son entourage sous l'instigation du jeu des concurrences qualificatives. L'élaboration des représentations du monde se poursuit conséquemment depuis une capacité d'apprentissage qualificatif, entre concurrences et performances, mettant en avant l'imagination suscitée par des situations nouvelles et la mémorisation signifiante du vécu. Commence maintenant, considérée à l'échelle des durées paléontologiques, une phase d'intellection du jugement individuel venant de délibérer en son âme et en conscience, pour viser le propos d'un environnement spirituel introspectif. C'est inévitablement à entreprendre l'aventure d'un entendement des valeurs d'action surdéterminant le profit susceptible de résulter d'activités qualifiées.

L'humain possède une capacité sensorimotrice moins performante que beaucoup animaux, mais il naît avec un cerveau immature doté de malléabilité dans un milieu principalement culturel. Tout est ainsi donné à l'individu humain pour émerger, sur fonds de qualification, à l'expérience des valeurs d'action dans le libre-arbitre personnel, depuis son interrogation sur le sens de la vie. Surdéterminant ainsi les qualifications interindividuelles, tout comme le fait qualificatif est à surdéterminer le sens des propriétés matérielles, il apparaît normal de croire que l'effet vertuel des valeurs d'action entraîne de nouveau une continuité dans le champ du représentable s'accordant au précédemment acquis depuis toute expérience exocosmique.

La première intelligence forme la quasi-totalité de l'apprentissage animal. Certains animaux commencent d'interpréter les intentions de leurs proches (par exemple singes, dauphins, chiens), mais c'est semble-t-il une spécificité humaine de se qualifier en raison d'intentions collectives. Et, bien que l'humain n'ait pas en notre époque une propension à agir en raison de valeurs d'action, cette faculté commence ainsi qu'un nouvel apprentissage dans le cours de sa vie, souvent provoqué par des circonstances incitatives (épreuves ou exemples de vie amenant la personne à s'interroger sur le sens de la vie elle-même). Cela est à dire qu'une telle disposition, pour n'être encore que rarement introduite de manière autodéterminée en réponse au libre-arbitre personnel, fait que si elle n'est pas scientifique pour raison de n'être évidemment pas reproductible dans ses effets depuis des déterminations exocosmiques, elle n'en a pas moins droit à l'existence.

Chaque espèce évolue ainsi en formant un monde qui lui est spécifique. C'est l'*umwelt*, ou ce qui s'établit entre une capacité de perception (tout ce que l'individu subit du milieu ambiant), et une capacité de réponse (ce par quoi il agit sur son environnement). Autant de mimodrames, de scènes où le geste et le jeu sont en travail d'enfantement dans l'individualité chaque fois renouvelée du vivant. De l'insecte à l'humain, déjà des millions de représentations du monde qui sont étrangères les unes aux autres pour un même écosystème. Mais cela ne suffit pas, car en définitive, cette classification entre espèces ne peut oblitérer que chaque individu construit au cours de sa vie son propre monde en rapport à l'expérience qu'il acquiert de son environnement. Si une même époque, une culture commune et l'appartenance à un certain milieu familial peuvent concrétiser les représentations qu'on a chacun en partage, le destin individuel et les circonstances personnelles du cours de la vie sont autant d'événements qui stigmatisent, entre le reçu et l'agi, ce qui est décisif à forger les particularités d'une représentation impartageable allant avec la plasticité épigénétique de la psyché individuelle.¹

1. Cf. la première partie de *Réflexions candides sur l'épistémologie*.

C'est à concevoir que ce milieu spécifique de la vie incarnée, pour être somatiquement presque entièrement matérielle, est moyen d'émergence et non fin en soi. Tout montre que l'écosystème planétaire constitue le moyen d'émergence de la psyché individuelle pour laquelle le cerveau est la matrice de l'organe mental. La psyché, en devenant ainsi progressivement le nouveau véhicule de l'individu, décide de son libre mouvement au futur.

LA PROGRESSION CONTINUE DES CONCEPTS

Mais que dire à justifier les choses de l'entendement métaphysique dans le contexte contemporain regardant comme un appréhendemnt définitif en épistémologie le processus scientifique basé sur des conjectures seulement validées par l'expérience sensible, donc à exclure par principe et conséquemment par dogme tout ce qui ne relève pas d'une phénoménologie physique? À vouloir pérenniser ce savoir parce que la civilisation fit par son moyen un bond qualificatif de géant, on oublie trop que notre actuelle représentation de l'Univers par le moyen des sciences est une conquête toute récente. Et l'oubliant, nous reste l'impression, forcément erronée, que nos conceptions n'évolueront plus que dans le détail, par accroissement.

Pour tenter de relativiser nos actuelles représentations, évoquons, en quelques lignes, une rétrospective du propos cosmologique. Durant toute l'antiquité, on ne connut que le système solaire et la sphère des fixes. Jusqu'au 13^e siècle l'Univers se réduisait à une distribution aléatoire sur la voute céleste des nébuleuses, comètes, astres et planètes. Par l'observation, on ne se représentait que le contenu du monde limité à la voie lactée, décrite comme une forme plate et allongée, entourée d'une coquille faite d'étoiles nous séparant du grand vide. Ainsi se succédèrent des représentations tenues pour définitives.

Pourtant, toutes les époques, jusqu'aux plus récentes, connurent des visionnaires qui inventèrent les concepts devançant les conclusions advenant de la simple observation. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on remarqua que l'objectivation des connaissances suit, à plus ou

moins longue échéance, sa subjection. Depuis DÉMOCRITE pour qui, il y a 2400 ans, la nature était déjà composée d'atomes aux mouvements régis par réaction, l'invention des représentations du monde précède le plus souvent la découverte. À telle enseigne qu'en épistémologie, on a fini par en faire le critère sur lequel repose la théorie des conjectures suivies des épreuves par lesquelles on a le loisir de les réfuter par l'expérience. Comme exemple plus récent, nous concevions la pluralité des mondes (FONTANELLE) et les univers-iles (E. KANT) avant la découverte des galaxies. Or, même en 1915, l'observation des nébuleuses n'est pas à décider académiquement si elles sont extragalactiques, puisque c'est l'objet du grand débat datant de 1920. Il n'y a que cent ans que la spectroscopie stellaire permit de se faire une idée de la chimie des astres, ainsi que de leurs vitesses radiales depuis le décalage des fréquences de la lumière, alors même que A. EINSTEIN concevait déjà la condition à l'infini d'un Univers fini, depuis la théorie de la courbure de l'espace communiquant au contenu limité en substance son cadre d'infinitude. Cette disposition ne peut advenir qu'en interférant avec l'idée d'un infini réel, même si ce n'est qu'en 1924 que HUBBLE établit que les galaxies sont extérieures à la voie lactée, en permettant d'estimer les distances au delà des mesures de parallaxes. Depuis, les objets lointains ne forment plus l'épaisseur d'une coquille: ils sont répartis en profondeur. 1931, la théorie du Bigbang est à représenter un état condensé chaud à l'origine de l'expansion cosmique, que conforte en 1964 le rayonnement thermique du fond du ciel, mais cette représentation n'est et ne restera qu'une théorie transformiste à pourvoir sursoir à une origine ontologique restant en suspens dans nos questions à propos du Cosmos.

Résumons. Présentement nous avons l'expérience instrumentale, outre des atomes du ciel que sont les systèmes d'astres, l'analogie aux molécules avec les galaxies et les amas galactiques, et l'on commence d'apercevoir, de l'intérieur, comme une structure cellulaire à base de galaxies, qui n'est pas sans rappeler la composition d'une éponge. Structure présentement sondée seulement sur 2,5 millions d'années-lumière. Aussi, c'est encore à anticiper sur l'expérience que la *Cosmogonie d'Urantia*, par exemple, présente à notre imaginaire le tableau d'un Univers fonctionnant comme une

unité organisée, en partie habitée et sagement administrée, évoluant, certes, de façon limitée, mais en réponse au potentiel éternel d'un absolu déifié. Un Univers organisé qu'entoure plusieurs anneaux impénétrés d'activité énergétique, dont le premier – le plus petit – est déjà donné pour croire sur une distance de 25 millions d'années-lumière.

Ce qui est à retenir est que la représentation de l'Univers en tant qu'organisme ne peut être encore que visionnaire, bien qu'elle date de plusieurs milliers d'années, tant semble encore éloignée de l'expérience qu'on en peut avoir. Quant à l'apercevoir ainsi que création donnée à l'Être suprême natif des hiérarchies finalisées de tous les êtres issus du temps, cela reste quasi utopique pour sans doute encore bien plus longtemps. Sauf pour quelques chercheurs qui, tel le passionné Camille FLAMMARION, ne font pas tenir la crédibilité des connaissances avec l'exclusion de ce qui n'est pas objet d'expérience sensible.

Ce panorama montre combien notre expérience contemporaine étonnamment enrichie au cours des derniers siècles, pour être toute exotérique, reste encore tellement réduite devant les **inventions** ésotériques auxquelles il est possible de croire avant de les connaître par expérience. Que tant de représentations précèdent avec plus ou moins de bonheur la preuve d'expérience est une conséquence directe des possibilités de complexifier l'imaginé en des représentations vraisemblables dans le champ des possibilités à portée d'une vue de l'esprit. Cela est tangible, bien que la propagation des modèles de représentation qui font intervenir la sensibilité de chacun au différent, dans la mesure où ces modèles sont distribués en des milieux compétitifs de la performance qualificative, nivèle des différences instaurées par suite d'échanges médiatisés du diversement représentable.

Donc, au fur et à mesure, les connaissances se transforment, fusent et diffusent, ont leur osmose interindividuelle au sein des sociétés culturellement pluralisées quant aux croyances. Ce qui apparaît essentiel d'apercevoir ici est que la substitution progressive en savoir d'expérience de ce qu'il est possible de croire, aussi sophistiquée que puisse être son instrumentation, ne se peut que pour des réalités à portée opératoire. D'où l'utilité

d'une métascience rationalisant la spéculation du domaine des réalités autres que physiques... sauf à continuer de se contenter d'une courte vue sur le devenir.

Au fil des époques successives, des voix s'élevèrent parcimonieusement dans l'intention de promouvoir un intermédiaire entre une science physique et une connaissance métaphysique, mais elles restèrent sans écho et tombent plus ou moins dans l'oubli. Pour exemple de l'une de ces voix, citons Theodor FECHNER, professeur de physique à l'université de Leipzig, qui, dans la lignée de la philosophie de SCHELLING, tenta d'introduire une psychophysique dans le but d'assortir l'expérience extraceptive convenant aux seuls états apostérieurs de la réalité, au besoin métaphysique de l'esprit qui, sous forme d'idéaux, exploite sous forme apriorique les potentialités par lesquelles il advient que nous regardions des réalités futures. Remarquant qu'il est possible de rendre compte objectivement des choses inanimées à partir des lois de la physique fondées sur des réactions, mais que les lois de la physique ne sont à ne rien pouvoir dire du règne de l'animé spécifique des êtres, puisque ceux-ci surajoutent à la faculté de réagir celle de pouvoir agir, la notion de codomaines complémentaires advient rationnellement. Semblablement, c'est à commettre l'erreur d'introduire l'entendement d'un règne spirituel depuis l'étude du règne de l'animé, alors que celui-ci se fonde logiquement sur des proactivités. Aussi ce ne peut être que depuis la pensée mentale introceptive à l'esprit qu'une métaphysique est finalement à se bien concevoir. D'où la fécondité d'une ontologie depuis le travail d'une pensée perméable et attentive au sens, ainsi qu'une intensité sémasynthétique à l'endocosme, surajoutant aux protocoles d'expérience et d'observation progressant par extension exocosmique.

LE PRÉSUPPOSÉ ONTOLOGIQUE

Cernons les prémices de l'ontologie. L'antique questionnement de la métaphysique occidentale: «pourquoi de l'être?» implique au moins implicitement, non seulement qu'il y ait de l'être, mais aussi que ce qui est ne soit pas le sujet d'une plénitude *in extenso*, c'est-à-dire que le propos concerne seulement la pluralité d'être considérée en soi, par soi, ou en raison de soi.

Le moyen de devenir dans le champ du potentialisé en essence depuis l'acte de protension mentale visant ce qui est en avant de l'horizon d'ici et maintenant, en dépend. C'est pourquoi j'aborderai le propos par la converse du traditionnel questionnement pessimisme: «pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien?». Disposition qui concerne la question de savoir «pourquoi des limites à ce qui est, plutôt qu'une existence *in extenso*?». En raison de quoi cette disposition? Parce qu'il est cohérent au jugement donnant l'axiome que rien ne peut advenir à partir de rien à pour alternative que quelque chose en particulier de limité, de variable et de relatif, peut se trouver 'existé' depuis une existence *in extenso*, en ce que cette existence-là représente ni plus ni moins que la nécessaire face opposée du néant.

Imaginons un poisson mutant avec un gène de métaphysicien se posant la question «pourquoi l'eau?». D'évidence il se sera d'abord interrogé (ou ce sera un autre avant lui qui l'aura fait) sur la question de savoir ce qu'est l'eau. Le questionnement allant de QUOI à COMMENT est scientifique et débouche sur le constat du perçu à l'explication du conçu: il représente, à partir de la phénoménologie, l'avènement de l'instance scientifique à propos de la physique du monde. Donc, c'est à sa suite que le poisson mutant avec un gène de métaphysicien introduira, avec le plus de chance d'y répondre, le questionnement «pourquoi de l'eau?». Or il se trouve que la seule issue pour répondre à ce nouveau questionnement est d'introduire *ipso facto* un référent ontologique, en ce que, contractuellement aux choses et aux corps – le donné aux sciences –, sont des êtres, des sujets individués, éventuellement personnalisés. En effet, tout comme le constat du perçu conduit à l'explication en exigeant le parcours allant de QUOI à COMMENT, l'entendement répondant à POURQUOI ne peut manquer l'aperception d'un rapport à QUI, tel que la raison abaléitique d'être causé advient en raison de ce qui est en soi et par soi, c'est-à-dire d'une manière aséitique.

Le tour est bouclé en ce que la particularité de ce qui vient à être est de n'être pas encore sous plusieurs aspects, tout en étant préalablement donné en certains de ceux-ci afin de n'être pas non-être. Lorsque ARISTOTE asserte qu'il est impossible tout à la fois

d'être et de n'être pas, c'est à considérer le continuum d'absoluité, hors variabilité temporelle, surdéterminant l'étant² se trouvant dans le rapport temporel d'une essence singulière d'être à une substance particulière d'avoir, puisque l'individu au monde procède d'un moyen soumis à accident, autant qu'à des effets attendus. N'oublions pas que le temps d'être constitue le champ d'appréhension du métaphysicien, comme celui du physicien vise le contenu substantialisé de l'espace.

Pour justifier ce point de vue spéculatif à prolonger la simple expérience du monde, évoquons E. KANT. Dans sa *Critique de la raison pure*, KANT écrit : «Si le conditionné est donné, est donnée aussi la somme des conditions et, par conséquent, l'inconditionné absolu qui seul rend possible la relativisation du conditionné.» L'énoncé scientifique à propos des choses du monde présuppose un processus de transformation, en tant qu'investissement des conditions à pouvoir déboucher sur les lois de la physique. Le débat introduisant un processus de transformation s'instaure en partant d'une origine privative dans les attributions de faire, d'être et d'avoir de l'existentiellement donné à transformation et non pas d'une origine néantaire. À sa suite, on ne saurait faire l'expérience des parties de l'Univers en cours d'organisation réalisatrice, sans concevoir simultanément un achèvement par épuisement des potentialités de réalisation; ni concevoir ce qui décide des conditions du parcours réalisateur, sans référence à des incondicionalités en décidant. Épistémiquement, cette condition est le pendant de l'affirmation disant qu'il ne peut y avoir d'effet sans au moins un agent à en être la cause. C'est en vertu de cette disposition que KANT posa le cadre du savoir en liaison de réciprocité depuis la suite du [non-être du grand abîme → l'Univers de toutes les possibilités d'être → l'Être accompli, lumière du monde achevé]. Ainsi, depuis la seule cohérence sémantique, et tandis qu'on applique la modalité de possibilité à des transformations opérables entre deux extrêmes, on a l'affirmation des aspects qui sont à différencier les existants allant d'une existence-existante, de la modalité de nécessité, à une existence-non-existante, de la modalité de contingence, entre lesquelles arrivent toutes

2. L'étant qui représente l'être en tant que phénomène.

possibilités d'être, d'avoir et de faire. Oui, E. KANT le comprit qui, dans sa preuve ontologique, conclut en la possibilité d'existence relative posée en tant que conséquence du principe d'existence absolue. Notons que les prémices d'une métaphysique pure ne peuvent encore se situer à hauteur de ce raisonnement. Mais pour le comprendre, il nous faut remonter à DAMASCIUS qui poussa le raisonnement métaphysique plus loin en posant de plus un continuum d'existence sans essence, donc celui de l'existence intemporellement antérieure à l'existence aséitique (ce qui est par soi), en ce que la multiplicité ultérieure des êtres abaléitiques est subsumée par le fondement ontologique de l'Un, tel que cet Un le soit lui-même par une *ultrasistence* sans essence.

En subordonnant à l'existence dans le caractère d'illimitation, d'absoluité et d'immanence, les existats et ses ordonnances dans le caractère de limitation, de relativité et de variabilité, on ne fait qu'être en accord avec les critères de la raison (la raison qui se surimpose même à toute expérience jusqu'à dire qu'à une suite bornée de nombres se conjoint le concept d'infinité à permettre l'indéfinité du bornable). C'est ainsi que posant l'impossibilité d'advenir depuis rien, la consciencialisation des possibilités réalisatrices implique l'existence nécessaire et son aspect contingent **comme le positif et le négatif du même**. En sorte que, depuis la théorie des ensembles, si un sous-ensemble peut être formé de la somme de toutes substances faites de parties simples et composées susceptibles d'intégration à terme en un seul tout restant de nature bornée, alors existe pour complémentaire, hors toute actualisation des restrictions au principe de temporalité, la transcendance de ce qui est par nature indivise, en tant qu'unicité non bornable d'existence. D'où l'on conçoit que le sous-ensemble délimité du monde, définissable par un commencement, des limites dans l'espace, un quantum d'énergie assurant un nombre transfini d'activités limitées en puissance par unité de temps et d'espace, a pour complémentaire une existence transcendant ce monde depuis sa propre nature omniprésente et omnipotente.

Pour ce qui est du fonctionnement processuel préfigurant l'instance performative de réalisation dans les prédicats d'être, d'avoir et de faire à l'Univers, considérons ce que voici. Au premier degré, le

terme de substance est synonyme de diversité par laquelle la composition advient. C'est le substrat faisant reposer toute individuation sur des conditions d'avoir. Il s'impose pour la totalité des strates d'individuation s'échelonnant du microcosme au macrocosme. Aux fins de concevoir ce contenu, on part des cas particuliers pour généraliser. C'est l'objet du raisonnement subsomptif. Le côté pile de cette face là advient donc d'un raisonnement approprié complémentaire. C'est le raisonnement passant par des sursomptions. Car nous retournant de 180° par rapport à la condition première, nous considérons ce qui fait être, avec sa source. C'est le sujet d'un nouvel axe, celui qui s'instaure entre exocosme et endocosme. Sur cet axe qui conditionne les degrés d'être, l'essence est synonyme d'unité insécable sous-jacente par l'endocosme des possibilités exocosmiques d'union des individuations entre elles à pouvoir faire être. Aussi pour concevoir ce domaine, on part des universaux pour descendre vers les cas singuliers.

C'est en ce sens que la fonction d'hétérogénéisation – toute différenciation relative – dans l'Univers, trouve sa source d'être entre la dissémination individuée depuis l'Un absolu, et une source d'avoir dans la composition depuis la divisibilité indépassable et sans attribution de l'Infinité inconditionnée, porteuse de na notion de chaotité originelle.³ Entre autres choses apparentables par le sens discriminé depuis cette base, on parvient à la cognition de l'unifié dans l'Être suprême posé dans le monde en rapport à l'unicité dans l'Un. Comment cela? La procession exocosmique depuis l'endocosme est cause cachée dans l'émergence complexificatrice reposant, comme moyen, sur la phénoménologie des transformations métamorphiques s'échelonnant du microcosme au macrocosme. En sorte que l'Être suprême procède intemporellement de l'Un par scissiparité originelle, avant d'advenir temporellement depuis l'évolution progressive de la multiplicité indéfinie des êtres lui procurant son moyen en tant que l'union des multiples individuations d'être. Aussi, certaines choses selon la manence de l'Être suprême sont premières, d'autres intermédiaires, et d'autres

3. Dans les écrits de DAMASCIUS, la substance est à la base du substantialisé et prend le sens de composition, sens commun au continuum des multiplicités quasi indéfinies d'être et d'avoir, qu'on situe en interface entre l'unicité qualifiée dans l'Un, et la divisibilité indépassable sans qualification dans l'infini.

finale. C'est dans le même temps que le Cosmos acquiert sa finalisation appropriative comme tout substantialisé venant d'épuiser le potentialisé en réalisation.

Avec le principe d'individuation, le distingué procède de l'absolu **pour être singulier au monde** et de l'infini **pour avoir en particulier un donné à relation**. Les trois modes: manence, procession (ce duquel procède l'essence dans l'individué), conversion (ou la transformation métamorphique depuis le substantialisé), forment une suite spécifique de l'Univers impliquant le principe des deixis (ici ou ailleurs, maintenant ou en d'autres temps).⁴

Nous concevons ainsi le sens déclaratif dont on use en logique avec le terme d'existence. Ce qui existe est en lui-même imprédictible. Ce qui est à l'encontre prédictible sont des faits advenant entre êtres et choses pouvant subsister un temps comme ceci ou comme cela. Et de manière complémentaire, ce qui est continument *existé* au monde d'une façon continue ne saurait ni commencer, ni finir, en passant par les états métamorphiques d'individuation de ce qui a et est d'inévitablement articulé sur la modalité de possibilité. Ainsi l'essence qui s'exprime dans le sujet renvoie au principe d'immanence existentielle dans l'absolu, tandis que la substance réalisant l'objet est covalente en renvoyant à semblable immanence dans l'infini. C'est dans ce sens que la quiddité, répondant à la question *quid sit*, se formule à propos du fait d'être substantivé, d'une façon corrélée au questionnement *an sit* renvoyant à l'essence. Par son essence, en effet, l'étant détient sa subsistence individuée à permettre les réalités d'être en tant que présence dans un relationnel temporalisé, dans un sens où l'essence arrive avec l'*existé* au monde. C'est encore à pouvoir entendre qu'en interface entre l'absolu et l'infini, le domaine du déifié existe en vertu de sa propre essence répondant à la modalité de nécessité, quand les êtres de relation, répondant à la modalité de possibilité,

4. En fait, ce que l'on considère ici n'est pas aussi simple. Pour saisir le propos de la deixis, lisons DAMASCIUS, *De principiis* 162: «Eh bien, attachons-nous aux apories que cela concerne et cherchons s'il est nécessaire que le procédant procède en demeurant dans son producteur...». DAMASCIUS soulève là un autre niveau d'interrogation du propos. En effet, si la deixis implique des temporalisations d'être dans un espace de relations relatives d'avoir dans le monde, au niveau multi-ordinal du signifié, demeurer (en existence) dans la cause processive ne prend pas le même sens que demeurer en un lieu.

ont leur essence reçue relativement, c'est-à-dire dans un relationnel réalisateur d'être singulièrement à son altérité universelle de ce qui est dans une possibilité d'être. D'où l'on pose en métaphysique le primat de l'existence nécessaire sur les possibilités d'être.

Il est important de souligner que la démarche du métaphysicien est épistémiquement en tout point semblable à celle du physicien, à ceci près qu'on y vise réciproquement de qui est complémentaire. Après avoir disséqué les corps, analysé leurs composants moléculaires, les physiciens recherchent ce qui est susceptible de constituer l'atmicité de la matière, par delà les parties composant les atomes. C'est qu'ils ont dans l'idée que toute individuation du domaine physique est divisible. Or si l'on projette son introspection au delà les organisations de notre propre strate d'organisation cosmique, c'est qu'on a semblablement dans l'idée que l'état de composition découverte se prête encore à complexification; jusqu'à concevoir que la réalité est délimitée, relativement à chacune de ses actualisations, entre une borne de l'infinitésimal en direction de l'infiniment divisible, et une borne de l'intégré en direction de l'infiniment uni. Touchant à l'infinitésimal, quasiment rien n'est réalisé; tandis qu'un ultime degré d'organisation épuise les potentialités de réalisation pouvant s'intégrer à la condition finalitaire de l'Univers. Aussi ce qui est ainsi clos, fini, relatif et temporalisé, conserve nécessairement à lui être ontologiquement sous-jacente une contrepartie existentiellement transcendante, c'est-à-dire à n'être pas conditionnée à varier (ce qui ne peut pas varier), mais de laquelle toute possibilité de changement advient (cela qui ne peut pas ne pas varier).

Introduisons ici un nouveau concept, sur lequel nous reviendrons, pour rendre compte de la phénoménologie agissant sur les transformations métamorphiques intermédiaires entre origine et finalité. Intuitivement, du fait que le degré d'intégration atteint dépend du degré de ségrégation possible, il apparaît que le seuil synergique d'intégration puisse suivre l'évolution de celui des ségrégations diversificatrices. Dans une analogie entre les mathématiques infinitésimales se posant en tant que complémentaire de celle visant l'extension opposée des nombres entier (l'indéfinie croissance et l'indéfinie décroissance autour de l'unité), nous

posons ici la disposition qui se pose significativement tel qu'au *énième* ordre microcosmique d'individuation puisse coïncider un *énième* ordre macrocosmique de réalisation épuisant ensemble les potentialités des complexifications consentant à perfectionnement.

Pour autant que la métaphysique spéculative relève du laboratoire intellectuel dans lequel les éléments de notre expérience sensible sont interprétés ensemble en raison de transcendances sous-jacentes, son discours n'est pas écrit une fois pour toutes. Il trouve à vivre au fur et à mesure de l'avancement des idées. En appliquant en métascience les instruments modernes de la raison que sont notamment la théorie des ensembles dans le respect des connaissances acquises en sémiotique et en systémique, une ontologie devient possible, et à sa suite l'espoir d'une théologie universelle qui ne soit plus inféodée aux religions régionales.

C'est encore à refonder le discours métaphysique depuis l'essai de la scientificité du propos. Pour postulat, l'autogénération du monde restant sémantiquement un contresens logiquement insoutenable, l'alternative est que les choses limitées et temporalisées à l'Univers le sont à prendre leur source d'une existence *in extenso* et continue (ne pouvant ni varier, ni diminuer ou s'accroître).

Dans une redéfinition de l'existence à se trouver nécessairement sous-jacente aux faits d'être et d'avoir, ainsi qu'intemporellement originelle aux possibilités de devenir et d'acquérir depuis des activités conditionnées, l'être en acte est sujet de prédication comme conséquence de l'intemporellement *existé* qui est à constituer ses potentialisés – la potentialité quidditativement sans attribution et aphénoménique – de toute possibilité de réaliser phénoménologiquement au monde. La quiddité de l'être en acte dépendant des occasions de réaliser le potentialisé renvoie alors bien au fait d'être comme ceci ou comme cela, par rapport à son altérité d'être traduisant ce pourquoi est l'être, c'est-à-dire en raison de la puissance dans l'existant, préalable à son investissement dans l'étant.

Ontologie

4.1 PROLÉGOMÈNES À DISCUTER SUR LES CONTINUUMS D'EXISTENCE

En Occident, l'ontologie trouve son origine avec la formation des langues indo-européennes en ce que ces langues permettent d'attribuer de l'être à l'être en distinguant l'être d'existence, de l'être d'attribution. En Asie de même: les écritures figuratives par lesquelles on combine entre eux des sens pour suggérer le signifié, menèrent à des variantes qu'on retrouve jusque dans le *Tao te king* de LAO TSEU, en ce que la multitude des êtres s'égrène dans les temps pour cause de l'existence intemporelle du Tao.

Mais ce n'est que depuis l'évolution des langues attiques, qu'émerge une nouvelle abstraction. C'est en effet tout naturellement que les anciens grecs purent opérer le rapprochement dans leur raisonnement opéré entre le non-être de l'être, posé en tant que cela qui est caché ou inaccompli, donc inconnaissable et conséquemment indicible, et l'être-là qui est seul est dicible pour cause de manifestation. De cela, l'opposé à la vérité faite sur l'être manifesté ne représenta pas le faux, mais le manque de lumière faite: le non-être pour cause d'être caché à l'expérience du connaissant par suite d'obscurité.⁵ **Disposition ayant aujourd'hui pour conséquence incontournable que l'être est par présence, tel que le non-être n'est pas uniquement pour cause d'absence; pour autant que l'existence du non-être ne soit pas moindre que celle de l'être.** Ce distinguo mena tout naturellement la pensée des philosophes helléniques à concevoir une continuité existentielle, à laquelle absoluté on ne peut rien attribuer qui puisse être en rapport aux

5. Non-être attributif: $\lambda\eta\theta\eta$ = absence, ce qui est voilé, caché, l'oublié; l'être d'attribution: $\alpha\text{-}\lambda\eta\theta\eta$ = la chose 'visible', présence manifestée, dévoilée et conséquemment susceptible d'être conforme à la vérité du dit; à distinguer de $\omicron\nu\tau\omicron\varsigma$ représentatif de l'être ontologique, ou existentiel et imprédicable.

discontinuités relatives d'être, d'avoir et de faire permettant d'identifier les individuations au monde s'exprimant en temps, en espace et en attributs.

Le sens latin d'existence réfère à des considérations métaphysiquement abstraites pour surdéterminer dans la philosophie grecque les faits d'être et d'avoir tenant au principe d'accomplissement auquel on renvoie l'activité. *Esse*, l'acte d'être, et *ens*, l'étant comme substantif désignant l'être concret, se fonde sur leur essence (*essentia*), se discriminant d'*existencia*: cela par lequel l'essence est possible. Ce qui pose ontologiquement l'existence de l'être dépendant des états d'être en rapport à l'activité, sous peine de considérer comme étant synonymes être et exister. Ce que font précisément les modernes raisonnant exclusivement dans le principe de transformation appliqué aux instances processuelles, allant jusqu'à ignorer une ontologie nécessairement sous-jacente. Ils éprouvent des difficultés à saisir des significations métaphysiques, tant l'habitude est prise dans les disciplines scientifiques de raisonner dans le seul contexte des transformations phénoménologiques, sans fondement ontologique.

Pour que les concepts à propos du monde soient pleinement signifiants, il faut que le signifié dans les mots dont on use à en permettre les significations soient diversement discriminés, et cela corrélativement entre eux, chacun se posant comme moyen incomplet en tant que pouvant compléter d'autant tout autre du genre. Or si la réalité désigne le rapport des choses aux êtres, substances et essences conjoignent la potentialisation des choses en puissance et des êtres en pouvoir. C'est précisément la condition abaléitique qui pose entre choses et êtres leur destin de ne pouvoir faire reposer leur existence sur leur fait (le dogme existentialiste).

La quiddité, ce qui fait que l'être est et ce qui est de leur fait, réfère à l'essence. Et c'est conjointement qu'une chose trouve sa détermination morphique, le formé impliquant l'étendue pour la définition de chose et du rapport propriatif entre choses par la substance.

L'être et ce qui devient de son fait au travers des essentialisations, la chose et ce qui acquiert au travers des substantialisations font que l'essence et la substance transmettent l'existence préalablement

donnée. Du fait qu'une chose est blanche en raison de réactions environnementales, qu'un être soit bon en raison de son action, montre que ce qui arrive ainsi recouvre le propos d'une génération relative et conditionnelle auquel ne peut être que sous-jacent l'existence de l'existant se posant en tant que source inconditionnelle et absolue de ce qui se génère dans la condition d'incomplétude, de variabilité et relativement. Le contenu du chaos, qui n'est pas rien ou qui n'a rien de néantaire, existe, mais dans l'état privatif d'être et d'avoir.

Entre le fait d'être et d'avoir par rapport au concept d'existence, voici une image pratique à évoquer la différence de sens. Arrivé au milieu de la lecture d'un livre, nous parlons des chapitres déjà parcourus au passé, tandis que c'est au futur que nous parlerons des pages restant à lire, cependant **qu'elles existent bien toutes en même temps ainsi qu'une présence qui se trouve en quelque sorte intemporelle au fait de lire**. En effet, ce dont on parle en référence au temps qui passe s'applique ici à la seule lecture, puisque le livre lui-même existe hors cette instance temporalisée propre à sa lecture, pour être nécessairement passé par sa propre instance de réalisation antériorisant le fait de sa lecture. C'est d'une façon semblable qu'il nous est possible de considérer la pièce qui se joue sur le grand chapiteau du théâtre de l'Univers. Elle a ses propres acteurs et agents liés aux références temporelles de réalisation en tant que prédicats de faire être et avoir, quand on conçoit, en rapport à l'intemporelle présence du potentialisé à l'Univers, que l'existence de son éternel auteur est comme antéposée, c'est-à-dire existant avant et hors tout changement advenant à l'Univers.

Notons dès à présent, en rapport à l'image de la pièce se jouant sur le grand chapiteau de l'Univers, que l'entendement du vrai, du beau et du bon stigmatise le fait d'être dans le temps qui s'écoule. Même à n'examiner que l'une de ces trois coordonnées propres à l'actorialité personnalisée de participer du monde, HEIDEGGER considère que l'incorporelle vérité devient manifeste par actualisation et en tant que la liberté qu'a l'être de manifester ce par quoi il est: son essence. D'où la conjonction dans l'acte de connaître, de l'acte d'être donné à connaître depuis une lumière portée sur soi qui

devient synonyme de vérité. Cette approche m'apparaît cruciale en ce que, depuis le néocartésianisme, l'énoncé aléthique, qui repose sur des signes de confiance en logique, prit progressivement une conformation assertorique du raisonnement réflexif ayant la forme de: «la vérité est ce qui fait le vrai en tant que vrai», tautologie créditant le penseur à poser la véridicité du dit comme effet de sa subjectivité, en s'émancipant par là du principe de relation transitive comme l'acteur du monde.

Contrairement à la cosmologie reposant précisément sur des signes de confiance s'appliquant à la logique des observations de ce qui réagit phénoménologiquement, en cosmogonie, quelque chose peut cesser d'être sans l'envoyer au néant, et quelque chose d'autre peut advenir, mais sans pour autant être pour toujours et, dans les deux cas, cela de nouménale distingué reste à ne pouvoir advenir pour cause de soi depuis rien. Disposition conforme au principe de conservation en existence nouménale, allant de pair avec le prédicat de transformation phénoménique de ce qui est et a, dans le même principe de conservation à sursoir aux pertes en des devenirs et en des acquisitions allant avec les états d'être et d'avoir.

L'absolument existant, pour être non temporalisable, se relie à l'adimensionnelle infinité (forcément non spatiale) de ce qui est contingemment existence-non-existante, dès lors qu'on en pose le continuum en rapport à celui de la finitude du limité (le spatialisable pour être toujours limité, même à être indéfiniment agrandi) et les relativités d'être et d'avoir du temporellement fait. Parallèlement, l'assignation d'être, d'avoir et de faire comporte un commencement, même s'il est inconnu, tandis que l'existence sous-jacente reste indéfiniment sans origine. En d'autres termes, toute élémentarisation des constituants métamorphiques du Cosmos reporte sur l'ensemble du genre sa condition de limitation extensive en temps et en espace, tel que le contenu existentiellement sous-jacent fonde les conditions de variation depuis son inconditionnalité propre. En métaphysique, l'existence se pose ainsi comme la garantie de l'expérience physiquement phénoménologique. Mais bien évidemment pour le concevoir clairement en rompant avec la soumission à l'actuel dogme scientifique d'autogénération du monde depuis rien, cela suppose que la personne juge de la réalité

en donnant la primauté au raisonnement sur des idées reçues dans la limite des preuves d'expérience. À cette fin, il convient de s'immerger pour un temps d'incubation dans cette discipline que représente la métaphysique progressant discrètement depuis la plus haute antiquité, et d'en prendre la mesure au sortir de la clôture mentale excluant ce qui ne relève pas de la physique du monde.

Il nous faut pour cela chercher à mieux distinguer significativement et soutenir depuis des référents appropriés ce qui discrimine l'être d'existence (aphénoménique) de l'être-là manifesté, auquel on accorde des attributs. Ce sera, tout le long de ce *Cahier*, notre fil d'Ariane. Son aboutissement conduit tout naturellement à DAMASCIUS qui discrimina entre l'Un existentiellement unicitaire, par qui arrive le monde, de l'Un unifié, évoluant comme évolue l'union de tous les uns dans le continuum de la multiplicité indéfinie des êtres individués, et qui devient –à la suite de l'acte synergique du monde individuant le potentialisé –, en tant que suprême être d'attribution, se trouvant substantivé au niveau de l'ultime intégration succédant à l'organisation de la dernière strate au macrocosme de l'Univers. En articulant le propos scientifique dans une complétude intercontractuelle d'exigence logico-ontologique, c'est en effet entre l'Un existentiellement unicitaire et l'Un unifié que semble s'établir la métascientificité du domaine de la métaphysique surdéterminant l'expérience physique.

L'entendement du mixte ne peut venir qu'après, avec l'ultimité intégrant l'Un unifié qui est par le tout du monde finalisé, à l'Un unicitaire par lequel tout peut advenir au monde. Il faut en saisir l'instance dans le sens où, si c'est de l'Un unicitaire que toutes les multiplicités d'être des uns et des autres procèdent, cet Un n'est pas aussi ce qui procède de lui, pour la raison que ce qui est procédé est quelque chose, quand l'Un d'unicité est complémentarément autre que le plus grand ensemble de choses. La multiplicité des êtres représentant un tout différencié par relation alter-égo, surajoutée à l'indifférenciation du totalement divisé jusqu'à l'infinitésimal, hors relation, c'est de l'encours relationnel des uns et des autres épuisant les potentialités de réalisation, qu'advient le suprême être et ce qui est unifié de son fait. Autrement, le Cosmos ne pourrait dépasser ce qui serait le plus grand coagrégat formé

depuis l'indifférenciation du divisé, ce qui est antithétique au terme lui-même. Comme plénitude *in extenso* à configurer le plérôme comme finalité résultant de l'instance performative de l'Univers, c'est alors le tout-être en un de l'unifié qui participe de l'Un unicitairement existentiel. 'Tout' ne prenant pas ici le sens quantitatif de totalité, mais spécial de qualitativité faisant qu'une finalisation réalisatrice constitue ce tout-là intégrant l'organisation épuisant ses propres potentialités, quand l'ensemblement des métamorphies intermédiaires sont seules totalisables.

Comme actualisation d'un état réalisé, la réalité conjoint les potentialités d'être et d'avoir à ce qui devient et acquiert. Par là, nous discernons que l'existence subsume les faits d'être et d'avoir, en tant qu'inconditionnelle nécessité antécédente à toute possibilité réalisatrice dans le statut d'être et d'avoir selon des conditions. En sorte que l'on puisse se représenter comme des enveloppes successives, en partant de la plus extérieure:

1. les réalités d'avoir, depuis les propriétés du **déterminé** en expansion vers l'infinité inconditionnée;
2. les réalités d'être, depuis les qualifications qui représentent la **modalité déterminatrice** des réalisations nouvelles ayant pour champ l'intensivité indéfinie des réalisations à l'Univers (réalisations nouvelles, c'est-à-dire non pas la maintenance des états du réalisé depuis des travaux appropriés, ni les transformations métamorphiques issues des seuls travaux qualificateurs, mais leurs investissements à réaliser le potentialisé);
3. la réalité existée, décidant de la vertu des essences d'être et de la valeur des substances d'avoir: les **déterminants** de la réalité à réaliser.

4.2 PREMIER NIVEAU DE DISCRIMINATION ENTRE ÊTRE ET EXISTER

Nous devons à HEGEL d'avoir développé dialectiquement la notion d'être dans son abstraction vide d'attribution en tant que non-être: c'est l'authentique existentialité qui ne peut ontologiquement qu'antécéder toute individuation de l'être-là au sens sartrien d'une phénoménologie existentialiste.

Les signifiés attachés au concept d'existence nécessitent assurément plus d'efforts de consciencialisations que ceux qui relèvent de la notion d'être. Avant de tenter de sonder le domaine de l'existence, auquel domaine se surajoute celui des faits d'être, il n'est sans doute pas inintéressant de considérer comment en évolua la sémantique. À l'origine, on trouve comme toujours un même terme à permettre l'énoncement d'aspects multiformes, en sorte que ce n'est qu'au fur et à mesure du travail de conception qu'on en discrimine des sens voisins. C'est ainsi que le terme d'existence prenait à l'origine un sens phanicaire:⁶ sortir de, naître, apparaître au monde, avant de prendre un sens quasiment synonyme venant du constat d'être dans le monde. On a pour habitude aujourd'hui, surtout en logique mathématique, de rendre le mot 'existence' dans son sens déclaratif abstrait, indépendamment des actualisations concrètes d'être et d'avoir depuis des caractères distinctifs manifestés. Ceci de particulier existe comme étant donné, certes, dans l'individué, mais de manière distinctement indépendante d'une quelconque condition actante d'actualisation, et donc à s'y trouver posée comme antérieure aux potentialités d'être comme ceci ou comme cela accompagnant des conditions relationnelles à l'altérité d'être individué.

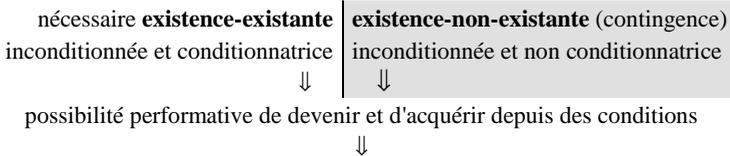
L'être est alors ce qui se surajoute à l'existant du fait de réalisations particulières représentant l'investissement des conditions d'advenir dans le statut d'étant. On trouve le verbe 'devenir' presque dans toutes les langues. Ce verbe désigne l'instance performative à laquelle est censé succéder le statut de compétence, ce qui est à poser l'étant comme une conséquence actorielle de relation à son altérité d'être. Ceci dit en sorte que le concept d'**existant** fasse bien référence au principe de genèse (création potentialisant le formatif archétypal), quand le concept d'**étant** se distingue en référence au principe de transformation métamorphique finalisant le formé.

Le concept d'existence est nécessaire à l'expérience d'une instance transformatrice depuis un donné préalable en existence, en ce que l'énoncement de l'instance transformative passant par le devenir ne vise que le résultat d'être advenu ceci de particulier. En sorte que le

6. Phanicité: le fait d'apparaître depuis des caractères individués dans le continuum spatiotemporel des pluralités d'être et d'avoir.

devenir de l'être dépend d'un continuum temporel spécifique du **substantif** tenu à des deixis relatives faisant référence à des moments et des localisations. C'est là tout l'incommensurable écart entre de permanents **modes d'existence**, par rapport à la variance des modes de présence. Approfondissons cette disposition qui a l'avantage de poser le propos métaphysique d'une condition antécédente aux transformations métamorphiques du monde: la nécessaire existence de ce par quoi des transformations d'être et d'avoir sont possibles.⁷

On conçoit qu'il faut que quelque chose existe pour qu'il puisse y avoir action réalisatrice de laquelle résulte des états d'être et d'avoir. Le principe d'action, auquel nous rattachons le prédicat de **faire devenir** et de **faire acquérir** est essentiel dans la définition des déclarations visant la réalisation de la réalité. Par cohérence sémantique, toute réalité tenant à des conditions de réalisation doit être considérée comme l'investissement d'une instance réalisatrice; même si cette instance reste directement inexpérimentable hors actualisations. L'état de ce qui est se pose alors en relation avec le moyen de finalisation dans l'encours performatif tenu à des conditions, et depuis un donné existentiel à l'origine. En sorte qu'on trouve bien l'ordre logique d'un principe causatif du parcours:



les être et les choses finalisés

Par définition, donc, l'existence ne peut qu'indirectement se constater au travers ce qui est et a. Et complémentaiement aux choses et aux êtres, elle ne dépend pas d'un quelconque ensemble d'actions et ne reçoit pas la moindre attribution, tout en étant sous-jacente et conséquemment indispensable aux devenirs et aux acquisitions (ce par quoi l'action transformatrice aboutit aux états d'être et d'avoir qui, eux, sont prédicables depuis des attributs).

7. C'est-à-dire en sorte que soit respecté l'axiome disant que de rien, rien ne peut advenir, connu avec l'expression consacrée *ex nihilo nihil*.

Avec la pénétration par la pensée introspective, on considère une systémicité complémentaire des stratifications dans le microcosme en partant de notre propre strate d'organisation (les organismes constitués d'organes, constitués eux-mêmes de cellules, ces cellules formées de molécules, elles-mêmes formées d'atomes, dont la structure repose sur des particules que les physiciens tentent de casser dans le but de découvrir le domaine substratant cette dernière strate). C'est à concevoir l'entière des stratifications systémisant le réel entre microcosme et macrocosme. Avec chacune de ces strates examinées entre l'infiniment divisé et l'absolument uni, c'est un certain **niveau attributif d'être et d'avoir qui va diminuant vers le microcosme, et va corrélativement en augmentant vers le macrocosme.**⁸ En effet, ce que l'on considère dans le prédicat d'être avec un avoir est que la condition de subsistance de ce qui est à l'étant ne perdure pas à la dispersion de ses parties substratives, alors même que ce qui se trouve perdu au niveau considéré d'être n'entraîne pas, de plus, l'arrêt en subsistance du contenu des différentes strates de la substance ayant sustenté l'étant au niveau d'individuation précédemment considéré. Pour axiome:

Si les individuations du continuum des pluralités d'être et d'avoir sont en principe fragmentaires dans leurs substrats et corrélativement associables en des superstrats, aucune ne semble pouvoir advenir de manière **séparée** de son altérité, après un donné génératif originel.

Poursuivons par la pensée ce processus de dispersion substrative. Il arrive qu'au terme des possibilités de la perte d'être, un donné en subsistance subsiste, mais étant privé de toute attribution, puisque situable en deçà la première attribution acquise à l'environnement. Cela, dans le respect du principe de conservation représentant, *de facto*, la prémisse configurant le principe de transformation. Donc,

8. Nous ne connaissons rien de la réalité du monde matériel qui ne soit tenu à une organisation en différents niveaux substratifs. Depuis l'activité mentale qui consiste à subsumer les données d'expérience, on en arrive à concevoir que l'ensemble de la réalité passe par un processus de systémation. D'où le concept de superstrat désignant les strates systémiques opposées aux substrats, pour toute chose intermédiaire située entre omicron (la plus petite réalité supposée individuée) et omégon (la plus grande réalité individuée issue de l'organisé).

en deçà les formes de la subsistence on suppose un état de non-chose qui nous apparaît distinct du vide néantaire. De même on concevra qu'à l'opposé soit antéprédicative une existence absolue, par-delà l'ensemble des niveaux de la réalité réalisée épuisant les potentialités d'être au superstrat.

Évoquons avantageusement un concept asiatique pour en supporter l'idée. Dans le 'Pays du milieu', on nomme cette chose antécédente de tout état d'être le *K'i*. *K'ien* désignant le Ciel des cieus, au sens métaphysique, c'est-à-dire le seuil par-delà lequel se situe la condition de non-être; un non-être pris dans un sens qui est synonyme, non pas de néantité, mais d'état d'irréalisation tenant du chaos et dont le contenu, se posant à entropie infinie, est sans attribution. Ceci étant du regard porté en direction de la dispersion maximale portant le potentiel de réalisation de l'Univers, le regard opposé vise la notion complémentaire désignée par *K'ou*. *K'ouen* peint sémiotiquement, toujours au sens métaphysique, la Terre de la terre, sens propre à marquer le signifié de la plus grande réalité organisée, en tant que cette ultime réalité n'a aucun superstrat possible, étant formé d'un grand nombre de niveaux substratifs, avec, dans son au-delà, la seule existence absolue.

Voici définies les bornes des actualisations épuisant les potentialités d'être en se réalisant progressivement entre une borne inférieure de non-être et la borne supérieure de l'Être suprême. Mais il importe de dépasser ces bornes aux états d'être ainsi que ces limites aux statuts d'étant, par le concept d'existence. Ce que l'on propose de faire à l'aide de la théorie des ensembles. Formant un ensemble de tout ce qui constitue la nature d'être et son principe de variation, ce qui est à surdéterminer cet ensemble est le principe d'immanence existentielle. En dernier ressort, et c'est là le plus important à considérer d'un point de vue du critère de tangibilité de chacun des domaines: **l'activité propriative des choses, au travers de leur substantialisation, ne peut que témoigner de l'actorialité qualificative des êtres, comme cette dernière ne fait que témoigner de l'existence des existants au travers le principe de vertu des essences.**

Que représente la théorie des ensembles? Déjà, dans *Le Sophiste* de PLATON, on peut entendre les prémices de la notion

ensembliste de complémentarité appliquée à ces différences de sens entre être et exister. PLATON pose ce qui est 'même', en tant que distingué, de ce qui est 'autre',⁹ puis, raisonnant sur ces discriminés tel que: puisqu'il y a des êtres, nécessairement, ceux-ci ont pour complémentaire ce qui est autre que l'être (en sous-entendant le principe de **l'existence dans le non-être**, de façon conjointe à **l'existence dans l'être**). Rapport qu'on montre avec la figure 4.1.

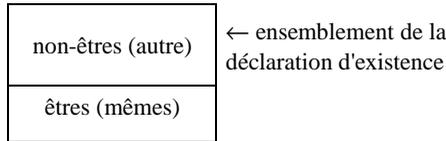
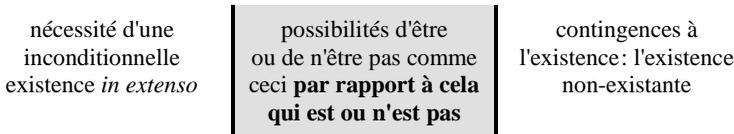


Fig. 4.1, l'ensemble 'existence dans l'être' et 'existence dans le non-être'

Ce qu'il y a d'audacieux dans les préliminaires de cette clairvoyance du domaine métaphysique de la physique, c'est de poser le principe de l'existence du non-être depuis le constat qu'il serait impossible, sans cette disposition, **qu'il existât du faux au côté du vrai**. Être ou n'être pas représente l'alternative se posant dans un rapport relatif à ne pouvoir se considérer par l'absolu. Le seul fait que l'on puisse **asserter, ou nier, l'énoncé de ce qui n'est pas, aussi aisément que celui qui se rapporte à ce qui est, montre que l'une et l'autre des modalités de la condition d'être sont des aspects également existants**. Nous en poserons le rapport ainsi:



La moindre référence à telle chose en particulier est à la distinguer des autres. Dès lors que les choses se distinguent les unes des autres, on ne saurait parler de choses en soi, c'est-à-dire des choses sans référence implicite, ou explicite, qui la particularise dans son rapport à toute autre en général, ou à certaines en particulier. Car nous dirons de quelque chose précisément qu'elle n'est pas d'autres

9. Le Sophiste de PLATON dit: «Le tout entier UN, qui est absolument, et le totalement RIEN qui absolument n'est pas». Ce qui permet à DAMASCIUS de distinguer l'État, composé de tous les êtres, dans un rapport à l'impossibilité compositrice des non-uns.

choses, **d'où le non-être de ce qui est autre**, dans l'indéfinité des attributions différentes de ceci qu'on désigne dans le particulier.

Essayons de passer outre l'exigüité des limitations du propos posant que la **réalité réalisée** et la **réalisation du réalisable**, sont deux aspects du même tenant au principe de variation conditionnelle d'être, dont l'existence est l'inconditionnel soutien. La complétude du réel, comme moyen terme variatif entre nécessité existentielle et sa contingence, représente le rapport métrique et tensoriel du parcellaire, du localisable et de l'actualisable, à l'inépuisabilité d'un absolu existentiel. C'est en vertu de cette médianité du relativement conditionné et du relativement conditionnant (dans ses effets), que l'on conçoit ce qui advient à l'Univers en tant que l'interface active entre l'absolument conditionnateur en existence et sa contrepartie illimitativement inconditionnée.

Du point de vue restreint aux affects de la sensibilité qui est propre au naturalisme, on ne convient que de ce qui est capable de circonscrire **l'instance actualisée du monde**. Ce n'est que par le moyen de déductions susceptibles de produire des significations que, considérant la quiddité de l'Univers, nous attribuons un contenu sémantiquement, objectivement et vertuellement vide à l'origine de l'instance temporalisée de son devenir selon des conditions relativables, et ajoutons la finalisation de tout non-étant en étant, à l'opposé conséquent. Pour contredire cette disposition, il faudrait réfuter l'acception qui discrimine **l'existence sous-jacente au fait d'être, dans la réalisation de l'Univers**. Autrement dit il faudrait que le discours des cosmologues circoncrive le principe d'émergence dans le processus de transformation, sans le support d'une prémisse générative allant avec l'origine du processus. Mais la réalité observable – ce qui se transforme, en tant que constitué d'un enchaînement de réalités antécédentes se prêtant à réalisation surdéterminatrice des états du réalité – implique que le statut ecclésiastique de ce parcours selon des conditions, se fonde bien sur un antécédent aséitique d'existence, pour comprendre la perséité de l'Univers.

Autrement dit, scientifiquement et en rapport à la physique du monde, on ne s'interroge que sur les caractères quidditaires des

choses depuis une succession de '*quid sit?*': **qu'est-ce qu'est cela (qui se manifeste aux sens)**, *sans plus se préoccuper de savoir ce qui confère le pouvoir de faire être et de faire avoir?*¹⁰ Dès que le questionnement est nominativement posé depuis les restrictions de son parcours, il est évident que ce discours, puisqu'il reste incomplet, est surdéterminable dans l'intelligence du questionnement '*an sit?*', complémentaire du premier, par l'interrogation métascientifique d'une spéculation sur l'existence de ce par qui et en raison de quoi advient l'origine en vue d'une fin de cela qui devient et acquiert dans une instance performative. À progresser, les deux sortes de discours ne feront toujours que se compléter et resteront également utiles à l'édification d'un savoir moins restrictif que celui des dogmatiques opposées entre le matérialisme et le spiritualisme, en ce que de telles dogmatiques apparaissent également issues de naïvetés apparentables, l'une étant basée sur la croyance en la génération miraculeusement surnaturelle des choses et des êtres, quand l'autre l'est sur la croyance en ce que la capacité de générer le contenu cosmique provient de l'autonomie anarchique accordée aux transformations métamorphiques de son présent contenu depuis rien.¹¹

Remarquons bien que, physiquement, on ne considère pas l'existence, mais des états propriatifs: ce qui est et a. Le vide en physique quantique est décrit à ne pouvoir signifier le lieu du néant. Ce vide ressort en tant que chaos parce qu'on y trouve autant de particules que d'antiparticules s'annihilant comme résultante

10. Le discours scientifique étant délimité par les seules expériences sensibles du réalisé, il n'est propre qu'à répondre à la question: qu'est-ce que? On y reviendra, bien qu'historiquement nous retrouvions la notion d'existence discriminée de la notion d'être, conservée chez AVICENNE, après qu'il ait entrepris de renouveler la métaphysique d'ARISTOTE, et que, la retrouvant en substance chez THOMAS d'AQUIN, elle subsiste de nos jours avec D. DUBARLE, ou bien chez M. BLONDEL.

11. Si le physicien pose son objet depuis la perception des effets, et rend compte des causes en disant que tout effet a nécessairement une cause; alors le métaphysicien pose son sujet depuis l'entendement d'une nécessité causative faisant que le causé, quel que soit le nombre et la durée des réactions poursuivies dans la modalité de cause à effet, puisse être soumis à une origine causatrice participant d'un non causé (tel que le peuvent des **inconditionnels non phénoméniques rendant compte, logiquement, du constat des conditions phénoménologiques**). Cette disposition est soutenue en tant qu'énonciation nécessaire des incondicionalités rendant compte de ce qui, à l'expérience, nous apparaît conditionné, et s'explique au moyen des sens multi-ordinaux.

matérielle, et comme champ d'énergie électromagnétique, de même sans énergie résultante pour être strictement en opposition de phase, donc dont le flux est de propagation phénoménologiquement indécélable.

Le concept de ce que les conditions d'expérience du faire être et du faire avoir sont pendantes aux inconditionnalités de l'existence, fait suite à ce que la cause première des événements conditionnés ne peut se démontrer, ni être théorisée, depuis des caractères anexistentiels.¹² Il s'agit donc ici de définir les éléments que nous tiendrons dans notre postulat d'un principe de génération, relativement au statut d'**être conditionnellement subsistant dans l'instance de transformation métamorphique**. Ne pouvant préjuger de ce que les événements du monde tiennent conditionnellement leur origine d'un continuum néantaire, nous en jugeons selon ce qui existe de façon *in extenso* en un continuum opposé, et **en tant que cela qui existe est autre que ce que nous incluons dans l'instance de ce qui vient à être conditionnellement**.

Le caractère d'inconditionnalité constitue un élément de conception holistique par lequel on entend l'analogie, simple et incontournable, faisant que la réalité d'une pièce de monnaie repose sur la constitution insécable entre une forme appelée face et une forme appelée pile. L'expérience de **percevoir** la figure du côté face de l'événement 'pièce de monnaie' (en l'occurrence le monde sensible), implique de ne pouvoir que **concevoir** l'existence de la figure du côté pile invisible, ou simultanément inexpérimentable, quand l'une et l'autre sont également tangibles.

L'opinion qui se trouve sous-entendue dans les théories cosmologiques contemporaines, préjuge de ce que les transformations du monde ont pour origine un statut opposé au principe d'existence. Plus précisément, on entend que les dites transformations ont pour origine le potentialisé avec un continuum chaotique mixant, d'un point de vue formel, la continuité implicite ou explicite dans le raisonnement, entre un continuum néantaire, et cet autre constituant la relativisation des états d'être et d'avoir. On conçoit

12. Anexistence: statut privatif s'opposant, dans la théorie des ensembles, à l'existence plénière absolue, qu'on distingue de l'inexistence s'opposant au caractère relatif d'exister du relationnel ensembliste à l'existence-non-existante. Cf. § 4.4, les déixiques de complémentation.

par là qu'en deçà les premières transformations métamorphiques de l'Univers, se pose un donné existentiel, mais dans la condition que rien ne peut y être en situation de relativisation. Ce qui a pour conséquence que toutes les énonciations physicalistes sont fondées sur des antécédents, non pas d'anexistence, en tant que l'instance réalisatrice de quelque chose ne se peut depuis rien, mais depuis un état indépassable de non-être et de non-avoir. Conséquemment, le monde engendré *ex nihilo* ne peut advenir en vue d'un but. Aussi, pour cohérence avec le critère d'objectivité convenant au protocole scientifique, est-il académiquement dogmatisé sans raison d'advenir. Ce raccourci, s'il satisfait nombre des penseurs de notre époque, n'est cependant pas consensuel. Je citerai à l'appui LANZA DEL VASTO: «[...] car le plus ne peut sortir du moins. Conséquence de ce principe que rien ne sort de rien. Le vivant ne sort pas de la matière, mais d'un vivant; la vieille fable de la génération spontanée est démentie par l'expérience scientifique autant que par la logique formelle. De même que la personne ne peut être engendrée par la bête, ni la conscience par ce qui n'en a pas. Il serait ridicule en d'autres temps de réciter ces évidences, mais l'époque en est arrivée à un tel degré de décomposition doctrinale que l'évidence est devenue paradoxe.»¹³

C'est donc à ne pas confondre l'existence avec la subsistance, que nous discriminons le propos génératif particulier au discours métaphysique, du propos transformatif particulier au discours scientifique. Une métascience naissante aura de cela dans les décennies prochaines un rôle second d'émanciper la science du préjugé d'autogénération de la nature, comme la science, en évacuant le surnaturel, dans sa forme superstitieuse, eut celui d'émanciper les consciences d'une scolastique d'église depuis l'expérience objective (cartésianisme), mais hélas, cela advient au seul niveau d'une pensée enfermée dans le raisonnement fondé sur la logique aristotélicienne du tiers exclu, d'où le concept de génération spontanée des choses du monde.

Sémantiquement, il y a matière à réflexion pour rendre compte d'une cohérence des contractualités entre le caractère de **non-**

13. LANZA DEL VASTO, *La trinité spirituelle*, 1971, Denoël, page 20.

existence (en tant que classe distincte de l'**anexistence**), et ce qui, dans l'apparence attributive du devenir et des acquisitions spécifiques des transformations métamorphiques du monde, perd les caractères d'être, par rapport à ce qui devient: sa subsistance. Autrement dit, apparaît rationnelle et défendable depuis la logique, la déclaration que ce qui ne devient pas ni n'acquiert, et qui répond au prédicat d'impossibilité subsistentielle, procède contractuellement bien du continuum de non-existence. Car, comment montrer le contraire, c'est-à-dire que ce qui devient et acquiert participe également d'une faculté performative conférée au statut d'existence si, dans le respect d'une cohérence des sémanticités du discours, il faut faire que tout ce qui se nie ou s'affirme d'une classe, puisse se nier ou s'affirmer des éléments qu'elle contient, pour que l'ensemble se caractérise de ce dont on le distingue ?

Si la pensée physicaliste des cosmologues ne discrimine pas les paramètres non vides de l'existence-non-existante par rapport à la plénitude *in extenso* d'une existence-existante, il semble qu'il y ait en pratique encore pire incohérence sémantique à conférer positivement des propriétés, qualités et vertus, au néant lui-même en vue de faire être le monde. **Car accorder la plus insignifiante des attributions au caractère néantaire, c'est transformer justement cette classe vide en une classe contenante.** Et du même coup, non seulement nous rendons caduque la logique du raisonnement, mais nous dénaturons de plus le sens des termes dont on use pour cela. Par conséquent il y a, d'évidence, une contradiction dans l'énonciation du prédicat ontologique avancé *ex nihilo nihil*. Nous nous démarquerons donc de cette opinion fondée ni en expérience, ni en raison, en formalisant la notion d'appartenance d'une quelconque dimension relative d'existence en soumettant sa composante à la théorie des ensembles – toute expérience d'être, d'avoir et de faire se prêtant à attribution (relativement à des conditions de relations dans le principe de fonctions contractuelles) apparaissant dériver comme subsistance de limites *existées*.

L'expérience de ce qui est actualisé au monde en vue d'interactions contractuelles entend le concept de fonctionnalité des transformations métamorphiques de l'Univers. Et le constat de ce que

l'Univers est intelligible au travers les différentes strates systémisées suffit à rendre compte du principe de fonctionnalité, en ce que la fonction surdétermine les conditions substratives (l'autre face d'une distribution d'effets interactifs), **par des raisons contractuelles d'agir en chaque niveau de systémation considéré, afin que des réalités superstratives puissent se réaliser (puissent être réalisées, étant préalablement existées)**. Disposition conforme à ce que l'émergence de nouvelles réalités en chaque strate découle des activités contractuelles du niveau substratif réalisé en vue d'une constitution superstrative.

Ceci dit, quel est ce que nous avons à surajouter au constat d'expérience pour cerner ce qui surdétermine le présupposé des contractualités au devenir de l'Univers? Il semble qu'on puisse trouver un début de solution en appliquant au critère d'existence le formalisme représentant le plus petit commun dénominateur des connexions modales tenues pour exhaustives avec le carré sémiotique de la typologie fondamentale de relation :

nécessité	contingence
possibilité	impossibilité

C'est en tous cas en discriminant le principe de **génération** de celui des **transformations**, qu'on peut apercevoir la rationalité du raisonnement d'ARISTOTE montrant la possibilité de l'ensemble des êtres causés depuis au moins un être nécessairement incausé. Pour ce qui est du rapport entre l'intemporalisation générative de ce qui est *existé* au monde et la temporalisation de l'instance des transformations performatives de réalisation, considérons ce que voici.

L'enchaînement de cause à effet de la suite intermédiaire ininterrompue des transformations du monde n'a ni extrémité originelle touchant à l'incausé, ni extrémité finale sanctionnée par l'impossibilité de causer un effet de plus, **hors l'épuisement local et temporel des potentialités de réalisation**.

Cela distingue la 'possible' relation transitive des devenirs temporalisés (génération et corruption), à sa contrepartie éternellement *in extenso* (ce qui, étant dans une condition subabsolue, ne peut devenir ni dédevenir). Dès que l'être fugitif est actualisé sur la ligne

du temporalisé, il s'actualise en devenant **relativement**. L'instance d'effectuation, en tant que préalable intermédiaire au statut d'être devenu, peut être cause directe (ce qui est en acte), ou cause indirecte (ce qui reste en puissance) du devenir au monde; mais tel que l'être possible requiert une cause nécessaire à sa finalisation servant des réalités ultérieures. D'où la déduction d'AVICENNE montrant que dans le continuum des relativités ontologiques, il n'y a pas d'être qui soit possible par lui-même, pas d'être qui puisse échapper à la nécessité d'un autrui qui lui soit antérieur (ce qui est dans l'individué à transmettre une puissance générative). Et c'est de cela que si, spécifiquement au continuum cosmique des quasi indéfinies d'être et d'avoir relativement, rien ne peut advenir en tant que création *ex nihilo*, alors c'est que les conditions de la génération de ce qui peut devenir et acquérir sont antérieures aux faits de la transformation. Pour que des choses adviennent en particulier depuis des relations entre les êtres, il faut antéposer aux discontinuités relatives d'être au moins un existant absolu face à une indéfinie potentialité.

À la suite d'ARISTOTE, c'était également patent pour THOMAS d'AQUIN revendiquant l'autonomie de la raison devant l'autorité dogmatique de l'Église, et cela l'est encore aujourd'hui contre toute dogmatique physicaliste: le monde peut être généré (créé) sans origine, si le sens du principe de génération se réfère au fait de dépendre d'un autre pour être. Le monde est alors temporel pour sa réalisation, sans l'être pour son existence. Tout différemment apparaît en puissance, ou en acte, l'essence établissant l'existence dans les pluralités individuées d'être, par rapport aux choses réalisées sur des substances, puisqu'il s'agit là de moyens.

Ce n'est que par des moments discriminatoires de quiddités particulières, exprimées dans le respect des règles de la sémiotique que, peu à peu, se mettent en place les signifiants susceptibles de rendre compte du COMMENT et du POURQUOI 'le monde'. La supériorité du jugement selon les quatre modes qui vont du nécessaire à l'impossible, n'apparaît plus à faire. LEIBNIZ, en parla même plaisamment dans sa préface des *Dernières nouvelles de Chine*, comme d'un second œil nous permettant d'apercevoir des significations transcendantes, **de la même façon que le regard**

géométrique nous permet de cerner la corporéité des choses. En dernier ressort, si les formes constituent une éducation¹⁴ de la matière, également les finalités par rapport aux progressions du monde. À suivre LEIBNIZ dans une même humeur, les mortels terriens qui choisissent depuis leur libre-arbitre de ne participer que de la matérialité de la nature ne peuvent que balancer de ce qui peut s'appliquer aux seules choses temporelles. Ils ignorent alors la complexion des vérités appliquées aux choses éternelles, puisque leur reconnaissance est à participer de l'état d'âme dont ils sont à nier la réalité. C'est donc uniquement à le vouloir qu'il est possible de maintenir intellectuellement une interface active, faite d'âme et en conscience, entre la glose scientifique limitée aux êtres corporels, et celle, **complémentairement** métascientifique, traitant des êtres supracorporels.

Dans un formalisme des caractères existentiels moins restrictif que ceux qu'on a coutume d'entendre, le possible représente ce qui, pour advenir, a besoin de quelque chose qui s'en trouve être la condition. Par logique des classes, toute antériorité, comme toute suite des choses possibles, conservent ce caractère spécifique. Avec les prédicaments à l'existentialité soumis aux modalités du carré sémiotique de la typologie fondamentale de relation, la modalité de nécessité appliquée au caractère d'existence provient de l'inévitable affirmation du prédicat lui-même. Et cela, tel que la non-existence représente la modalité contingente d'une existence-non-existante qui est, nous le démontrerons si cela est encore utile, autre que la privation dans la thèse. Les modalités de possibilité et d'impossibilité ressortent de l'expérience sur le lieu des conditions limitées de **ce qui est susceptible de varier entre les deux premières classes.** En sorte que la 'possibilité d'être causé' ait pour interface significative une nécessaire existence incausée, séparée de la classe des contingences à l'existence.

Le caractère discriminant est que l'existence dans la modalité de nécessité n'est pas relativable. Cela qui existe, existe inconditionnellement, en tant que réalité absolue, comme complémentaire ensembliste d'une totalisation indéfiniment relativable. Ce n'est

14. Éducation: l'émergence depuis l'antérieur, après que se soit produit un effet interne (ressortir hors, étant préalablement latent, ou potentialisé).

qu'au caractère intermédiaire dans la possibilité de changement d'état qu'on peut appliquer, selon des conditions, le concept de variation relative du contenu. Depuis cette distribution des prédiqués en des classes logiques d'attribution, on dira que ce qui advient dans la modalité de possibilité advient seulement par le moyen d'au moins une condition; mais aussi (et ce n'est pas le corolaire), que le possible, s'il ne répond pas à des conditions, ne peut advenir. En effet, advenant en répondant à des conditions de devenir, le possible a pour vecteur l'être d'attribution; mais ne répondant pas à possibilité, ce qui est visé par un mouvement opposé antagoniste au premier va jusqu'à cessation être, pour cause d'un point de non-retour en dédevenir. **Ce point de non-retour en dédevenir se pose covariant au point de non-retour du devenir vers le statut d'être dans la substantialisation à l'Être suprême.**

Il n'apparaît pas d'alternative au corpus des propositions avancées sur le sujet restreint au fait d'advenir conditionnellement. De cela même on évoque que: quels que puissent être le nombre et les directions des transformations intermédiaires, ce qui doit finalement être, le sera effectivement au terme d'un épuisement des potentialités d'être. Avec le concept de finalité de toute instance réalisatrice processuellement performatrice, ce qui devient doit finir par être, comme ce qui ne devient pas doit finir non-être, dès lors qu'on suppose une même deixis entre le mixte être et non-être durant l'encours réalisateur du devenir. Une seule deixis en référence à l'axiologique hellénique disant qu'il n'y a qu'un seul chemin, qu'il soit vu monter, ou bien descendre, selon le rapport contextuel aux données sensibles.

Le travail intellectuel sur le site extraverti de la réalité, via les perceptions de nos sensibilités, aboutit à nous édifier sur les aspects physiquement, psychiquement et spirituellement dualistes du réel. C'est à faire que la connaissance qui en résulte n'est concernée que par les transitions de phases instaurant des variables d'état, spécifiques des transformations métamorphiques qui affectent les représentations de notre expérience des états concernant la subsistance. Dans le champ épistémique, la pensée qui considère ce qui est ainsi restreint à l'expérience extraceptive d'un certain environnement, a pour mouvement légitime l'établissement *de*

facto du principe de l'**expérience des subsistances** du donné aux variations d'être. Mais l'on peut ne pas en rester là et tenter d'entreprendre l'exploration d'un second niveau de signification avec la compréhension surconscientielle afférente aux signifiés multi-ordinaux. Autrement dit, après la compréhension de la nature, ou simultanément à celle-ci (l'entreprise évoquant les codomaines contractuels de faisabilité que sont les aspects propriativement physiques, qualificativement psychiques et spirituellement valoriels), on peut encore tenter de sonder le lieu en lequel se situe **la nature de la nature** (l'entreprise métaphysique). Sur le lieu de ce travail là d'intellection, c'est une même pensée qui devient surconscientielle pour se situer sur le site introverti de l'entendement des nécessités et des contingences. Site qui subsume le principe de variation, de limitation et de relativité du constat *de facto* d'une réalité limitée aux aspects phénoménologiques des transformations métamorphiques répondant au questionnement QUOI et COMMENT.

Au travail conscientiel advenant du constat *de facto* peut donc s'ajouter le mouvement tout aussi légitime, établi *de jure*, de la problématique tenant aux **modes immanents d'existence**. Et par conséquent, le travail intellectuel du questionnement dans le rapport de POURQUOI à QUI sur le site métaphysique d'une expérience introceptive se justifie de la recherche d'une connaissance complémentaire, métascientifiquement transposable.

C'est un mouvement naturel de l'intelligence qui, faisant suite au savoir se formant dans l'expérience phénoménologique, tente de fournir des explications susceptibles de satisfaire l'énoncement de ce qui antériorise et postériorise l'instance de réalisation du contenu cosmique manifestant les réalités afférentes aux êtres d'attribution. Pour en juger, que le lecteur accepte de passer outre la polémique des faiblesses d'une métaphysique désuète. Cette faiblesse peut bien divertir ceux qui se satisfont avec la moitié de la problématique d'une expérience de l'existence mais, par-delà les tentatives infructueuses, l'invention métaphysique reste de trouver ce qui confère le principe d'autonomie contractuel des modalités tenant au concept du donné à être passant par le processus de transformation avec effet attendu.

Lors d'un pensum plus universel, lorsque des progrès seront réalisés en théorétique métaphysique, s'imposera de mieux en mieux à la raison que le principe de transformation métamorphique, appliqué au monde, ne représente que l'une des modalités de l'existence. Et lorsque cela adviendra, alors une implication ressortira d'elle-même: que l'existentialité de l'existant, dans son fait d'être là, manifesté, dépend de son existence même, **et non pas que c'est de la manifestation d'être que résulte son existence**. Si le statut en existence de l'existant s'avère indépendant de son investissement dans l'expérience manifestant son existence, on conçoit que les preuves manifestées ne subrogent pas l'entendement de l'existentiel. Mais d'ores et déjà, même à ne pas se suffire de cette disposition, **on fait dans le cas contraire que l'existant appartient aux preuves de son existence**, ce qui est contradictoire à la plus élémentaire des opérations de la logique, puisqu'on y assure qu'une propriété se définit comme appartenant à la puissance de l'élément dans l'ensemble qui le contient.

Et si donc l'existence de l'existant est indépendante du principe de manifestation propriative, qualificative, ou vertuelle d'être là, non seulement ce qui existe peut exister sans preuve donnée aux sens, mais, de plus, puisque manifestation il y a, cette manifestation ne saurait constituer une preuve de limitation de ce qui existe dans un rapport à ce qui n'existe pas, si cette preuve échappe à l'état de notre sensibilité, même prolongée de l'instrumentation technologique, ou qu'elle échappe encore à notre compréhension intellectuelle, que prolonge, semblablement, l'instrumentation théorique, pour ne résulter que de la clairvoyance de notre entendement. **C'est cette proposition qui assure en effet, ni plus ni moins, un droit d'existence à dépasser les frontières de notre expérience. Elle est susceptible de concerner toute expérience ne concernant pas notre propre nature, en ce que celle-ci est particulière (anthropomorphique), et ne peut conséquemment pas de plus ressortir comme étant universelle (sinon restrictivement aux logiques dogmatiques).**

Dès lors, il apparaît qu'il nous faut définir l'existence indépendamment de toute description des modes de son expression **depuis la notion de continuums existentiels**, c'est-à-dire assurer le concept

d'existence en tant que celle-ci est indépendante et antéposable à ses investissements, ou en sorte qu'on pose bien la notion d'existence en avant de la structure d'où sont issues les notions de devenir et d'être. Plus particulièrement, il nous faut poser en avant du statut d'existence relative et discrète (discontinue) s'établissant dans le cadre des délimitations expérientielles de l'individué, le statut complémentaire d'une illimitation spécifique de l'invariance, donc non temporalisable, de son mode unicitaire (le continu). **Autrement dit, et par analogie au fondement de la suite indéfinie des nombres depuis l'infini mathématique, que ce soit bien l'absolu existentiel qui fonde la théorie des relativités dans le genre.**

En dernier ressort, les éléments spécifiques de la nature d'être apparaissent devoir leurs expressions proprioqualivalorielles de ce qui se trouve investi dans les limites de deixis finies variables et relatives. Il s'agit de comprendre le principe d'étendue spatiotemporelle d'existés pouvant, éventuellement (et non pas obligatoirement), s'engager en des structures relationnelles de réalisation par actualisation. C'est par conséquent le formalisme de ce dimensionnement existentiel qu'il nous faut élaborer avant toute prédication attributive au réalisé, c'est-à-dire théorétiser des classes spécifiques de limites existentielles rationalisant l'expérience des existats.

En vérité, on tient depuis longtemps pour démontré en philosophie que le caractère existentiel ne se prête qu'indirectement à prédication depuis des états d'être, d'avoir et de faire, alors que sa nature propre ne relève d'aucune possibilité prédicative. Certes, un existant peut être ceci ou cela, dans telle proportion et relativement à telle relation d'ordre, mais les attributions s'adressent à l'être manifestant l'existence, pas à l'existant. Ce qui sous-entend la condition que ce qu'on attribue se peut à l'agent d'un faire, et non pas, par extension illicite, que son existence elle-même est prédicable.

Cette disposition est suffisamment assertée par les philosophes du 19^e siècle pour que nous nous contentions d'en évoquer le fait. Au reste, historiquement, toutes les tentatives faites en vue de concevoir, ou de prouver l'existence depuis des conséquences actantielles, furent vaines. Par exemple, on peut citer la théorie de

WOLF qui avait pour but de rendre compte de l'existence depuis rien. Des critiques de l'époque montrèrent que cette théorie est irrecevable en raison même de ce que la *proxima causa* que WOLF ajouta à la notion de possibilité, ne peut jamais atteindre au complément déterminatif de ce qui se prête à détermination, quelles que puissent être les récurrences entreprises. En effet, la théorisation d'une telle suite pseudo-causatrice remontant jusqu'au seuil d'une inexistence particulière implique que cette suite soit elle-même affectée du même signe négatif, c'est-à-dire qu'elle reste formée d'une série indéfiniment poursuivable de causes improductives. Par conséquent, la seule façon de ne pas laisser la pensée sur son arrêt, reste de considérer l'alternative: une suite causatrice d'effets d'être et d'avoir, depuis un préalable existentiel ne relevant pas du principe de causation.

4.3 MOYENS RATIONNELS D'APPROCHE DU PROPOS

De façon semble-t-il bien établi, **la classe est l'extension du prédicat qui la détermine**. C'est en référence à cet aspect extensif qu'il nous faut, jusqu'à une prochaine amélioration de la logique, hypostasier ce qui est significativement contracté entre des classes d'existence. Par définition, l'existence se pose en contradiction à l'anexistence, en tant qu'un continuum néantaire est en contradiction d'une plénitude *in extenso*. Si l'on considère que la seule déclaration: *Je pense, donc je suis*, suffit à ordonner le fait d'être actualisé pour le sujet énonciateur, c'est alors de manière sous-jacente que son existence s'instaure comme notion plus abstraite, tenue hors tout relationnel. Entreprenons l'ensemblement signifiant du propos qualificatif en le calquant sur celui qu'on retient dans la théorie des nombres à propos du quantitatif:

- \emptyset , la classe vide d'existence;
- \exists^R , le déclaratif de la modalité relative d'existence spécifique de ce qui se prête à variation existentielle, et tel que l'*existé* désigne les existants disséminés en raison du continuum d'existence *in extenso* par absoluité, immanence et infinité, jusqu'au lieu du continuum des multiplicités finies, variatives et relatives d'existence (l'inépuisabilité du discontinu);

- \exists^A , le déclaratif complémentaire à la classe vide d'existence, donc la classe à laquelle on accorde le caractère unicitaire d'exister de façon absolue depuis le statut immanent d'inépuisabilité (le continu).

Si $\exists^R \setminus \emptyset = \exists^R$ (si le contenu de la classe des existences relatives porté en différence à rien, ne modifie pas le résultat), et si $\exists^R \setminus \exists^R = \emptyset$ (si la classe des limitations en contenu, soustraite d'elle-même, affiche un résultat nul); alors c'est que: $\emptyset \in \exists^R$ (la classe vide appartient, par définition, à toute classe contenante).

Ces opérations démontrent, apparemment sans ambiguïté, que le néant, comme ce qui est nul, ou ce qui est vide, est une partie stricte de ce qui existe relativement, c'est-à-dire ce qui se pose à la fois non vide et incomplet (non *in extenso*), et qui, conséquemment, **est susceptible de varier entre des limites**. La démonstration inverse qui serait à prouver que le relativable appartient à la classe vide, apparaissant insoutenable, nous tiendrons l'énoncé opposé pour vraisemblable jusqu'à son infirmation par des preuves de la raison, ou des preuves de l'expérience. De telles preuves de l'expérience n'étant pas fournies et comme il ne semble pas que nous puissions effectuer la démonstration de ce que $\exists^R \in \emptyset$, depuis l'application des règles de la logique en usage, nous retiendrons donc, avec $\exists^R \notin \emptyset$, que l'existence finie, relative et variable, étant autre que néantaire, ne procède pas du néant. D'où nous concluons en l'impossibilité de l'énoncement logique des théories fondées sur l'autogénération par lesquelles on entend que ce qui devient et acquiert procède du néant au travers d'un continuum chaotique. Du défaut d'alternative logique, il ressort que les transformations métamorphiques de l'Univers restent conditionnées à des adimensionnalités existentielles qu'on situe à l'opposé de rien, en tant que source *in extenso* d'existence.

Au delà le principe d'universalisation relative à l'examen du particulier dont on a l'expérience depuis des individuations délimitées, relatives et variables d'existence, se situe par suite la continuité inconditionnée d'existence absolue, infinie et immuable. Cela a pour résultat de donner la totalité des existats relatifs, comme procédant, dans leur discontinuité, d'un unique existat

absolu. Disposition qui se trouve être la démarche inverse à celle tenant dans ses prémices la génération du monde depuis rien. Cette source processuelle d'existence *ab uno*, c'est-à-dire depuis un seul (un seul existat unicitaire, immanent et absolu), est alors indépendante du principe de localisation spatiotemporelle spécifique de l'expérience des pluralités existentielles.

Avant de développer le formalisme de ce qu'on cherche présentement à poser, notons que son propos est en accord avec les données de l'expérience et celles de l'observation. Car **nous n'avons jamais observé, ni aucune expérience n'a jamais prouvé, que ce qui se transforme tient sa transformation autrement que d'un antécédent déjà transformé, et tel qu'aucune transformation n'apparaisse spontanément depuis rien: on n'a jamais vu un effet advenir sans au moins une cause et son agent.**

Ce qui est une présomption sérieuse pour valider l'existence relative dans sa pérennité génératrice. À l'appui du présupposé de génération, nous ferons le rapprochement que voici. C'est par analogie que l'on conçoit que, pas plus que l'infini ne représente la totalité des choses finies, même à les considérer comme indéfiniment agrandissables, de même l'incausé, dans son absoluté, est autre que la suite d'une indéfinité de causes suivies d'effets: ce ne peut être que ce continuum d'existence incausée (incausation que l'on discrimine de l'acausatif) qui constitue ou instaure l'inépuisable source des causations qui sont le propre du continuum des relativités d'être, d'avoir et de faire, dans le sens où le conditionné implique complémentairement l'inconditionné. Je ne vois personnellement pas comment faire appartenir la première cause du manifesté en existence – non pas sa transformation dans l'instance performative du monde – à un continuum néantaire, sans qu'il y ait contradiction au plan de la cohérence sémiotique des termes utilisés, et donc confusion consécutive dans la pensée. En sorte que, devant tenir une cause à l'origine des transformations du monde, on doit, de surcroît, la tenir incausativement (on va voir bientôt comment) d'un continuum opposé d'existence continue unicitaire et de plénitude *in extenso*, puis que, constatant le résultat dans la logique des ensembles, nous énoncions intuitivement un principe de dissémination générationnelle autorisant les

transformations y pouvant faisant suite. D'où l'idée que ce qui devient et acquiert conditionnellement tire sa génération, puis ses possibilités transformatrices, de ce qui existe inconditionnellement; compte tenu de l'impossibilité de démontrer que ce qui devient et acquiert conditionnellement procède de ce qui n'a pas d'existence, et en vertu de ce que, par analogie, on a toujours vu dans la nature ce qui se transforme procéder d'un préalable métamorphique (n'advenant pas depuis rien). Aussi, nous ne pouvons apparemment rendre la cohérence de l'ensemble du phénoménologiquement **donné aux sens**, qu'en rapport à sa complémentaire renfermant l'ensemble non phénoménique du **donné aux concepts**. Il s'agit simplement d'une application de l'induction par syllogismes, c'est-à-dire en telle sorte que certaines choses étant constatées et posées, quelque chose d'autre apparaît à la conscience du seul fait des données.

À l'appui, je montre dans le *Cahier second* écrit pour *Dépasser la théorie du sens fondée sur le tiers exclu* que la loi de commutativité tient compte des signes vectoriels des sémanticités participant d'un niveau multi-ordinal du signifié. Succinctement, il s'agit de la loi de commutativité entre termes thétiques, reliant les opérations sémantiques aux opérations nombrées depuis de mêmes règles. Les appliquant, on aperçoit que l'origine du plus grand ensemble d'événements soumis à des conditions (la suite des causés) est qu'un inconditionnel incausé antécède cette suite causée depuis une unique non-causation. Comme cet instrument de la raison n'est pas usuel, j'en rappellerai l'application.

Comprendre le **signe** du signifié est aisé et quelques exemples suffiront à éclairer le propos. Si 'n' est un terme nombrant propre à désigner, par exemple, la vitesse d'un corps, alors, dans le domaine des significations, le terme 'apprendre', par exemple, peut-être posé en correspondance avec la progression '+n', c'est-à-dire l'expression désignant une vitesse de progression constante et positive dans le signifié qui consiste à apprendre, tandis que 'apprendre à apprendre' est semblable à 'n•n', ou à '+n²'. Ce qui fait bien référence au concept d'une **accélération** progressive dans le même signifié, autorisant de concevoir sans difficulté que 'apprendre à apprendre'

représente un produit, et non pas la somme des implications au savoir.

Par extension, 'désapprendre' s'assimile à l'expression '-n', ce qui est propre à désigner une vitesse de progression constante, mais cette fois négative, en tant que déterminants actantiels dans le signifié de l'exemple. Enfin, 'apprendre à désapprendre' ou bien 'désapprendre à apprendre' est exprimable par $(-n) \cdot (+n) = -n^2$, quand $(-n) \cdot (-n) = +n^2$ équivaut, à une décélération dans la dynamique sémantisatrice du terme qui est ici 'désapprendre à désapprendre'. On voit immédiatement après examen de la dernière modalité que **la loi de commutativité entre deux termes de signes opposés, s'applique de la même manière entre termes de la sémantique composés de thèses et d'antithèses, qu'entre termes de la mathématique composés de la suite des nombres positifs et négatifs**. Le résultat sémantique apparaît en effet identique quand on affirme la thèse ou qu'on infirme son antithèse. Par généralisation, nous poserons donc que **le rapport de deux termes multi-ordinaux qui ont mêmes signes a pour résultat un terme positif. Il sera négatif dans les cas contraires**. Ce résultat est à rapprocher de ce que l'on savait déjà, et qui consiste en ce que la converse d'une proposition originelle est valide si l'on remplace l'antécédent et le conséquent par leur négation et qu'on les intervertisse.

C'est en référence à l'omnipotentialité d'une surnature que l'on dit depuis la logique commune que la causation originelle de l'encore non causé, en référence à l'état d'incausation qui est à l'origine des suites causales des premières transformations métamorphiques du Cosmos, est causative. Pourtant, en regard des opérations montrées plus haut et qui tiennent compte des signes multi-ordinaux, la proposition apparaît paradoxale. Comment concevoir en effet clairement, dans la logique commune, un niveau inconditionnel de causation à l'origine de la suite ininterrompue d'enchaînements de cause à effet, sinon de façon surnaturellement miraculeuse? Mais si l'on introduit la non-cause d'un incausé, synonyme au second degré d'intensivité de la causation du causé, alors l'hypothèse cosmogonique de la génération qui antécède la présente instance performative des transformations métamorphiques n'apparaît plus

paradoxale au vu du résultat significativement multi-ordinal. Il est en effet approprié à montrer en cosmogonie la vraie nature de l'événement générateur de la première cause transformative (la première cause transformative appartenant déjà à la succession causale des transformations métamorphiques réalisatrices de réalité que l'on connaît d'expérience). Dit autrement, la causation du non causé n'est pas causatrice, mais :

{incausation} * {non causé} → {première cause et sa succession}

Qui souhaite, vraiment, dépasser la simple compréhension d'une suite finie de causalités, par des implications génératrices complémentaires, ne peut que soumettre à reconnaissance cette complexification des résultats signifiants portant sur les rapports entre signifiés simples. L'éclairage apporté sur l'origine des événements spécifiques du continuum cosmique vient de ce que la cause du non-causé (le non-causé qui antécède la suite causatrice des transformations du monde) ne peut être qu'une absence de causation; ce qui fait que nous pouvons poser, par hypothèse cosmogonique, que la non-cause d'un incausé, (la non causation de l'incausé) est synonyme, au second degré d'intensivité du résultat cognitif, de la causation de la chaîne des causalités entraînant les transformations métamorphiques du Cosmos. Dès lors, on trouve à établir, apparemment sans paradoxe, l'interface active entre un existat éternel (auquel la notion d'origine et de fin ne peut être qu'étrangère), et la temporalisation de ce qui devient et acquiert du monde.

4.4 DÉIXIQUES PAR COMPLÉMENTATION ET DÉIXIQUES DE RÉUNION

Dans le concept des transformations métamorphiques du monde, l'être a pour extériorité l'extension en étendue de son avoir et pour intériorité l'intensification en temps de son existat individué. Au cours de cette instance, l'avoir se réalise à l'être, comme la temporalisation des réalisations d'être se surajoute à l'intemporellement *existé*.¹⁵ Comment le montrer du point de vue de la théoricité du

15. Pour qu'il n'y ait pas de malentendu sur ce propos forcément limité, il importe de considérer ce surajout comme spécifique du seul point de vue en référence de l'instance performative de l'Univers. Il est évident qu'en référence du continuum absolu d'existence *in*

propos? J'invoquerai à nouveau pour en rendre compte l'inférence de la démonstration depuis le syllogisme consistant à juger en s'appuyant sur les extrêmes, en sorte que si 'B' est moyen terme entre 'A' et 'C', on puisse prouver par 'C' que l'existence de 'B' procède de celle de 'A'. La difficulté d'acceptation des inconditionnalités existentielles vient de ce que ces inconditionnalités sont étrangères au continuum en lequel rien n'est manifeste sans des conditions. Cependant, ne pas avoir l'intelligence des aspects complémentaires concevables en rapport au perçu, obligerait de même, en toute logique, à se passer des concepts tels que sont, par exemple, les notions d'infinité en mathématique, ou de gravité, de force de cohésion, de champ électrique en physique; toutes inductions qui, faisant suite à l'expérience comme au raisonnement, sont indispensables à la compréhension de la réalité, bien qu'elles échappent à la preuve d'expérience.

Le seul emploi du mode conditionnel appliqué à l'existence en référence aux événements de l'Univers justifie le principe de complémentation allant avec un statut inconditionnel d'existence. Cela se justifie en ce que la modalité de possibilité, en tant que modalité conditionnelle de réalisation, apparaît incluse dans le certain, de façon telle que conjointement l'ensemble des événements possibles du fait des relations appartienne bien, comme partition stricte, à l'ensemblement de l'évènementiel absolument certain, puisque ce dernier ne peut pas être déclaré tel et se trouver simultanément posé dans la partie distinguée. En sorte que dire que **tous 'x' appartiennent à l'Univers, s'entende comme une déclaration vraie, mais insuffisante**, en raison qu'on peut toujours former un holo-ensemblement pouvant surdéterminer l'ainsi déterminé. Par construction, l'ensemble formé de la totalité des choses de l'Univers possède conséquemment un surensemble distinguant la complémentaire à cet ensemblement-là.

C'est de la même manière qu'il apparaît possible de déclarer véritable, selon la raison, que le monde formé de l'ensemble des choses manifestant des propriétés est matériel, **bien que cette considération ne puisse apparaître juste que par abstraction**,

extenso, l'intemporalisation du fait d'être et d'avoir est unicitaire à l'existence et inconditionnée.

puisque sa déclaration, tenue pour vraie, n'en est pas moins insuffisante étant déclarée dans un contexte plus universel. En effet, la partition de l'ensemble d'un domaine physique de la nature a aussi son inévitable complémentaire moins restrictive, en sorte que le seul fait de tenir pour vrai ce domaine particulier implique de tenir pour vrai le contenu d'une partition quelconque faite dans la complémentaire à le surdéterminer. Par exemple, on peut dire que le domaine psychique des mentalités (tangibles par des effets spécifiques que représentent des produits qualitatifs, ainsi que le domaine spirituel de l'esprit (qu'on aborde par la compréhension des valeurs d'action avec effet attendu), apparaissent des partitions complémentaires réalisées, ou réalisables, au côté du domaine des matérialités qui nous sont tangibles au travers des propriétés.

Disposition advenant tel que nous puissions concevoir toutes partitions comme autant de réalités contractuelles les unes aux autres en référence à l'instance métamorphique de l'ensemblement appelé 'événement univers'.

Relativement à cette situation, nous concevons que le continuum des variations en subsistence, et sa diversification existée, ressort d'associations entre les choses et les êtres participant, par l'essence autant que par la substance, de ce qu'ils opposent par individuation et de ce qu'ils organisent par association; **exactement comme, par analogie, chaque couleur ne peut ressortir qu'en étant abstraite ou composée dans un stricte rapport aux colorations complémentaires: leur altérité.**

Afin de cerner les différences entre continuums existentiels advenant **par complémentation** et ceux qui adviennent **par réunion**, évoquons préalablement le fait qu'on puisse aborder les significations spécifiques d'un continuum subabsolu d'existence, soit en partant de son épïcêtre (analogiquement en référence d'une explication héliocentrique), soit depuis des significations spécifiques des coordonnées relatives à notre continuum (c'est alors comme une formulation géocentrique du propos). Les conséquences, également vraies dans les limites des propos respectifs, seront que, depuis les coordonnées relatives propres à notre continuum, c'est l'existence subabsolue qui confère au relatif **de pouvoir indéfiniment se compléter**, en compensation contractuelle à l'absolu,

alors que dans l'autre cas, l'instance performative de progression, considérée dans le sens d'un perfectionnement d'être et d'avoir, représente l'investissement du continuum subabsolu d'existence. Dans les deux cas, donc, sont à considérer des 'effets de perspective' faisant que le continuum subabsolu, non seulement se pose à l'origine des potentialités performatives, mais est encore le dépositaire dans le même temps du statut de compétence finalisée particulier à ce qui a cessé de devenir pour être en *épuisant les potentialités de perfectionnement*. Bien entendu sans pour autant nécessairement cesser de pouvoir se compléter indéfiniment en expérience existentielle, relativement à un environnement indéfiniment complexifiable. À ce niveau d'entendement, nous distinguons l'expérience mésocosmique participative des devenirs et des acquisitions (le réalisable), de l'expérience endocosmique de l'existence imparticipative.

Pour édifier le concept posant qu'on peut épuiser comme être devenu ses potentialités de perfectionnement, sans jamais pouvoir épuiser celles d'une expérience de l'existence, il suffit d'appliquer la règle des attributions contractuelles faisant que si l'enfant représente la notion contractuelle d'activité performative visant l'état d'être adulte, il est tout aussi évident que **l'adulte est autre chose que la condition de ne plus être enfant devenant adulte, si cet adulte-là représente de nouveau un moyen terme à pouvoir être complété en expérience**. C'est de cette manière, toute relativiste, pour cause de tenir compte des effets de perspective dans nos considérations intellectuelles, qu'on peut aisément comprendre ce qui relie l'état performatif du continuum cosmique, au continuum subabsolu de l'Univers.

Les caractères de ce qui fait image symétrique au continuum subabsolu d'existence est concevable depuis des analogies susceptibles de considérer la possibilité de décroître indéfiniment dans l'infinitésimal jusqu'à atteindre ainsi un statut nul d'être et d'avoir (aucun attribut) – donc à l'opposé du Cosmos vu en des strates de plus en plus complexes –, sans que puisse résulter de cette disposition la moindre perte d'existence. En sorte qu'au delà de l'infime et en deçà de la vacuité d'être, se conçoit le statut

originel, d'un chaos uniquement existentiel, allant avec le mode d'**existence-non-existante** particulière à l'infinité inconditionnée.

Nous le verrons mieux plus tard, le chaos est situable en deçà le sécable (la progression du divisé, et consécutivement celle des possibilités individuantes), comme image symétrique au continuum subabsolu. Le subabsolu, par son seuil en interface au relatif, peut se définir de la disposition par laquelle un supplément d'organisation tenté dans le milieu correspondant ne donne aucun surcroît d'être, d'avoir et de faire, pour cause d'épuisement post-performatif des potentialités de perfectionnement qui passèrent par l'adéquation des transformations métamorphiques. Cependant que, les continums subabsolu et, à l'opposé, le continuum chaotique, se discriminent en tant que leur interface représente précisément la condition mixte issue de la composition des extrêmes.

Nous aurons par la suite à différencier entre:

- les continums qui ressortent d'**opérations de différenciations complémentaires** (ils s'apparentent aux couleurs fondamentales qui contiennent des éléments préalablement existés);¹⁶
- les continums ressortant d'**opérations associatives, de réunions, de rapprochements**, et qui constituent des franges interférant dans les rapports aux premiers comme des mixtes, en tant qu'interfaces actives.
- Au contraire des continums advenant des fondamentales existentielles, les mixtes intermédiaires peuvent être, en théorie, innombrables, autant que peuvent l'être, par analogie, les couleurs composées par rapport aux couleurs fondamentales.¹⁷ Ils contiennent des individuations ressortant ainsi que des effet associatifs, ou dissociatifs, de la rencontre des éléments composant des classes de réalités complémentaires, que l'on peut considérer dans une analogie aux couleurs

16. Existé: le fait d'être là présent au continuum spatiotemporel des pluralisations existentielles, sans dépendre d'une instance performative de réalisation, c'est-à-dire d'une manière parfaite par constitution originelle, complémentaire du perfectionné par épuisement des potentialités de perfectionnement.

17. Le principe en est, avec les couleurs additives (faisceaux de lumière incomplète): rouge + vert + bleu → blanc (lumière complète), et avec les couleurs soustractives (pigments ou encres sur papier blanc): cyan + magenta + jaune → noir.

fondamentales se distribuant comme résultat soustractif ou additif, dans une analogie aux aspects de la pensée fermée (réflexion 'géoctrrique') ou ouverte (réflexion 'héliocentriques'. Entendons par là que les deux logiques qui prévalent alors sont également relativement vraies, restrictivement aux considérations délimitées par ce qu'on y examine, sans qu'aucune des deux ne puisse prétendre à l'universalité, ou l'absolu.

En premier lieu, ce qui est à distinguer les deux sortes de continuums est que les continuums ressortant d'opérations de différenciation depuis les trois fondamentales contractuellement complémentaires ont des aspects invariables, unicitaires et continus (absolus, infinis, immanents); alors que les continuums ressortant **d'opérations associatives, de réunion, de rapprochement**, contiennent des éléments variables, séparés et discrets, fondés sur l'individuation relative et limitée (bornable) d'une quasi illimitation de singularités dans l'universel, comme de particularités dans le général.

4.5 DE L'INFINITÉ INCONDITIONNÉE ET SANS ATTRIBUTION

Formons des classes d'existence en les faisant ressortir des moyens ensemblistes avancés lors des précédents cahiers. Pour cela, constituons le singleton des caractères inconditionnels de l'existence absolue, dont on peut tirer tout ou partie des caractères conditionnels qui affèrent à l'existence distribuée relativement. On sait que dans le calcul des ensembles, nous définissons un ensemblement en situant celui-ci comme élément d'un ensemble global. Pour obtenir un résultat, il n'est alors même pas nécessaire de définir ce surensemble; cependant que, par commodité, nous identifions depuis le symbole \mathbb{H} (notation dérivée de 'ensemble holistique') ce surensemble comprenant **la totalité des éléments possédant les propriétés ontologiques, positives et négatives, jusqu'à surdéterminer les conditions intermédiaires de subsistence**. Soit encore les notations:

- \exists^A l'absolu existentiel formé des inconditionnalités du caractère d'existence, et susceptible d'opérations différenciatrices;

- \exists^R l'ensemble formé des existences relativables depuis des réalisations répondant à des conditions (opérations d'association et de réunion), en rapport aux **possibilités d'être relativement à l'altérité**;
- \emptyset l'ensemble vide de toute existence;
- \mathbb{H} étant l'ensemblement qui représente l'union de \exists^A à \exists^R .

Nous supposons l'inclusion de \exists^R dans \exists^A , ainsi que l'inclusion de \exists^A dans \mathbb{H} , et posons par définition l'expression $\exists^R \subseteq \exists^A \subseteq \mathbb{H}$. Dans ce cas, \mathbb{H} est constitué sans équivoque de \exists^A , de la complémentaire vide à \exists^A dans \mathbb{H} , et des caractères de la relativité existentielle \exists^R des médiations entre les extrêmes. Ces partitions dont il ne semble pas qu'on puisse en aucune manière faire l'économie sont rapportées dans la figure 4.2.

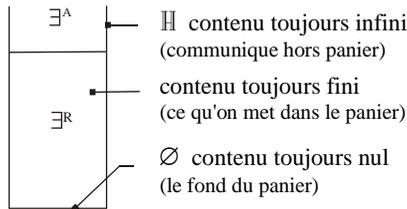


Fig. 4.2, représentation de l'ensemble \mathbb{H} .

Avec cet ensemble, nous posons tout depuis $\mathbb{H} = \{\exists^A, \mathbf{C}_{\mathbb{H}} \exists^A\}$, aussi bien que depuis $\mathbb{H} = \{\emptyset, \mathbf{C}_{\mathbb{H}} \emptyset\}$. Cela ressort de la notion de recouvrement dans un ensemble global constitué de la réunion des parties, tel que si \exists^A contient les propriétés ontologiques d'une inconditionnelle existence, sa complémentaire à l'intérieur du surensemble \mathbb{H} est constituée de tout ce qui n'est pas \exists^A . Le raisonnement qui conduit cette configuration est simple. Les conditions sont: si $\exists^R \neq \emptyset$ (si l'existence relative n'est pas nulle – c'est elle qui constitue notre expérience directe), alors son statut suppose les statuts complémentaires **auxquels appartiennent les éléments caractéristiques qui complètent ce qu'on pose en particulier**. Et cela tel que les deux parties complémentaires l'une à l'autre constituent \mathbb{H} lui-même.

Dans cette disposition, \exists^A se présente ainsi qu'un sous-ensemble 'bornable' par définition – même si ce contenu-là est absolu, infini, immuable –, du fait que le contenu d'un tel continuum ressort comme sous-ensemble *in extenso* et en tant qu'il ne peut être confondu avec une quelconque partition dans \mathbb{H} . Cependant que la complémentaire dans \mathbb{H} de \exists^A , est également une classe bornable, par définition, étant également inconfondable avec \mathbb{H} .

Notons que toutes ces classes d'existence sont **susceptibles de satisfaire à la notion d'ensemblements non vides de propriétés ontologiques**, avec les expressions:

$$\exists^A \cap \mathbf{C}_{\mathbb{H}} \exists^A = \emptyset, \quad \exists^A \cup \mathbf{C}_{\mathbb{H}} \exists^A = \mathbb{H}, \quad \mathbb{H} \setminus \exists^A = \mathbf{C}_{\mathbb{H}} \exists^A$$

On sait que $\mathbf{C}_{\mathbb{H}} \exists^A$ est la seule partie de \mathbb{H} disjointe de \exists^A , dont l'union à \exists^A est égale à \mathbb{H} . Autrement dit, l'ensemble de l'existence absolue *in extenso* \exists^A est l'unique partie du surensemble holistique \mathbb{H} , dont l'union à la complémentaire non vide, constitue \mathbb{H} ; tandis que toute partie non vide de \mathbb{H} , en tant que partie stricte de \mathbb{H} , jouit également de propriétés particulières à \mathbb{H} . Mais il semble important d'apercevoir que \exists^A ne se pose pas en tant que classe pleine par rapport à la vacuité \emptyset . Cette vacuité là, au sens stricte, ne concerne que **les caractères qu'on distingue dans l'ensemble**, c'est-à-dire, pour notre cas, les seuls caractères ontologiques. Au sens étroit, ce n'est par conséquent pas le néant qui s'étendrait au delà l'inconditionnalité existentielle, ainsi qu'on le préjuge sans le recours à la théorie des ensembles, c'est un ensemble de caractères spécifiques d'une propriété complémentaire au contenu de l'ensemble formé des caractères existentiels. Donc quelque chose non seulement à la fois antérieur et postérieur à toute destinée appartenant à la propriété d'exister relativement depuis des conditions; mais encore en deçà et au delà la propriété d'exister inconditionnellement.

Afin d'améliorer un tant soit peu le niveau signifiant pouvant ressortir de cette disposition, recourons à une analogie qui consiste à nous représenter le concept autorisant de différencier une personne consciente à l'état de veille, de **la même personne** inconsciente à l'état de sommeil. Pour cela posons que la

conscience vigile est assimilable à une [conscience-consciente]. Pour complémentaire, la [conscience-non-consciente]. On considère ici que l'état de sommeil – la conscience-non-consciente – correspond bien au statut du même être d'une conscience-consciente, mais dont l'état est négatif par rapport à l'aspect positif qu'on distingue. De cela, l'homme qui dort n'en 'est' pas moins homme, et la conscience-non-consciente n'en continue pas moins d'être la contrepartie inactive de la fonction conscientielle, qu'on pose alors en raison d'une séparation entre des aspects positifs et négatifs d'actualisation. On reconnaît ici le principe de complémentarité dans l'alternance des phases positives et négatives s'appliquant phénoméniquement au même caractère. Il s'ensuit que, par simple extension du procédé, les caractères holo-ensemblistes d'existence dans \mathbb{H} sont évocables de même en :

- \exists^A , **existence-existante**, représentative de l'état actif, ainsi que dynamique du principe d'existence *in extenso* dans les caractères d'infinité, d'absoluité et d'immanence;
- \emptyset ($\mathbb{G}_{\mathbb{H}} \exists^A$), **existence-non-existante**, représentative de l'état passif des mêmes caractères infinis, absolus et immanents du statut d'existence, c'est-à-dire de propriété nulle, de constitution indifférente et afunctionnelle, conséquemment sans qualification, qu'on associe à l'Infinité inconditionnée;
- \exists^R représente alors l'interface aux deux partitions, en tant que somme des *existés* au continuum intermédiaire des subsistences et des inépuisables possibilités d'être et de non-être.

Par analogie à la conscience consciente ou non consciente, avec la variabilité intermédiaire, c'est rapporter le devenir en référence à **l'instance d'éveil**, comme le dédevenir à **l'instance d'endormissement**. Le propos étant rapporté au contexte cosmique, il s'agit du processus de complexification organisatrice en direction du subabsolu, comme moyen de réalisation, que complète le processus inverse – subséquent, ou concomitant – de désintégration en direction du chaos.

Bien qu'on use ici des mêmes notations, on distinguera aisément le concept de statut néantaire, par rapport au chaos vide de toutes les propriétés ontologiques. Une classe vide appartient, par définition, à tout ensemble contenant. Pourtant, un ensemble et un seul

contient le néant dans sa partie vide, c'est l'ultime ensemble qui poserait TOUT par rapport à une quelconque partition. Évoquons ici que J.-P. SARTRE développa dans un fort volume, en termes intuitifs, que l'être contient en lui-même son néant, ou que l'être est ce par lequel ressort la notion de néantité. L'expression logique de cette thèse se réduit à :

$$\text{si } \exists_{(x)} \setminus \exists_{(x)} = \emptyset, \text{ alors } \emptyset \in \exists_{(x)}$$

Cependant, cette classe à laquelle on applique le concept de néant, pour ne rien contenir, n'est, dans son plus stricte présumé, qu'opposé à la complétude *in extenso*. Toute complémentaire du distingué en particulier n'est susceptible d'être vide, ainsi qu'on pense l'avoir montré plus haut, que des aspects spécifiques à ce qu'on distingue. Relativement à la non-existence, il est important de tenir que cette partition n'est vide que des caractères existentiels, et qu'il ne s'ensuit nullement qu'elle le soit aussi de ce qui est susceptible d'être autre que le fait d'exister ou de ne pas exister.

L'induction spéculative de cette disposition est grandement facilitée par le rapprochement d'analogies. Aussi, afin de mieux concrétiser par la pensée le fait que la classe vide est relative à ce que l'on considère, rapprochons-en l'analogie en disant que le sous-ensemble $\mathbf{C}_{\mathbb{H}} \exists^x$ quelconque n'est vide que par rapport à \exists^x . Á le montrer, distinguons les pions blancs des pions noirs d'un échiquier. Si la différence est bien nulle entre les deux sortes à distinguer les pièces du jeu, il n'en reste pas moins que d'autres choses existent que cela qu'on distingue ici. Nous pouvons encore déduire qu'au delà de l'ensemble formé des parties ayant des propriétés ontologiques est un autre ensemble jouissant de propriétés closes et distinctes, de l'axiome mathématique que voici: les éléments du sous-ensemble des nombres pairs de l'ensemble des nombres ont pour propriété que la divisibilité par deux donne toujours un nombre entier. Posant la propriété x pour les nombres pairs, tel que le sous-ensemble des nombres impairs jouit de propriétés distinctes, autres que celles de x , le sous-ensemble $\mathbf{C}_{\mathbb{H}} x$ ne peut être considéré comme vide, bien qu'il le soit des spécificités à x .

4.6 DE L'UNIVERS EN TANT QU'INTERFACE LIMITÉE ET INDÉFINIMENT COMPLÉMENTABLE

Nous pouvons maintenant montrer que l'événement univers' apparaît à l'interface d'une absolue existence (l'existence-existante) et sa complémentaire, l'Infinité inconditionnée sans qualification (l'existence-non-existante). De façon générale, si les éléments discrets E jouissent de propriétés stables de réunion, d'intersection, et de complémentation, quels que soient les événements x , y et z d'un dispositif propositionnel P_E , alors tout ensemblement d'éléments semblables jouissent, de même, de propriétés finies discrètes, qu'on distingue des propriétés réputées continues et unicitaires les surdéterminant.

Posons $B \subset A$. Un sous-ensemble B d'un ensemble A est une partie dont tout élément est élément de A , qu'on définit par le moyen de propriétés communes $P_{(x)}$, tel que $B = \{x \in A / P_{(x)}\}$. Une fonction, ou une application de A dans B est un procédé bien connu qui permet d'associer à chaque élément a de A un élément déterminé de B . De ces considérations, il ressort l'idée que les éléments discrets qui sont à fonder la structure cosmique se comprennent en tant que **fonctions contractuelles** à la réalisation cosmique, comme ensemble des interrelations compensées à cela qui se tient hors ce processus.

Ce dont nous jugeons ici arrive par l'idée de conférer le principe d'autonomie au tout, en concevant, dans le continuum des séparations, des états et des variations discrètes allant avec des **tenseurs qui restent intercontractuels aux extrêmes invariables et continues**. C'est la condition *sine qua non* pour ne pas poser l'Univers en aspect réflexif à lui-même. Cela m'apparaît personnellement éminemment important, dans la mesure où la pensée y trouve un levier pour faire bouger le propos métaphysique. Il n'est pas indifférent, en effet, de considérer comme n'étant pas vide l'extériorité de notre expérience de l'existence dans l'Univers, quand il peut être si aisément démontré **que ce qui existe à nous être inconnu représente un vide relatif en référence à notre seule méconnaissance**. Intuitivement le discours métaphysique s'ouvre sur des classes

d'existence incommensurablement transcendantes à la nôtre, tel que l'idée de leurs existats étrangers aux attributions relatives, ainsi qu'aux prédictions faisant suite à notre expérience d'être, d'avoir et de faire, dépend d'une axiologie des surdéterminants antéposables à notre propre continuum.

Nous ne pouvons espérer discerner de nouvelles significations que dans la mesure où nous apprenons à discriminer de nouveaux sens d'entre les structures sémantiques déjà incorporées à nos concepts. Traitant de faits régis par le principe de variation, il nous faut, semble-t-il, appliquer la règle des attributions contractuelles aux éléments évènementiels de l'Univers, pour obtenir l'intelligence de ce vers quoi progressent les variations constatées d'expérience dans le monde. L'induction la plus immédiate est qu'en vertu de la règle sur les attributs contractuels, déjà évoquée, une transformation quelconque s'effectue en direction de l'un des pôles de la contradiction antinomique ressortant des attributions appliquées à la transformation. En sorte qu'en ce qui est de la destinée du monde on puisse concevoir deux expressions opposées de son contenu; expressions susceptibles de ressortir du prolongement des caractères spécifiques de l'encours des transformations métamorphiques du Cosmos. Ce qui, en référence aux états de subsistance dans les prédicats d'être, d'avoir et de faire, vise soit une progression poursuivie en direction d'une existence-existante (continuum subabsolu au delà l'instance performative), soit la direction opposée, opérée à l'encontre vers le pôle d'une existence-non-existante (le chaos cosmique, comme interface à l'Infinité inconditionnée). Et il convient de tenir, dans les deux cas, la direction des transformations, contractuelles à ce qui est censé communiquer l'impulsion ainsi que le vecteur du mouvement considéré.

4.7 LES QUATRE TERMES CONTRACTUELS DE DÉLIMITATION DES MODES D'EXISTENCE

Le moyen privilégié applicable aux spéculations sur les modes d'existence concerne la structure des termes modaux du carré sémiotique:

[nécessité, contingence, impossibilité, possibilité].

En soumettant le principe d'existence à cette table véridictive des modalités régies par la notion de complémentarité entre contractants dans les caractères existentiels, j'ai déjà exprimé le souhait d'y trouver à réduire au plus petit commun dénominateur sémantique les attributions qu'on entreprend d'effectuer sur des modes d'être et d'avoir à l'existence, de manière à ce que celles-ci (nos attributions) participent le moins possible de l'arbitraire. On sait par ailleurs que le concept de réalisation contractuelle inclut celui de **répartition conditionnelle des potentiels**, cela en deux modes: le mode différé et le mode non différé. En vue de désigner des états susceptibles d'antériorité, ainsi que de postériorité, aux instances des événements conditionnels de 'pouvoir exister au monde dans le mode des transformations', nous avons le moyen de logiquement formaliser ce qui surdétermine les transformations métamorphiques dans l'Univers. À cette fin, examinons, dans la soumission des moyens, les produits de l'alternative potentielle:

[pouvoir / non-pouvoir (exister)]

[conditions / inconditions (existentielles)].

De façon rigoureuse, notons, avec les sémioticiens, que le terme 'pouvoir' est considéré désigner la dénomination de l'un des prédicats de possibilité. Le prédicat de possibilité se trouve ici investi dans les énoncés modaux opérant sur des arguments existentiels. Le rôle de ce terme restant de conférer **la capacité attributive**, son applicabilité convient, d'évidence, à cela seulement qui manifeste l'existence (l'étant, ou le devenant). Par rapport à cette disposition, la notion de 'condition' représente le concept de **faculté distributive** dont on ne saurait faire l'économie dès lors qu'on pose une relation de présupposition déterminative.

Afin d'user plus aisément de fonctions booléennes, symbolisons 1) la classe des potentialités avec 'p' = le pouvoir à l'état plein (l'entière *in extenso* préalablement impartagée), et \bar{p} = le pouvoir à l'état privatif, la négation du premier aspect; 2) la classe des moyens, de façon semblable, avec 'c' définissant l'état plein (toutes conditions remplies), et \bar{c} définissant l'état vide (la privation du principe des conditions déterminatrices).

Notons que cette dernière définition sera mieux acceptée avec la considération des aspects que voici: dans un ensemble formé d'éléments conditionnés, le conditionné représente le mode limitatif inclus dans l'inconditionné. L'inclusion reste fondée en ce que l'expérience de l'existence conditionnée exige le concept d'existence inconditionnée, tel qu'en cette existence inconditionnée se trouve encore des éléments qui soient en même temps inconditionnés et conditionneurs, par rapport à leurs opposés, également d'espèce inconditionnée, mais différenciés comme inconditionneurs. Par ailleurs, remarquons que le terme 'condition' rend compte d'un degré privatif de pouvoir, si bien que la classe des inconditionnalités s'en trouve affectée par une double négation, tel que le sens devient positif au premier niveau multi-ordinal du signifié. Il ressort de cette disposition que le sens d'une plénipotentiaité coïncide précisément avec l'application d'une absence dans le principe de conditions, et non pas l'inverse. Ceci étant précisé, examinons de façon détaillée l'ensemble des éventualités que sont:

$$p \cup c, p \cup \bar{c}, \bar{p} \cup c, \bar{p} \cup \bar{c}$$

- $p \cup \bar{c}$, qui peut s'énoncer '**pouvoir inconditionnel d'existence**', affecte le continuum en lequel le statut d'existence répond à la structure modale de **nécessité**. Nous verrons par la suite que ce statut d'existence subsume l'événementiel temporel et topologique en ce qu'il opère hors la notion limitative de lieu et d'instance. Autrement dit, son contenu existe inconditionnellement, de façon ubiquitaire au temps et à l'espace de relation, en transcendant tous lieux et moments depuis toujours, ainsi que pour toujours. Ce statut se pose par conséquent comme la seule réalité à jamais inévitable, inaliénable et invariante.
- $p \cup c$, qui s'énonce '**pouvoir conditionnel d'existence**', désigne ce qui peut advenir conditionnellement, c'est-à-dire le statut d'existence répondant au prédicat de **possibilité**. On peut le connaître en ce qu'il se prête à probabilisation depuis l'examen des **conditions de possibilité selon des circonstances**. Or, cela qui se prête à possibilité, répondant par conséquent au principe de variation, est conséquemment soumis à des vecteurs. De la notion vectorielle, nous pouvons

distinguer trois sortes de limitations: a) une progression relative opérée en direction de l'absolu, coïncidant à la diminution des relativités d'être depuis toutes intensités internes, mais sans jamais pouvoir aboutir à la condition d'existence absolue; b) l'expansion du limité qui s'achemine comme image à l'infinité, tout en restant pour toujours dans un domaine quantitativement subinfini; c) ce qui, étant fonctionnellement progressif, a pour apex un achèvement à l'image de l'immanent, sans cependant jamais cesser d'être parachevable. En effet, sauf pour une pensée fonctionnant dans la logique du tiers exclu, le principe de variation non dirigée, désignant ce qui succède dynamiquement de cause à effet de façon stochastique, implique le concept d'activité avec effet attendu, en tant qu'aspect complémentaire.

- $\bar{p} \cup \bar{c}$, le '**non-pouvoir inconditionnel d'existence**' s'interprète comme le prédicat de **contingence** appliqué à l'existence (en tant que la complémentaire aux caractères d'existence-existante participe aussi des potentialités de l'existence relative comme existence-non-existante). En attendant un concept sur le contenu positif de ce continuum, nous ne pouvons le caractériser **que par ce qu'il ne représente pas**, s'il contient ce qui est incompatible, ou non-simultanéisable avec les réalités d'un pouvoir inconditionnel d'exister, tout en étant vide que de cette condition.
- $\bar{p} \cup c$, le '**non-pouvoir conditionnel d'existence**' répond au prédicat d'**impossibilité** existentielle. Il peut s'interpréter comme étant représentatif des conditions d'impossibilité de croire en direction du pôle de l'existence-existante. Donc propre à rendre compte de ce qui, tout en ayant la possibilité de se mouvoir, ne possède aucune potentialité de réalisation (ce qui ne peut ni devenir ni acquérir). On en communique le caractère au chaos en le tenant pour la classe: 1° vide de possibilités, donc sans relativité spatiotemporelle; 2° nulle en relativités relationnelles d'être, d'avoir et de faire; 3° neutre vis-à-vis de toute fonctionnalité. C'est en effet en tant que contenu de probabilisation zéro en événements positifs, ou négatifs, que ce continuum se pose en contradiction de présupposition avec celui en lequel les événements ont une

probabilité non nulle de devenir et d'acquérir, depuis l'application du prédicat de possibilité.

On discrimina encore le mode contingent, du mode impossible, depuis le sens donné par ARISTOTE, lorsqu'il précisa qu'**est contingent ce qui, à la fois, est et n'est pas**. Le contenu du contingent est non seulement indécidable au mode temporel, mais encore indéterminé au mode intemporel. Il est donc à tenir en deçà le principe de détermination. Notons qu'un statut particulier du champ des sémanticités y correspond: celui d'une indistinction isotopique antécédente aux sens opérant entre thèses et antithèses. C'est en effet par le moyen d'une bipolarisation cognitive, propre de la fonction mentale de sémantisation, qu'on puise aux sources de ce qui est sémantiquement neutre, pour opérer des relations de contradiction sur des unités tenues jusque-là étant ignorées. Autrement dit, une fonction impliquant des attributions depuis une procédure mentale conditionnatrice opère, de cela, depuis des inconditionnés représentant, par transposition, le milieu sans action, privé de toute attribution, désignant le continuum de l'infinité inconditionnée (sans qualification, sans propriété, sans vertu interne, et conséquemment un milieu privé des moindres attributions d'être d'avoir et de faire).

Notons que nous pouvons encore différencier: a) le mode particulier tenant au prédicat de possibilité, dont l'extension s'opère en direction de l'existence non existentialisée, quand l'intensivité interne vise l'existence existentialisée; b) le mode particulier tenant au prédicat d'impossibilité, donc simultanément incompatible au premier (son extension représente la condition: ni l'existence non existentialisée et ni l'existential existantiel). De cela même, l'interface au continuum des contingences (l'existence-non-existante), et à celui des nécessités (l'existence-existante), nous apparaît comme l'inépuisable source des variations médianes d'être et d'avoir, en tant que la mixité intermédiaire constitue le champ des possibilités transformatives de l'un à l'autre pôle, en passant par des accomplissements conditionnels. Ce qui **devient** et **acquiert** depuis des conditions est finalisable dans l'image à **ce qui est** et **ce qui a** inconditionnellement, étant soumis à la procédure passant par des instances temporalisées de transformation progressive, selon

des conditions, en un milieu résultant du mixte entre existence-non-existante et existence-existante. On pourrait ajouter à cela que la condition de possibilité de devenir et d'acquérir passe par la coordination d'un investissement archétypal procédant de l'absolu existentiel pour l'essence, quand son investissement passant par toutes instances performatives depuis des transformations métamorphiques s'appuie par la substance sur l'infinité inconditionnée.

Ces préalables étant définis, assemblons maintenant les résultats allant avec les aléthiques du carré sémiotique des termes modaux applicables aux caractères existentiels :

<i>ne pas pouvoir ne pas exister</i>	<i>pouvoir ne pas exister</i>
l'inconditionnel pouvoir d'existence où l'absolu qui est existence-existante	l'inconditionnel pouvoir d'inexistence où l'infinité d'existence-non-existante
NÉCESSITÉ	CONTINGENCE

POSSIBILITÉ	IMPOSSIBILITÉ
le conditionnel pouvoir d'existence qui est relation d'existence relative	le conditionnel pouvoir d'inexistence qui est relation d'inexistence relative
<i>pouvoir exister</i>	<i>ne pas pouvoir exister</i>

Usant ici des termes du plus petit commun dénominateur des modes d'existence tenant à un formalisme logique qu'on suppose exhaustif, nous en vérifierons la validité logique.

Si $\bar{O}p$ = non nécessairement la proposition p

et $O p$ = nécessairement la proposition p

et $\square p$ = possible la proposition p

et $\square p$ = impossible la proposition p

alors: $\bar{O}p = \square \bar{p}$, $\bar{O}p = O \bar{p}$, $O p = \square p$, $O p = \bar{\square} p$, ainsi que $\square p \cup \square \bar{p}$, qui représente la contingence de la proposition p.

Ce cadre logique qu'on applique aux modes d'existence est à constater l'insuffisance des énoncés scientifiques reposant sur la seule expérience, puisqu'on y réduit l'existence entre l'alternative du possible et de l'impossible, donc à ignorer les aléthiques de nécessité et celle de contingence sous-jacentes aux conditions déclaratives faites dans les limites du constat d'observation des transformations d'être et d'avoir de 'cela existe' ou 'cela n'existe pas'. Le rapport entre les aspects conditionnés (possibilité et

impossibilité), ignorant l'exhaustion logique du propos, n'est en fait à ne rendre compte que de relativités phénoménologiques. Ce qui entraîna de justifier la disposition progressivement prise en épistémologie des sciences de ne tenir pour valide que l'assertion disjointe de la négation du couple antinomique des possibilités, en assimilant **selon la loi véricitaire du tiers exclu** les critères d'absoluité covalents des catégories d'état de ce qui varie depuis des conditions dans le rapport des relativités manifestées.

Pour conclure sur les conditions du propos, dire l'essence d'une individuation quelconque est dire ce par quoi elle est. Constater au travers de la phénoménologie sa substantialisation est établir ce par quoi elle a. Pour cause de faits d'être, l'étantité ne peut conséquemment s'appliquer à ce qui n'est pas par manque d'une déixique actualisatrice, alors que l'existant tient son existence en toute indépendance spatiotemporelle, en tant que c'est précisément d'une inconditionnelle existence *in extenso* que peuvent découler les limitations *existées* en temps d'être et en espace d'avoir. Ce primat de l'existence sur la présence n'occulte en rien que l'existant antécède l'étant, si l'étant, qui tient sa raison d'être à intégrer l'existant, advient postérieurement à son instance performative. On suppose conséquemment en extension qu'un suprême Êtant sonde la totalité des êtres afin d'en intégrer la substantifique permanence comme un tout en lui-même. Face à la nécessité existentielle, l'Être suprême exprime alors en acte l'indéfinition des possibilités d'être comme logos indépassable. Cette intensivité indéfinie des étants dans l'Être suprême est alors assortie de subabsoluité.

4.8 LES SURDÉTERMINITÉS DES MODALITÉS DÉTERMINATIVES

Le tableau ci-dessous expose les quatre cas du plus petit commun dénominateur des modes d'existence posés depuis un relationnel montrant le sens des actions dans le principe des déterminations à partir de l'indéterminé. Rappelons les notations :

- $\bar{p} \cup \bar{c}$, **pouvoir inconditionnel d'existence**;
- $\bar{p} \cup c$, **pouvoir conditionnel d'existence**;
- $\underline{\bar{p}} \cup \bar{c}$, **non-pouvoir inconditionnel d'existence**;
- $\underline{\bar{p}} \cup c$, **non-pouvoir conditionnel d'existence**.

<p>OUI inconditionnel</p> <p>$\exists^A = p \cup \bar{c}$</p>	<p>si conditions OUI alors:</p> <p>← PROGRESSIONS vers $p \cup c$</p> <p>si conditions NON alors:</p> <p>RÉGRESSIONS vers $\bar{p} \cup c \rightarrow$</p>	<p>NON inconditionnel</p> <p>$\exists^A = \bar{p} \cup \bar{c}$</p>
---	--	---

Dans l'expression de l'instance d'un devenir, l'assertion occupe une position privilégiée. Déjà intuitivement on conçoit que, pour que quelque chose se réalise, il faut un antécédent existentiel conditionnateur qui puisse antérioriser l'instance factuelle de réalisation cernée par des prédicats en devenir et en acquisition. Pour corolaire, ce qui inconditionnellement n'existe pas (selon le sens positif de se tenir au delà ou en deçà la propriété d'exister), à une capacité factitive autant que factuelle nulle en propriétés résultant des modes d'existence. De même il apparaît censé de poser que ce qui travaille à l'encontre d'un devenir porte en soi, à terme, l'état d'une incapacité réalisatrice. En sorte que ce qui devient et acquiert, non mis en doute pour cause de notre expérience sensible des états du réalisé, impose à la raison l'examen des surdéterminités afférentes aux modalités déterminatrices dans le prédicat de possibilité.

La catégorie du statut qu'on représente par le 'oui' inconditionnel se trouve conjointe la négation d'un 'non' inconditionnel (sa complémentaire dans la théorie des ensembles). Et de façon médiane, assertions et négations représentent les deux termes contradictoires de la catégorie d'état du contenu soumis au principe de transformation relative, qu'on abstrait des lieux et des moments d'une spatiotemporalisation spécifique. En effet, si un facteur existentiel ne peut se poser qu'en vertu de la déclaration d'existence, son assertion, ou sa négation dans les catégories modales d'être, d'avoir, se fait en référence à des couples antithétiques d'attribution. Cela est à dire que le pouvoir inconditionnel d'exister, et la sorte contingente posée en vertu de la nécessité du pouvoir inconditionnel d'existence, ne sont pas soumis à prédication distributive d'attributions, comme le peut leur mixte. Disposition qui entend que les catégories d'état apparaissent comme le rapport cartésien des contenus propriatifs ayant la capacité de varier d'état, par rapport aux extrêmes invariatives.

Devenirs et acquisitions représentent, en tant que moyens, l'intersection transformatrice **dont la fin est censée aboutir, après résolution des contradictoires d'état, aux investissements de chacune des deux classes invariatives: l'existence et la non-existence.**

Depuis cette disposition, on articule bien les sémanticités qui opèrent dans la catégorie des transformations selon des conditions reposant sur le statut des foncteurs inconditionnels. Ce qui ontologiquement est régi par le principe d'impossibilité répond alors à la classe d'une non existence, ou s'achemine indéfiniment en direction de l'infinité inconditionnée qui est existence-non-existante, tandis que ce qui se trouve ontologiquement régi par le principe de possibilité répond de même à l'existence en s'acheminant en direction de l'absolu du genre qui est inconditionnellement existence-existante; sans cependant qu'on puisse jamais confondre l'état d'achèvement en réalisation de ce qui reste indéfiniment parachevable, d'avec ce statut-là d'existence immanente.

4.9 VÉRIFICATION DES DISCRIMINÉS ENTRE CONTINUUMS DEPUIS LE PRINCIPE DE SÉLECTIVITÉ DE BERNOULLI

En proposant une théorie ensembliste des continuums d'existence, nous avons précédemment posé $\mathbb{H} = \exists^A \cup \mathbf{C}_{\mathbb{H}}\exists^A$. Puis s'est offerte à nos efforts de conceptualisation la notion capitale de relation engendrant une première partition à l'interface entre les classes invariatives \exists^A , et $\mathbf{C}_{\mathbb{H}}\exists^A$.

Soit \exists^A , le statut [absolu-infini-immanent] dans le caractère d'existence, et $\mathbf{C}_{\mathbb{H}}\exists^A$, sa complémentaire dans le surensemble \mathbb{H} . Soit encore \exists^R , le statut d'être [relatif-fini-variable] par subsistance, comme interface active. Cette partition des propriétés \exists^R peut avantageusement représenter les transformations métamorphiques répondant aux conditions de possibilité et d'impossibilité. Attendu que ces conditions relatives, bornées et sujettes à des variations s'insèrent en référence d'un continuum spatiotemporel, inspirons-nous de l'expérience de Bernoulli sur la sélectivité événementale, afin de vérifier la validité des choix qui précèdent.

La proposition \mathcal{P}_E jouit des propriétés:

$$\{\emptyset, \exists^A, \mathbf{C}_{\mathbb{H}}\exists^A, \exists^A \cup \mathbf{C}_{\mathbb{H}}\exists^A\}.$$

S'affranchir du joug incitatif à prendre parti est ici à considérer que tout existe dans l'éternité et l'absolu, quand tout est possible au continuum du temporalisé et des relativités spatialisées subséquentes. On dit de cela que l'univers des éventualités (aisément représenté par le jeu des aspects PILE et FACE) ne se prête qu'à quatre catégories d'événements que sont:

- $\{\text{PILE}, \text{FACE}\}$, qui constitue l'ensemble $\exists^A \cup \mathbf{C}_{\mathbb{H}}\exists^A$ des éventualités en tant que la réunion de l'absolu existentiel à sa complémentaire, dans le surensemble \mathbb{H} ;
- $\{\text{FACE}\}$ est l'événement certain qui, intemporellement transposé, potentialise ce qui est conséquemment inévitablement réalisable durant l'instance performative du monde, c'est-à-dire les états successifs du contractuellement déjà devenu, s'ajoutant à ce qui doit finalement advenir, quels que soient les mouvements contradictoires intermédiaires;
- $\{\text{PILE}\}$ est ce qui, par opposition, ne sera finalement pas réalisé, rejoignant dans l'intemporalité, hors instance performative, ce qui ne participe pas du caractère positif d'existence, pour cause d'adhérer à l'existence-non-existante (par analogie à la conscience-non-consciente de l'état inactif de la conscience). Par conséquent la catégorie désigne ce qui reste contingent à l'événement certain. En effet, face advenant, pile ne peut advenir, tel que si cela de particulier advient, ceci qui lui est antithétiquement opposé ne peut en même temps arriver;
- $\{\text{ni PILE, ni FACE}\}$, la classe vide, ou l'événement impossible qui s'écrit $\emptyset = \exists^A \cap \mathbf{C}_{\mathbb{H}}\exists^A$.

Depuis cette disposition, PILE et FACE apparaissent comme les images du relationnellement contracté entre l'intérieur (rapport d'intensivité) et l'extérieur (rapport d'expansivité) du donné en subsistance. Les événements de possibilité et d'impossibilité existentielle apparaissant comme des relations à l'interface des extrêmes invariables que sont l'absolument existant et l'absolument inexistant, nous pouvons écrire les rapports:

$$\exists^A \cup \mathbf{C}_{\mathbb{H}}\exists^A = \mathbb{H} \rightarrow \exists_x [x \in \exists^A \text{ ou } x \in \mathbf{C}_{\mathbb{H}}\exists^A]$$

$$\begin{aligned} \exists^A \cap \mathbf{C}_{\mathbb{H}}\exists^A = \emptyset &\rightarrow \exists_x [x \notin \exists^A \text{ ou } x \notin \mathbf{C}_{\mathbb{H}}\exists^A] \\ \text{si } \{X | x \in \exists^A \text{ et } x \in \mathbb{H}\}, &\text{ alors } \exists_x [x \notin \mathbf{C}_{\mathbb{H}}\exists^A] \end{aligned}$$

L'intersection est vide puisqu'on ne connaît aucun élément qui puisse à la fois appartenir à \exists^A et à $\exists^A \cup \mathbf{C}_{\mathbb{H}}\exists^A$. La réunion est exhaustive étant réalisée entre \exists^A et $\exists^A \cup \mathbf{C}_{\mathbb{H}}\exists^A$. Par ailleurs, il ne saurait y avoir de relation de rien à quelque chose, pas plus que des relations de quelque chose à rien puisque :

$$\emptyset \setminus \emptyset = \emptyset \text{ et } \exists^A \cup \emptyset = \exists^A$$

C'est de cette disposition que toutes réalisations dans la modalité de possibilité existentielle incluent l'énoncé de pouvoir advenir, ou encore de pouvoir être advenu, mais à n'être pas fondé sur une origine néantaire, comme sur son propre moyen, en référence aux conditions abaléitiques d'advenir depuis des conditions; ce qu'on note traditionnellement depuis l'expression *ex nihilo nihil* (de rien: rien). À cela, le prédicat appliqué au caractère existentiel de 'ne pas pouvoir ne pas être' exprime le caractère complémentaire de nécessité existentielle. Dans la disposition du carré sémiotique, l'existence aséitique antécède conséquemment, hors toute temporalisation, la potentialité d'un quelconque devenir. Concevant cela, on conçoit que rien de nouveau ne peut exister ou advenir d'une relation tentée au néant. Cependant que \exists^A ne peut pas être égal à \mathbb{H} sans être \mathbb{H} lui-même, et se trouve par conséquent représenter une partition inconditionnelle dans \mathbb{H} entraînant la conditionnalité du mixte intermédiaire à son inconditionnelle complémentarité $\mathbf{C}_{\mathbb{H}}\exists^A$.

Toutes ces dispositions induisent à la raison que la réalité du monde en cours de réalisation nécessite une axiomatisation tripartite dont le fondement irréductible peut se caractériser en :

- un **principe d'existence** sans lequel les deixis d'être, d'avoir et de faire, dimensionnant tout intermédiaire relatif à l'interface entre l'existence-existante et l'existence-non-existante, ne peuvent être considérées;
- un **principe de variation d'être et d'avoir**, selon des instances en devenirs et en acquisitions répondant à la distribution

attributive en des existats parcellaires: ce sont des compositions finies (limitées);

- un **principe de fonctions actantes**, sans lesquelles rien ne pourrait être contracté entre le potentialisé et le réalisé, en tant qu'investissement des indéfinies relations d'être et d'avoir.

Il ressort que la condition suffisante à rendre compte des transformations métamorphiques de la réalité est une source d'existence inconditionnellement absolue, infinie, et immanente, établie dans une partition de son contenu en des aspects complémentaires entre eux. Par le moyen de cette disposition, les conditions de possibilité et d'impossibilité sont bien subordonnées à des inconditionnalités afférentes aux modes du nécessaire et du contingent.

Rappelons que le concept d'énergie se rapporte à la seule dynamique, c'est-à-dire qu'il vise à expliquer le résultat d'une activité (réactive, active ou proactive) répondant au principe de variation non dirigée. Cette expression des **puissances** mises en jeu est à dire que sans le principe de relations fonctionnelles il ne saurait y avoir le moindre **pouvoir** de réalisation (pas de complexification sans relations fonctionnelles investissant vectoriellement la dynamique du milieu considéré).

4.10 LES TROIS FONCTIONS CONTRACTUELLES PRIMAIRES DES MODES D'EXISTENCE

\exists^A désignant le sous-ensemble premier d'une inconditionnelle déixique dans le principe d'existence défini dans l'holo-ensemble \mathbb{H} formé de \exists^A et de la complémentaire dans \mathbb{H} de \exists^A , c'est-à-dire $\mathbf{C}_{\mathbb{H}}\exists^A$, nous désignerons par \mathbb{U} l'univers des réalisations (les réalités finies relatives et évolutives) ressortant du produit $\exists^A * \mathbf{C}_{\mathbb{H}}\exists^A$. La combinaison des différents aspects consiste à associer ce qui appartient à \exists^A , avec ce qui constitue $\mathbf{C}_{\mathbb{H}}\exists^A$. Vu les caractères complémentaires, cela pose les potentialités indéfiniment expansives dans les propriétés propres au continuum des transformations de ce qui est spatialement fini et relativable en toute actualisation temporelle. Ce qui fait qu'avec le triplet $[\exists^A, \mathbb{U}, \mathbf{C}_{\mathbb{H}}\exists^A]$, nous définissons une relation \mathcal{R} de $\mathbf{C}_{\mathbb{H}}\exists^A$ vers \exists^A , ainsi que de \exists^A vers $\mathbf{C}_{\mathbb{H}}\exists^A$ quand, dans la relation $\mathcal{R} = \{\exists^A, \mathbb{U}, \mathbf{C}_{\mathbb{H}}\exists^A\}$, la partition

$\mathbf{C}_H \exists^A$ représente l'origine des devenirs et des acquisitions, et \exists^A le but, dès lors que de \mathbb{U} ressort la fonction de réalisation partant de $\mathbf{C}_H \exists^A$ vers \exists^A . Aux fins de ne pas alourdir inutilement le texte, nous nous contentons de représenter graphiquement les 7 fonctions résultantes de cette disposition depuis la figure 4.3.

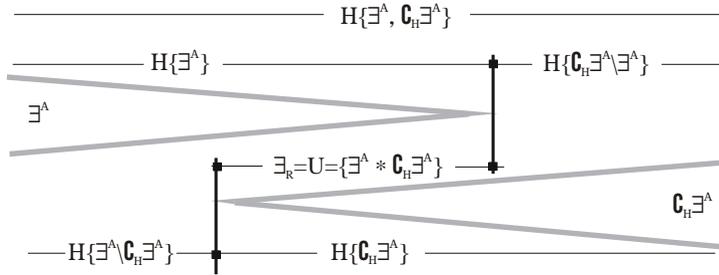


Fig. 4.3, les 7 fonctions de relation ressortant de l'existence-existante à l'existence-non-existante en une interface évolutive.

Chacune de ces 7 fonctions peut être significative depuis un travail conceptuel à représenter différents continnuums. Il apparaîtra en effet que l'on peut concevoir la fonction de chaque classe et, par-là, connaître le genre de son contenu depuis l'examen des rapports d'une classe aux autres classes qui lui sont contractuelles. C'est avec les caractères existentiels positifs et négatifs ressortant de l'expression :

$$[x \in \exists^A * y \in \mathbf{C}_H \exists^A] \in \mathbb{H}$$

que se dessine la silhouette représentative de la première catégorie des réalisations contractuelles. Mais ce qu'on peut espérer saisir par ce moyen ne concerne que des aspects discriminant des caractères particuliers. Par exemple, l'existence absolue ne peut être saisie que comme opposition thématique de l'existence relative, et non pas en elle-même, en raison de ce que notre pensée ne peut accéder à l'unicité plénière de l'absolu depuis une clôture épistémique à la contenir. LANZA DEL VASTO, autant poète que philosophe et qu'il me plait de pouvoir citer à nouveau, illustre l'impossibilité de pénétrer par la pensée relative, finie et changeante l'existence [absolue-infinie-immanente] sans la dénaturer, lorsqu'il écrit : «Ceux qui disent que Dieu n'est pas se trompent, car ils croient que

Dieu n'est rien. Ceux qui disent que Dieu est se trompent quand ils croient que Dieu est quelque chose».

Les statuts de ce qui se tient hors les relations de variation d'état sont concevables, en quelque sorte, comme représentant des espèces antérieures et postérieures aux réalisations, donc en deçà et par-delà nos attributions antinomiques. Les constituants contractuels de la faisabilité de l'Univers que l'on représente dans la triade fondamentale et irréductible {matière, mentalité et esprit} sont des aspects qui appartiennent, en tant que moyens, à l'univers des transformations métamorphiques d'être, d'avoir et de faire. L'Univers apparaît de cela comme un épiderme actif à l'intersection entre le statut d'existence absolue, infinie et immanente, d'une part (l'existence-existante par référence à l'analogie de l'état de conscience-consciente, ou vigile), et sa complémentaire non vide (l'existence-non-existante, par référence analogique à l'état de conscience-non-consciente du dormeur).

L'Univers vu durant son instance performative des réalisations (catégorie modale de possibilité), s'inscrit dans l'apparence d'une préexistence-existante, qui est **subsistence**, et la faculté de devenir ainsi que d'acquérir vers le statut d'être avec un avoir. En sorte qu'on puisse apercevoir que la relation entre les continums posés exhaustivement complémentaires entre eux procède d'un équilibre tensoriel indéfiniment stable. Plus particulièrement que l'Univers génère la pluralisation d'inépuisables réalisations (en référence au principe d'hystérésis) en son interface active réunissant localement et temporellement ce qui existe indéfiniment et absolument dans l'unicitaire, et le totalement indéfini dans l'infiniment dispersé, depuis les strates cosmiques échelonnées entre l'infinitésimalement divisé, et le plus uni.

Avec cette articulation du variable, identifié entre les deux sortes invariatives, notre expérience de devenir et d'acquérir procède d'une source et implique des investissements. Concevant le principe de détermination comme passant par des instances déterminatrices depuis des antécédents indéterminés, il nous est donné d'en pouvoir articuler logiquement les composantes comme suit:

- **le continuum de l'existence absolue** possède une capacité omnipotentielle de proaction (c'est en continuité subabsolue que l'esprit, de par sa proactivité spirituelle, advient en avant des processus de réalisation, en tant qu'inconditionnel pouvoir déterminateur). En effet, on peut montrer que cette capacité se trouve en fait déléguée aux existés du continuum subabsolu, le continuum qui est aussi le destinataire des réalités finalisées. Ces deux continuums forment traditionnellement les niveaux d'existence surdéterminant le créé, quand c'est de la production archétypale dans le subabsolu que procède indirectement le réalisé depuis des performances (le réalisé tendant vers l'existence par affinité en essence au travers d'une suite transfinie de réalisations substantialisées);
- **le continuum des relativités d'être et d'avoir** représente la subsistence des transformations métamorphiques en des devenir et des acquisitions, à laquelle on accorde la capacité transfinie et transrelative autorisant les activités réalisatrices. Processus progressant au travers la synergie des strates formées entre microcosme et macrocosme, vue comme moyen de coordination fonctionnelle joignant indéfiniment l'intériorité (domaine subabsolu des temps d'être), à l'extériorité (domaine de la transfinité des expansions d'avoir). Le continuum cosmique, lieu des réalisations, contient de cela la puissance des moyens se posant en tant que l'ensemble des tensions spatiotemporelles coordonnées au pouvoir de transformer le potentialisé en des effectuations. Dans ce processus de réalisation continument réalisable, le superstraté apparaît comme une conséquence de l'absolu, tandis que l'expansion substrative de la réalité apparaît comme une conséquence de l'infinité inconditionnée;
- **le continuum de l'infinité inconditionnée** représente ainsi la capacité illimitée de réagir aux activités réalisatrices du continuum cosmique. Comme pour le subabsolu, le subinfini, qu'on nomme chaos, se pose comme le lieu et la source du principe de substantialité des propriétés pré-physiques. Son contenu, qui représente le niveau originel duquel peuvent s'organiser les différentes strates de la réalité cosmique, est

comme source, significativement sans attribution aucune, tout en n'étant pas assimilable au néant.

En appréhendant par logique une structure holistique des premiers continnuums fondant l'existence, nous conférons à notre représentation un rapport amélioré en ce que chaque continuum se pose contractuel à tout autre. Ce travail de théorisation est à saisir par relation idéitive opérée sur des discriminants de sens. Il s'entreprennd sur le parcours génératif d'une récurrence des significations, dans l'articulation logique des idées dont la prémisse est l'impossibilité d'attribuer au continuum néantaire la possibilité de ce qui devient et acquiert depuis des conditions. Une existence inconditionnelle – hors les instances et lieux du performatif – est alors l'alternative. Fondée sur le principe de nécessité, elle est alors à même de rendre compte logiquement des possibilités conditionnelles d'exister. De la sémanalyse du propos, il ressort que ce qui devient et acquiert procède d'une instance performative dont les aléthiques se placent contractuellement entre :

- ce qui existe nécessairement, c'est-à-dire inconditionnellement vis-à-vis de l'effectuation du conditionné;
- et ce qui existe de manière contingente, de contenu tout à la fois **potentiel et virtuel**, comme source de ce qui n'est pas encore; donc liant intrinsèquement et en substance ce qui ne peut être réalisé, **le virtualisé**, à ce qui ne peut manquer à terme de l'être, le **potentialisé**.

Car, encore une fois, la plus petite proposition attributive (en l'occurrence celle de pouvoir engendrer un devenir), annihile du même coup l'aspect néantaire tenant à la notion d'attribution nulle et la déclaration de non-existence de la classe vide d'existence. D'où est que si la classe vide ne peut se concevoir comme étant génératrice des conditions d'advenir de manière limitée ainsi que relative, il n'apparait pas autre alternative à la raison, sauf obédience doctrinale, semble-t-il, que de poser la dépendance inverse, celle d'une inconditionnelle existence *in extenso*. Rappelons que cette facette est mathématiquement valide, en ce qu'on ne peut pas tirer une quantité quelconque de zéro. Ce n'est que de l'infini, la complémentaire ensembliste à zéro, que l'opération de tirer le

quantifiable, en tant que toute partiellité du dénombrable, devient possible.

Ces trois classes fondamentales ne sont toutefois pas exhaustives, puisqu'on en peut concevoir des compositions. Par exemple on conçoit aisément que notre continuum ne peut toucher par ses extrémités originelles et finales, ni à l'infinité, ni à l'absoluité en existence. Il nous faut donc des zones composant des discriminants particuliers aux interfaces entre l'Univers en devenir et ces extrêmes immanentes, zones que l'on nomme respectivement, selon des concepts classiques :

- **l'interface chaotique**, formée de la rencontre d'un désordre à entropie¹⁸ infinie, source potentielle des multiples individualisations finies dans l'illimité données à réalisation (ce qui ne peut pas ne pas arriver, encore inséparable de ce qui n'arrivera pas), de façon conjointe à l'inépuisable réponse de l'infinité inconditionnée aux **possibilités d'expression** en réalisation de la réalité;
- **l'interface subabsolue** formée de la rencontre entre ce qui a épuisé ses potentialités de perfectionnement (ne pouvant qu'être indéfiniment parachevable en expérience par relation à son altérité), et un donné tout **existé** en l'état de perfection par constitution originelle.

Entre l'interface subabsolue et l'interface chaotique, se meut ce qui varie relativement entre parties selon des conditions. Ce sont les multiples expériences animées des devenirs et des acquisitions, ainsi que des désacquisitions et des dédevenirs, dont les potentialités sont le moteur. Si l'Univers est de cette disposition quasiment infini en moyens d'expression, son contenu n'en est pas moins limité quant aux possibilités de réaliser. C'est la nature de cet ensemble qu'on situe en équilibre tensoriel entre le continuum d'existence absolue, immanente et infinie depuis son interface subabsolu d'une part, et sa complémentaire contingente de l'autre :

18. On prendra le concept d'entropie dans un sens plus général qu'en physique, sens à permettre de considérer la somme des mouvements de contrariété dans le principe d'opposition des activités, que ces activités soient matérielles, mentales, ou encore spirituelles. À entropie infinie les propriétés physiques, les qualifications psychiques, et les vertus spirituelles sont réputées nulles.

l'existentiellement neutre, non contenant et afunctionnel, par l'intermédiaire de son interface spécifique que représente le chaos.

4.11 L'UNIVERS INDÉFINIMENT DÉPLOYÉ

Le principe de 'génération' fait que deux continums inidentiques peuvent contracter entre eux un troisième issu de la réunion d'une partie propre à chacun, dont le terme est alors de nouveau susceptible de composition.

Rien n'empêche de continuer le processus de génération, dès lors que des arguments se prêtent à la logique du calcul des prédicats depuis des lois de composition s'appliquant sans discontinuité, ou sans rupture, depuis le premier terme qui communique l'existence à l'être, puis l'être qui communique leur fait d'être aux choses. Il va donc sans dire que l'on doit considérer les discriminés avec les fonctions contractuelles des modes d'existence examinés précédemment comme n'étant représentatifs que des premiers termes d'un schéma propre à esquisser le propos sur les continums. Comme il apparaît crédible que la réalité sera toujours infiniment plus complexe que ce auquel il nous sera jamais donné de participer, nous proposons de configurer la ségrégation des termes susceptibles de composition dans l'appareil schématisé avec la figure 4.4.

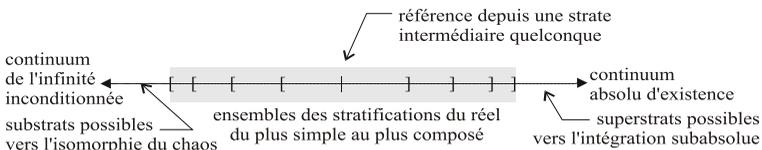


Fig. 4.4, les premiers termes des contractualités entre continums existentiels.

Depuis cette disposition, le produit cartésien entre \exists^A et $\exists^{\bar{A}}$ (l'existence-existante à l'existence-non-existante), est identifié par \mathbb{U}^R , qui fait référence à la relativité et aux limitations de l'univers des réalisations potentiellement illimitées. Cet univers comprend comme partie: a) l'union de \mathbb{U}^R à \exists^A qui constitue \mathbb{U}^A , en tant qu'univers subabsolu finalitaire; b) l'union de $\exists^{\bar{A}}$ à \mathbb{U}^R qui forme \mathbb{U}^C , en tant que le chaos originel isomorphe; c) \mathbb{U}^P qui ressort des

différentes connexions entre \mathbb{U}^A et \mathbb{U}^C dans \mathbb{U}^R , caractérisant l'univers des transformations performatives intermédiaires. Examinons, de cela, les éléments attributifs des cinq premiers continuums.

- \mathbb{U}^A , **le continuum absolu d'existence**. Il représente le pouvoir inconditionnel de ce qui ne peut pas ne pas exister et qui répond à la modalité du nécessairement inévitable. Par conséquent, ce auquel on attribue les caractères aséitique et omnipotent d'exister librement, en tant qu'inépuisable source des divers continuums dépendants et restrictifs. Dans ce continuum, l'adjonction ou le retrait d'une quantité quelconque d'existés, et leurs existats, ne modifie en rien le contenu qui reste invariablement *in extenso*.
- \emptyset , **le vacuum néantaire** qu'on introduit comme **représentation de la pensée antithétique** au continuum absolu, ou plénier, d'existence, mais qui n'a pas de réalité, puisqu'il représente ce auquel l'attribution la plus infime supprimerait du même coup le caractère de viduité antithétique à l'existence dans l'absolu. La viduité représente dès lors l'état inconditionnel du statut vacuumique propre au néant. Par analogie au zéro des mathématiques, le néant caractérise, de façon virtuelle, à la fois ce qui n'a jamais existé et ce qui ne sera jamais; autrement dit une partition de rien (puisque tout est par ailleurs), en référence à un espace nul et à une durée également nulle, posés par théorie dès lors qu'on introduit les concepts d'infinité et d'absoluité, à permettre des délimitations en durée et en espace.
- $\exists^{\bar{A}}$, **le continuum de l'infinité inconditionnée** est contingent des deux premiers termes. On le conçoit comme l'état d'insécabilité [existence-non-existante]. Les anciens philosophes grecs nommèrent kénose ce milieu associant l'existence absolue et son antithétie néantaire. Comme unité, on en fit la source des choses réalisables, mais dont le contenu insécable est privé du pouvoir de relation d'être à une quelconque altérité. Par définition, le continuum de l'infinité inconditionnée est infiniment plein, mais sans qu'on puisse effectuer la moindre attribution à son contenu. Comme classe différenciée d'existence infiniment contenante et simultanément privée de la

moindre faculté, ce continuum est posé comme la source inépuisable de la substantialisation des continuums intermédiaires, et comme le conteneur de l'indéfini champ des expressions d'être, d'avoir et de faire, continument surajouté à ce qui devient et acquiert par l'intermédiaire du chaos. Cette partition caractéristique d'une indéfinité d'inexistence dans l'infinitude, se distingue bien du néant (l'anexistence) par le moyen du calcul ensembliste. Elle représente le moyen des inépuisables réactions du donné malléable aux projets des réalisations singulières en cours d'être et d'avoir, depuis des relations qui caractérisent l'expérience de l'existence.

- \mathbb{U}^P , **l'univers performatif des devenirs et des acquisitions.** Ce statut d'existence finie et relative implique le fractionnement spatiotemporel des déixiques particulières aux individuations en existence relative, reliées entre elles depuis des activités opérant sur des quantités limitées de potentialités réalisatrices. J'insisterai sur l'implication pragmatique dont voici l'expression: puisque nos moyens de préhension de la réalité procèdent d'une opportunité relative à notre seul environnement, ces moyens sont conséquemment appropriés à des fractions singulières d'existence, ainsi qu'à des segments limités de réalisation, à l'intérieur d'une unité existée, indéfiniment complétable en réalisation vers une plénitude indépassable. Comme ce qui est du rapport du poisson à l'eau, nous ne pouvons mentalement appréhender notre milieu, le continuum des devenirs et des acquisitions, qu'en raison de ce que sa nature constitue notre altérité, et non pas directement en rapport à cette nature.
- \mathbb{U}^C , **le statut d'existence relative et finie à l'état de chaoticité originelle.** Le raisonnement visionnaire des Hellènes distinguait ce statut comme propre à l'hylé, en tant que représentation de l'état primordial de la matière, et comme prototype de la matérialité ultérieure de l'univers. Consécutivement au principe de progression, se distinguent, d'évidence, trois partitions à l'intérieur de l'univers des réalisations. Le principe de progression ne saurait qu'être inscrit, au delà des antériorités et des postériorités, qu'entre une origine des transformations et un terme finalisé de celles-ci (origine en deçà de laquelle rien n'est commencé et terme par-delà duquel une transformation tentée

n'entraîne plus d'amélioration). D'où le concept de chaoticté défini par une deixis non vide et limitée, conjointe d'une attributivité nulle d'être et d'avoir, investie dans le parcours réalisateur de l'Univers. En ce lieu est censé se situer le mode d'existence qu'on peut probablement qualifier d'énergétique, en tant qu'activité indéfiniment afunctionnelle (dont le résultat transformatif est nul), mais susceptible de supporter l'activité fonctionnelle caractérisant l'instance performative dans l'Univers. Une activité par conséquent à entropie illimitée, en tant qu'on peut en avoir la représentation depuis une infinie vélocité totalement désordonnée de pseudo-éléments antérieurs aux premières stratifications de la réalisation cosmique. L'aspect complémentaire apparaît alors bien avec une entropie nulle octroyée au contenu perfectionné rencontrant le statut subabsolu, pour intégrer au parfait par constitution originelle son unité fonctionnelle finalisée issue des différentes stratifications réalisées au Cosmos par épuisement des potentialités de perfectionnement.

- \mathbb{U}^A **le statut subabsolu d'existence**. Nous pouvons nous en faire une idée en le considérant comme le résultat du terme contractuel unissant les raisons d'une instance cosmique, faite de devenir et d'acquisitions, à ce qui existe par absolu. L'univers subabsolu, encore nommé le *kosmos néotos* – ce ciel des cieux – est supposé intemporellement antécéder l'épuisement des potentialités de perfectionnement impliquées dans le principe des contractualités incluses avec la notion de 'conditions des possibilités d'être et d'avoir, de façon limitée et relative'. En ce sens que les acquisitions attribuables aux caractères d'exister dans la modalité relative et limitée sont, en ce lieu-là, réputées pleinement réalisées pour ce qui est d'être et d'avoir. Une des conséquences résultant de ce statut ressort avec la notion de ce que les mouvements, tant des corps matériels (physique), que des mentalités (psychique) et des esprits (spiritualité), **répondent pour leurs mouvements en ce continuum-là qu'aux seules lois de la cinétique, c'est-à-dire d'une façon émancipée des dynamiques**. On induit cela de ce que l'individu dans le continuum subabsolu ne saurait s'appréhender que sans forces physiques, sans efforts psychiques, ni

aucune des luttes spirituelles, quelle que puisse être l'ampleur de ses mouvements. Les références qu'on octroie à une dynamique constituée de telles inerties et oppositions exprimées en forces, efforts et luttes, apparaissent en effet particulières aux moyens de la seule instance performative de l'univers: ce qui est circonstanciellement, ainsi que localement en opposition, par rapport à des mouvements propres entrepris dans un milieu à entropie non nulle. Autrement dit, pour être pleinement réalisés, les êtres et les choses du continuum subabsolu ont des mouvements individuels non contradictoires entre eux dans le tout organisé de façon finalitaire. En sorte que rien n'étant censé s'opposer aux mouvements effectués dans l'harmonie à l'ensemble, plus aucune force matérielle, comme aucune contrariété intellectuelle, ni la moindre lutte d'esprit ne subsistent dans les relations compétentes de ce qui est individué étant parfaitement intégré. Cela pour la raison qu'au sein d'un environnement achevé en organisation, toute activité élémentaire entreprise constitue, par définition, une activité entièrement **synergique à l'ensemble des parties**. Le produit ainsi établi entre le potentiel de réalisation cosmique (ce qui doit advenir), et l'état du réalisé (ce qui subsiste depuis ce qui advient), est alors contractuel de l'existence absolue se tenant en deçà toute antériorité et encore par-delà toute postériorité.

Examinons cette disposition finalitaire d'une autre façon. Par définition, ce qui est gratuit ne vaut rien, étant donné que sa valeur transactionnelle s'avère nulle. Seul ce qui n'est pas gratuit peut valoir quelque chose, et cela en plus ou en moins que ce qui lui est semblable, ou par rapport à l'étalon convenu à en mesurer le prix. Car à régler la distribution et les échanges non gratuits, c'est l'offre et la demande qui fixe le prix. Analogiquement par son effet, l'intention à une valeur proactive en vue d'un but, mais ce but atteint, la valeur intentionnelle devient également nulle à perdre son utilité, attendu que son investissement dans le réalisable s'identifie au finalement réalisé. C'est dans un sens apparentable qu'à surdéterminer l'instance de réalisation depuis des transformations métamorphiques, on conçoit qu'il n'y ait plus dans le relationnel entre les individuations finalisées, ni expressions

dynamiques de forces, d'efforts et de luttes une fois le tout accompli, ni coordonnées relatives localisatrices du plus vrai, du plus beau et du meilleur.

Le limité rejoignant l'illimité, le passé auquel s'ajoute indéfiniment l'avenir, et ce qui est intemporellement uni auquel se coordonne sans fin le séparé depuis toute activité performative, forment alors tous ensemble, l'inépuisable moyen d'une **expérience de l'existence**. L'expansion de l'Univers apparait coexister de fait, par le moyen d'une intégration progressive du séparé, entre l'unicitaire existence absolue endocosmique, et l'exocosmique expérience de l'infinité inconditionnée.

4.12 SUR LE PRÉDICAT DE PROGRESSION D'ÊTRE ET LES ATTRIBUTIONS CONTRACTUELLES

En soumettant plus avant les deixis existentielles, à la procédure holistique des ensembles, est ressorti le lieu de l'Univers. L'Univers nous apparait comme le site nanti des subsistances limitées qui sont investies dans la poursuite du déploiement illimité des réalisations. D'où le continuum des devenirs et des acquisitions qui sont spécifiques de la possibilité de venir à l'existence-existante, dans l'analogie à la conscience-consciente d'un état vigile succédant par l'éveil à l'état de conscience-non-consciente du dormeur. Le meilleur moyen pour comprendre les continuums de l'altérité cosmique est encore de mieux concevoir, dans leurs définitions, les limitations propres au Cosmos.

Le mode particulier à la modalité de possibilité apparait tenu aux conditions de faire-être et faire-avoir, contractuellement à la totalité du contenu de l'Univers, et la fin réalisée des potentialités internes à chacune des actualisations intermédiaires, celles qui sont particulières de l'instance performative de réalisation. But sans terme, puisque le développement de l'Univers se poursuit indéfiniment depuis le processus de progression appliqué à des potentialités quasi infinies, étant donné leur contractualité de varier relativement entre l'infinité et l'absoluité des extrêmes complémentaires qui sont de continuité *in extenso*. Cependant que le contracté vis-à-vis des termes d'un achèvement par épuisement des

potentialités de perfectionnement reste localement réalisable, à l'intérieur même d'un inachèvement indéfini en expansion, comme en complexification et en intégration subséquente.

D'une autre façon, on peut dire que le concept de subsistance dans le prédicat de possibilité requiert au moins :

- des raisons contractuelles au tout de **faire être** et de **faire avoir** au travers les états progressifs, localement achevables à l'intérieur de l'inépuisable des potentialités de l'infinité inconditionnée par rapport à l'absolu *in extenso* en existence;
- des moyens, avec un continuum spatiotemporel et tensoriel toujours limité quelque puisse en être l'expansion, en tant que matrice d'une dynamique impliquant les relations d'une pluralité de porteurs singuliers d'attributions, issus des transformations métamorphiques *in situ*.

Une particularité de la nature subsistentielle dans l'instance performative est qu'il suffit que cesse l'activité d'un faire-être et d'un faire-avoir pour que cessent aussi **les apparences d'exister** (la subsistance). C'est le cas des organismes biologiques quand cesse l'action d'agrégation organisée sur des processus physicochimiques, et c'est celui des corps matériels quand cessent d'agir des gravités internes. Donc, en telle sorte que se trouve suspendue la **promesse d'un statut d'être étant** depuis des états intermédiaires faisant suite à des antécédents **d'être non-être**; car c'est un même genre qui apparaît relier des antécédents performatifs aux successions distributives en attributs dans l'ainsi individué. À la potentialité des réalisables fait suite une production d'effets, comme processus d'acquisition en vue de fins. Le finalisé est conséquemment étranger aux attributions antithétiques. En corrélation, les faits dans et durant l'instance réalisatrice apparaissent sanctionnés par le degré d'éloignement, ou de rapprochement, des termes antagonismes dans l'individué. Par exemple, lorsque l'on déclare que le chemin monte, et qu'en se retournant on puisse affirmer de même sans se tromper qu'il descend, ces apparences contraires sont attribuables à l'existence d'un même chemin.

Pourquoi les **apparences** existentielles depuis des états d'être et d'avoir? C'est qu'à des événements du devenir, ainsi que ceux qui sont afférents aux activités d'acquisition, ne sauraient être

logiquement octroyées que des attributions énoncées dans la relativité d'être et d'avoir. Relativité synonyme d'effets appliqués en direction d'une réalisation entre devenir et acquisitions, en ce sens que, dès qu'une mesure rend compte d'une variation dans le mesuré, il s'agit de rendre compte d'effets performatifs. Ce n'est que le déjà réalisé à l'instance réalisatrice dans l'apparence des attributions contractuelles qui seul représente, en tant que capitalisation finalisable d'être et d'avoir, l'expérience d'une réalité existentielle.

Certes, on a pour habitude de désigner ce qui varie dans ses parties et son tout, comme relevant du prédicat d'être; et cela jusque dans les meilleurs traités scientifiques, ceux par lesquels les auteurs s'entourent de certaines précautions quant à la rigueur sémantique. Mais il apparaît évident qu'il s'agit là d'un langage ne pouvant qu'abuser les acteurs de la communication, en ce qui est de la compréhension des énoncés d'état. Une description rigoureuse de la réalité se doit de discriminer **ce qui est**, d'avec **ce qui devient**, dès lors qu'on distingue la diachronie entre le statut d'être et l'état d'être correspondant à un devenir. Ce n'est que dans cette disposition que nous discriminons de même bien l'objet variant par la substance, et son noumène: la chose en soi considérée par son essence en référence à l'instant de l'une des actualisations de la variabilité objective. Le statut d'être désigne une invariance attributive, alors que l'état d'un devenir a pour statut la variabilité oppositive. Or il apparaîtra que les états d'être variant sont contractuels du statut d'être invariant par achèvement, ou bien en rapport d'une constitution originelle en existence. Autrement dit, ce qui a possibilité de varier en des états d'être et d'avoir réfère à des conditions assorties de possibilités soumises, au travers d'une instance réalisatrice, à l'existence dans le prédicat de nécessité.

Dans une logique aristotélicienne d'exclusion, on a pour habitude de ne distinguer que les attributions d'être, en rapport à celles de n'être pas. Mais dans une logique du tiers inclus entre la thèse et son antithésie s'insère le contrat représentatif des conditions caractérisant le passage d'un état de réalisation par une instance phanictaire, après quoi cet état peut progresser en réalisation, ou régresser, c'est-à-dire évoluer vers l'une ou l'autre des thématiques

antagonistes. On concevra en effet que ce n'est pas la taille de telle instance réalisatrice qui sanctionne la réalisation, fut-elle immense en durée et en ampleur, mais seulement le vecteur de la transformation s'effectuant en direction de l'un ou l'autre pôle des attributions dans le principe des distinctions antithétiques.

Nous nous référons en cela à la règle connue des attributions contractuelles. Cette règle énonce que les contractualités spécifiques des attributions à ce qui devient sont de **paraître être**, c'est-à-dire de sembler être ou de sembler n'être pas cela qui est attribué en particulier. Il y a incompatibilité logique entre devenir et être, comme impossibilité à la fois d'acquérir et d'avoir un même prédiqué. Cependant que la contractualité ainsi engagée fait que, sauf accident, ce qui devient et acquiert possède la potentialité d'atteindre, au terme d'une instance performative épuisant les potentialités du contracté, le statut d'être avec un avoir. La potentialité représentant dans ce cas un donné prenant la forme conditionnelle des possibilités contractuelles.

Or, constatons que tout ce qui touche nos sens et qu'on déclare **être**, participe d'une transformation tenant à la suite ininterrompue des actualisations sur l'échelle des instances temporelles. Nos attributions restent alors relatives aux apparences d'être et d'avoir depuis des étalons arbitraires, et nos énoncements des faits relatifs aux transformations métamorphiques de l'Univers concernent des événements contractuels assortis de potentialités. Ces événements doivent être dissociés de la faculté de nouménalisation tenant à la fonction mentale opérant par abstraction (détachant et fixant, à fin représentative, le séquentiel des événements arbitrairement séparés de la suite des transformations). La représentation mentale d'un événement reste sans doute le seul moyen qui est à communiquer à la conscience un pseudo-statut d'invariance à ce qui n'en varie objectivement pas moins. Nous y reviendrons au § 4.25 au moyen d'exemples concrets.

L'événement abstrait, en tant que chose détachée arbitrairement sur son axe des transformations, répondant au principe des conditions contractuelles, inclut les contradictoires d'une **virtualité** d'être, à la **potentialité** d'être. Le déclaratif de paraître ou de ne pas paraître être dans un attribut spécifique s'applique à l'événement de la chose

manifestée selon l'un des aspects contradictoires. Par pertinence, un agent ne peut apparaître cela de particulier que par rapport à d'autres actants assurant une performance apparentable dans l'encours réalisateur, ou par rapport à lui-même en référence à des séquences d'actes antérieurs à l'instant considéré: **le devenant n'est que relativement à d'autres dans l'apparence de ceci ou cela de particulier, il n'est pas en soi crédité de telle attribution.** Mais, depuis l'articulation logique des catégories sémantiques, la structure signifiante qu'on accorde aux individuations exprime le relationnel devant aboutir, sauf accident, sur une production compétente spécifique d'être et d'avoir.

Remarquons, parmi les retombées intellectuelles que cette disposition valide, ce qu'implique la démarche philosophique de DESCARTES. Depuis DARWIN, c'est un consensus d'adhérer au concept d'évolution et d'étendre ce concept à l'espèce humaine. Aussi ce n'est que par abstraction d'une soumission au principe d'évolution qu'un penseur peut prétendre à **être**. En toute rigueur, il devrait avoir conscience de paraître être, si bien que la logique reliant le principe de progression aux considérations que DESCARTES développa, impose à la raison d'avoir seulement conscience **de devenir**. Pour peu que DESCARTES eût élaboré le cogito dans l'authenticité cognitive du 20^e siècle, il n'eût pu dire que: «je pense, donc je deviens (ma pensée variant et aussi moi-même comme penseur).» Or ce simple changement de verbe a pour effet de supprimer l'ambiguïté de l'ontologie cartésienne que dénoncèrent des philosophes de la modernité.

Énoncer l'état du penseur depuis le verbe être, communique l'inconditionnalité du prédiqué et entraîne l'illusion tenant au mythe qui prêtait à l'homme de façon effective la nature immuable du potentialisé depuis sa configuration archétypale. C'est bien ici que se trouve le site de l'ambiguïté de la démarche scientifique sur la tangibilité du monde: renoncer au concept de l'immuabilité du contenu cosmique et, simultanément, conserver l'énoncé de son caractère d'existence en des attributions tenant au verbe être appliqué aux agents de l'expérience d'un savoir-être-fait dans l'encours des transformations métamorphiques performatives. L'acte du penseur s'interrogeant sur son statut dans la primauté de

la raison, considérant dans son champ de conscience les effets de ce qui passe, cause de ce qui vient, ne peut que relier son mode d'être aux conditions de devenir. Mais alors, si les choses de notre continuum deviennent, ces choses ne pouvant apparaître sans activités substantivantes liées à des conditions, c'est précisément que cela implique le contrat de faire être. Or si ce qui caractérise l'instance de notre continuum se trouve subordonné aux conditions d'une dynamique réalisatrice, c'est qu'il existe un continuum complémentaire, c'est-à-dire un continuum se posant en raison d'une existence en soi tenant au fait d'être inconditionnellement. Les conditions supra représentent la nécessité cartésienne du fondement ontique des devenants, en conjoignant la logique de la raison spéculative d'un après DARWIN, PASTEUR, ou CARNOT, faisant qu'on ne conçoit plus la génération spontanée des êtres et des choses. Par cohérence conceptuelle, il faut donc bien y renoncer et admettre l'alternative, jusque dans les formes sémantiques y correspondant.

Le continuum performatif implique au moins la puissance et le pouvoir de continnum conditionneurs. C'est précisément ce que DESCARTES entend en subordonnant l'existence substrative de l'Univers à un fondement métaphysique. Jugement qui reprend son droit dès lors qu'on lève la contradiction qu'il y avait à définir, depuis des mêmes prédiqués, la pensée qui découvre son propre devenir conditionné, et la pensée qui juge sur les inconditionnels de l'existence en soi. Aucune réfutation ne semble opposable à cette procédure d'épreuve agnostique d'une réalité des choses variantes, postulée depuis des réalités immanentes.

La problématique du fondement du devenir du monde ne saurait échapper au concept concluant que ce qui devient reste une condition entre l'état de non-être originel et l'état finalisé d'être. Conclusion qui, certes, apriorise l'expérience; mais qui ne constitue pas plus un substitut à l'expérience, que l'expérience n'est à s'y substituer si l'effet immédiat recherché est, d'évidence, d'élargir le champ conceptuel de nos investigations par-delà le micro environnement anthropomorphique du convenu matérialiste se suffisant du réel à portée opératoire. Pour en convenir, il suffit de se référer à la vérité de la récurrence des sens dans le propos, donc considérer la

distribution des sens dans leurs relations hiérarchiques dont on peut lire le carré sémiotique avec la figure 4.5.

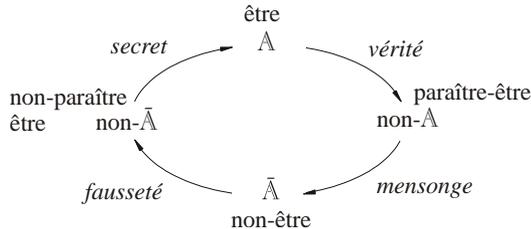


Fig. 4.5, carré sémiotique de la vérité des référents performatifs.

Ce carré comporte, entre deux directions complémentaires de symétrie droite/gauche, et deux pôles antithétiques de symétrie haut/bas, des aspects qui permettent de cerner les discriminants de sens. Plus précisément :

- l'axe [être, non-être] des inconditionnalités antithétiques ;
- l'axe [paraître-être, non-paraître-être] des compléments conditionnels du transfert performatif ;
- la diagonale du transfert [être \rightarrow paraître-être] de l'investissement du manifesté qui est 'paraître dans les caractères de la vérité d'être' ;
- la diagonale [non-être \rightarrow non-paraître-être], sur l'axe des subcontraires, qui représente le caractère de fausseté, comme résultat du calcul logique des positions antinomiques au cas précédent ;
- la diagonale [non-paraître-être \rightarrow être] qui représente l'axe des transferts positifs sous conditions, se lisant : être si non-paraître. Le transfert des déixiques $\bar{A} \rightarrow A$ passant de la négation d'une relativité à son assertion que sanctionne l'activité dans la modalité dite secrète (intensivité interne), ou non révélée (autre que manifestée). On peut encore comprendre le sens de ce mode performatif en ce que la manifestation, dans la discrétion des vrais mobiles, sanctionne son investissement dans le statut d'être ;
- la diagonale [paraître-être \rightarrow non-être] représente le rôle contraire au précédent, dans le transfert qui va de \bar{A} vers A , c'est-à-dire le mouvement de l'induction mensongère. En effet, l'activité de paraître, n'étant pas, peut induire en erreur.

Le passage performatif des déixiques individuées entre ces quatre lieux représente autant d'actions soumises à conditions, et, comme tel, soumises à des valeurs de fonction. Mais, dans la réalité, l'acte d'être apparaît complémentaire au fait d'avoir basé sur les activités d'acquisition, en sorte qu'on peut relier leurs carrés sémiotiques dans la modélisation des effets, qu'on lira depuis le diagramme de la figure 4.6.

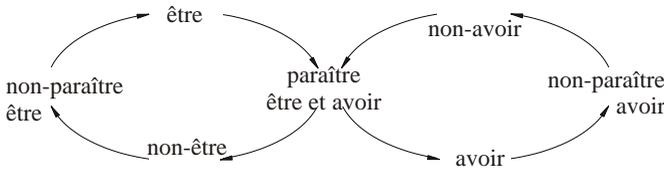


Fig. 4.6, carré sémiotique dans le prédicat d'être et d'avoir.

Du point de vue des raisons d'agir (elles sont seules à distinguer les causes accidentelles, des causes voulues), la relation précédente définit le module de la perfectibilité de ce qui varie en ses parties propres au tout; en ce que le perfectionnement relie, par des faits performatifs, une origine privative, à une fin d'être et d'avoir réalisée dans l'épuisement des potentialités ontologiques au travers du principe de transformation. De sorte qu'on trouve bien la réussite au terme d'une évolution des transformations, et que dans le cas contraire d'une involution, se situe bien l'opposé coïncidant localement à la conversion négativement réalisée restituant le potentialisé. Cependant que la notion de perfectionnement appliquée, non plus aux parties du Cosmos, mais au Cosmos en tant que globalité pénétrant l'infinité inconditionnée, reste illimitée en progressions; si **l'Univers est censé poursuivre indéfiniment son expansion réalisatrice, comme moyen d'équilibrer les tensions instaurées entre un absolu existentiel et une infinité inconditionnée** (effet d'hystérésis entre le temporalisé dans le temps et l'intemporalisation de l'éternité).

Ce par quoi l'on juge cette disposition se fonde sur des réflexions appliquées à la clairvoyance du propos distinguant l'imperfection, de ce qui est parfait par épuisement des potentialités de perfectionnement, et la perfection par constitution propre, qu'on distingue de l'apérfection. Ceci dit dans le sens où ce qui est parfait implique nécessairement d'être distingué du statut d'apérfection

(aspect privatif), autant que de celui d'imperfection médiane (l'imperfection qui implique l'impossibilité, comme la possibilité de perfectionnement). Entre thèses et antithèses, **l'aperfection se trouve posée seulement parce que le parfait existe**. Par le moyen d'une analogie à ce qui existe hors instance temporelle de réalisation (le réalisé allant de l'imparfait jusqu'au perfectionné par épuisement des potentialités de perfectionnement), nous pouvons dire que le parfait par constitution existe hors instance temporelle, d'une façon apparentable à ce qui fait exister la pièce de théâtre hors les instances des représentations qui actualisent ladite pièce.

À le dire autrement, si ce qui est en soi parfait n'était pas, sa contrepartie privative ne pourrait être posée. Ceci étant, alors, dans la logique des vérités sémiotiques de cette disposition, ce qui est **imparfait** et **perfectible**, progresse en direction de ce qui est **parfait** et **imperfectible**. Toute progression est alors censée diminuer d'autant la distance qui sépare les deux domaines, sans que cette distance puisse cependant devenir nulle, puisque le perfectionné représente une catégorie différente du parfait par constitution propre qui est à ne pas passer par une instance performative de réalisation. Pour symétrie, un mouvement entrepris en sens opposé augmente cette distance (une distanciation bien sûr prise au sens figuratif d'être scalairement adimensionnelle), c'est-à-dire que ce qui est imparfait et imperfectible s'achemine alors dans le sens, également inatteignable, de l'aperfectible.

C'est de l'application de cette logique qu'on conçoit l'implication de ce que progressivement diminuer l'excentration originelle par rapport au centre universel des prédicats, assure le moyen d'une fin coïncidant au statut de perfection acquise.

En fait, **tout prédicat positif** appliqué relativement et limitativement aux agents agissants dans le continuum des pluralités d'être et d'avoir, tels que sont ceux de la vie, de la conscience, de l'esprit et de la personnalité, est censé n'advenir que parce qu'existe l'Un, qui a pour existat l'absolu, l'infini, ainsi que l'unicité; et que se trouve 'extériorisé' hors temporalisation, l'ensemble des existats de la pluralisation des existences relatives. La tradition, avec le *Tao Te King*, dit, pour rendre compte du monde: «l'Un en existence produit l'existence duelle, la troisième est contractuelle de la

relation aux deux premières; et c'est de la trinité originelle que procèdent les multitudes». La démonstration mathématique de cela apparaît faite en posant:

$$\{1\}|\{1 \rightarrow 2\}|\{1, 2 \rightarrow 3\}|\dots^{19}$$

À cette génération dans les existats de la pluralisation existentielle encore privée d'attributions d'être et d'avoir, la réalisation de la réalité une et entière ressort de l'exhaustivité des relations entre les existences individuées (discrètes). Le concept de ce que l'existant originel n'est pas dans la réalité réalisée de l'Univers, cependant que les existats de la pluralisation existentielle découlent et appartiennent nécessairement à cette continuité intemporellement existentielle, est appuyé en logique des ensembles.²⁰ Voici, ci-dessous résumée, la dynamique générative en existence et sa complexification en des relations d'être et d'avoir:

existence-existante de l'absolument nécessaire
continuum subabsolu, entre le nécessaire et le possible

↑ ↓

l'univers des possibilités évolutives

tous les paliers d'acquisition et de devenir, par le moyen des perfectionnements embrassant ce qui est séparé en autant de degrés de relations qu'il y a de strates depuis l'individué infinitésimal sans substrat, jusqu'à l'individué suprême complémentairement sans superstrat

↑ ↓

continuum subinfini reliant le possible au contingent

existence-non-existante de l'infinité contingente

19. À l'appui de cette disposition, voir également R.A. SCHWALLER de LUBICZ, *Le temple de l'homme, Apet du sud à Louqsor*, Caractères, 1957, pour son étude de l'arithmétique et la géométrie de l'ancienne Égypte sur la base des puissances fractionnaires, comme cela s'impose en harmonie musicale.

20. Cf. une démonstration faite en référence à la note 27, paragraphe 0.18 du Cahier n°0. Mais, rappelons encore un moyen de concevoir la continuité unicitaire d'être hors le monde, par rapport aux multiplicités discrètes d'être dans le monde. Ce moyen consiste, avec le *Ramanuya*, à concevoir le Brahman comme tenant son unicité, non pas du caractère d'être unique, mais d'une infinie, absolue et permanente unicité entre sa substance (*vastu*), son essence (*bhava*), et son existence (*sat*). La multitude des êtres variant de façon finie et relative, ne peut que tendre à ce statut au travers une unité organique épuisant ses potentialités d'organisation génératrice des réalités d'être et d'avoir.

4.13 ÊTRE, AVOIR, FAIRE, EN RAPPORT À L'EXISTENCE

Aucune difficulté à définir les catégories cardinales du concept d'existence, préalablement à l'énonciation des attributs conférés à l'expérience d'être et d'avoir. L'être est ce qui surajoute à l'existence individuée depuis des relations, donc à l'individué en des existats préalables. L'être ne peut être sans un donné préalable d'existence investie dans l'expérience de réaliser contractuellement quelque chose en particulier et par rapport à une altérité. Une disposition conforme à ce qu'on entend dans la discipline des mathématiques. En effet, la déclaration d'existence dans le sens accordé en mathématique de ceci (ou untel) existe, ou n'existe pas, se déclare préalablement à ce qu'on peut y surajouter venant du constat d'étantité par lequel, le fait d'être ceci, ou bien cela, réfère à des circonstances posant le rapport considéré à son altérité d'être.

Cette articulation entre existence et être infère la prééminence de l'existant sur l'être, en ce sens que seul ce qui existe peut de surcroît être ou n'être pas, autant dans le formalisme passant par un devenir performatif, que dans sa contradiction aséitique. L'existence répondant aux modes du nécessaire, du possible, du contingent, n'a pas d'essence hors étants, même à s'en trouver la source, puisque sans existence sous-jacente, l'essence dans l'être ne se conçoit pas. En sorte que l'existence constitue la condition d'univocité: une mêmeté dispositionnelle entre tous les êtres et tout ce qui est pour passer par des différences identificatoires depuis des caractères particuliers et des deixis singulières. Si l'existence s'oppose intemporellement à l'anexistence, alors l'être et le non-être, ce qui est et ce qui n'est pas, en représentent l'interface active depuis le principe de temporalisation. Et tout comme ce qui se réalise ne s'épuise pas dans ce qui est en acte performatif – l'instance de réalisation de la réalité –, on conçoit que le devenir, en anticipant les temporalités d'être, puisse advenir étant également intemporellement postérieur à l'existence.

Et l'avoir à l'être? C'est une discrimination classique qui pose la chose (*res*) comme détermination /indétermination dans l'énoncé, en différence à l'étant (*ens*), l'être (*esse*) et l'exister (*existere*). La chose, comme avoir à l'être, définit ce qui s'insère comme moyen terme dans l'expérience de l'existence. Eu égard à l'indéfinie

diversification des productions métamorphiques depuis les combinatoires substratives et leurs fonctionnalités superstratives dans le processus d'individuation entre microcosme et macrocosme, on fonde ainsi, depuis le couple déterminisme /liberté déterminatrice, une métaphysique de la nature reposant sur le parcours: Existants et ce qui existe absolument de toute éternité dans l'infinitude (la transcendance théologique) ↔ êtres et ce qui est relativement actualisé dans le temps comme incomplétude (génération) ↔ choses et ce qui est chosifié dans l'espace comme indéfinie expérience déterminatrice (production).

On peut encore définir le fait d'**être** comme épiphénomène mésocosmique – ce qui se surajoute à l'existant intérieur: l'existé endocosmique comme centre aphenoménique de l'être – dans un rapport déterminateur du produit phénoménique à l'exocosme.

C'est en considérant la suite des événements dans l'**apparence d'être** (le devenir) comme la relation de contrariété instaurée par le passage du lieu de **non-être** à celui d'**être**, en interface active entre l'existence-non-existante et l'existence-existante, qu'on peut faire l'hypothèse de sept catégories d'étants de la façon que voici.

1. le **non-être**, correspond à la modalité d'impossibilité – c'est la classe vide dans l'ensemblement ayant pour prédicat une relation au temps d'être. Il s'agit par conséquent de réticuler la représentation du non-être, au concept d'un temps privé du moindre effet, par rapport à la suite d'une actualisation continue, isotonique, sur l'axe du temps d'une existence endocosmique déléguant son pouvoir d'expérience exocosmique aux êtres qui forment ainsi, par leurs présences ou leurs absences, la nature du contenu mésocosmique du Cosmos;
2. l'**être de performance** participe d'un devenir. Son statut d'acquisition expérientielle se trouve délimité par une plus ou moins importante étendue d'actualisations. C'est la modalité fugitive d'être, acquise à l'existence en cours d'individuation par le moyen d'un substrat: les transformations métamorphiques singulières d'apparaître à l'altérité. Il s'agit d'apparences répondant au prédicat **paraître être /ne pas paraître être** ceci, ou bien cela, en particulier, depuis des activités conditionnelles;

3. **l'être de compétence** du statut finalitaire marquant l'épuisement des potentialités en devenir de l'individu. Par conséquent l'être susceptible de participer de toute instance à venir, depuis un passé limité coïncidant avec une origine dans l'effectuation réalisatrice progressive des caractérisants autorisant d'être à son altérité;
4. **l'existé pré-temporellement déployé vers l'état de non-être**, représente la catégorie des intégrations entre étants et existants, complémentaire à la catégorie précédente, donc en continuité de l'instance performative d'organisation réalisatrice. Pour être parfait par constitution indépendante d'un parcours réalisateur, l'existé se conçoit ici sans origine, mais avec un terme en étendue temporelle. En effet, suivant le parcours qui va de l'absolu vers l'infinité inconditionnée, l'existé se conçoit comme effet de l'omnipouvoir d'être transitant depuis le continuum de l'existence absolue, tandis que sa fin, en tant qu'opposée au principe d'acquisition finalisable à l'être, suppose représenter ce qui est connu avec l'expression de 'faire l'expérience identitaire de sa propre finitude avec l'infinité',²¹
5. **l'être existé pré-temporellement illimité** est identique au précédent, c'est-à-dire sans origine, mais encore sans fin, 'étant' actualisé de façon continue tout au long de l'instance temporalisée de l'Univers. L'existé temporellement illimité participe ainsi du monde par son actualisation reconduite le long de la flèche temporelle, tout en étant déjà préalablement à l'origine de l'instance de réalisation du monde, et encore sans fin après;
6. **l'être d'ubiquité du temporel**, c'est-à-dire installé dans l'éternité, en tant qu'il occupe à la fois, ou simultanément les deux coordonnées du principe de temporalité (chaque moment

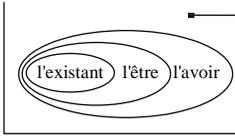
21. Par cette définition donnant du sens au propos, je pense à l'expérience de l'ultimité, évoquée dans *La cosmogonie d'Urantia* (déjà citée), dont le concept nirvanien de joindre, pour l'individu, la conscience cosmique, ainsi que la goutte d'eau qui rejoint l'océan en évoque le processus. Ce processus rend compte de la contrepartie d'une dynamique allant du parcellaire progressivement issu d'un infini isotrope, et par lequel l'individu est censé faire l'expérience complexificatrice au travers le périple des relativités d'être, en direction d'une unicité dans l'Être suprême. Ou, encore, par analogie, l'encours conscience-consciente → conscience-non-consciente, se posant ainsi qu'un endormissement, en contrepartie de l'éveil: conscience-non-consciente → conscience-consciente.

passé, et chaque instant de l'avenir en une seule et unique actualisation immanente). Autrement dit l'absolument présent tout au long de l'échelle du temps, qu'on distingue de la présence successive de l'être existé sans limite dans le temps;

7. enfin, **la potentialité infinie immanente et absolue d'être** appliqué au statut d'être qui antécède la primo séparation entre l'absolue existence-existante et l'infinie existence-non-existante; de laquelle est issue, en tant que partie, la pluralité indéfinie d'être individué par relation. Rien de ce qui peut être ajouté ou bien retiré de l'expérience temporalisée et localisée, jusqu'à l'ubiquité dans le temps et l'espace, n'est en mesure de changer la dimension de ce contenu absolu et infini surdéterminant le fait d'être et de n'être pas, c'est à dire la catégorie surdéterminant la dualisation entre continuité (l'Un) et discontinuité (le multiple). La totalité de l'indéfini des êtres ne peut qu'investir au mieux le statut d'Êtant consistant en l'union de l'ensemble des classes d'être depuis des deixis limitées. En tant que toutes les possibilités de l'être-là (prédicat de relativité d'être) adviennent pour cause de l'absolu, de façon conjointe aux possibilités simultanées de n'être pas en même temps ailleurs – condition posée comme complément significatif de l'absolu – cette totalité des éléments d'incomplétude ne pourrait en effet se trouver posée en tant que résultat et être tenue dans le même temps comme source.

Être avec un avoir, cela peut se saisir encore par la pensée comme ce qui réfère l'individuation dans la déixique spécifique du continuum de l'univers des pluralisations relatives. L'individuation à l'intersection du référentiel relatif de relation d'être sur l'axe {endocosme, exocosme} et d'avoir sur l'axe {microcosme, macrocosme}. Être intérieurement, en tant que continuité reliant à l'absoluité de l'existant intérieur les relativités d'être aux autres, et les finités d'avoir au microcosme en tant qu'extension individuée reliant à l'unifié macrocosmique, semble représenter de fait l'insécabilité d'entre le côté pile et le côté face, dans la configuration de toute individuation vue à l'interface entre rien et l'unicité de l'Un *in extenso*.

Posons, avec le schéma de la figure 4.7, l'**existant** central à l'**être** (comme le devenant est centre des apparences d'être durant les mouvements d'acquisitions). Cet existant est ce autour duquel gravite une réalité individuée d'**être donné à relations, comme est périphérique à cet ensemble, l'étendue d'un certain avoir**.



Ce qui est autre, comme domaine de faisabilité extensive au Cosmos: ce qui n'est ni avoir (le non acquis), ni être (le non devenu), et encore l'existence-non-existante.

Fig. 4.7, l'individuation à l'intersection des axes
{exocosme / endocosme} * {microcosme / macrocosme}.

Il apparaît déjà sémantiquement licite de déclarer que l'existant, supposé à l'épicentre de l'être, a une source endocosmique, comme l'être a pour extériorité son avoir, et par-delà, des possibilités d'acquérir. Cette disposition est à entrevoir dans la logique montrant que sont des avoirs ne se trouvant pas acquis aux êtres, comme ce qui est peut ne pas se trouver en raison d'être aux existants. À mieux saisir l'ésothéité du propos, je rappellerai encore l'analogie du rapport exotérique disant que **l'habitant d'une capitale est simultanément l'habitant du pays en lequel est cette capitale, alors qu'un habitant de ce même pays peut ne pas l'être aussi de la capitale**. C'est cela qui peut faire que des atomes interagissant dans l'environnement, étant séparés les uns des autres, sont en tout point identiques à ceux qui sont systématisés dans l'organisé. De même, donc, des individuations d'être sur l'axe endocosme /exocosme dans les disséminations en existence, par rapport aux individuations du rapport aux distributions en avoir (les choses) sur l'axe des stratifications allant du microcosme au macrocosme. La disposition topologique sur l'axe endocosme /exocosme rend compte de ce qu'exister est plus 'contenant' qu'être (l'étant comme surajouté à l'existant dans le parcours allant de l'infinité inconditionnée à l'absolu conditionnateur). Mais c'est l'inverse qu'on se représente sur l'axe microcosme /macrocosme, puisque la réalité dans l'Univers est une condition tenue à l'instance 'événement univers' qui passe par le processus de complexification réalisatrice d'une réalité échelonnée entre le séparé au microcosme, et l'organisation au macrocosme. Pour comprendre cette

disposition, rappelons de nouveau la formule hellénique voulant qu'un chemin qui monte peut, selon le point de vue, être encore vu descendre, alors qu'il s'agit d'un unique chemin.

Pour n'en pas moins nécessiter des efforts de représentation, nous trouvons, de la disposition qui précède, l'espoir qu'apparaissent de nouvelles significations: si A appartient à B, alors A appartient aussi à tout ce auquel B appartient (si A est une capitale et B un pays, la capitale n'en appartient pas moins aussi à la planète Terre); cependant que ce qui est le plus contenant reste A qui intègre la participation aux attributions de ce auquel il appartient, en plus des siennes en propre. Mais dans le cadre résolument limité du présent ouvrage, il n'est pas possible de commenter ces étonnantes dispositions qui peuvent assurément devenir source de bien des significations novatrices. Comme on peut le voir avec la figure 4.8, remarquons que le contenu d'une participation entre être et avoir considère une topologie inverse aux prédicats d'appartenance depuis la théorie des ensembles.

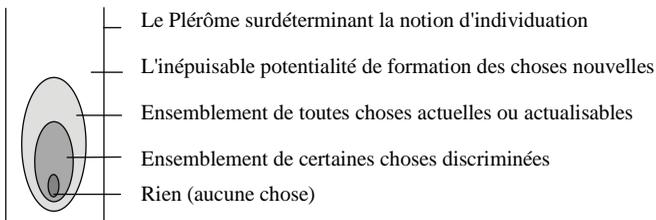


Fig. 4.8, ensemble du Plérôme (l'existence *in extenso* fusionnant avec toute expérience de l'existence), à rapprocher de la figure 4.15 pour illustrer le concept d'appartenance.

4.14 SUR QUELQUES TERMES APPROPRIÉS À L'ANALYSE DES MODES D'EXISTENCE

Les insuffisances intellectives à concrétiser le nouveau (cela qui reste à réaliser depuis le potentialisé) surajoutent aux cécités qu'on a de n'en pas avoir l'intuition immédiate. À sonder ce terrain hors les sentiers balisés par les scientifiques, là se tient mon excuse de délimiter encore par des termes inusités, ou retrouvés, quelques-unes des découvertes rencontrées dans le cheminement de la métaphysique. C'est afin de faciliter les discriminés du propos

ontologique, que je demande à mon lecteur de partager les réflexions accompagnant les observations qui suivent.

Depuis le 16^e siècle, le verbe 'subsister' peut désigner **ce qui dure en dépit des accidents à l'environnement**. D'où, l'emploi du terme de subsistance, en tant que le fait de durer, après la formation organisée en substance d'un substrat, en résistant à des actions contradictoires de l'environnement, dont les effets peuvent être destructeurs. Mais si subsister n'était que cela, on ne discriminerait pas ce sens de celui qu'on accorde à la persistance. La résistance depuis des réactions au milieu marque ce qui seulement résiste aux changements, alors que le rôle de la **subsistance** ajoute la persistance d'un donné en potentialité d'être: **la faculté de dépasser des états advenus par le biais des progressions substratives**. En sorte que dans la subsistance on entende un substrat perdurant, et qu'avec la subsistance, on entende le donné en potentialité de pouvoir être depuis une source existentielle.

Comme l'humain partage un devenir avec toutes choses de son continuum, on pourrait illustrer cette différence d'appréhension en retournant l'aphorisme d'HÉRACLITE disant que le même homme, jamais, ne se baigne deux fois dans la même eau d'un fleuve, car il est maintenant évident que ce n'est aussi jamais le même homme qui se baignera deux fois dans un même fleuve. L'état d'être, comme résultat finalisé d'un devenir, succédant lui-même au phanicaire, fait suite à des évolutions liées à l'expérience des relations organisatrices de toute constitution individuée systémisée entre microcosme et macrocosme. Voilà pour la subsistance.

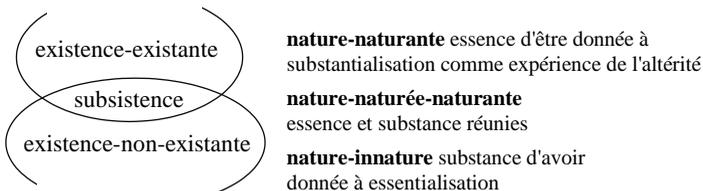


Fig. 4.9, le rôle d'interface dans le mode subsistentiel.

Mais l'on peut encore appartenir à un superstrat en ce qu'il est constitué lui-même d'un substrat. De cette disposition, voir la

figure 4.9 ci-dessus, la subsistence est non seulement subordonnée à l'existence, mais, de plus, son rôle ne peut advenir que de la rencontre de la non-existence et de l'existence. La **nature-innature** (la substance privée de ce qui est et de ce qui a) et la **surnature-naturante** (l'existence sans le support d'aucune substance), représentent les potentialités de la **nature-naturée-naturante** subsistante et en cours de réalisation subsistentielle. Pour le comprendre, nous avons à trouver en quoi l'essence et la substance sont contractuellement dépendantes entre l'être et l'avoir, ou ce qui devient et ce qui acquiert. L'étymologie du terme 'existence' éclaire bien évidemment déjà le sens avec 'ex': dehors, porté hors, et 'sistere': se tenir là. Cela suppose que l'**être en soi** soit posé de façon distincte et antécédente au fait **d'être donné à la manifestation de soi** depuis tous moyens appropriés. Ce propos peut apparaître important pour sonder les signifiés ontologiques, en ce que la manifestation de soi apparaît ordonnée à l'expression de quelque chose de préalable au manifesté. L'existence manifestée est alors synonyme, avec Martin HEIDEGGER, d'une actualisation de l'être-hors-de-soi. Mais cela est en sorte qu'on puisse considérer le continuum en amont du fait d'être-hors-de-soi. En amont du continuum des subsistences doit conséquemment être placé le premier terme d'un rapport intemporel au signifié, cela qui est existé (figure 4.10).

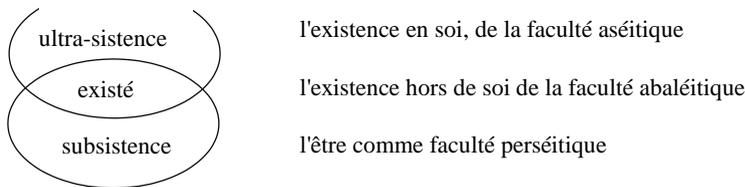


Fig. 4.10, les continums transcendant à l'endocosme le mode des subsistences

Cela étant du prolongement endocosmique transcendant le mode des subsistences, la continuité opposée s'évoque à l'exocosme de ce qui marque l'émergence en subsistence depuis tout substrat. Qu'est-ce qui fait la quiddité depuis la subsistence au travers de la substance et quelle est sa nature? L'antécédence d'une nature-naturée apparaît synonyme de chaotité, si le chaos est propre à traduire ce qui se tient sous les propriétés du phénoméno-

logiquement manifesté. Cependant qu'en tant que pseudo-substrat de nature-innaturée, ou comme proto-substantialité marquant l'antériorité à toute hétérogénéisation subséquente, on situe là le statut **de ce qui est contenant en l'état privatif d'attribution**, autrement dit par hiléité. On peut dire que la nature-naturée représente le moyen de subsister, si la subsistence participe du moyen de devenir et d'acquérir. En définitive, la substance, latente au processus de substantivation, supporte la fonction percipiente (l'activité de recevoir) de tout agent perceptif de son altérité. En sorte qu'en deçà du continuum des relations d'être, d'avoir et de faire, se situe le continuum de la nihilité. Ce lieu inactualisable en effets causatifs, **parce que fondé sur une dynamique indéfiniment vide d'événement**, est alors le précurseur ontologique des événements réalisateurs dans l'Univers. Comme matrice des événements d'être, d'avoir et de faire, nous tenons là l'autre pôle, en ce qu'il représente l'inépuisable capacité de répondre à l'omnipotentialité existentielle dans l'absolu. Avec la figure 4.11, nous poserons de cela le rapport complémentaire au précédent.

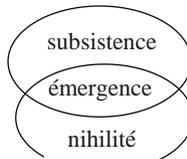


Fig. 4.11, les continuums de la sustentation des substantifs à l'exocosme

Avec ce dernier inventaire, nous sommes en possession des continuums extrêmes et intermédiaires. Ils associent sept relations ensemblistes, dont je me contenterai d'indiquer le résultat avec les termes de la figure 4.12. Il ne s'agit que d'un schéma. Son évocation est supportée par des termes convenus et donnés à seule fin de considérer la richesse des concepts à propos de chacun de ces continuums, depuis la compréhension de leurs interactions contractuelles.

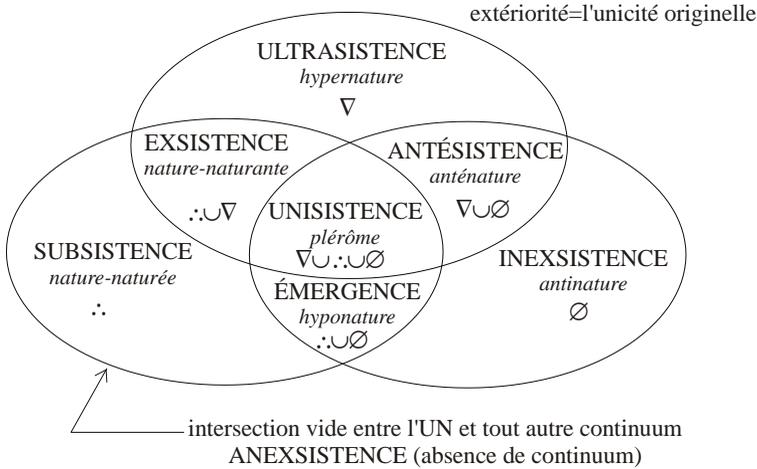


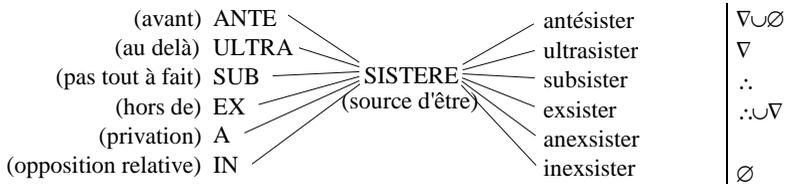
Fig. 4.12, ensemblement des catégories de l'existence

Distinguant la phénoménologie de l'être-en-avant-de-soi (se projetant en réalisant le devenir) dans un questionnement relatif au domaine de l'ontologie, et aussi celui de l'ontique, on peut considérer la suite:²² existence unicitaire → les existés → les devenants par rapport à leur altérité → les êtres finalisés, associables depuis les coordinations de leurs singularités.

Cette suite tient compte de ce que le terme du latin tardif *existentia* exprime la dépendance d'être des êtres par rapport à la source première des essences. On montre ainsi que l'existant a capacité de générer l'être, l'être-soi advenant depuis les singularités d'un parcours temporalisé, celui de tout devenir particulier. C'est en cela que l'être reçoit la condition d'abalité, qu'on distingue de l'inconditionnalité du mode aséitique propre à l'existant; l'existant

22. Depuis des prémisses selon le paradigme de l'autogénération du monde, J. P. SARTRE conçoit l'existence comme mode d'être par lequel l'homme s'extériorise depuis des faits singuliers (l'être hors de soi en vue d'affirmer son être-là à l'altérité). Ainsi satisfait d'une opposition sémantique fondant l'existentialisme, il laissa en quelque sorte la parole à HEIDEGGER qui, considérant que c'est uniquement à l'homme que se pose la question du sens de l'être, arrive à la conclusion que, puisque l'homme est le seul étant dont on puisse affirmer l'existence, alors il est seul à exister. Cette inversion par rapport aux conceptions antérieures, nécessaire à l'analyse de la seule phénoménologie d'être détachée de tout agent assurant la responsabilité d'un *quid-proprrium*, reste évidemment un aspect restreint de considération. Respectant l'étymologie de *existentia*, le mode d'être de l'étant ne saurait passer sous silence que l'étant reçoit son être d'autres étants.

se posant premier est conséquemment nécessaire à la condition de l'existé au monde. Il semble que ce n'est qu'à partir du 17^e siècle que le sens d'exister devient interchangeable avec le fait d'être, ignorant dès lors la condition d'un donné en existence préalable au devenir conduisant à l'être devenu. La banalisation du sémantisé en ces termes chez beaucoup de penseurs modernes fait maintenant que la déclaration d'existence est synonyme de l'être-là qu'on appréhende par expérience. Quant à nous, nous discriminerons des catégories logiquement exhaustives pour distinguer des états intercontractuels en vue des développements métascientifiques depuis la préfixation que voici :



Ici, l'étymologie de *subsistere* (faire halte, demeurer, résister, persister...) évoque le sens de se maintenir en ses parties propres et son tout, malgré un pâtir à son environnement.

Les fondamentales sont ' ∇ ', ' \emptyset ', et ' \therefore '. À la fondamentale de *l'univers des transformations métamorphiques* ' \therefore ', s'oppose le continuum de l'antésistence, ressortant de la composition ' $\nabla \cup \emptyset$ ' comme caractère dont l'instance intemporelle consiste à réunir l'être au non-être, le devenant faisant par ce parcours l'expérience de sa similitude au non-être depuis une instance non temporalisable. Parmi les oppositions entre ' ∇ ' et ' $\therefore \cup \emptyset$ ' évoquons l'attribution de l'immanence d'être-en-soi, à la nature innaturée statuant, à entropie infinie, la protosubstance, supposée portée par un état pré-énergétique, qui, antériorisant la plus petite intégration substrativante, suppose l'état de n'être-pas-en-soi.

Avec l'union entre ' ∇ ' et ' \therefore ', nous avons dans l'idée ce qui est distingué en philosophie comme l'union de l'extrinsèque être-là (subsistence), à l'intrinsèque être-en-soi (ultrasistence). La

complémentaire de cet ensembledement représente une notion abstraite qu'on trouve dans DAMASCIUS à l'origine de la première ségrégation depuis l'Un instaurant le principe de continuum. L'intersection entre tout continuum et l'anéxistence est vide. La réunion $':\cup\nabla'$ du tout existentiel à toute expérience est à concevoir, autant depuis l'inconditionnalité absolue de ∇' , que depuis notre propre référentiel restreint aux coordonnées relatives en expansion spatiotemporelle.

La numérotation des sept partitions, avec la liste qui suit, module le caractère de perfection, en considérant une suite ordonnée faisant référence à la subordination des statuts, depuis le présupposé de contenabilité conjoint à celui d'état, dans le prédicat de perfection. Ceci dit dans le sens où ce qui transcende le critère de perfection par constitution est tout entier en ① et totalement absent en ⑦. De même que la plénitude d'existence *in extenso* appartient entièrement à ① pour manquer totalement en ⑦. Dès lors, il devient possible d'échelonner les statuts intermédiaires qui peuvent se concevoir depuis l'application d'une règle de répartition des caractères attribués aux extrêmes, et qui permet de ranger les sept degrés de contenabilité dans le critère de perfection, de la façon connue²³ en rapport à ce que voici :

- ① ∇ l'**amboperfection** de ce qui se situe comme constitution *in extenso* au delà de la séparation entre perfection et imperfection;
- ② $\nabla\cup\emptyset$ l'**antéperfection**, de constitution mixte formée de la réunion de l'amboperfection à l'imperfectible, que l'on considère dans une unité susceptible de trouver sa signification hors temporalités;
- ③ $':\cup\nabla$ le **parfait** par constitution originelle existée, unie au parfait par épuisement des potentialités de perfectionnement;

23. Notamment avec C. HARTSHORNE, dans *Man's vision of God and logic of theism*, Chicago, 1941, et dans l'introduction du *Livre d'Urantia*. Notons que HARTSHORNE, professeur à l'université de Chicago entre 1928 et 1955, fut entre 1925 et 1926 un collaborateur de A.N. WHITEHEAD, l'auteur de *Process et reality*, 1929, et coéditeur, avec Paul WEISS, de PEIRCE, ainsi que président de la Société américaine de métaphysique. Ce qui rend compte de son osmose intellectuelle des préoccupations métaphysiques de l'époque.

④ $\therefore \cup \nabla \cup \emptyset$ le **perfectionné** assortissant en une unité indépassable les significations résultant de la réunion des 3 aspects mixtes des fondamentales, et comme expérience de l'existence pleinement accomplie;

⑤ \therefore le **perfectionnable**, ou l'imperfection perfectible, constituant le champ de variation depuis des vecteurs entre progression et régression;

⑥ $\therefore \cup \emptyset$ l'**imperfectonné**, de constitution mixte et substratant le perfectionnable;

⑦ \emptyset l'**aperfectible**, en tant qu'état inactif, neutre, vide ou étranger au propos.

Au début de ce chapitre nous usions des quatre cas de la typologie fondamentale de relation, afin de déterminer le plus petit commun dénominateur des modes d'existence. Maintenant que nous sommes en possession des trois classe fondamentales et de quatre classes correspondant aux figures de réunion des fondamentales, nous pouvons présenter différemment, avec la figure 4.13, la transposition des conditions d'existence précédemment montrées.

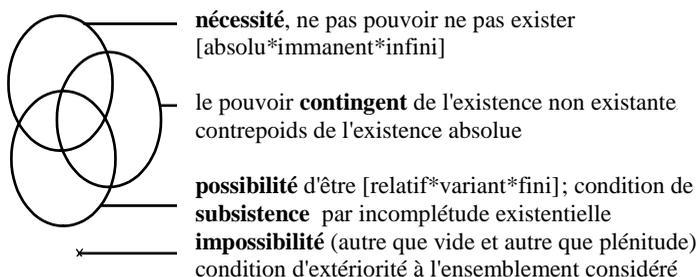


Fig. 4.13, transposition du carré sémiotique des relations à l'existence

Depuis cette disposition, examinons plus en détail la possibilité d'être passant par un devenir en interface entre les pôles immuables tenant aux conditions de **ne pas pouvoir ne pas être** et le **pouvoir de n'être pas**. Passant de l'état d'enfant à celui de vieillard, une personne est existentiellement connue en tant que même personne, malgré le changement continu de ses apparences (paraître être). C'est également le même arbre qui, tour à tour, subsiste défeuillé ou en végétation. Ce qui change n'est pas le subsistant, mais les

états successifs de la subsistance dans un devenir procédant de ce qui manque à être. En sorte que le principe des attributions antinomiques pose l'être en devenir depuis son incomplétude, quand le subsistant se caractérise par les **dimensions limitées de sa déixique** (être ici ou là, à ce moment-là ou cet autre, relativement et de manière bornée). Nous pourrions montrer plus loin que l'écoulement du temps dans les limites du temporel est une composante spécifique du seul continuum des subsistances. Or le constat de ce que, dans la multiplicité quasi indéfinie en devenirs et en acquisitions, l'individu conserve son identité dans le temps, malgré ses innombrables changements métamorphiques, peut trouver un début d'explication de ce que dans le mode particulier aux possibilités d'être, nous trouvons le mixte entre être et non-être. En sorte que l'identité de l'ainsi individué tient sa permanence subsistentielle de sa source d'existence (elle est endocosmiquement absolue); tandis que son devenir à l'exocosme n'est possible qu'en raison d'une existence non existante complémentaire à caractériser l'Infinité inconditionnée, en tant que **c'est en raison de l'état de non-être dans le continuum chaotique intermédiaire que le devenant tient son manque d'être** (son incomplétude) dans le continuum des multiplicités quasi indéfinies d'individuation interrelatives, variables et bornées.

Entre l'apparition de la lumière sans ombre de l'Être du continuum subabsolu et l'ombre sans lumière du non-Être du chaos, ombres formées de l'indéfinité de ce qui n'est pas, se situe le Cosmos des êtres relativement individués entre eux, éprouvant et entreprenant l'œuvre des progressions et des régressions, comme au travers d'alternances entre les phases diurnes à montrer un contenu multiforme, et les phases nocturnes, assurant le retour vers l'amorphe. Un éclairage de cette disposition reporté sur l'axe endocosme /exocosme peut faire apparaître des considérations, aperçues avec la figure 4.14.



- La conscience d'être une **personne**, comme expérience d'assumer sa propre individuation à l'altérité.
- La constitution somatique de laquelle ressort la **personnalité** comme moyen de relation.
- Nos possessions propres allant avec les moyens du **personnage**.

Fig. 4.14, les premières enveloppes concentriques du 'soi' individuel à son altérité

Ces considérations représentent, autant accidentellement qu'en raison des déterminations dans le libre arbitre, la variation entre les expansions concentriques de soi, ou sa relative diminution. On peut remarquer que cette disposition correspond au diagramme d'ensemblement de VENN. Pourtant, ainsi que déjà évoqué en fin du § 4.13, c'est un non-sens que de poser la relation d'appartenance à faire que :

égoïté \subset corporités \subset possessions

En réalité, nous sentons bien que, malgré la représentation correspondant aux dispositions topologiquement concentriques d'appartenance, c'est l'inverse qui est jugé vrai; c'est-à-dire que c'est le possédé qui semble plus naturellement appartenir au corporel (en tant que prolongement des moyens d'action), et que c'est le corporel, de même, qui appartient à l'égo individuel, comme moyen de relation personnelle et personnalisable à son altérité. Ce cas renouèle comme toujours la configuration relationnelle advenant à l'exemple de l'ambivalence du même chemin vu, selon le point de vue, ascendant ou descendant.

Pour mieux saisir les contenus respectifs de cet agencement, souvenons-nous encore de l'exemple de subordination indiquant que le citoyen d'une capitale **est** aussi dans le pays contenant cette capitale, quand l'habitant d'une quelconque autre région du même pays **n'est pas** aussi de la capitale de ce pays-là. Par rapport à ce qui est ainsi montré sur le propos de l'être à son avoir, il est aisé de considérer que si l'on peut poser l'existant dans l'être, c'est de la même manière que les attributions d'avoir tenant aux choses sont prédiquées en raison de ce qui est à l'être. Car, au subsistant considéré ontologiquement invariant du fait que sa nature se pose en tant qu'elle est à ne pas dépendre de l'instance des transformations métamorphiques, peut être antéposé l'*ego sum* en ce que l'égo conduit les manières d'être des étants depuis la richesse relationnelle des êtres entre eux. Et cette disposition advient en sorte que l'abaléité de l'être-hors-de-soi puisse se situer à mi-chemin entre l'aséité de l'en-soi et la perséité du par-soi de l'être-là.

D'où l'idée, avec la figure 4.15, d'évoquer, à propos du Cosmos, l'analogie aux strates composant un fruit. Le Cosmos vu **ainsi que**

le 'fruit' du travail du temps dans la matrice de l'espace. Plus précisément les différentes enveloppes ontologiques qu'on trouve concentriques sur l'axe endocosme /exocosme, à l'intersection de l'individu et qu'on ne peut confondre avec les strates de complexification de la réalité s'instaurant entre microcosme et macrocosme (Cf. figure 4.19).

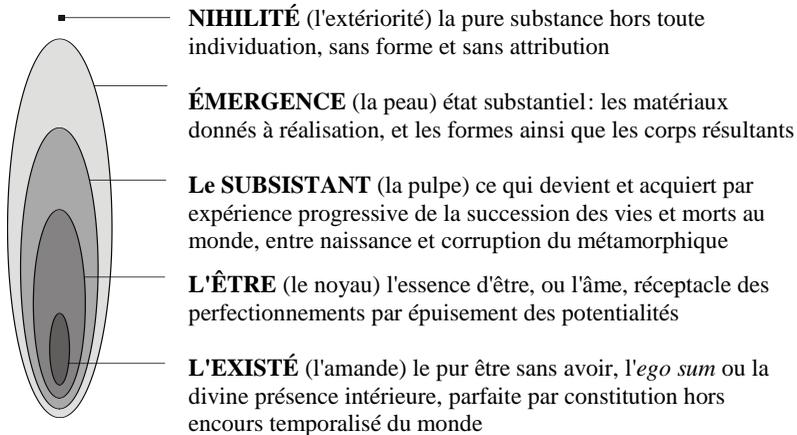


Fig. 4.15, les différentes enveloppes concentriques du Cosmos, retrouvées dans l'individu

Avec cette disposition, le divin manifeste à l'extérieur sa nature, comme la nature de l'esprit, de même, se manifeste hors l'esprit, et comme nous-mêmes nous manifestons en tant qu'êtres mentaux notre vie à notre extériorité matérielle. Pour montrer qu'il ne peut agir 'en dehors' de la justice, Jésus ne dit-il pas: «Le Père 'qui est en moi', c'est lui qui agit»? Et Maître ECKHART surenchère cette disposition dans son *Commentaire de Jean 1, 18*: «[...] car ce qu'on manifeste et révèle au-dehors, ce que l'on expose et pose au-dehors, c'est ce qu'on a en soi, invisible à l'intérieur.» On en retrouve le formalisme jusque dans les expressions courantes du langage, par exemple lorsqu'on dit qu'untel est 'dans' le vrai, sachant implicitement que l'expérience de la vérité relève d'un mouvement centrifuge, partant donc du centre, et non pas centripète, comme avec la doctrine de l'objectivité. L'expérience portée par l'examen du manifesté reste le critère d'authentification à pouvoir confirmer le jugement intérieur, et non à se trouver en être la probation, comme depuis la doctrine objectiviste par laquelle l'observateur, pour être objectif, abandonne ses prérogatives d'en pouvoir juger.

Le concept d'un axe de progression ontologique (endocosme /exocosme) permet de **discerner entre l'éloignement qu'on a personnellement de la source première – l'Un –, de façon coordonnée aux éloignements des fins du monde sur l'axe de la progression des réalités (microcosme /macrocosme)**. Ce dernier axe se pose en raison d'une fonction d'incomplétude du réalisé au travers des strates en organisation du Cosmos, dont la complexification progressive résultante représente le seul moyen de réaliser le non-réalisé, ce qui n'a rien à voir avec la dissémination génératrice depuis l'Un des uns et des autres.

Considérons pour le mieux saisir la nature du contenu stratifié entre exocosme et endocosme. En cherchant à voir les choses par l'**écorce** ou par l'**aubier**, usant par-là de termes analogisants par défaut de lexique, on considère que le **noyau** est distinct de la **chair** des choses. C'est au moyen de cette aperception qu'il nous est possible d'entrevoir que la localisation d'un univers central, de statut subabsolu, se situe au 'centre des choses', mais dans un entendement non spatial, qui est à entendre autre chose que le centre géométrique du Cosmos par lequel on considère les choses relativement les unes aux autres. Par analogie, la conscience est centrale dans son rapport au somatique, d'une façon qui se distingue du centre géométrique du corps, puisqu'il s'agit de considérer une même deixis dans l'appréhension des deux sortes.²⁴ L'univers subabsolu est de semblable façon considéré **sans emplacement spécifique dans son rapport à l'univers matériel**, tout en restant situable dans l'ordre des enveloppes ontologiquement concentriques distribuées jusqu'au centre de notre endocosme.

C'est ainsi que l'on peut intuitivement commencer d'apercevoir dans l'endocosme du Cosmos une 'ile' éternelle existée en tant que surdéterminatrice des transformations du Cosmos et comme univers immuable, complémentaire de l'univers des devenirs et des acquisitions. Donc ile en raison de différences ontiques, non pas en raison d'un isolement dans l'espace. Une ile placée en quelque sorte

24. Le corolaire du principe d'antitypie de LEIBNIZ, ou l'impossibilité pour deux corps d'occuper simultanément un même espace, est le pouvoir d'occuper simultanément un même site depuis des natures différentes. Il est évident que le principe d'impenétrabilité sur un site commun, relativement à la simultanéité d'un même moment, se limite aux choses individuées identiques en nature.

comme le moyeu supraphysique, suprapsychique et supraspirituel, autour duquel 'gravitent' toutes les transformations métamorphiques particulières à l'Univers. Le Cosmos est alors le contenant de ce contenu-là endocosmique, dans un sens semblable à ce qui fait qu'une vie humaine représente l'enveloppe de l'âme –l'âme dont le contenu personnalisé est, de même, inlocalisable par rapport aux coordonnées de l'espace se trouvant occupé le temps des événements d'une vie, alors qu'elle reste essentielle devant les transformations métamorphiques en des substances qui lui servent de matrice.

Des conséquences spéculatives adviennent de cette disposition. Les continuums s'interpénétrant, l'être, sur l'axe endo /exocosmique, en faisant référence à des incomplétudes ontologiques à permettre le principe de relation, se pose comme conséquence de l'existant endocosmique, immuable par nature. Or l'on sait qu'une différence apparaît entre deux inégalités en relation de réciprocité seulement si le rapport porte sur des choses limitées, bornées, finies. Ce qui fait qu'il ne saurait y avoir, de façon semblable, aucune dépendance actantielle entre une chose finie et la surimmensité d'un contenu complémentaire, pour la simple raison que l'infinité est, par définition, adimensionnelle, si la dimension représente le caractère scalaire d'une chose bornable. Nous avons à raisonner de la même façon en ce qui est de la surtemporalité complémentaire de la temporalisation de l'Univers: la mesure d'un temps n'est que par l'événement mesuré a au moins une autre chose située par différence dans le temps. Les coordonnées du temps de la temporalité départagent ainsi ce qui est à accomplir de l'accompli, dans l'instance d'accomplissant. En sorte que ces coordonnées représentent un caractère spécifique inapplicable, aussi, aux événements du temps de l'éternité, pour lesquels, complémentirement, il ne saurait y avoir ni avant, ni après. De même, encore, le principe de prédétermination causative, autant que celui de liberté déterminative s'insérant entre le contenu de l'avenir à une quelconque actualisation, ne sont pas plus applicables aux choses du continuum absolu, sauf paradoxes. Mais comment prendre conscience de cela si l'on ne discrimine pas le non-être du non-existant, en prolongement de la double négation que

représente l'absence d'absence, par laquelle on entend une inconditionnelle présence?

Il y a dans l'être certaines présences, autant que certaines absences, l'être arrivant à son altérité d'une façon contractuelle. Si 'y' est présent dans l'individué 'x', le contenu dans 'non-x' ne peut se trouver dans la même actualisation que celle de l'individuation de 'x', dès lors qu'on la considère étant individuée relativement à un moment et un lieu précisant son bornage. À l'encontre, un lieu quelconque considéré en rapport à un moment également quelconque ne saurait se pouvoir considérer en soi, c'est-à-dire indépendamment d'une plénitude existentiellement absolue surdéterminant la spatiotemporalité. Tout au plus la privation en contenu concernera le non donné à l'être. La reconnaissance de cette disposition doit bien évidemment peu à l'expérience et beaucoup à la clairvoyance du caractère aséitique de l'existence et abaléitique d'être.

En annexe au présent ouvrage, nous insérons le commentaire: *Saisir de nos jours la pensée de Parménide* (dans la différence de sens entre être et exister). Toute l'équivoque entre l'aséité existentielle et l'abaléité interrelative d'être tient en dernier ressort à ce que voici. L'abaléité d'être et de non-être réfère à deux aspects du même. Quand on dit: «ce pot **n'est pas** rouge», on sait qu'il peut être noir (privé de l'ensemble des couleurs), comme d'une quelconque couleur autre que le rouge. Quand on dit: «ce pot est rouge», il peut être blanc (en possession de l'ensemble des couleurs, dont est le rouge) autant que privé de la couleur complémentaire au rouge susdit (la couleur complémentaire à ce rouge-là contenant toutes couleurs, sauf, précisément, ce rouge-là). Une vérité que le sanscrit distingue avec les termes *anyonyabhava* (absence mutuelle) et *tadatmiya* (présence mutuelle), et qu'on ne peut rendre encore en français que par le moyen de périphrases.

Bien que cette disposition soit importante pour nombre de raisons, nous nous contenterons de faire ressortir celle que voici. **L'être en devenir peut-il se concevoir dans l'individuation, si ce qui l'individualise se caractérise, au travers des variations métamorphiques d'état, en tant qu'abstraction du tout qui est susceptible d'une présence unicitaire, cause surdéterminatrice**

d'une altérité d'être de l'être-là? On parlera de tel éléphant, de telle souris, cette pomme-ci, cet humain là, identifiés depuis des caractères particuliers et en tant que présence en espace et en temps, mais ce ne peut être que dans un rapport d'incomplétude à l'environnement. Ce qui est possède précisément de cette disposition la possibilité d'extension illimitée de ses limites, jointe à une intensivité non nulle et non infinie, quand l'existence sous-jacente est susceptible de se définir complémentaiement par une intensivité unicitaiement absolue et une extensivité nulle. Sur fond de l'ultrasistence de l'Un, l'existé (sortir de...), à permettre tout devenir de ce qui vient à être, est conséquemment responsable de ce qui peut être.

Plus concrètement, l'entendement de ce qui précède montre le rapport entre le continuum d'une surnature –le déifié–, *ex-sistant* (extériorisant) ce qui constitue la potentialisation de la nature au travers des essences qui sont à permettre au monde d'être. **Ceci dit en ce que ces essences, qu'on interprète comme la potentialité du devenant, ne sont pas prégnantes en situation ici ou là, à ce moment ou bien à cet autre, hors ce qui devient.**

En vue de conclure, je proposerai ce que voici. Dans la discrimination entre plusieurs sortes d'individuations, on distinguera l'individué réalisé depuis des substrats (les substrats formés de substances tangibles pouvant être physiques, psychiques et spirituelles, ainsi que toutes leurs compositions réalisables), du formé par projection eidétique (concepts, entités, projets, archétypes...). C'est à partir de là que nous pouvons former et projeter, en tant qu'être de nature naturée naturante, c'est-à-dire considérer le dicible à propos du réalisé en rapport au réalisable (le potentialisé). Disposition qu'on pose dans le sens où la nature naturée naturante de l'eidétique se place comme moyen terme actoriel entre ce qui devient métamorphiquement en vue d'être par épuisement des potentialités de réalisation, et la *sistence* de l'existé instaurée hors encours performateur de réalisation (nature non naturée naturante).

J'ai montré en introduction du présent cahier que le présupposé d'une nouvelle ontologie se doit d'abandonner le questionnement «pourquoi de l'être?», au profit de l'interrogation contradictoire:

«pourquoi sa limitation, plutôt qu'une plénitude *in extenso*?». Autrement dit, l'interrogation qui consiste à dépasser le questionnement leibnizien: «Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien?». L'opportunité s'est présentée par suite à nous d'apercevoir que, devenant, l'être du paraître est ontologiquement possibilité d'investir ou de ne pas investir sa *sistence* via *l'existé*: l'existence du divin habitant intérieur restant alors éminemment indépendante du nombre des particularités, comme de la grandeur des singularités individuantes nous conduisant progressivement vers notre propre statut d'être.

Nous allons pouvoir maintenant métaphysiquement entrevoir l'exhaustion théorique des différents continums, en tant qu'ils sont complémentaires entre eux. Nous verrons que nous en avons déjà par exception l'expérience vécue, déjà en référence aux codomaines contractuels de la physique, de la psychique et du spirituel. Qu'il suffise pour s'en convaincre de lire *Deadline* du docteur Jean-Pierre JOURDAN. En effet, si bien des expériences du domaine des transferts mystiques et spirituels vécus en Occident, en Orient et en Indes y ont trait, les mieux reconnues sont les expériences de décorporation (NDE) par lesquelles il arrive qu'on rende compte, au travers des insuffisances du vocabulaire à pouvoir les expliciter, d'un rapport environnemental spécifique de la psyché, par rapport à celui du corps.

Par notre corps, nous nous trouvons en rapport à l'exocosme. Ce sont alors les lois physiques qui s'appliquent, ce qui entraîne que nos perceptions considèrent des aspects localisés en situation depuis *le point de vue* corporel. Ce qui diffère entre la perception et l'information est que si la perception réfère au somatique, l'information réfère à la psyché. Or si, en passant par la perception somatique, l'information conserve le point de vue localisateur du corps, il n'en est plus de même en état de décorporation. Le vécu en état de décorporation, lorsqu'il advient étant épacentré sur la psyché mentale, rapporte un rapport spatiotemporel à l'environnement dans un aspect global étranger aux points de vue locaux que l'on connaît depuis le corps. Tout parvient à la conscience étant intellectuellement relié: c'est à procurer sur l'environnement une information globale. Et comme évoqué supra, les mots pour le dire

font le plus souvent défaut. Peut-être est-ce la raison pour laquelle les maîtres du Zen répondent volontairement à côté des questions du novice à propos de l'illumination intérieure, d'où l'aspect déroutant de leur initiation. C'est qu'il s'agit avec cette expérience par laquelle, quittant la posture de l'*en-moi* pour la situation de l'*en-soi*, de participer tout à la fois de la flèche, de l'arc et de la cible.

Mais ce que l'on aborde ainsi avec la particularité d'un environnement spécifique à la psyché représente la phase post-décorporative du vécu mésocosmique au niveau du mental. Cependant que la décorporation peut encore dans certains cas être de plus suivie de la phase transcendante des NDE (ou EMI en français), dite 'revue de vie', procurant à plus de profondeur le sens et la valeur de la vie.

Il ne s'agit plus de continuums spécifiant des différences de moyen, mais de leur contenu relationnel: ses raisons examinées en vue d'une fin processuelle. Certains reviennent transfigurés de cette confrontation endocosmique à l'esprit, expérience complémentaire ou à plus de profondeur encore que celle advenant au mésocosme, domaine de la psyché. Une expérience donnant un sens nouveau à la vie, de n'être plus soi-même séparé de notre propre altérité. Il ne s'agit plus en l'occurrence de la perception spécialement localisatrice accompagnant le point de vue depuis le corps. Il ne s'agit plus de l'information spatiotemporelle des événements vécus au niveau de la psyché, mais de l'entendement de leur raison. Vivant au niveau psychosomatique, chaque souffrance, chaque accident nous arrivant alors que nous ne souhaitions pour nous et nos proches que le désirable, se trouvait mentalement vécu par l'intermédiaire des sentiments et des émotions en termes de justice depuis l'interrogation se faisant au niveau mental de «pourquoi moi? Ou, pourquoi cela nous échoie plutôt qu'aux autres, les étrangers?». Et pire que lorsqu'on se retrouve soi-même en souffrance, de voir souffrir un proche nous prend aux tripes à obscurcir le moindre raisonnement. Même si c'est le début d'un comportement altruiste, rien n'est à nous éclairer vraiment sur la valeur des événements au niveau de la conscience mentale.

Au niveau intellectuel, ce questionnement n'a pas de réponse. Ce n'est qu'au voisinage de l'esprit et donc d'un vécu spirituel que ces raisons reçoivent leur éclairage. Tout comme l'environnement

spatiotemporel devient global au niveau de la psyché en décorporation, le relationnel entre les être le devient semblablement au niveau de l'esprit. Au niveau de l'entendement par l'esprit, le désirable n'est pas plus séparable de l'indésirable, que le côté pile ne peut l'être du côté face, son revers du même. Autrement dit, les raisons du vécu spirituel arrivent comme le moyen de progresser, de se dépasser en vue d'être vraiment, c'est-à-dire spécifiquement au temps d'être, et non plus à se suffire de se conserver en l'état dans les apparences d'être au niveau de la fonction spatiotemporellement qualificative du mental.

Un penseur formé à l'objectivité qui a présentement cours dans les facultés se dira: «où veut-il en arriver depuis semblable digression?». Certes, le sujet dont nous allons traiter après avoir discriminé entre être et exister, concerne les continuums. Or, précisément, le concept ensembliste de continuums vient de devoir les représenter à être exhaustivement complémentaires entre eux. Bien sûr, le domaine de l'esprit réfère à une autre sorte de connaissance, celle de la sophia, de la sagesse des conduites de soi dans le libre-arbitre. Si le domaine spirituel de la détermination valorielle est évoqué ici comme phénoménologie de décorporation au côté de celui de la détermination des propriétés physiques soumises à localisation spatiale, ainsi que celui de la psyché (localisation qualificative se trouvant indirectement émancipée des déterminations localisatrices dans l'espace), c'est en raison de ce que les trois codomaines agissent de concert depuis leurs coordonnées spécifiques, jusqu'à évoquer ensemble la non séparation de l'individu.

Continuums

4.15 SUR LE TEMPS, L'ESPACE, ET LES TENSEURS²⁵

Nous avons vu, à partir de ce qui précède, qu'il semble absurde de nier l'existence. Le présupposé²⁶ d'existence est là qui constitue la prémisse fondamentale impossible de contredire sous peine de renoncer à la moindre énonciation ontologique. Nous tenons conséquemment l'existence à la source de ce qui est ici où là, d'une façon insubordonnable, non relativable, en plus de n'être pas prédicable à partir d'attributions (ce sont les choses et les êtres qui, manifestés en substance et en essence dans le réalisé, se prêtent à prédication et à prédiction. Quoique non phénoménologique, l'existence est encore impossible à dénier pour la raison que tout discours attributif se fonde précisément sur l'acceptation de son principe. Nous pouvons faire l'économie conceptuelle des classes d'existence – ses modes ainsi que ses dimensions –, assurément pas celle de son fait. Cette prééminence de l'existence sur toute considération attributive fait qu'intuitivement et par introception on l'a toujours considérée comme cause du donné à manifestation, même s'il est possible, depuis le regard opposé fondant l'existentialisme, de partir de l'expérience exocosmique pour la donner comme résultant de ce qui est et a.

25. Le terme 'tenseur' est ici pris au sens général stoïcien du $\tau\omicron\nu\omicron\varsigma$. Il est à la base de la variation de cohérence interne des individuations métamorphiques, en tant que résistance à l'altérité impliquant l'individué dans son rapport de forces, d'efforts et de luttes entraînant pertes et gains en subsistance. Disposition particulière aux environnements dynamiques à entropie limitée, c'est-à-dire ni nulle, ni infinie.

26. Le présupposé, en tant que désignant ce qui est accordé pour valide à l'origine d'une recherche spéculative.

Tenant par conséquent pour acquis ce *primo occupanti* du discours métaphysique, on a cherché supra à discriminer des différences applicables au propos par la méthode ensembliste, et posé les bases de ce qui peut constituer une théorie des classes modales de l'existence. Ainsi nous apparut évident qu'entre nulle existence, et sa complémentaire, l'existence absolue, prend place, en principe, une indéfinité de dépressions en existence, dont peut ressortir le niveau de celle qui concerne le continuum cosmique. Cependant, concevant de telles classes d'existence comme représentant, de façon historiquement classique, ce qui autorise les modes d'être, d'avoir et de faire, **et non pas l'inverse qui, avec la philosophie contemporaine fondée sur le matérialisme scientifique, donne l'existence comme résultant des manifestations d'être**, je me dois de justifier la recherche d'une conciliation en ces aspects, depuis quelques jalons dans l'histoire de la philosophie, parce qu'ils sont à montrer qu'ils nous apparaissent contradictoires uniquement au premier degré d'intellection.

Lorsque HEIDEGGER écrivit que «l'essence de l'être-là réside dans son existence» (l'être et le temps), il faut en effet comprendre, ainsi qu'avec J.-P. SARTRE, d'emblée, l'inversion de sens des présupposés sur l'existence par rapport à la philosophie antérieure, celle qui était complémentaiement introceptive. Avec le modernisme, il s'agit d'une disposition nouvelle soutenue et progressant dans la vigueur du paradigme matérialiste qui, évacuant toute métaphysique, rend inévitable l'explication d'un monde autogénéralisé dans la clôture épistémique de laquelle on avance l'existence en rapport au constat d'être là. Si, avec l'existentialisme, il s'agit de construire des concepts généraux depuis l'expérience des cas particuliers de l'expérience et de l'observation (l'état constaté de soi et celui de ce qui est hors de soi), on ne peut qu'adhérer à la démarche analytique posant l'existence comme résultat de l'être-là. Mais JASPERS remarque et va jusqu'à conclure que l'existentialisme représente l'avortement de l'ontologie. En quelque sorte, la mort en couche de la pensée hellénique, en ce qu'ontologiquement l'existence ne s'y trouve pas le produit de l'étant, mais depuis laquelle l'être, et ce qui est, se pose rationnellement comme condition de possibilité d'une nécessaire préexistence originelle à l'encours réalisateur du monde.

Jean WAHL écrit dans son *Tableau de la philosophie française* que: «l'ontologie phénoménologique, c'est ainsi que SARTRE caractérise sa tentative, participe de ce grand mouvement qui dirige vers une théorie de l'être quelques-uns des principaux phénoménologues». Et il s'interroge de savoir *si une ontologie dissociée, tronquée, comme est celle de Sartre, est encore vraiment de l'ontologie...*

Remarquons que c'est à partir de KIERKEGAARD, que le courant existentialiste brouille ces données en faisant que l'existence procède vaguement de l'essence. Un tel constat logique ne se peut qu'à se placer soi au centre du mesuré et de l'estimé. Le 'géocentrisme' de la pensée existentialiste se referme sur lui-même de participer par là des courants philosophiques en bifurquant, au motif de la liberté individuelle à l'encontre des autorités religieuses n'ayant de valeur qu'en rapport à leurs dogmes, vers le concept d'authentification relié à l'objectivité d'une quête scientifique axée sur le seul exocosme. On part alors de l'expérience, pour aborder le concept d'existence. Notons qu'historiquement la distribution des essences dans les individuations prit une forme particulière, étrangère aux considérations ontologiques, dans le présupposé ayant prévalu avec la systématique des naturalistes, plus particulièrement en chimie et en économie forestière, ainsi que ce qui fait l'espèce en botanique, avant la définition plus récente depuis ce qui limite l'interfécondité.

À partir d'une métaphysique des codomaines complémentaires du réel, nous rejoignons la vue traditionnellement 'héliocentrique' fondant la métaphysique sur une existence première, et ce qui est, a et fait, comme principe second, en tant qu'il s'agit du champ de l'*existé* donné à l'expérience limitée du vécu au monde. Depuis cette disposition, ce qui est cause de l'insécabilité de l'individu arrive par-delà son essence générée depuis l'Un, quand ce qui est cause de la corruption de son organisation substrative arrive par la substance, en ce que cette organisation substrate la seule instance performative d'individuation.

C'est donc à mi-chemin de l'inconditionnelle existence et de ce qui peut être conditionnellement, que les composantes sensuelles afférentes à nos appréhendements des transformations métamorphiques depuis l'hylé primordiale, arrivent sur les composantes

intentionnelles de la noèse, qui, corrélées aux archétypes depuis des idéaux et le processus d'une imagination créative, l'anime en retour, lui donnant forme en substance. Par là, la conscientialité se rapporte toujours à quelque chose. Il s'agit de la perception d'un perçu, certes, mais aussi le jugement d'un état de choses jugées encore relié à l'intention portant sur le désirable à mouvoir la créativité, comme domaine fonctionnel venant de l'association entre crédo, savoir et sophia.

Bien sûr, depuis le présumé existentieliste, cette disposition relative à la métaphysique classique ne rencontre que peu d'écho en notre époque stigmatisée par l'exclusion intellectuelle de ce qui échappe à l'objectivation du physiquement phénoménologique. Ce qui occasionne par ricochet la quasi informalisation d'une sophia, en ce qu'elle se trouve ainsi privée des racines susceptibles de rationnellement guider le choix des conduites personnalisées dans le libre-arbitre humain. La sagesse des conduites de soi dans le libre-arbitre ne concerne en effet pas plus l'affirmation d'une puissance caractérisant la culture occidentale presque exclusivement préoccupée de précision dans l'analyse en vue de la domination matérielle de la nature, qu'une culture orientale occupée du sens et des valeurs de soumission à une surnature complémentaire. La sophia se veut distincte de la religion en ce qu'elle appréhende la libre participation actorielle de la personne dans une interface qui, avec les qualificateurs comme agents réalisateurs, constitue l'indispensable chaînon entre l'encours du métamorphiquement réalisé au monde et les archétypes divins promouvant le potentialisé à l'Univers.

La perception physique et le savoir scientifique dégraissé de son dogme matérialiste, reliés à l'aperception métaphysique ne se trouvant plus nourrie que des seules anecdotes mythiques servant les variations indéfinies des dogmes religieux, devraient permettre en connaissance de cause la spéculation d'une sagesse d'action fondée sur le libre-arbitre participatif de la personne. Le présumé de la sophia est alors que la progression des êtres qui deviennent représente une ligne de résistance instaurant la participation personnelle et personnalisée en raison d'une autonomie par libre-arbitre interpréteur dans le flux temporel

s'instaurant entre l'éternité divine et le séquençement du domaine réactif de l'inanimé.

Ces choses ne sont dites ici qu'à justifier les recherches ontologiques. L'essai sémasynthétique de la philosophie classique vise à l'universel et s'oppose en cela à l'interprétation contemporaine d'une analyse réduisant le propos aux seules manifestations de l'être. En fait, les deux démarches sont complémentaires entre elles, et conséquemment sont toutes deux légitimes du point de vue d'une élaboration historique séparée, l'une centripète, l'autre centrifuge, s'instaurant à l'interface de la strate humaine entre exocosme et endocosme. À en rendre compte, on peut dire que :

- la connaissance apriori entrevoit **l'universel pour descendre aux singularités**, (c'est l'épopée allant de la métaphysique pré- aristotélicienne à la métaphysique néoleibnizienne);
- le savoir aposteriori vise le **général au travers l'examen des particularités**, (c'est l'épopée commençant avec le *Cogito* et conduisant le néo-existentialisme contemporain);

Pensant dans le cadre contemporain du savoir aposteriori, BERGSON et BACHELARD, par exemple, eurent à faire avec l'hétérogénéité d'une pluralité de durées en rapport avec les aspects d'être là dans le monde. Ils ne posent conséquemment pas le temps en raison de l'existentialité sous-jacente à l'être.²⁷ Historiquement, il est possible que cette considération se soit établie progressivement comme un parallèle avec les choses du monde qui reposent sur le concept de substance (bien que les métamorphoses substratées par des substances apparaissent ainsi que le produit des relations d'être depuis des essences).²⁸ Si Octave HAMELIN²⁹ avait déjà abordé cette façon de considérer le fond de la réalité, une réalité non pas basée sur le jeu des substances, mais sur ce qui est tout à la

27. Le temps vu comme mesure existentielle de l'être et non pas comme expression d'une manifestation. Ce temps tenant aux mouvements d'être était encore considéré au 11^e siècle par ABU AL-BRAKAT AL-BAGDADI.

28. Le sens de l'être est d'extérioriser le fruit de son essence (ουσια). Avoir apparaît comme complémentaire, en tant que substance formée (παρουσια), autrement dit comme substance refermée sur elle-même depuis sa formation métamorphique. En dernier ressort, devenir et acquérir, c'est agir avec un sens donné à son activité, donc l'activité soumise à l'intention depuis des moyens réalisateurs produits en vue d'effets attendus.

29. O. HAMELIN, *Essai sur les éléments principaux de la représentation*, Paris, Alcan, 1907.

fois contenu et formes soumis ensemble au principe de relation, il n'en reste pas moins que c'est sans doute à AMOR RUIBAL Angel³⁰ qu'on en doit l'idée très originale. Après s'être aperçu et avoir montré que toutes les philosophies et les sciences fondent la réalité de l'Univers sur les substances et de façon telle que des catégories de penseurs décrivent des contenus se trouvant entre eux en contradiction catégorielle, lui vint l'**idée du corrélacionnisme**. Ce moyen épistémique part d'une formation des réalités basant **la primauté des relations** sur les substances comme moyen d'avoir et les essences comme moyen d'être. Puis, à partir de ce retournement à propos du réel, fonde la réalité de l'Univers sur l'interrelation dynamique des êtres, dont les produits sont alors interrelatifs (n'ont pas d'existence propre). Et c'est cet ensemble de relations relatives entre individuations d'être et d'avoir qui constitue la constante tension dans l'éternité entre l'existence absolue, source des essences à pouvoir sustenter les êtres, et l'infinité sans attribution, source des substances permettant d'avoir.

Donc, depuis l'examen d'un choix conciliatoire, nous ne saurions simplement tirer un trait sur les présupposés aristotéliens posant une puissance en existence investie dans l'action d'être. L'intuition de l'existence de l'existant, indépendamment de tout prédicat, se doit de fonder l'expérience de l'être-là allant avec la démarche existentialiste; même si l'étant se prête seul à des attributions, à l'encontre de l'existant. Certes, il est toujours possible de déclarer avec une égale vérité que le Soleil tourne autour de la Terre, ou bien que c'est la Terre qui tourne autour du Soleil, dès lors que le *point de vue* qui en décide se limite à des coordonnées relatives appropriées, en l'occurrence géocentriques, ou héliocentriques. Il n'empêche que le point de vue héliocentrique rend compte de lois plus générales allant avec des concepts plus universels, ainsi que nous allons le voir un peu plus loin.

Dans l'immédiat, il est déjà remarquable que le substantif *existentia*, qui n'appartient pas au vocabulaire du latin classique, prit la signification de 'sortir de...' **entendu dans un sens génératif de diversement *ex-sister* depuis l'Un, distinct du sens**

30. AMOR RUIBAL Angel, les 4 derniers tomes de *Los problemas fundamentales de la filosofía y del dogma*, Saint-Jacques-de-Compostelle, 1914-1936.

phanicitaire d'apparaître, de se manifester, particulier à l'être là dans le continuum des pluralisations limitées et relatives d'individualisation. Cela au moins jusqu'à l'avènement existentialiste choisissant de faire l'impasse sur les spéculations métaphysiques. Dans la représentation existentialiste réduisant la véridicité ontologique au donné phénoménologique, l'existence accompagne la projection de l'être en tant qu'être hors de soi et en avant de soi dans le temps, comme par anticipation d'un à venir. Mais depuis cette disposition, l'être est posé premier par rapport à son existence, ce qui inverse les rôles tenus antérieurement aux existentialistes dans le propos ontologique.

Pour fonder l'ontologie, il importe de considérer l'**être** encore ni sujet et ni à être prédicable, en ce que c'est l'**étant** déterminé qui est sujet et prédicable. Et de façon sous-jacente à cette disposition, l'existence préexiste à ce qui est sans attribution, autant qu'à l'être pensé comme **nue entité**: elle est antéposable à ce qui relève de l'accident et avant toute substantialisation, c'est-à-dire sans être encore sujet de quelque chose. Le constat de l'*ex-sistere*: ce qui est existé hors la continuité de l'Un dans le continuum des indéfinies discontinuités individuantes, donna conceptuellement en ontologie ce qui relève du sens de génération, en tant que le généré ne peut qu'antécéder toute instance transformative arrivant comme variabilité interrelationnelle subséquente. Le créé est donc existentialisation dans le contexte des causes, des déterminations, des essentialisations d'être et des substantialisations d'avoir. *Existencia* prend sens de sortir hors étant créé comme sujet auquel est donné le pouvoir de paraître avant d'être. Car en deça du créé, rien n'est encore inhérent comme sujet d'être. Et c'est de paraître par son essence qui permet l'obtention d'être comme résultat procédant non de l'action considérée en soi, mais de celle-ci reliée au concept de choix, dans une inévitable ambivalence au fortuit. Pour finir, c'est par son essence que chaque être est, par sa substance que chaque corps a, tel que c'est des deux sortes que l'acte devient possible, quand ce qui existe en tant qu'un hors toutes causes antécède l'acte de faire être les êtres et faire avoir les corps.

Il y a conséquemment un ordre processuellement déclaratif. Son fils conducteur s'appuie aisément au cours du temps sur quelques

considérations sémantiques discriminantes survenues de l'examen de significations proches. Le latin *essentitas* qui correspond au grec οντοτης conduisit au concept d'entité, à désigner l'étantité, par glissement dans les évolutions latérales avec *entitas*. Être, prit dès lors son double sens dans le discours, après qu'il eut été dialectiquement conçu: 1° par l'acte, auquel correspond la prédication conduisant aux attributions; 2° par présence, celui de subsistance conduisant à distinguer complémentairement entre elles des entités.

Pour ce qui incite à l'ordre dialectiquement déclaratif chez PLATON, notons qu'affirmer ou nier implique tout d'abord ou primordialement l'existentialité aperçue au sens où l'on ne peut être ici et là, dans telle condition de relation, sans tout d'abord exister. Donc advient seconde et localisatrice, la présence ou l'absence individuée. Et c'est sur la présence individuée, qu'en référence au relationnel à son altérité, advient la possibilité attributive, qui pourra se composer de trois branches selon les substrats, les attributions propriatives du constat phénoménique de relation, les qualificatives du résultat relationnel avec effet attendu, et les valorielles: valeur de vérité relationnelle d'être à l'altérité comme ceci en raison de la nature de soi. D'où il ressort qu'on puisse être par essence comme aptitude individuante à être, avant de pouvoir être en acte (ενεργεια), l'acte entraînant la différenciation d'être en substance par l'avoir acquis à soi. Déclarer *il existe* laisse entendre *il est*, quand le fait subséquent d'être ainsi et pas autrement entraîne *il a*.

Même dans le langage, l'être d'existence précède le fait d'être qui réfère à la copule; le verbe, comme fait d'être, se rapportant par l'indication du pronom à l'être d'existence, quand l'action différenciée par le verbe renvoie à la signification indirectement attributive entre agir et pâtir. L'être, comme substantif et sujet d'un quelconque relationnel, se trouve bien coordonné au fait d'être, qu'on prend dans le sens verbal de ce qui manifeste un certain caractère particulier d'être. L'être qui est sujet à prédication est alors distinct de l'existant qui, lui, reste bien imprédictible, autant qu'aphénoménique et intemporalisable (se trouvant transcendant au

centre adimensionnel de ce qui est et comme source de ce qui devient).

Pour rendre compte sémantiquement de ces choix, on peut montrer que les étymologies du terme 'être' impliquent l'étant comme passant par le corrompible –l'étant lié au passage déterminatif d'une temporalisation acquisitive soumise à des moyens. Les temps d'être, qu'on représente par des flexions lexicales, autorisent encore de distinguer des nuances; telles sont celles qu'on applique en grec classique:

- à l'**être de subsistence**, *ta onta*, autrement dit à ce qui devient, ou dévient, n'en demeurant pas moins au travers les métamorphoses du transformé³¹ soumis aux accidents du temps et de l'espace;
- à l'**être d'existence**, *ontôs on*, l'être véritable, inaltérable ou incorruptible, parce que sans accident aux temps d'être des choses de la performance cosmique.

Et c'est entre les deux sortes que se réalise l'**être finalitaire** en ce que celui-ci sanctionne la rencontre de ce qui n'est pas soumis à devenir, étant déjà ceci de particulier par constitution originelle existée dans le mixte en interface entre existence et devenirs, et ce qui ne l'est plus (soumis à devenir), pour avoir épuisé les potentialités d'un devenir particulier. Discriminons par là deux statuts, chacun ayant deux états, depuis l'hétéronomie entre:

- les étants manifestant leur pouvoir d'être, soit par constitution propre, soit par épuisement des potentialités de devenir (**aléthique de nécessité**);
- les devenants de la subsistence manifestant leur pouvoir de devenir dans la puissance du non paraître être (**condition de possibilité**);

31. Il s'agit du transformé depuis un déterminisme réactif de la réalité physique, autant que par action d'un libre déterminisme (la réalité psychique), et par proaction agissant dans l'essence du devenir de l'étant-là ceci de particulier à permettre la singularité d'être (la réalité spirituelle). Cette disposition n'apparaîtra aucunement paradoxale pour peu que l'on considère que l'Existant primordial, par l'intermédiaire des existants existés, est la cause indirecte de ce que le monde contient son pouvoir d'être. Ce qui laisse la place à l'Être suprême par qui les êtres progressifs et non-progressifs se trouvent cause de ce que le monde advient (pouvoir de faire être).

- les dédevenants, de la même subsistence, manifestant le pouvoir complémentaire de dédevenir en exacerbant la seule puissance du paraître être (**condition d'impossibilité**);
- Ce qui n'est pas par suite d'une constitution originelle en existence-non-existante, ou par épuisement dans le dédevenir en répondant au prédicat d'impossibilité, et qui ne manifeste aucun pouvoir d'être en assurant le rôle complémentaire de n'être pas, qui est puissance non potentialisée d'être (**aléthique d'inconditionnalité**).³²

L'essence est en commun à tous les êtres, tel qu'un être en particulier tient sa singularité d'une formulation propre et indivise de ce qui est en commun. En termes de formation, de même, la substance est commune à tous les corps, en sorte que la chosification particulière à la réifier tient sa singularité d'une formulation particulière de ce qui est en commun à pouvoir sustenter sa corporéité.

L'acception des termes ontologiques ne peut que s'affirmer au fur et à mesure des usages métaphysiques. Comme le note à maintes reprises Saint AUGUSTIN, de même que l'acte d'apprendre conduit à concevoir la sagesse en tant que telle, que le constat de savoir nous conduit à définir la science, de même le constat d'être nous mena à nous représenter l'essence. Il s'agit d'un cheminement conceptuel consistant à pouvoir apercevoir que l'existence de l'être vient autant de son fait d'être (existentialisme), que du sens de PLATON depuis lequel c'est l'introspection qui conduit à ce que ce soit l'existence nouménale de l'être qui permet sa manifestation phénoménologique. Nous voyons immédiatement que ce qui est à l'origine des oppositions doctrinales vient de devoir choisir entre les doubles sens, c'est-à-dire dans une inférence refermée sur la dualité intrinsèque du travail mental et non ce travail de représentation dans son champ ouvert sur la prééminence ontologique de l'existence sur l'être. Ce qui fait que, lorsqu'on aborde les choses par leur écorce (exocosme), ou bien qu'on les

32. L'impossibilité de ne pas être tenant à l'éternité d'être, la condition opposée d'une impossibilité d'être tient au temps nul d'être. L'ontologie néo-parménéidienne de SERVERINO Emanuele montre, de cela, un aspect éternel des étants, qui est autant rejeté par le matérialisme scientifique, que condamné par les magistères d'église.

entrevoit par l'intérieur (endocosme), nous avons toujours la possibilité de déduire des conditions opposées, les uns soutenant que le chemin monte, les autres à l'inverse qu'il descend. Cependant qu'au sens où ce qui est, est par des oppositions qui sont inhérentes au principe des relativités relationnelles, c'est précisément devant cette conditionnalité qu'on en vint à progressivement concevoir que l'existence antécède par son unité les indéfinis aspects d'être individué. Même l'existence, pour absolue, immanente, ou invariable qu'elle est dans sa plénitude insécable, ne s'oppose au néant, précisément que pour mentalement se la représenter. D'où sont les conditions conjoignant l'opposition entre les choses matérialisées saisies par les sens à l'exocosme, et les choses intelligées saisies par entendement à l'endocosme.

C'est dans cette disposition que l'ουσια platonicienne renvoie constamment aux compositions mixtes entre essence et substance, présence et absence, d'une manière sous-jacente à l'inévitable double aspect relationnel opposé du même, qui n'a pas d'existence en soi, mais à représenter les effets de relations circonstancielles relatives de faire être et avoir. Une métamorphie, qu'elle procède de intelligé ou du réalisé, renvoie au rapport d'un incorporel formant au corporel formé, par la rencontre processuelle entre la substance dépourvue de forme, à son imago dépourvu de substance, advenant comme usucapion et agnation de l'essence d'être. La circonstance conceptuelle est ontologiquement transposée du droit romain configurant des conditions d'appartenance, par lesquelles l'usucapion désigne ce qui appartient de façon ininterrompue à l'être, mais que l'on peut déclarer comme appartenance processuellement transmise par agnation, au sens de ce qui se retrouve en commun entre les être, autrement que par la substance, c'est-à-dire en posant ce qui est du fait des êtres dans une similarité au droit héréditaire entre générations d'étants.

L'être, incorporel au sens platonicien, existe. Les corps, qui sont à l'encontre phénoménologiquement corporalisés, paraissent exister parce qu'ils subsistent le temps de leur apparence en des variations d'état en tant que choses subsistantes. De même, la nature d'une chose est ce dont nous avons l'intelligence. Elle représente quelque chose subsistant par sa substantialisation aux variations de ce qui la

substrate. Et l'illusion de ce qui est par ce moyen –avoir un corps par la substance–, représente un genre covalent d'être, qu'on ne confond pas avec celui de l'être qui est quant à lui insécable par dissémination existentielle à lui communiquer son être.

C'est au besoin de répondre par cohérence ontologique à cette disposition que par la pensée, depuis la haute antiquité, des philosophes tiennent les existants d'un continuum divin cause de tous les êtres, comme les êtres sont cause de ce qui est de leur fait, que ce soit par l'imagination ou par des réalisations. En référence au principe de déterminisme donc, est déterminante l'essence par quoi les choses sont déterminées en des substances spécifiques des trois fondamentales contractuelles de faisabilité cosmique: les domaines des réalités physiques, psychiques et spirituelles. Au sens théologisé de PYTHAGORE à DAMASCIUS, ainsi que les variantes énoncées par d'autres penseurs en Chine et en Inde, les êtres ne peuvent être sans existence divine, et par suite les choses (tant matérielles, que mentales et spirituelles) ne furent pas sans les êtres à les faire être.

Disposition faisant que nous avons pu conclure, avec le chapitre précédent, que ce qui peut être, en tant que cela participe d'un devenir, participe de ce qui est existence-existante, comme ce qui ne peut être, qui par conséquent ne devient pas, dédevenant, participe à l'encontre de ce qui est existence-non-existante. Ces prémices du principe transformatif d'être, et d'avoir étant circonscrits, nous pouvons maintenant tenter d'en comprendre les continuums spécifiques, en tant qu'émanation d'espace, de temps, ainsi qu'en moyens d'expressions individuées au travers les tensio-actants véhiculant des énergies orientées (ce sont les forces physiques entre les corps, les efforts psychiques entre les mentalités et les luttes spirituelles entre les esprits).

4.16 LA DIMENSION SPATIOTEMPORELLE D'ÊTRE ET D'AVOIR, COMME ÉMANATION ENTRE L'EXISTENCE ÉTERNELLE ET L'INFINITÉ INCONDITIONNÉE

Émanation! Le terme peut choquer se trouvant ici placé. Il semble pourtant essentiel. C'est que, fidèle au principe de ne pas concevoir un effet sans cause, une propriété sans qu'un substrat y soit sous-

jacent (comme une qualité quelconque sans agent de qualification et une vertu sans qu'un esprit en soit la source), nous renonçons, en dernière analyse, à l'énoncement d'un prédicat considéré en soi.³³ On ne concevra conséquemment pas le continuum spatiotemporel sans référence à une catégorie d'étants et leurs acquisitions. Autrement dit, et ce sera toute la différence: **nous ne concevrons pas ce qui existe découlant d'un cadre spatiotemporel, mais les spécificités de ce cadre advenant en raison de continuums d'existence.**³⁴

En ce sens, les êtres seront considérés dans leurs limitations non seulement comme variant en temps et en espace, mais de plus, comme produisant leur finité depuis des relations spécifiques du continuum des relativités d'être, d'avoir et de faire. De même que, dans la complémentaire existentielle *in extenso*, l'unicité en existence n'apparaît pas seulement immuable, elle ne peut être aussi qu'infinie: elle **est** l'infini d'une façon inséparable de son absoluté.

De façon générale, définissant le continuum d'existence en raison de son contenu en existence, la conception des caractérisants de ces existats ressort logiquement d'un examen des différents rapports ensemblistes des contenus en existence des existants. Plus précisément, et spécifiquement à notre expérience d'être fini, relatif et variant, si, dans les catégories cardinales susceptibles de peupler la nature, le temps apparaît une coordonnée de la déixique de l'être, alors l'espace constitue la coordonnée de la déixique de son avoir.³⁵ Dans le sens où le temps apparaît des relations entre les êtres,

33. Rappelons encore que le caractère d'existence ne se prête pas à prédication. Cela fait le consensus des philosophes que le principe d'attribution ne trouve une application que dans une allocation à des états d'être, d'avoir, et de faire. En sorte que le concept d'existence, et son présupposé logique en des classes de espèces, antériorise bien, *de facto*, tout discours attributif aux êtres, aux choses et leurs activités relatives.

34. Lire à ce propos *Le temps existentiel*, 1943, de l'égyptien BADAWI ABDURRAHMAN. Il définit le temps comme le produit de l'existence, en sorte que la temporalité, à laquelle répond la finitude, s'inscrivant en interface à l'éternité qui représente l'infinitude du domaine, et son opposition catégoriellement privative, fait que la conscience du monde pose une quelconque expérience finie d'être comme tension phénoménique entre ce qui est et ce qui n'est pas.

35. Pour ne pas nommer Dieu, n'est-il pas remarquable que les juifs usent, depuis des millénaires, de qualificatifs dont l'un est: «le Lieu».

comme l'espace dans le rapport entre choses, on peut concevoir que tout rapport spatiotemporel représente la relation actante entre des êtres depuis des expansions en éléments d'avoir. Mais dans cette circonstance, l'idée qu'on a d'une chose considérée en elle-même est non spatiale, et celle qu'on a d'un être considéré en lui-même est foncièrement intemporelle. Ceci en raison de ce que c'est le principe d'action (l'action en tant que faire limité), qui est essentiellement assorti des limites temporelles d'être, ainsi que de limites en expansion d'avoir.³⁶ Cet énoncement intuitif formulé a priori servira de postulat aux concepts qui vont suivre. On y tiendra le rapport, avec: être = durée des expressions depuis des essences, et avoir = expansion du formé (les substances refermées sur elles-mêmes). En sorte que les durées d'être par les expansions d'avoir mesurent bien des variations d'être et d'avoir.

Nous chercherons conséquemment à concevoir le temps et l'espace dans les variations d'être et d'avoir, d'un point de vue fonctionnel, tel que ce qui devient et acquiert soit bien contractuel de la réalisation des réalités de l'Univers, et tel que ce qui se transforme, en tant qu'investissement en existence depuis des potentialités, ait bien pour matrice l'espace et pour travail d'enfantement le temporel, quand le principe des tensions spatiotemporelles a pour origine l'existence du continuum absolu, infini et immanent. Ce qui devient et acquiert, conditionnellement aux transferts endocosmiques, apparaît en effet ne pouvoir remplir son contrat que vis-à-vis de ce qui existe de manière non spatialisable et non temporalisable.

La notion de non-localisation événementielle, reconnue en physique quantique, commence de l'être chez les médecins urgentistes, en ce qu'ils ne peuvent ignorer le vécu des patients de retour d'une EMI: le temps et l'espace sont alors, d'expérience, des données relationnelles variables ne pouvant être absolues.

36. Il est si évident que le temps est fonction des modalités relationnelles d'être que J. T. FRASER, dans *The Genesis and Evolution of Time*, University of Massachusetts Press, 1982, propose de discriminer des formes de temporalité comme tenant au processus des devenir: atemporalité, prototemporalité, éotemporalité (pas encore de maintenant, ni passé, ni futur effectué, en tant que séquençement), biotemporalité (avec passé et présent), nootemporalité (avec passé, présent et futur), sociotemps ...

4.17 LA NOTION DE DURÉE DU POINT DE VUE DE L'ACTIVITÉ

Pour saisir plus aisément les inférences fonctionnelles du temps, j'utiliserai de la différence de signification entre deux applications de la notion de durée. Il est remarquable de constater le rapport significatif qui apparaît en effet inévitable depuis la discrimination entre :

- le **temps d'être avec un avoir**: plus le pouvoir d'être et la puissance d'avoir sont grands et plus la durée d'être avec un avoir apparaît conséquent;
- le **temps de faire (être et avoir)** *qui pose la condition inverse*: comme séquence en vue d'une fin, plus la puissance et le pouvoir agissant sont grands, et plus l'instance réalisatrice apparaît petite.

Ces conditions aux différences inversées en grandeur sont propices à porter un éclairage sur le sens du temps comme émanation d'être conjointement à un certain avoir, par rapport au temps impliqué comme délai de réalisation entre être et avoir. En physique, on a l'habitude de comprendre le temps comme la durée mesurant des transformations. Le temps est ici compté positivement. Ce qui fait que plus la durée d'effectuation est étendue, plus le temps mesuré sera déclaré positivement long. Il s'agit bien évidemment de durées qu'on discrimine comme **temps de faire être et avoir**. En métaphysique, c'est complémentirement l'inverse que l'on considère depuis le **temps d'être avec un certain avoir**.

L'usage de mêmes termes pour des signifiés hétérogènes n'est sans doute pas indifférent dans la mésentente notoire qui règne encore entre physiciens et métaphysiciens. Mais pour nous, dont le propos d'ordre métascientifique vise à coordonner les représentations de nos expériences extracéptives de la 'perception' scientifique, à l'expérience introceptive de l'entendement des métaphysiciens, nous ne nous étonnerons pas du constat d'opposition dans l'examen, selon des points de vue complémentaires, d'une même chose portée dans le périmètre de notre jugement. Ainsi examiné à distance depuis des afférences mentales d'inclusion, il paraît normal qu'une considération prise depuis la position extracéptive ne puisse que se trouver radicalement retournée, par rapport au

point de vue qui considère l'aspect des choses examinées depuis l'intériorité introceptive.

Nous pouvons dès l'abord postuler que ce qui est mesuré avec le temps physique **est précisément la négation du principe qu'on examine en métaphysique. Non pas que l'un des deux points de vue puisse être déclaré faux, mais bien parce que chacun considère des aspects opposés et complémentaires du même, qu'on mesure positivement en référence à la sphère d'appréhension depuis des points de vue opposés entre eux.** Ce qui fait que nous définirons en métascience le principe de la temporalisation des transformations, par la notion **de délai limitant l'acte** *durant l'instance réalisatrice*; dans le sens où ce délai résulte de limites en **pouvoir d'être causant, par une puissance causatrice d'avoir, que coordonnent les expressions d'un faire.** Avec cette disposition, la durée limitant l'effectué en chaque instance réalisatrice nous apparaît inversement proportionnelle aux facteurs limitant des pouvoirs d'être et des puissances d'avoir; facteurs limitant mettant en jeu le dimensionnement d'une durée de formation de quelque chose advenant dans le rapport inverse de la proportion des moyens. Ce qui pose bien la durée de réalisation comme émanation du temps d'être, quand l'espace est en raison d'un avoir coïncidant avec la notion de la puissance dans l'expansion réalisatrice; le défaut d'être et d'avoir (manquements et incomplétudes), ayant pour résultat direct la diminution proportionnelle des résultats du fait. Partant de cette proposition, il devient possible de circonscrire l'univers du discours sur un temps spécifique à l'instance performative de réalisation du Cosmos en considérant tout intermédiaire entre:

- la notion de durée du faire spécifique d'un temps d'être dans le continuum subabsolu, caractérisé en ce que l'instance, comme distance entre la potentialisation du projeté et la réalisation, est nulle;
- la durée du temps spécifique au chaos en interface entre l'infinité inconditionnée et l'Univers, comme complémentaire privative (par conséquent la partition privée de toute propriété, comme de toute qualification actante). Ce temps apparaît en tant que grandeur spécifique d'une durée indéfinie susceptible

de s'insérer entre la virtualité d'un quelconque projet et le principe de son hypothétique réalisation.

Cela en sorte qu'entre les pôles invariants que constituent l'infinité inconditionnée où rien n'est censé se produire, d'une part, et le pôle d'existence absolue en lequel tout est réputé productible sans condition limitante, de l'autre, puisse prendre place une indéfinité d'états finis insérant les temps non nuls des causes génératrices d'effets limités. En quel cas, on situe bien **la condition d'une possibilité de production limitée d'effets**, comme situation intermédiaire mixte entre les aléthiques des prédicats invariants de nécessité et de contingence.³⁷

Ces conditions apparaissent conformes à l'analyse sémiotique montrant que plus les êtres ont des compétences, et plus les instances insérées entre leurs relations d'être et les rapports de possession à leur environnement sont raccourcies, sans jamais cependant atteindre à l'instantanéité tenant au seul subabsolu. À l'encontre, moins l'être de performance a d'expérience de l'existence, et plus longue est la durée qui s'interpose, comme facteur limitant, entre ses possibles projets et les réalisations initialement potentialisées.

Ces conditions font que les durées de réalisation ne s'abolissent pas dans le continuum des relativités d'être, d'avoir et de faire. Le temps, comme émanation d'être est, à l'encontre des durées, une production positive dont l'effet le plus immédiat est de dimensionner les limites en pouvoir d'être. Remarquons que cette manière de considérer la fonction temporelle est déjà dans

37. Évoquons à propos l'axiomatique de KOLMOGOROV en ce qu'elle implique la notion de durée dans la théorie des processus stochastiques des probabilités. Depuis une modélisation probabiliste, tout événement discret a une probabilité comprise entre 0 (l'événement impossible) et 1 (l'événement certain). On dit que la probabilité est nulle pour un événement quelconque considéré à l'origine des temps. Elle est complémentaiement certaine étant considérée en un moment indéfiniment éloigné dans le futur. Mais ce moment peut n'être jamais actualisé (impossible à actualiser sur l'axe du temporalisé). Or tout événement, qu'il soit dû au hasard des circonstances (causalement soumis à fortuité) ou qu'il soit attendu (étant alors complémentaiement causalement qualifié), exige pour sa production un enchaînement de circonstances préalables, et, donc, aussi le premier événement situé à l'origine du temporalisé. On en déduit que le continuum d'existence est étranger aux limites temporelles en exprimant la modalité du certain en référence aux événements de ce qui est actualisable; en tant qu'il s'agit du pôle vers lequel tendent les progressions répendant à la modalité de possibilité.

l'inconscient collectif de différentes ethnies. Certains ne cherchent-ils pas, par le moyen de la magie, à **court-circuiter le délai naturel** de ce qui est encore si éloigné de l'évolution actualisée de l'humanité? Par ailleurs, des croyants n'espèrent-ils pas depuis leurs prières **des effets abolissant le temporalisé**, et les miracles ne représentent-ils pas, de fait, le recours à des instances phénoménologiques réduites à leur quasi instantanéité, ce que l'on conçoit comme possibilité dès lors qu'on les transpose dans les moyens d'une surnature? Les effets susceptibles de transcender la nature humaine se caractérisent, précisément, par un processus réalisateur censé mieux s'émanciper de ce produit limitant que représentent les durées de réalisation.

Remarquons encore la diminution des effets limitatifs dans le temps en fonction de la hiérarchie entre strates réalisés. Par exemple, dans les faits humains, ce qui est affecté de la plus grande lenteur concerne les activités propriatives du corps. Une action mentale présente déjà plus de rapidité dans les relations qualificatives, en ce sens que la célérité du processus qualificatif, dans une instance projective, est meilleure que celle du processus de réalisation matérielle. Enfin le séquençement spécifique des faits de l'esprit, tels que ceux qui sont afférents aux activités volitives et décidatrices, semblent, quant à eux, quasi émancipés de délais d'exécution. Le délai d'une décision reste en effet quasi nul dès lors que le décisionnel échappe au dilemmique.³⁸

Entre le temps de faire – que ce temps soit concrétisé par des mouvements du corporel, du mental, ou de l'esprit, en attente d'un résultat –, et le temps d'être, examinons quelques données à pouvoir discriminer le propos. Par hypothèse l'être spécifique du continuum des finités et des relativités, advenant contractuellement d'une expérience se surajoutant au préalablement donné en existence, se

38. Jean PIAGET, *Psychologie*, encyclopédie de la Pléiade, page 388, écrit à ce propos: «une action psychologique se déroule, en effet, dans le temps: le recours aux moyens, par exemple, est forcément antérieur à l'arrivée au but. Une liaison logique est par contre indépendante du temps: les prémisses d'un raisonnement entraînant de façon immédiate ou extemporanée leur conclusion [...]». Notons que si l'extemporanéité désigne ici ce qui est non préparé par préméditation, en tant que présence d'esprit permettant de trouver dans l'instant la juste réponse qui convient aux sollicitations du moment, il manque à l'évidence bien d'autres termes appropriés à discriminer les notions relatives à la moindre étude structurelle de la temporalisation d'effectuation en différents niveaux de réalité.

pose symétriquement au faire, en tant que contractualité d'un être-fait, comme surcroît d'être soumis au principe de variation d'état dans la modalité de progression. En définitive, cela concerne la mesure d'un vouloir-faire, par un savoir-faire et un pouvoir-faire, proportionnelle à la puissance des moyens (l'avoir), par le pouvoir d'être. Et la notion de mouvement tenant à l'acte de faire, DESCARTES l'aperçut clairement, ne concerne que le localisable, la localisation fut-elle étendue aux insondables distances astronomiques du Cosmos. En sortes que spécifiquement au continuum complémentaire d'une continuité absolue, immanente et infinie, la notion de mouvement est incompatible, tout comme l'est la notion d'activité de cause à effet.

La durée d'une action reste inversement proportionnelle au pouvoir d'être, puisque insérée comme facteur limitatif d'action depuis un délai advenant entre le décidé et l'exécuté, alors qu'à l'encontre, le temps d'être apparaît, quant à lui, bien proportionnel au pouvoir d'être.

Pour mieux saisir encore cette disposition montrant, encore une fois, les deux aspects du même, notons avec ' α ' chacune des instances de notre expérience de l'existence. On conçoit que les instances, $\{\alpha_1, \alpha_2, \alpha_3, \dots\}$, totalisent de telles instances en sorte que, même indéfiniment poursuivie, cette totalité qu'on nommera ' β ' reste délimitée par son bornage. Aussi le temps d'expérience de l'existence a une origine temporelle, mais pas de terme. **Ce qui peut avoir un terme est l'instance des performances épuisant des potentialités de perfectionnement, mais pas la suite compétente, en ce qu'elle est réputée perdurer indéfiniment, conjointement à l'existence se trouvant investie dans l'être-fait.** Notons par ' t ' cette suite indéfinie du temporalisé, et par ' Ω ' l'indéfinition en expérience du futur. Nous avons alors la relation d'appartenance:

$$t = \{\alpha\} \subset \beta \subset \Omega, \text{ impliquant que } \{\alpha\} \subset \beta \subset \Omega.$$

Les fonctions des activités passées sont des éléments conditionnels aux déterminations en des contenus de l'avenir. Les choses du temps d'être partent d'une origine, mais participent sans fin du déploiement de la réalité; cependant que la suite temporelle ayant

une origine, mais pas de fin, avec $\{t_0, t_1, t_2, t_3, \dots, t_{n+1}, \dots\}$ représente une catégorie de temps événementiel indéfini, à l'intérieur de l'ubiquitaire éternité. D'où l'on démontre que le temps de réalisation dépend du pouvoir temporel d'être, comme ce temps d'être dépend de l'intemporalité de l'existé. Par le détail, on peut en effet montrer que toute instance bornée s'instaure en tant que partie douée de propriétés incluses dans le perpétuel; non pas en raison de ce que le concept d'éternité désigne une durée sans origine, mais à cause de ce que le temps qui s'écoule, même indéfiniment prolongé, reste en deçà du transfini spécifique de la perpétuité; ce qui pose la **condition limitante du perpétuel tenant au principe de successivité, et force son inclusion dans l'éternité**.

Plus avant, on pourra voir que ce qui distingue avantagement le concept d'éternité est qu'il surdétermine le concept de perpétuité, comme **présence ubiquitaire d'être immanent en existence**, à laquelle tient le statut de faire subsumant le principe d'une durée nulle insérée entre l'intention et la réalisation correspondante. Dans l'immédiat, développons les catégories du temporel. Depuis l'application de la théorie des ensembles, nous pouvons voir que l'ensemble des temporalités d'être, auquel est ajouté l'ensemble des potentialités d'être, représente seulement une catégorie limitée du pouvoir d'être, non pas seulement distincte du principe d'ubiquité du temps tenant à l'absolu dans le continuum d'éternité, mais encore d'un temps sans origine et sans fin de la successivité durative spécifique des étants perpétuels du continuum subabsolu intermédiaire (le parfait par constitution intemporellement originelle, en contradiction au perfectionné réputé avoir temporellement épuisé ses potentialités de réalisation).

Du fait du principe d'hystérésis s'instaurant en référence à l'espace-temps, et la complémentaire du spatiotemporellement délimitable, l'univers des pluralités limitées, relatives et variatives de faire être, et avoir, ne peut qu'advenir étant indéfiniment incomplet par rapport au continuum d'une existence absolue, sa source pour être. Mais en référence au continuum d'unicité absolue d'une existence infinie et immanente allant avec l'ubiquité du temporel dans l'éternité, l'Univers est intemporellement *in extenso*. En dernière analyse du principe d'hystérésis, il faut avoir à la pensée l'aspect

d'un présent conjoignant ce qui est pour toujours à ce qui toujours devient. Il s'agit de deux aspects distincts du temps susceptibles de parallélisme local: la performance d'être passant par un devenir, et la compétence d'être, sa continuité pour avoir investi l'antériorité existentielle du donné à devenir.

Autrement dit, l'éternité remplit vis-à-vis du temporel un rôle semblable à ce que l'infinité vis-à-vis du limité en espace. Quelque puisse être la dimension temporelle ajoutée ou retirée à l'éternité, cela ne modifie pas d'un iota son contenu. L'ubiquité dans l'éternité par rapport à la linéarité dans la perpétuité représente encore une analogie aux équations spatiales (espace à une dimension du linéaire, à deux pour les surfaces, ou à trois dimensions pour les volumes). L'infime, en rapport à l'immense, concerne ce qui manifeste des expansions spatiales. C'est de même qu'entre origine et finalité se manifestent des instances temporelles. L'intemporalité (opposition aux successions duratives spécifiques du temporalisé) représente le statut convenant au chaos, dont l'atemporalité, pour être étrangère au temps qui passe, convient semblablement à l'Infinité inconditionnée, comme l'aspécialité représente la spécificité de l'Absolu, tandis que le non spatial apparaît spécifique du subabsolu, depuis le prédicat de transfiguration. **Il importe toutefois de ne pas perdre de vue que cette disposition est posée en rapport à la dichotomie du fonctionnement mental. Depuis l'application multi-ordinale aux sémanticités, l'absoluité est dans l'infini sous forme contingente, comme l'infinité ne peut se poser qu'en rapport à l'absolu, de même à n'être pas dicible, vis-à-vis d'une non-conditionnalité existentielle.**

On se trouve ainsi fondé à examiner ce que voici: le cinétisme temporel advient dans le subabsolu comme animation libre de forces, efforts et luttes, par rapport à la dynamique expansive dans l'espace-temps cosmique. Aussi est-ce intensivement à l'endocosme que le devenir émancipe de l'espace l'être devenant, même si la substantialisation de sa chronogenèse, passant par l'organisation substrative, implique l'espace.

On ne peut faire autrement que de tenir l'éternité d'être existant de l'Être éternel, comme la temporalité un produit d'être de l'être temporel. Si l'on donnait au temps et à l'espace une existence

indépendante, on ferait qu'elle antécède leurs contenus. L'être est maître du temps. Il n'en finit pas de constater son effet comme suite de moments, et sa durée depuis l'effectué en expansion spatiale. Dans le carré:

durée	instantanéité
le simultané	le différé

on a la durée d'être (ce qui ne peut pas ne pas être), l'instantanéité propre à définir le non-être, la possibilité d'être plusieurs simultanément, et son impossibilité par présence différée dans le temps relationnel (si la proximité spatiotemporelle décide des occasions dans la modalité de possibilité, et qu'à l'inverse, l'éloignement dans le temps, ou dans l'espace, est la marque de la modalité d'impossibilité).

Un peu d'histoire pour montrer l'évolution des idées à propos du temps en différentes sociétés. La perception du temps fut dans l'antiquité particulière à l'attente de repères cycliques. Les grandes civilisations de l'antiquité crurent en un retour perpétuel du cycle des choses, auquel tenait la répétition des événements. D'où les calendriers et la combinaison de cycles de plus en plus vastes inscrits dans le mode du fixisme cosmologique, qui transparaissent dans les chronologies hindoue, aztèque, chinoise et égyptienne. Vraisemblablement, la conception linéaire du temporalisé, en référence aux événements de l'Univers, n'apparaît que plus tardivement. Quel en a pu être le mécanisme déclencheur? Il semble que ce soit la notion de parousie, de fin des temps, conjointe de l'idée de création du monde, qui conduisit au concept d'une continuité linéaire du temporel.

Bien sûr les cycles sont toujours aussi évidents à représenter une organisation séquentielle de l'effectué: croissance et corruption entre naissance et mort. Avec le rythme des saisons, nous mémorisons des travaux répétitifs. Ce qui entraîne que, tout comme dans l'espace où l'inertie est responsable de la conservation en l'état de l'acquis, cette répétition cyclique de certains événements dans le temps stigmatise une maintenance du devenu par le biais des traditions. Une conséquence est évidente. Répéter le même, au rythme des enfermements traditionnels, satellise le

demeurant à n'être plus en devenir. La durée indéfinie, perpétuelle, accordée au cyclique, ne reconnaît pas la temporalisation linéaire en tant que transformatrice entre une origine et une finalisation, et conséquemment pas une instance processuelle de réalisation. Le monde fut créé fini, il ne peut que se corrompre. La linéarité du temps est spécifique d'un nouveau concept, celui disant que tout varie dans le Cosmos, même très lentement, à ne pouvoir en avoir la perception objective. Le concept de linéarité temporelle avec évolution orientée est sous dépendance de l'appréhension d'un continuum complémentaire d'éternité dans lequel l'existence est nécessairement *in extenso*, quand certaines choses seulement peuvent advenir et être le long de l'écoulement temporel. Ce qui dure un temps ne peut être que par rapport à ce qui existe depuis toujours. Comme les polarités du même, les deux termes sont indissolublement reliés.

Hors l'intersection du présent s'insérant entre passé et avenir, la temporalité est chose abstraite dont on prend conscience en mémorisant l'enchaînement des durées successives spécifiques de réalisations progressives. En pratique, on vise un éloignement dans le temps, comme on le fait dans l'espace, en prenant pour référence le centre et la mesure du visé depuis toute actualisation vécue. C'est ce qui conforte le principe de localisation. D'où l'émergence d'une théorie issue des modes verbaux s'appliquant aux réalisations progressives, et qui représente une sorte de dioptrique de l'intellectuellement visé, selon Gustave GUILLAUME.³⁹ Et c'est cette disposition qui semble à notre époque ouvrir les mentalités sur la conception d'un temps particulier, tangible en raison du champ de la spiritualité, en ce qu'il est contractuel de la physique de l'espace, c'est-à-dire réellement dynamique à surdéterminer ce qu'on examine du seul point de vue spatiotemporel à pouvoir rendre compte de la phénoménologie. Ce point de vue surdéterminatif transparait de certaines conjugaisons. Par exemple le degré d'intensification à s'exprimer en français entre l'imparfait défini et le parfait défini, ou le futur grec (un futur qui arrive au présent, **l'aoriste représentant une conséquence du mouvement au**

39. Gustave GUILLAUME, *Temps et verbe, théorie des aspects, des modes et des temps*, Librairie Honoré Champion, Paris, 1993.

présent depuis l'afférent du futur au passé), par rapport au futur latin (**le futur efférent comme conséquence de la translation du présent du passé au futur**).⁴⁰ Cette disposition fait qu'en grec le passé se conçoit comme réel-réalisé, et le futur, comme potentialité du réalisable depuis toute position relative du présent intersectif entre passé et futur. Il est évident que depuis une origine factuelle nous apercevons un futur étendu à toutes époques réalisatrices, comme depuis sa finalisation, un passé peut s'étendre aux mêmes époques, lorsque l'instance de réalisation est achevée. Il s'agit conséquemment du même, mais que rend différemment l'aperçu en référence de 'points de vue' opposés. C'est à établir une perspective échappant à ce qui est rétrospectif dans un sens et prospectif dans l'autre; condition du mixte situant notre expérience entre des apostériorités et des apriorités dans le contexte intellectuel des surdéterminations ce qui devient et acquiert. Comme depuis le futur afférent, on appréhende ce qui arrive du futur à investir le présent, quand, depuis le futur efférent, c'est à l'encontre la translation du présent au futur qui est appréhendé, on a le moyen de distinguer depuis toute position intermédiaire entre:

- ce qui n'a pas été et sera (ou ne sera pas);
- ce qui a été et continuera d'être (ou ne sera plus).

Il adviendra progressivement que la pensée spéculative accèdera à la continuité causative allant du présent au futur, aussi bien qu'à la préséance du futur sur le présent. C'est une condition à faire que le contenu du cadre spatiotemporel, qui assure la succession des avatars phénoménologiques (point de vue géocentrique de contractualité physico-psychique), soit conjoint des potentialisés existentielles du contenant sur l'encours des réalisations métamorphiques (c'est alors le point de vue héliocentrique qui prime, comme contractualité psychospirituelle d'effectuation).

Notons que la disposition spécifique du temporel examiné depuis le centre et la mesure de soi dans le présent de l'actualisé, comme avec le présent mémorisé (il est distinct), a la particularité d'étrécir le temps d'être et les circonstances d'avoir du vu à distance, au fur

40. Cf. même auteur et même éditeur: *L'architectonique du temps dans les langues classiques*.

et à mesure de l'éloignement du point de vue localisé au présent en direction de l'illimitation temporelle. Prolongé dans le passé et dans l'avenir tout en restant épacentré sur un quelconque présent qui en grossit la proximité, ce temps est conséquemment indéfini dans le passé, comme dans l'avenir, en rapport à l'adimensionnalité de l'illimitation temporelle.

Pour autant que je le sache, c'est avec la description du temps conçu dans la doctrine des soufis qu'on trouve le mieux exploité une compréhension extensive des **classes de dimensionnement** du temporel.⁴¹ Je citerai afin d'étayer ce propos, autant que pour la satisfaction des esthètes, le persan BAHAO'LLAH: «[...] Les voyageurs des jardins de la connaissance (ces jardins sont plus avant individuellement décrits comme le lieu de l'une des sept vallées spécifiques des statuts d'être), eux, voient la fin dans le commencement: ils voient la paix dans la guerre et la douceur dans la violence. Telle est la condition de ceux qui sont dans cette vallée. Quant à ceux qui sont dans les vallées supérieures, ils ne font aucune distinction entre le commencement et la fin, considérant qu'il n'y a ni commencement ni fin. Quant à ceux des éternelles cités aux jardins verdoyants, ils méprisent les commencements et sont brouillés avec les fins, car, aussi rapides que l'éclair, ils ont dépassé le royaume des noms et des qualifications, habitant à l'ombre de l'essence divine.» N'est-il pas remarquable que des philosophes de culture persane discriminent, déjà depuis plusieurs siècles, les quatre catégories de temporalités, que sont:

- **zaman**, ce qui a un commencement et une fin, avec la temporalité spécifique des apparences d'être, mais sans devenir finalisable, au travers les transformations métamorphiques sans cesse changeantes de la réalité en cours de réalisation;
- **dahr**, ce qui, devenant, a bien une origine, mais dont on ne peut ni voir ni concevoir la fin, en ce que ce devenir est susceptible d'atteindre une finalité d'être à l'Univers;
- **sarmad**, le temps spécifique des existés dans le temps du monde depuis le continuum subabsolu, donc sans origine, mais dont on conçoit la fin;

41. C'est en effet d'une manière plus restrictive que les philosophes médiévaux occidentaux discriminaient la durée *a parte ante* (sans origine), d'une durée *a parte post* (sans fin).

- **azal**, enfin, le temps qui appartient à l'univers subabsolu, n'ayant temporellement ni commencement, ni terme.

Ces quatre temps constituent l'exhaustion des catégories du temporalisé. Ce sont donc les quatre classes de durée du temps relatif au principe de successivité dans le caractère d'être fini, étant à durer indéfiniment dans le passé, comme dans le futur. On y considère la dimension d'un quantum de présence étendu au passé ainsi qu'au futur; et cela de la façon exhaustive qu'on peut représenter dans son carré sémiotique avec la figure 4.16.



Fig. 4.16 Les 4 classes de durée dans la modalité d'être de manière finie.

Dans le caractère d'existence limitée à des successions dans le temps, l'exhaustion des rapports qui précèdent se limite, semble-t-il, aux quatre cas de figure connus qui viennent d'être rappelés. Précisons-les, étant rapportés sur l'axe [antériorité, actualité, postériorité] formant un système cohérent des chronotypes afférents au prédicat de temporalisation.

$\infty \text{---} | \rightarrow \infty$ le **azaléité**, comme capacité d'un nombre illimité d'antécédents et illimité de succédants.

$\infty \text{---} | \rightarrow t_n$ le **sarmadéité**, avec un nombre illimité d'antécédents et limité de succédants.

$t_\emptyset \text{---} | \rightarrow \infty$ le **dahréité**, antécédents limités et succédants illimités.

$t_\emptyset \text{---} | \rightarrow t_n$ le **zamanéité**, antécédents et succédants également limités.

4.18 LE PRÉSENT DE LA VARIATION D'ÊTRE, ET L'ÉTERNEL PRÉSENT D'IMMANENCE

Notons que les termes qu'on vient de voir sont apposés, en tant que concepts traduisant des écarts du relationnel des relations relatives, en rapport à la complexité intellectuelle du locuteur. Ce qui fait que les concepts évoluant d'une époque à l'autre pour une

même culture, autant qu'entre les cultures, les significations des termes à propos du temporel peuvent varier selon les auteurs. Par exemple, Ibn SINA distingua *dahr* de *sarmad* à partir du grec $\alpha\omega\nu$ (éternité, comme ubiquité du temporalisé) et $\alpha\iota\delta\iota\omicron\varsigma$ (perpétuité, longueur indéfinie du temps temporalisé). Ce qui fait que pour lui *zaman* représente le continuum de l'être dont l'existence est actualisée **dans** le temporalisé depuis des antériorités et des postériorités, tandis que *dahr* représente celui de l'étant dont l'existence est continument **avec** les discontinuités d'advenir dans le temps.⁴² Aussi *sarmad* est à identifier le milieu des êtres dont la persistance ne se conçoit pas depuis la successivité, étant avec et non pas dans le temporalisé, comme négation absolue (ou inconditionnelle) du prédicat de variation; *dahr* faisant par contraste référence au rapport entre maintenance et instabilité, quand *sarmad* **marque la coexistence simultanée de l'invariant et du variant.**

À y regarder superficiellement, la plus étendue des quatre catégories du temporel examinées plus haut, celle d'une occupation temporelle sans commencement ni fin, se trouve limitée à une indéfinité de successions dans le temps. Quoique cette catégorie représente une durée illimitée, elle n'est pas concernée par le statut d'ubiquité du temporalisé, qui est exister simultanément en au moins deux instances de la flèche du temporel, de la même façon que l'on conçoit que quelque chose puisse se situer simultanément, par ubiquité, en plusieurs endroits de l'espace. Il apparaît donc que, pour améliorer notre compréhension d'une plénitude dans le principe, il nous faut circonscrire ce temps là – le temps comme produit de **ce qui est**, et non pas l'inverse. Ainsi que déjà dit, généralement on s'en tient au constat réducteur de ce que le temps accompagne ce qui est et ce qui a (étant et ayant par relation à son altérité et de façon limitée). Tenant cela, on tient aussi pour conforme l'habitude d'exprimer un élément de la temporalité sous deux formes:

42. Il est remarquable que les gnostiques désignèrent les éons, terme dérivé de $\alpha\omega\nu$, comme la puissance d'être dans le monde (dans le temps relatif) émanant directement de l'existentielle éternité de Dieu.

- comme éloignement entre deux états de la même individuation, depuis le rapport d'équivalence /différence de la sorte réflexive;
- comme éloignement entre plusieurs individuations, depuis le rapport d'équivalence /différence des sortes soit symétrique, soit transitive.

De manière moins restrictive, nous pourrions définir le principe de temporalité comme le produit de l'existant communiquant à l'être d'un devenir, ou à l'étant d'un devenu, une quantité finie d'existence individuée. Mais quel pourrait alors s'en trouver la source? Car intuitivement, ainsi qu'on l'a rappelé plus haut, il ne semble pas aisé de se représenter le principe du temps aséitiquement en soi, sans qu'il ait une cause concrète: elle peut être abaléitique (à cause d'un autre), sinon perséitique (pour cause de soi). Dire que le temps résulte ou se trouve causé par principe en toute transformation, apparaît insuffisant, s'il reste possible d'évoquer la réalisation d'une transformation instantanée (dans laquelle la durée susceptible de s'opposer à la production d'effets limitatifs est nulle). Le présupposé du temps posé comme effet sans cause représente une solution de facilité semblable à celle qui consiste à poser l'existence de l'art en soi, indépendante des événements relevant de l'artiste, une science en soi sans besoin de chercheurs, ou encore à discourir de la religion sans le moindre religieux à s'en trouver l'agent. Ayant décidé de ne pas recourir au paradigme moderne de la génération spontanée depuis rien, nous dirons qu'**il semble qu'on ne puisse, de même dans une égale cohérence, poser le temps en soi indépendamment de la puissance d'être dans l'existé.**

Nous devons alors considérer la temporalité depuis cet aspect comme une quantité finie (bornable) de temps conséquente ou 'produite' par la présence même de l'étant. C'est de cette disposition que vient la possibilité de considérer deux états du temps: celui correspondant aux états abaléitiques d'être (temps de relation), et celui accompagnant le statut aséitique de l'existant. Dans le premier cas on conçoit l'être par rapport à des conditions d'être. C'est le temps qui est **produit** comme pouvoir relatif d'être à l'altérité. Tandis que dans le second cas, c'est l'existant qui, inconditionné, a capacité omnipotente d'être. En sorte que l'aspect de ce temps non relatif puisse se concevoir étant complémentirement distinct du

temps phénoménologique. Le temps d'une omnipotence d'être, avancé comme effet du statut d'existence aséitique, apparaît complémentirement **monochrome**, c'est-à-dire constitué d'une unique présence éternelle tout au long de l'axe de la temporalité des multiplicités limitées d'être. C'est la présence existentielle ubiquitaire à toute actualisation particulière aux interrelations d'être et d'avoir dans la temporalité indéfiniment reconductible.

On conçoit que ce soit de cette disposition qu'arrive **la fonction de délimiter des distances entre ce qui est projeté (patterns et archétypes), puis potentialisé (tensorialisation spatiotemporelle), ensuite généré (avec les êtres), et enfin réalisé (avec les choses)**. Toutes conditions s'insèrent alors dans l'interface entre un éloignement indéfini s'instaurant entre des instances réalisatrices arrivant depuis la simultanéité du projeté au réalisé d'une omnipotence d'être pour cause d'existence absolue, et la perpétuité de la condition inverse accordée au milieu inconditionnellement réactif d'une existence-non-existante, ayant un pouvoir nul d'être. Trois cas de figure sont alors à discriminer :

- celui de l'Infinité inconditionnée, infiniment contenante, mais en laquelle rien n'est en relation;
- celui du continuum absolu, en lequel simultanément tout 'est', c'est-à-dire inconditionnellement;
- celui de l'Univers en interface aux deux sortes invariantes, et en lequel certaines choses préalablement potentialisées se réalisent par relation dans le principe de relativité, opportunément à des occasions, tel que certaines autres, opposées, ne peuvent l'être pour cause de non-proximité temporelle (absence de simultanéité dans un même présent), ou spatiale (éloignement des localisations dans l'espace pour un même moment). En sorte que ce qui arrive de façon stochastique, en tant que rencontre accidentelle due au hasard, s'établisse comme le moyen-terme entre le voulu et le non potentialisé.

On remarque que, durant l'instance performative passant par les métamorphoses d'être et d'avoir, des propriétés sont spécifiques du principe de transformation particulier à l'instance performative de l'univers –le mixte entre causes avec effets attendus selon le voulu

et causes à effets stochastiques selon les dynamiques livrées au hasard dans tout milieu à entropie finie—, quand d'autres le sont de relations spécifiques du présupposé de compétence.⁴³ Pour contrepartie nous pouvons concevoir que le temps absolu d'être possède également des propriétés spécifiques. Dans le but de nous préparer au discernement des différences, recourons, tout d'abord, à une analogie censée rendre compte de telles différences.

Imaginons des êtres actualisés entre un certain passé en vue d'un certain futur, comme s'ils étaient embarqués à descendre un cours d'eau. Tout le long de ce cours d'eau, 'être' équivaut aux contenus des esquifs, et les événements, à ce qui est vu des rives se déplaçant par rapport aux références locales des embarcations. Pour peu que les observateurs embarqués aient des présupposés physiquement positivistes, ils tiendront que seul doit être tenu pour vrai l'actualisation du paysage local, celui-là même qui est accessible à l'expérience pour raison de proximité. Pour eux, certaines des choses en amont du point de vue considéré n'existent conséquemment plus en appartenant au passé, quand certaines autres n'existent pas encore, appartenant encore au futur. Ainsi embarqués, nous pouvons nous représenter mentalement d'autres êtres en amont, ceux du passé confrontés à des actualisations différentes, et, de même, nous projeter à une certaine distance dans l'avenir en considérant ce qui peut être en aval. Situation nouménalisée qui surajoute le réalisé et le réalisable à ce qui est tenu pour matériellement tangible pour cause d'être à portée phénoméniquement opératoire. Cette disposition peut être évidemment reconduite à l'identique en n'importe quelle position de l'écoulement des berges nous apparaissant dynamique du point de vue d'un esquif emporté par le 'fleuve' du temps.

43. Référence à l'analogie montrant que l'état de construction de ce qui devient bateau ou voiture peuvent recevoir des attributions performatives créditées en commun (activité de meulage, de soudure, de mise en forme, etc.) autres que les attributs déclarés en référence de leur achèvement, puisqu'il s'agit dès lors de compétences propres distinguant, certes, des différences de locomotion, mais plus particulièrement telle voiture, ou tel bateau. Cela dit en sorte que ce soit bien le contenu d'un continuum de compétence qui reçoive des attributions contractuelles de son promoteur absolu, distinctes de celles qui vont avec la présente instance performative d'acquisition depuis des transformations métamorphiques.

Ceci étant d'**un observateur fini et relatif**, imaginons le point de vue d'**un observateur transfini et subabsolu** qui se tiendrait hors le principe de temporalisation spécifique du processus de progression. Dans l'analogie à rendre compte de sa surnature immanente et invariative, on le considèrera conséquemment étant fixe très au-dessus du cours d'eau, de façon qu'il puisse englober d'un seul regard la totalité des méandres qui, vus d'en bas, nous apparaissent comme étant successifs. Cet observateur existe bien depuis l'origine jusqu'à la fin des temps de l'écoulement du temporalisé en des devenirs, mais, n'étant en rien lié à un quelconque devenir, il considère de son point de vue que tous les états successifs des transformations métamorphiques temporalisées ont une égale tangibilité depuis sa position embrassant simultanément la totalité des instances successives. **Tous les objets riverains, ainsi que tous les êtres en devenir, lui apparaissent également 'existants'**.

L'observateur lié au continuum de la relativité des choses s'écoulant entre un passé et un avenir n'a, quant à lui, le moyen de palier les limites de son vécu, qu'en se souvenant de ce qui est en amont, et en essayant d'être le plus clairvoyant qu'il lui soit possible vis-à-vis de ce qui se trouve en aval. Liés que nous sommes à l'évolution, il apparait fondamental de reconnaître que la portée du jugement que nous portons sur la réalité, si nous limitons celle-ci à ce qui se trouve à portée opératoire, ne peut être de cela que quasi insignifiante. La raison, cet organe de vision intellectuelle, compense, en quelque sorte, le manque d'expérience panoramique directe, particulière à l'être parfait par constitution, ou ayant épuisé ses potentialités de perfectionnement. Cependant, nous avons à considérer plus encore que l'écoulement du temps ainsi qu'un tout, car si l'existant subabsolu et transfini peut embrasser d'un seul regard l'ensemble du temporalisé et comprendre ainsi d'expérience la génération complète des subsistants de l'Univers en cours d'être, il reste de même limité, n'étant ni infini, ni absolu: son ubiquité du temps se limite à l'instance de réalisation performative de l'Univers (il n'a pas de plus l'expérience directe de l'existence en deçà de la source et par delà l'estuaire du temps qui passe en vue du processus réalisant le Cosmos).

Évoquons une autre analogie afin de faciliter encore notre représentation d'une inclusion des temporalités tenant aux relativités d'être contenues dans un temps d'être subabsolu. Nous pouvons imaginer que la séquence des événements de l'Univers, épuisant ses potentialités de réalisation, soit filmée. Nous avons alors deux moyens pour considérer 'la réalité' de cet événement-là: soit visionner successivement les vues du film, soit juxtaposer sous un seul regard l'ensemble des vues fixes composant le film. Mais ceci étant considéré, il nous faut encore saisir que ce panorama ne représente qu'un unique film: ce n'est pas encore l'Univers des univers!⁴⁴

Maintenant que ces analogies ont été présentées à soutenir nos concepts, examinons ce que peut être un ensemble cohérent de classes d'existence. Pour ne pas alourdir inutilement cette étude, et en raison de ce que les résultats restent covariants à la méthode dont j'ai déjà largement usé, je n'en développerai pas les opérations. En fait, préférant comprendre plutôt que me contenter d'exposer des faits, je choisis plus particulièrement de présenter des relations de subordination du perçu à l'aperçu depuis la raison appliquée à l'examen des répartitions, induites par la théorie des ensembles entre vide et plénitude, dans la récurrence des distributions significantes de ce qu'on examine. Ainsi que déjà dit, la méthode se justifie de ce qu'on ne saurait aborder un fondement spéculé du propos que par construction cohérente partant d'une plénitude en existence, et non pas de sa privation.

Dans un surensemble constitué d'une exhaustion des propriétés du temps noté T_H , nous distinguerons premier un temps absolu et immanent T_A , dont la complémentaire dans H est $C_H T_A$, ce qui

44. C'est, peut-être, ce qui distingue l'éternité vue comme perpétuité (présence actualisable sans origine autant que sans fin), de l'éternité des éternités (en tant qu'ubiquité du temporalisé), au travers les écritures rabbiniques du judaïsme. Pour montrer la richesse du patrimoine culturel à cet égard, il suffit de citer une évocation de cette disposition qu'on trouve dans *II Hénoch LXV*: «[...] L'Éternel établit le temps de la création, et après cela il fit sa création visible et invisible [...] Alors l'Éternel délivra le temps à cause de l'homme et le divisa en moments afin que l'homme médite les changements [...] Mais quand s'achèvera toute création et que l'homme ira au grand jugement, alors le temporel périra et il n'y aura plus d'années, ni mois ni jours et heures qu'on puisse décompter: seul restera le grand temps. Et tous les justes s'uniront au grand temps tandis que le grand temps s'unira aux justes, et ils seront éternels.»

suppose vide l'intersection notée ' \emptyset '. Les premiers modes temporels en interface déprimés du continuum absolu d'être et distingués depuis des propriétés spécifiques du principe de durée, ajoutent cinq classes contenantes aux deux premières que sont ' T_A ' et ' $\mathbb{C}_H T_A$ '. Remarquons que les trois classes de temps que sont T_A , $\mathbb{C}_H T_A$, et leur interface $T_{\bar{A}^*A}$, représentent les continums dont les contenus en existence ne se prêtent pas à variation. Autrement dit, quelles que soient les opérations et les opérateurs proposés, leur contenus respectifs restent continus ($T_{\bar{A}^*A}$), absolus (T_A) et infinis ($\mathbb{C}_H T_A$). Seules sont relatives et bornées les modalités intermédiaires qui, en raison même de leurs incomplétudes, se prêtent à complémentation temporalisée indéfiniment poursuivable de contenus discrets (discontinus). Compte tenu des significations précédemment élaborées, on peut ébaucher une représentation des classes du temps depuis des spécificités propres à se compléter entre elles de la façon que voici :

- Le temps de l'ubiquitaire **éternité** T_∞ (ubiquité représentative de l'existence absolue), se pose comme effet du statut aséitique d'être et se caractérise, comme image en rapport à notre continuum, par un délai nul entre le voulu et le réalisé. D'où le concept d'omniprésence par plénitude ubiquitaire d'exister en tout temps, ainsi que d'omnipotentialité depuis une façon immanente d'être spécifique de l'ultrasistence, par rapport aux êtres de la succession indéfinie des moments présents successifs, entraînant la temporalisation en subsistence et des potentialités limitées.
- Le temps **transtemporel** d'être $t_{\infty \rightarrow \infty}$ sans origine et sans fin, dont la plénitude réalisatrice, étant inatteignable, est également illimitée, mais dans le mixte constitué de l'intemporel et du temporel. C'est celui de l'univers postfinalitaire (le plérôme), comme expression de : $\{\infty \rightarrow t_n\} \cup \{t_\emptyset \rightarrow \infty\} = \infty \rightarrow \infty$.
- En ce continuum peut se trouver vécue l'expérience de relier les trois domaines représentés par l'existence dans l'éternité, l'existence dans le temporalisé, et l'extemporanéité du temps nul d'être, continuum qu'on a représenté comme l'union $\{\Delta \cup : \cup \emptyset\}$.

- Le temps $t_{\infty \rightarrow |}$ de l'ubiquité limitée d'être **sans d'origine, mais avec une fin**, autorisant une durée nulle insérée entre le voulu et le réalisé selon des conditions. On le conçoit comme spécifique de la perfection d'être par constitution originelle caractérisant la présomption des existés depuis l'absolu qui, en tant qu'image symétriquement intemporelle des devenir du Cosmos, sont susceptibles de former, comme produits, les archétypes du pouvoir d'être par épuisement des potentialités de perfectionnement. Suite à cette disposition, on pourrait en concevoir la fin comme la fusion de l'identité archétypale dans la forme métamorphique résultant de l'épuisement des facteurs de perfectionnement de ce qui, à l'encontre, acquiert et devient depuis une origine de non-étant et de non-ayant. Depuis cet appréhension des caractères l'un à l'autre complémentaires, le **pattern** suppose le contrôle de la transformation, tandis que le **transformé** est supposé rejoindre progressivement l'état de son modèle au travers les progressions des évolutions réalisées au monde. Par analogie, on peut considérer qu'un projet intellectuel advient étant généré hors instance réalisatrice, mais qu'il trouve sa fin dans sa pleine réalisation. Conséquence, ce sont les potentialités de devenir et d'acquérir, jointes aux investissements en existence qui, réalisés par intégration des états finalitaires d'être et d'avoir au monde, cessent d'exister comme agents producteurs des patterns, pour à la fois exister et être de toute éternité. Ce qui rend compte de l'union des deux termes incomplets, celui du temps spécifique des *existés* ' $\infty \rightarrow t_n$ ' et celui spécifique des étants passant par le devenir ' $t_{\emptyset} \rightarrow \infty$ ', dans l'ensemblement $\infty \rightarrow \infty$ susceptible de caractériser la fusion entre être et exister en de multiples individuations (par rapport à son origine continue, dans l'absolu). Cependant qu'il y a un autre aspect permettant de concevoir la fin sans commencement, et qu'on peut surajouter au précédent de façon complexificatrice, en considération d'un parcours compensateur inverse à celui des progressions du non-être vers l'être. Il consiste pour l'antésistance à faire l'expérience d'une identité à l'existence-non-existante, en tant que sa surnature inconditionnellement absolue rencontre celle de l'Infinité inconditionnée. En somme, l'union de l'éternité positive à l'éternité négative

marque intemporellement le passage de l'existence-existante à l'existence-non-existante (autrement dit de l'État vers l'état de non-être), comme un ultime dédevenir compensant cosmiquement le flux inverse qui va à travers le devenir temporalisé au Cosmos du non-être à l'être.⁴⁵

- La **temporalité** d'être $t_{\rightarrow\infty}$ c'est-à-dire avec une origine et pas de fin, est supposée spécifique de l'univers perfectionné posé comme l'investissement de la discontinuité amoindrie qui suit l'éphémérité avec $t_{\rightarrow|}$, pour cause de l'union entre Δ et \therefore . La capacité de compétence conjointe au pouvoir finalitaire d'être, coïncide avec la puissance de faire réduisant à l'infime la distance temporelle limitante insérée entre le voulu et le réalisé; cela quasiment sans limitation de faire, quelles que puissent être les relations conditionnelles et quels qu'en doivent être les résultats conditionnés. Ce qui entraîne l'accomplissement indépassable des propriétés, des qualifications et des vertus actales.
- L'**éphémérité** d'être perfectible $t_{\rightarrow|}$ selon le concept de durée constituée d'une suite d'instances finies d'actualisations épuisant des potentialités. Ce sont **les états d'être ne persistant pas suffisamment pour déterminer une existence au delà des subsistances, et aussi ce qui s'insère entre le voulu et le réalisé, comme durée réalisant l'avoir (elle peut être grande, mais reste limitée)**. On désigne les spécificités de cette union en tant qu'instance temporelle dont les limitations ne sont jamais nulles, fussent-elles infimes, ni jamais infinies, fussent-elles immenses. Cette sorte de limitation s'insère entre une cause et son effet, ou entre le début et la fin des limites en devenir. C'est l'instance d'acquisition proprioqualivalorielle.
- La **péritemporalité** T_{\emptyset} caractérisant un temps nul en devenir et en acquisition, par suite d'un état en substance d'avoir et en essence d'être sans potentialisation, donc comme état énergétique privé d'effet réalisateur. On le conçoit depuis le chaos avec la partition correspondant à l'assemblage de ' $\mathbf{C}_{II}T_A$ ' (les aspects

45. Cf. l'aspect circuloire depuis la mise en carré sémiotique des quatre classes de relation rapporté avec la figure 1.30 de l'annexe 1 du premier cahier.

ni niés, ni affirmés du tiers inclus), et l'écoulement temporel isomorphique entre passé et avenir du continuum qui se pose comme la source du contenu donné à transformation métamorphique dans l'instance de réalisation du Cosmos. Il y a bien en ce lieu-là mouvement, mais à entropie quasi infinie, donc sans variation d'état, et sans ses événements concomitants réalisateurs. La péritemporalité s'instaure par suite entre l'éphémère et l'extemporanéité ainsi qu'une préactualisation sans événement.

- L'**extemporalité** $T_{\bar{A}}$ correspondant à l'ubiquité de n'être pas, en tant qu'existence-non-existante, sans origine et sans fin. Coïncide à ce statut une durée infinie insérée entre une pseudo-cause et son effet virtuel, ce qui représente, hors temporalité, l'aspect contingent à l'éternité T_A spécifique d'une absoluité inconditionnée. Par rapport au chaos qui n'est pas temporellement potentialisé (c'est ce qui advient seulement avec sa succession), l'infinité inconditionnée reste intemporelle, postérieurement à sa phase de séparation d'avec l'existence-existante. En sorte que $\mathbf{G}_H T_A$, en tant que ce qui constitue l'antithétie de l'éternité, fait référence au temps dont les propriétés sont contingentes de celles du temps absolu: **il en représente la négation, et non pas la privation**. En effet, si ' ∞ ' est déclaration apophatique privative par rapport à ' T_A ', ' T_A ' peut être déclaré de manière cataphatique⁴⁶ en considérant l'opposition de la kénôse au plérôme,⁴⁷ non seulement selon le principe du tiers exclu (la privation attributive au néant de l'Un, simultanément à la plénitude sémiotisée de l'autre), mais de plus en considération d'un tiers inclus⁴⁸ complémentaire et

46. L'apophatique représente la méthode de connaissance consistant à approcher l'inconnu en lui appliquant la négation des attributions convenant au connu, alors que par la cataphase, au contraire, on affirme les éléments attributifs susceptibles de caractériser ce qu'on cherche à connaître.

47. La kénôse représente le complément privatif du plérôme, quand le plérôme se définit comme l'ensemble de toute existence à toute expérience.

48. La notion de tiers inclus fait référence en sémiotique au concept de surdétermination des oppositions entre le thétique et l'antithétique dans l'instance performative de réalisation depuis des progressions métamorphiques. Le tiers inclus est alors spécifique de l'instance contractuelle de l'un à l'autre des termes opposés, depuis des opérateurs appropriés.

contingent, en référence au mixte donné comme étant tout à la fois ni niabile et ni affirmable. Ceci est posé en sorte que '∞' soit bien, à l'encontre, la privation propriative d'effet du temps, correspondant à l'inconditionnelle anexistence qu'on rapporte au néant intersectif entre T_A et $T_{\bar{A}}$.⁴⁹

L'ensemble des amoindrissements dérivés de la condition d'existence absolue qu'on vient de caractériser est récapitulé dans le tableau que voici :

continuum	temps d'être	durée de faire	de l'application à :
Δ	∞	$\bar{\infty}$	l'existence absolue
$\Delta \cup : \cup \emptyset$	$\infty \rightarrow \infty$	\emptyset	l'existence finalitaire, le plérôme
$\Delta \cup \emptyset$	$\infty \rightarrow $	$ \rightarrow \infty$	l'existé parfait
$\Delta \cup :$	$ \rightarrow \infty$	$\infty \rightarrow $	le perfectionné
$∴$	$ \rightarrow $	$ \rightarrow $	le Cosmos perfectible
$: \cup \emptyset$	\emptyset	$\infty \rightarrow \infty$	le chaos imperfectionné
\emptyset	$\bar{\infty}$	∞	l'infinité inconditionnée aperfectible

Ce que chaque être fini, relatif et variant réalise, aussi insignifiante que soit cette réalisation, n'en dure pas moins un certain temps. Ce qu'une myriade de ces êtres entreprennent ne dure nécessairement aussi qu'un temps. Le moyen passe par la transformation, donc par ce qui est réalisé depuis un certain temps et pour un certain temps. L'instance de réalisation est alors chronologiquement stigmatisée. Pour contrepartie, ce que l'Être d'unicité entreprend apparaît réalisé dans l'instant par le moyen d'une ex-sistentialisation de ce qui arrive par présence interne, qu'on situe donc par delà l'endocosme, indépendamment de tout caractère chronologique spécifique de la temporalité. Cela de particulier, qui existe de toute éternité ainsi que pour toute éternité est alors présent, ou ne l'est pas, relativement à l'ensemble des actualisations temporalisées.

49. À chaque continuum correspond une intersection privative propre. L'anexistence (privation en existence) et l'inexistence (l'existence-non-existante, ou l'existence privée d'être) sont analogiquement distinguées par l'orthodoxe Serge BOULGAKOV qui les conçoit à l'aide des négations du grec classique. À savoir, le néant mèonal qui distingue, depuis la négation relative 'μη', ce qui n'est pas encore ici ou là (pas encore actualisé), de la négation inconditionnelle 'ου': le néant oukonal qui représente, non seulement la privation d'être depuis toujours, mais encore privation à jamais.

Le temps d'être d'une entité limitée quelconque implique la contrepartie de grandeur indéfiniment poursuivable du non-être complémentaire de la même entité. Mais cette altérité complémentaire au temps d'être de l'entité considérée n'est vide que de l'être de cette entité. L'être considéré étant limité, sa complémentaire reste infiniment plénière du non-être de cet être-là, et source indéfinie de sa potentialité. C'est alors en extension de ce raisonnement que l'on peut concevoir la complémentaire à l'ensemblement de tout ce qui est.

En dernière analyse, le temps fini d'être du constat de l'acte de devenir (subsistence) s'oppose au temps indéfini d'être (antésistence). Ce dernier temps subsume depuis une continuité supra-absolue la disposition d'être présent dans un certain circonstanciel relatif. En sorte que si l'on considère le pouvoir d'être, on trouve que si l'être est limité dans son instance manifestative, en contrepartie un tel être ne semble pas avoir de limite postprocessuelle pour peu que l'on transpose la durée de telles instances dans une participation, non plus restreinte ou localisée, mais bien garantie via sa continuité contractuelle à l'entièreté existentiellement *in extenso*.

Comment mieux montrer cela. On ne peut nier que le temporalisé est un aspect limitatif de l'éternité, puisqu'il s'agit d'une partition dans le même caractère. Que la temporalité, comme limitation, exprime un caractère différent du temps ubiquitaire spécifique de l'éternité n'est pas rédhibitoire. C'est ici qu'intervient le rôle de la temporalité insérée entre l'instantanéité actorielle dans l'absolu et son opposition représentée par une éternité insérée entre une pseudo-cause et son hypothétique effet faisant la spécificité du continuum de l'Infinité inconditionnée. Ce rôle reste lié au phénomène connu faisant référence au principe d'hystérésis, déjà évoqué, c'est-à-dire en tant qu'**effet retardé par rapport à ce qui le cause** et qui s'instaure ici entre le contenu de l'Univers (nature naturée naturante) et le contenu du subabsolu (la surnature conditionnatrice). Autrement dit, ce principe rend compte du retard établissant la différence du réalisé depuis le champ indéfini des accomplissements de la totalité indéfiniment poursuivable des événements de la temporalité (le relatif-fini-variant), d'une part, et

d'autre part l'unicité évènementielle dans l'éternité (l'absolu-infini-immanent), qui en constitue l'inconditionnelle causation, via le continuum subabsolu. En sorte que l'ensemble indéfiniment sans origine et sans fin des temporalisations d'être soit bien égal à la plénitude du temps logico-ontologique propre à l'éternité en existence.

C'est à peu près, me semble-t-il, le raisonnement que se tint en cela SPINOZA lorsqu'il entreprit de discriminer entre l'indéfini du fini et l'infini de l'infini, en posant que:

- une substance est limitée par sa cause;
- cette limitation peut être remontée jusqu'à l'origine du temporel, quand la cause prend sa source dans l'éternelle illimitation de l'absoluité de Dieu;
- mais alors, le causant, puisqu'il n'est pas limité, ne peut causer le limité, sans contradiction à son omnipotentialité causatrice;
- donc une substance ne peut être limitée (finie) par rapport à son essence, que relativement en référence à chaque instant actualisé d'être et d'avoir, tout en étant illimitée en référence extensive imbornable au temporalisé: l'intemporel.

Le principe d'hystérésis rend compte de ce que la fonction temporelle, vis-à-vis du temps achronologique de l'éternité, manifeste un retard indéfiniment subsistant entre le contenu à jamais limité des discontinuités d'être et l'absolue continuité en existence, manifestement inépuisable en causes indirectes d'être.

C'est seulement ainsi que l'on peut concevoir que ce qui existe déjà de toute éternité, advient au temporel comme représentant certaines choses limitantes dans le continuum du temporalisé. En sorte que l'on puisse poser qu'il soit impossible que quelque chose commence d'être sans que son existence soit éternellement effective. J'avancerai tout de suite, pour lever une objection ne manquant pas d'être évocable ici, que **l'attribution à l'être est complémentaire de l'inattributivité à l'existant**, en ce qu'elle est le fait de la quiddité, et non pas celle de l'iddité.⁵⁰ L'être au monde

50. Depuis la métaphysique du Shifa, d'AVICENNE, l'iddité désigne la permanence d'être sous-jacente aux diversités manifestatives et variatives d'état, faisant qu'on peut identifier une personne depuis des singularités propres au travers les différents avatars de ses transformations métamorphiques. La quiddité représente l'ensemble des conditions qui font

articule ainsi la possibilité de se réaliser par rapport à l'autre et ce qui est autre (l'altérité), à la nécessité d'exister en soi hors l'actualisation du monde. De là arrive précisément qu'on peut distinguer le perfectionné (l'imperfection d'être, à laquelle s'ajoute le perfectionnement par épuisement des potentialités de perfectionnement), susceptible de s'unir (fusionner) au parfait par constitution existée; fusion par laquelle advient l'inachèvement des relations d'être personnalisés dans l'existant devenu présent au monde.

Il est remarquable d'apercevoir par l'effet d'hystérésis que le principe de limitation de l'être dans une pluralité quasi indéfinie d'aspects, n'implique pas, aussi, une semblable limite en existence. En ce sens qu'entre la chronologie temporelle et l'éternité ubiquitaire, grâce au principe d'hystérésis, se trouve coordonnée la subabsoluité logico-ontologique intégrant l'étant à l'existant. C'est Rabindranath TAGORE qui écrit à ce propos dans *Dadhana*: «[...] ce qui est limité n'est pas emprisonné dans ses limites, mais est toujours en mouvement et par conséquent se dégage à chaque instant de ses limites. En fait l'imperfection n'est pas la limitation de la perfection; le fini n'est pas incompatible avec l'infini; ils ne sont qu'un ensemble complet qui se manifeste en des parties, l'infinité qui se révèle en des limites».

Pour distinguer l'Un originellement unicitaire, des uns et des autres (les êtres **particuliers** depuis des **singularités**), et dont la progressive union ne peut qu'aboutir à l'Un unifié (l'être **universel** investi dans la suprapersonnalité de l'Être suprême), évoquons BOÈCE qui, déjà, discernait la polysémie entre l'être et ce qui est (ce qui participe des individuations d'être par relation). En sorte que cette simple distinction entre l'être sujet, et ce par quoi le sujet peut être, nous éclaire sur, par exemple, la lecture de l'*Exode* 3,14: «Je suis celui qui suis». Voici en effet là une invite à considérer la surnature de Dieu comme étant, non seulement sans 'ce qui fait être', mais encore indépendante de ce qui a possibilité d'être. Autrement dit qui est inconditionnellement, étant sans l'incommensurable distribution attributive constituant l'inépuisabilité du thétique par rapport à l'antithétique, spécifique des individuations d'être en

qu'un être peut se manifester en un certain nombre d'actualisations depuis ses états d'être, autrement dit le fait d'être là selon des aspects individués particuliers.

particulier, ni ce qui procède d'essences à permettre des singularités d'être.

C'est en raison d'une telle disposition qu'on doit la théologie négative d'un Denys l'aréopagite apercevant la Déité précisément derrière le voile des attributions. Dieu n'est ni ceci, ni cela, aucune chose en particulier, dit-il, donc «pas plus Vie et Bonté, qu'air ou pierre», en tant que sa surnature absolue, unicitaire et immanente ne se mesure pas à l'once des pluralités d'être relativement. L'affirmation de son être est dans le fait qu'**il est celui qui est**, non seulement sans besoin, pour être, d'être rien de ceci ou de cela en particulier, mais encore sans besoin d'être universellement toute perfection attributive possible. La déclaration du mode aséitique d'être de celui qui existe en soi et en raison de soi seul, est complémentaiement suffisante au fait abaléitique d'être soutenu en substance et en essence. C'est en raison de cette disposition qu'AVICENNE a pu avancer que Dieu est sans essence et insubstantiel, tout en étant la source indirecte des innombrables quiddités d'être de la nature naturée et des iddités de la nature naturante, puisque ces natures ont nécessairement pour complémentaiement cette propre surnature-là. Tant est que l'expérience de soi au quotidien, le fait de conserver son identité d'être au travers l'exercice de libres choix actoriels, puisse fonder l'entendement d'une existence métaphysique à subsumer l'expérience physique du monde.

Nous devrions, à la suite de ces propos qui ne font qu'ébaucher le domaine, pouvoir porter un certain éclairage démonstratif sur le principe de temporalité posé depuis une origine mais sans fin, ou bien avec une fin mais sans origine et, encore, la réunion des deux sortes. En vue de la démonstration de ce qu'on évoque ici, notons que puisqu'il est possible d'écrire une progression positive, telle que :

$$t_0, t_1, t_2 \dots t_{n+1}$$

aussi bien, on peut écrire la même expression sous sa forme négative pour rendre compte d'une régression, quand cette négation peut encore partir de 't₀' pour se poursuivre indéfiniment comme suite négative du temps d'être. 't₀' est alors **l'élément neutre**, toujours arbitraire, marquant l'origine du temporellement mesuré,

quand cette origine a concrètement **une application relativement à une suite d'événements préalables qui sont également de l'ordre du temporel**. Toutefois, si l'on conçoit la possibilité de poursuivre indéfiniment en direction de l'antérieur, de façon à ce que l'expression de chaque essai reste complémentaire de postériorités équivalentes, alors on implique une distance relative imbornable (transfinie) par rapport à n'importe quel instant référentiel pris sur l'échelle des extensions temporelles.

Ce qui existe de toute éternité, et qui est donné à l'être de relation existé, apparaît sous-jacent aux indéfinies temporalisations d'être (à perpétuité). Même si la compréhension de cela reste insuffisante et considérablement améliorable depuis de nouveaux signifiés, il n'en reste pas moins que la disposition en est rendue nécessaire par inférence logique, dès lors qu'on peut par exemple avoir une patrie sans être aussi citoyen, par rapport à celui qui, habitant la capitale, est aussi du pays considéré. C'est en effet par le moyen de cette inférence logique que l'on conçoit que quelque chose se trouve être par relation dans le temporel, sans cesser pour autant d'exister dans le continuum subabsolu.

Il s'agit là d'hypothèses invérifiables par le moyen de l'expérience commune. Mais tenant l'expérience commune en tant que critère appréciable de connaissance, sans aussi la tenir doctrinalement pour exclusive, nous n'en tenterons pas moins de fonder rationnellement une représentation du monde a priori, en appuyant son expression sur tous moyens. L'un de ses moyens peut relever de la logique que voici. Soit 'X' une définition, partie de 'T' propre à désigner l'intégralité du temporalisé. 'T' désigne alors une antériorité sans terme finalisable depuis la suite infinie des régressions pouvant être quelconques à partir de t_0 pris arbitrairement (même si nous faisons coïncider 'T' avec l'origine des transformations métamorphiques du Cosmos). Cette antériorité sans terme est joignable à une postériorité également bornée par n'importe laquelle des actualisations futures et tout aussi indéfiniment poursuivable en durée. Pour définir une fonction 'f' d'un événement dont la séquence appartient à 'T', il faut préalablement distinguer une fraction 'X' de 'T'. 'X' est alors le domaine de définition de la fonction 'f' auquel doit être combinée

une règle qui entend qu'à chaque élément 'x' de 'X' est associable un événement 't' de 'T'. Dans ces conditions, 'f_(x)' est appelé image de 'x' par la fonction 'f', ou encore raison de 'f' pour la valeur 'x'. On peut noter:

$$f: X \rightarrow T, x \rightarrow f_{(x)}.$$

Cela est à dire que l'application 'f', définie sur 'X', a pour raison l'ensemble des événements dans 'T', et qu'à tout 'x' de 'X' est associable un événement réel f_(x). Il est évident que cet événement peut être quelconque. Soit, par exemple, l'application 'φ' d'une fonction psychique 'n' définie dans l'ensemble des événements qualificateurs à l'univers, tel que:

$$f: [\emptyset, \infty[\rightarrow T, x \rightarrow \varphi_n$$

Dans cet énoncé, l'élément '[$\emptyset, \infty[$ ' indique une origine des événements de la transformation métamorphique, et sa suite indéfiniment poursuivable, duquel intervalle est abstrait l'événement marqué par le second terme. Cependant qu'en raison de l'égalité entre '[$\emptyset, \infty[$ ' et '[$\emptyset, \infty[$ ' (qui provient de ce qu'avec 'f: T - { \emptyset } → \bar{T} $x \rightarrow x'$ ', on associe à tout élément positif 'x' non-nul, un élément négatif 'x' égal), on a, de façon générale, le résultat 'f: $x \rightarrow T$ '. C'est finalement le propre vide du non-être, ou ce qui reste d'inépuisable en potentialités d'être dans l'effectué indéfiniment parachevable en devenir, ou encore cela de perpétuellement parachevable en expérience dans la compétence d'être qui permet, inépuisablement, de surajouter l'être à l'*existé*, depuis une interface transitive commune. L'être finalitaire et l'*existé* originel sont par conséquent définissables comme étant égaux – image complémentaire par symétrie de l'un à l'autre –, abstraction faite des actualisations limitées d'être, c'est-à-dire en tenant compte du principe d'hystérésis entre la perpétuité des temporalisations d'être et l'éternité ubiquitaire en existence.

Cette notion de différence temporelle fonctionnant entre les coordonnées du perpétuel et celles de l'éternel, nous la reprendrons maintenant afin de mieux concevoir une forme inusitée de considérer le vecteur relatif aux progressions d'être au monde. On peut en effet appréhender différemment le temps en fonction des

aspects spécifiques des classes contractuelles d'effectuation de la réalité. Considérons le temps de l'objet matériel. Il apparaît assurément plus déprimé que celui du temps biologique, en ce que le temps physique est **privé de durée**: l'antécédent le plus immédiat d'un objet étant relié à son succédent le plus proche, que par les faits de son interaction à un autre objet physique. En sorte que l'écoulement du temps, au niveau de l'objet, n'a concrètement pas de réalité entre deux interactions successives à son environnement. **Conséquemment, l'objet physique n'est pas, hors instance interactive: il existe bien, mais n'est pas. Ce qui le fait être entre deux interactions physiques est seulement la transposition du fait physique dans la subjectivité de l'observateur qui, lui, prend conscience de la durée pouvant s'insérer entre deux événements successifs.**

Au reste, là se trouve, me semble-t-il, le principal enseignement signifiant de la physique quantique. Une particule, tout en étant existante, **ne peut être**, relativement à un emplacement dans l'espace et un moment du temps spécifique des coordonnées de l'observateur. C'est en effet dans de telles coordonnées – celles de l'observateur – que l'on tente d'estimer l'intervalle entre deux interactions physiques, quand l'événement physique implique seulement l'instantanéité propriative des interactions. On ne saurait donc parler à propos de la physique des objets que du simple concept de séquentialité, c'est-à-dire un temps privé de durée au sens psychologique du terme.⁵¹

Ce n'est que comme sujet d'une organisation psychosomatique composant des réalités physiques à des facteurs psychiques de réalité, que la notion de temporalité surajoute à la successivité des événements interactifs, des durées s'insérant entre deux faits accomplis. Et il est à ce propos remarquable que le domaine du biologique, censé résulter de la composition entre deux domaines contractuels de réalité – le physique et le psychique –, constitue la coordination des deux sortes depuis une capacité de conscience alternant des états de conscience vigile à des états de sommeil. À

51. C'est ainsi qu'à propos du temps physique, H. WEYL a pu écrire dans *Temps, espace, matière. Leçons sur la théorie de la relativité générale*, 1918: «Le monde objectif, simplement est, il ne devient pas.»

cheval entre ces deux domaines, la conscience-consciente de l'état de veille appartient, par son résultat, au principe de durée psychique, quand l'état inconscient de la conscience-non-consciente concerne le seul séquençement spécifique du domaine matériel.⁵²

Si nous pouvons faire le choix d'un référentiel objectif par le biais de l'instrumentation, aux fins de mesurer une durée subjective en référence à des interactions physiques, il n'empêche que la durée reste subjective. Elle est subjective en ce sens que la durée insérable entre deux événements reste différente pour deux niveaux inégaux de conscience vigile. En termes de généralisation, le sentiment du temps qui passe apparaîtra, pour un même contenu événementiel, d'autant plus long qu'on a moins vécu, ou d'autant plus court qu'on a de recul en tant qu'accumulation en expérience. On peut alors dire que **le sujet passant par un devenir progressif 'est' plus ou moins, tel qu'il peut encore être hors instance relationnelle** à son altérité.

De façon générale, plus le sentiment d'instance durative des événements diminue et mieux nous sommes à former le point d'appui du levier conceptuel nous permettant d'apercevoir une suite à la progression du temps d'être – une suite poursuivable en tant qu'appréhension surconscientiel de l'événementiellement temporalisé. Plus particulièrement, nous imaginant un 'temps qui vient', de façon simultanée à l'expérience d'un 'temps qui passe', il devient possible d'associer au sentiment du temps qui passe (ce qui advient à la conscience d'une expérience extraceptive), le sentiment du temps qui vient depuis une clairvoyance introspective (également progressive en expérience, mais cette fois à concerner l'expérience introceptive), de la réalité réalisable depuis des événements appropriés.⁵³ Ces premiers avatars dans l'appréhension du

52. Parmi bien d'autres références possibles, notons que HARTO COLIS Peter a consacré un livre aux altérations de la conscience du temps qui passe, par suite des drogues, des excitants et autres modificateurs des états de conscience, avec : *Time and Timelessness, the Varieties of temporal experiences, a psychoanalytic inquiry*, 1983, International Universities Press, New York.

53. Les phénomènes de clairvoyance, quoique rares et tellement falsifiés, sont inévitables pour les parapsychologues, et certaines personnes particulièrement sensibles furent même historiquement utilisées en différentes occasions. Par exemple, dans la recherche policière avec manque de preuves physiques.

temporel peuvent encore n'être pas limités aux contenus cumulant l'effectué à ce qui est à effectuer pour pouvoir considérer une réalité complète. Par exemple on peut connaître que, **non seulement le devenant se déplace relativement aux événements (maintenance d'un état d'être et vecteur de progression par rapport à l'altérité), mais aussi, de manière complémentaire, que certains des événements peuvent advenir relativement à tel être.** Il s'agit ici de considérer les différences d'appréhension de la réalité pouvant advenir entre l'être de performance et l'être de compétence. **On conçoit, en effet, que l'être de compétence a la possibilité d'une présence en n'importe quel moment du temporalisé, quand l'être de performance ne peut seulement qu'être actualisé de façon continument reconduite d'un certain moment passé en un certain moment futur, c'est-à-dire en raison même des événements qui sont connus à le déplacer dans le temps.**

Mais ces expériences d'une progression au temporalisé sont encore éloignées de l'existence dans le continuum absolu. Car à la possibilité d'actualisation temporalisée par l'être, reste surajoutable l'ubiquité de ces événements-là dans l'omniscience d'être (l'omniscience d'être, conjointe à la faculté d'omnipotentialité, concrètement définissable en tant qu'extemporanéité entre le voulu et l'effectué). En effet, on conçoit que l'être, en ce qu'il se tient à l'opposé du temps séquentiel de l'objet «ne fait aucune distinction entre le commencement et la fin».⁵⁴ Autrement dit, il pressent dans une unique présence le début et le terme de toute durée.

4.19 L'ESPACE RELIÉ AU TEMPS

Au sein d'un continuum d'évolution, l'espace et le temps apparaissent relatifs aux fonctions de faire-être et de faire-avoir. Ils sont par fait inséparables en tant que spatiotemporalité. Une spatialité intemporalisée d'un continuum d'avoir, autant que le temps non spatial d'être, ne sont pas indépendamment suffisant pour exprimer les mouvements d'un quelconque changement d'état. En sorte que le continuum des transformations cosmiques ne se peut bien

54. En référence au passage de la citation de BAHAOULLAH au paragraphe 4.17.

comprendre que depuis la réunion ensembliste des caractères du temporel, à ceux de la spatialisation, en tant que critères de délimitation dans la pluralisation individuée des interrelations.

D'évidence, ce qui permet de partager des attributions selon des limites relatives, se trouve en situation quelque part et en certains moments. Cette condition, nous la posons comme sous-ensemble de la déclaration d'existence *in extenso*. Par complémentation, l'existence unicitaire absolue ne saurait être incluse en un lieu de quelconque grandeur (cela, qui est absolument, reste évidemment sans distanciation) ou réduit à une quelconque instance temporelle (cela qui est absolu reste présent ubiquitairement depuis toujours et pour toujours). Par le moyen de l'ubiquité du temps, l'éternité est spécifique de l'existence en soi qui se trouve comme originelle à l'existé, c'est-à-dire à la fois antérieure, postérieure et coprésente aux instances du temporel. Par le moyen de l'ubiquité dans l'espace, de même, ce qui existe absolument ne peut être réductible aux fonctions spatiales de localisation relationnelle, c'est-à-dire se trouver en position de situation, ici ou là, d'un moment privilégié par rapport à tout autre.

Aussi, une redéfinition de certaines notions appartenant aux antécédents culturels préscientifiques, et presque oubliés dans le savoir contemporain, me semble utile, afin de mieux aborder le propos sur l'incidence du mixte spatiotemporel. Il n'est pas indifférent, par exemple, de retrouver la notion d'atome de DÉMOCRITE qui définissait relativement à l'espace, non seulement le principe de réalité insécable, mais encore cette propriété étant cosignifiante d'une *perpétuelle indivisibilité dans le temps*, **auxquelles conditions se surajoutait seulement la notion de chose réelle la plus petite.**⁵⁵ Ces signifiés se trouvent altérés aujourd'hui par le fait que, depuis l'avènement de la physique moderne, le terme d'atomicité s'applique à des constituants sécables de la matière, en tant que réalité composée. C'est en raison de ce que l'atome est maintenant fait de particules, d'ondes, etc., que nous transférerons les signifiés conférés à la notion hellénique d'atome sur l'omicron. Par omicron, nous entendrons donc

55. PLOTIN, *Ennéades* II, IV, 7: «Les atomes ne peuvent non plus avoir rang de matière, puisqu'ils n'existent pas; tout corps, en effet, est indéfiniment divisible.»

l'élément le plus petit se prêtant à association, dans le principe de corporéisation substratant les organisations matérielles considérées dans leurs expansions spatiales. L'omégon définissant la catégorie la plus élémentarisée des corps réels, est en cela distingué de la notion de point, par le fait que le point définit, dans l'infiniment petit, la borne propre à poser le principe de position et d'intersection, dont le concept reste essentiellement adimensionnel. Rappelons que la signification adhérent au terme 'quantum' est déjà verrouillée en physique des particules pour désigner les quantités indivisibles spécifiques des échanges énergétiques.

Ceci étant de la limite microcosmique réelle et de celle de l'infiniment petit théorique, le complément s'en trouve être l'ensemble cosmique défini comme le corps réalisé le plus grand. Le Cosmos entier reste ainsi soumis au principe de limitation, autant dans son microcosme, qu'en référence à son extension macrocosmique. Aussi, de façon pendante au terme d'omégon propre à désigner le corps le plus petit réalisé, distinct du point adimensionnel, le concept d'omégon distingue la plus grande réalité réalisée, de l'infiniment grand qui reste, tout comme le point, également d'espèce adimensionnelle. On discrimine bien ainsi **la réalité réalisée** entre la borne du plus simple et la borne du plus composé, du **potentialisé en réalisation**, qu'on situe comme possibilité entre la notion de point adimensionnel et l'infini qui n'a aucune limite. En d'autres termes, on définit le champ de la possibilité de varier dans le continuum cosmique, reliant une strate de systémicité quelconque à ses extrêmes invariables, de la façon que voici:

L'**infini** (adimensionnel) champs de l'indéfiniment croissant

↑ **Omégon**, la réalité la plus complexe ou la plus composée

L'ENSEMBLE DES STRATES DE LA SYSTÉMATION DU CONTENU COSMIQUE

↓ **Omicron**, la réalité la plus simple ou la plus séquée

Le **point** (adimensionnel) borne de l'infiniment décroissant

Ces bornes propres à délimiter le limité ont en commun qu'on ne peut y appliquer, semble-t-il, un étalon de mesure spatiale qui soit extérieur, c'est-à-dire périphérique par rapport au contenu. **L'étalon du spatialisé est conséquemment relatif: il ne peut se**

définir par absolu. En effet, si nous procédons par abstraction en considérant une dimension finie plus grande que le contenu macroscopique de l'Univers, ou plus petite que son contenu microscopique, la mesure ne peut être que réflexive au contenu de l'univers, pas au contenant qui reste adimensionnel par nature. Par exemple, il est possible de déclarer par abstraction qu'un volume peut être égal à deux fois la dimension de l'Univers, car alors on projette l'image de l'Univers hors l'univers réel. Par contre, il ne semble pas possible de déclarer telle chose de l'Univers, ou de projeter telle chose par abstraction, comme représentant une fraction de l'infinité. Cette disposition se trouve créditée en raison de ce qu'une relation de présupposition ne peut s'effectuer qu'entre des catégories délimitées et relatives de choses apparentables. Par généralisation et d'une autre manière, l'espace-temps que l'on conçoit spécifiquement à notre continuum ne peut être utilisé pour mesurer des rapports aux contenus d'autres continuums, **pour la simple raison qu'on ne tente pas une mesure entre contenus de classes différentes.**

Rappelons cette règle de la logique attributive de façon plus explicite. Une mesure apparaît impossible si on la tente entre éléments dissemblables en nature, car le principe de mesure se pose comme **analogie quantitative** *isotes logen* (ou proportion nombrée), effectuée entre deux événements manifestant une différence quantitative d'au moins un **caractère commun**, quand l'un est l'étalon arbitrairement avancé. En sorte que si l'on ajoute à un ensemble de choses préalablement réalisées, ou qu'on y retire, une différence proportionnelle doit apparaître. Mais cette disposition envisagée dans la considération du fait que si une proportion mesurée reste issue d'une comparaison faisant qu'on peut assigner une grandeur en plus ou en moins entre les parties comparées, on la peut aussi considérer comme fraction d'un tout qui n'a pas d'extension. Rappelons que l'entendement de cette disposition conduisit au concept d'une arithmétique basée sur les fractions du tout qui vit le jour dans l'ancienne Égypte.⁵⁶ Au mieux, le Cosmos lui-même peut conséquemment servir d'étalon mesurant un rapport de grandeur d'une quelconque partie le substratant, mais

56. Cf. note 19.

pas à l'infini réel. D'un autre côté, rien ne nous empêche de mesurer quelque chose d'immense. Par exemple, évaluer la grandeur d'un certain nombre de fois la dimension du Cosmos. Et ce qu'on ajoutera à cette dimension-là augmentera toujours le résultat fini de cette immensité mesurée. Mais aucune mesure n'étant possible sans référence au principe de limite, on conçoit **l'impossibilité d'opérer une comparaison hors le contenu de l'Univers, et, de façon générale, mesurer un temps d'être, conjoint d'un espace d'avoir, hors un temps et un espace pris comme étalon dans l'univers.**

Par ailleurs, le Cosmos possède un centre de relations topologiques et géométriques entre les éléments qui le composent. Mais si nous prenons les coordonnées X_{∞} , Y_{∞} , Z_{∞} en référence à l'infini, ces coordonnées étant sans bornes dans un référentiel galiléen, alors il ne peut y avoir de centre. Ce qui fait que l'espace fini ne peut pas plus avoir de centre dans un espace indéfiniment agrandi, en raison de ce que toute position sur l'une des coordonnées reste équipollente aux deux autres. Nous dirons de cela qu'un **référentiel relatif** ressort entre les deixis des corps finis de façon telle, semble-t-il, qu'**une distance ne peut être réalisée en soi.**

En conclusion, il nous apparaît qu'aucune référence spatiale ne peut être donnée sans au moins un élément corporel, en tant qu'il est composé, et donc sécable. La fonction semble encore pouvoir être étendue au tout premier niveau de systémation, celui qui constitue le rapport entre éléments du niveau de l'omicron, depuis l'apparition de la propriété topologique d'espaces de relation. En sorte que, de la façon dont nous concevons l'espace, autrement dit depuis des propriétés advenant d'incorporations, ces propriétés sont susceptibles de différer hors des limites microcosmiques et macrocosmiques d'un état quelconque de l'Univers réalisé.

Mais est-ce à dire qu'hors ces limites il n'existe rien? La réponse est négative pour peu qu'on donne la spatiotemporalité comme autorisant l'état variant interne à l'univers des devenir et des acquisitions, et en sorte qu'un continuum complémentaire représente au moins un statut différent d'existence non spatialisable et intemporalisable. Cette antithétie là ne se comprend bien dans les limites des attribués thétiques, non pas comme privation, mais

comme **caractère d'être autre**, depuis des dissemblances d'état, ou de statut.

Une durée délimitée et indéfiniment agrandissable, ainsi qu'une dimension finie illimitativement expansible dans le transfini, se posent comme éléments de l'inépuisable potentialité en expansion des déixiques particulières de mouvements réalisateurs en direction (c'est-à-dire comme apex) d'un temps absolu d'être, conjoint d'un espace infini d'avoir, complémentairement unicitaire et immanent.

Ce qui est effectué au monde l'est encore vis-à-vis de l'entièreté de la réalité au sein de laquelle intervient le changement opéré. Cette irréversibilité des devenirs et des acquisitions a des incidences. Par exemple en ce qui est de la spatialité, ce qui est relativement déplacé au sein du réalisé apparaît strictement nul vis-à-vis de l'infinité inconditionnée, puisque sans référentiel relativable possible, **en sorte qu'aucune réalité de l'Univers ne peut être, relativement à l'infinité inconditionnée.** À l'opposé, vis-à-vis de l'absolu dont le référentiel reste le centre immanent (comme point d'appui de tout changement externe), n'importe quelle relation d'être ou d'avoir s'effectuant dans l'Univers est bien réelle, en référence à sa forme indépassable et adimensionnelle.

4.20 LA FONCTION SPATIALE

Afin de ne pas limiter le logos divin (en tant que disposition d'une surnature naturante transcendant toute nature naturée), au bornage et à la forme qui convient à la pensée humaine limitée, DESCARTES introduit la notion d'indéfinité à propos du principe des multiplicités individuées: «Les chose auxquelles sous quelque considération seulement je ne vois point de fin, comme étendue des espaces imaginaires, la multitude des nombres, la divisibilité des parties..., je les appelle indéfinies, et non pas infinies, parce que de toutes parts elles ne sont pas sans fin ni sans limites». Et à propos du divisible: «bien que je ne puis comprendre une divisibilité à l'infini par quantités finies, il ne s'ensuit pas que l'on puisse venir à la dernière». Ces conditions, auxquelles la raison ne peut rien opposer, n'empêcha pas qu'en science l'infini est resté une pseudo-

réalité comme continuité du délimité qui est seul donné pour existant.

Qu'en est-il pour le travail d'intellection à n'être pas refermé sur la clôture de son objet particulier depuis une logique d'exclusion? Même si la chose manque encore de fondement théorique, il est net qu'on doit concevoir une spatialisation différente à régir les relations performatives dans les domaines physique, psychique et spirituel. Spécifiquement à l'espace du continuum physique, les mouvements relatifs et les dimensions de l'individué sont quantifiables comme distances et grandeurs **relatives**. Ce qui fait que nous ne pouvons pas concevoir de ce rapport l'existentialisation de l'espace. Dans le continuum d'un mental cosmique, de même, les *mouvements* relatifs, les distances et les dimensions des individuations mentales sont relatives en termes de qualification. Il s'agit de l'espace topologique instaurant des rapport de position, de concentration et de distance sémiotique. Tel que dans le continuum spirituel, nous avons à examiner des séparations et densifications dans les coordonnées du bien, du beau et du vrai, dont l'appréciation est d'une autre nature qu'un rapport à l'espace. Une disposition processuelle qui entend toujours que, de façon sémiotiquement complémentaire, c'est-à-dire en référence au continuum absolu, ces *espaces* de relation sont invariablement contenant, ou hors instance performative de réalisation en partie réalisée, en partie potentialisée. En sorte que pour le continuum subabsolu en interface entre l'absolu et le relatif comme source finalitaire des temps de devenir, nous concevions ce qui est entièrement émancipé des conditions phénoménologiques attachées à l'*espace* performatif des relations interrelatives, tant en physique, qu'en psychique et en spiritualité. Exactement comme dans l'infinité inconditionnée, c'est le temps qui n'existe pas, alors que dans le continuum du chaos, source des expansions d'avoir, le temps n'a pas de réalité. Seulement alors la spatiotemporalité peut être particulière de l'univers des variations en des discontinuités de faire être et avoir.

La disposition d'une déplétion tensorielle de l'espace de relation allant de ce qui a, à ce qui est, devrait recevoir un début d'explication si l'on observe ce qui se passe dans le mixte

représenté par les individuations biologiques. En effet, dans le système de mesure physique, le poids du corps ne change pas pour cause du passage de vie à trépas. Peut-on de cette disposition nier la tangibilité de la vie, source d'évolution des consciences et des progressions mentales? Sensément non. Tout au plus pouvons-nous déduire que plusieurs réalités contractuelles participent de la même deixis dans l'encours des réalisations performatives instaurées à l'Univers.

Dans la réalité substantielle d'une étendue sans limites, le contenu de l'espace peut avoir évolué d'une homogénéité primordiale infiniment divisée et éparpillée – l'hylé des philosophes grecs –, jusqu'à la concentration locale que l'on connaît actuellement et qui implique en science le vide à distance indéfiniment éloignée du lieu de concentration des réalisations actualisant l'Univers. De même des réalisations spirituelles, sauf qu'elles reçoivent leur hétérogénéité dans le temps, quand la substance pensante, contractuellement médiane aux réalisations matérielles et spirituelles, diffère comme répartition spatiotemporelle. Ce sont là les données ésotériques de base à permettre une évolution du propos sur la spatialité.

Plus avant, nous avons discriminé la notion d'éternel présent (l'éternel présent comme caractère d'immanence en existence unicitaire), du présent temporel spécifique de la mutabilité des états séparés et limités d'être. Puis nous avons distingué le concept de classe du temps contingent à l'éternité, ainsi que les rapports advenant des réunions de ces trois premières classes irréductibles. Il est possible de distinguer par le même procédé jusqu'à sept classes des **fonctions spatiales** tenant au prédicat de possession.

Tout comme le temps, la notion d'espace est en science un concept restreint au principe des transformations métamorphiques. L'équation la plus générale pouvant en traduire l'expression est:

quantité de transformation = {flux temporel, champ spatial, intensité de relation}

Pour interpréter la réalité sentie, on établit en effet des rapports entre:

- des séquences (avant, pendant, après) d'une fonction temporelle d'être;

- des répartitions relatives (ici, là) d'une fonction spatiale d'avoir;
- des tensions opérées entre avoir et être d'une fonction transformative.

C'est en corrélant devenirs et acquisitions que temps, espaces et tensions sont posés comme cadre référentiel du processus transformateur. Pour que des propositions nouvelles éclairent le propos à dépasser la croyance contemporaine en la génération *ex nihilo* du monde, il nous faut poser que l'existence n'a pas de commencement, mais que c'est l'encours des transformations performatives, dont le vecteur vise l'avènement du monde, qui a seul une origine d'être et d'avoir. En sorte qu'aux événements du monde qui constituent notre expérience extraceptive, nous puissions induire qu'espace, temps et tensions adviennent en raison même d'un donné en existence, et non pas l'inverse: le cadre spatiotemporel et la théorie des champs responsables de l'existence du monde. Or c'est cette dernière disposition qui soutient la dogmatique scientifique actuelle, notamment en cosmologie, en ce qu'on y confond génération (l'existé) et transformation (devenir et acquérir).

Si nous ne faisons pas l'amalgame entre les propriétés nécessairement existentielles de l'infini, en référence aux possibilités ontologiques du fini indéfiniment agrandissable, il apparait clairement qu'un 'ici et maintenant' peut prendre n'importe quelle dimension bornée. 'Ici' peut désigner la dimension de l'Univers comme faire référence à une fraction de la surface d'un électron, et 'maintenant' peut s'insérer entre n'importe quel moment du passé ou du futur indéfiniment prolongeable. En sorte que, quelles que puissent être les grandeurs prolongeant cet 'ici et maintenant', elles restent des éléments strictes de 'partout et en tout temps' spécifique de la déixique ayant pour complémentaire l'éternité et l'infinité en existence. Si ϵ_ϕ désigne un espace nul, ϵ_U l'espace borné et indéfiniment agrandissable de l'Univers, et ϵ_A l'espace absolu; on a en effet l'inévitable relation d'appartenance:

$$\epsilon_\phi \subset \epsilon_U \subset \epsilon_A$$

Du fait que l'espace cosmique est en cosmologie homogène et isotrope, les coordonnées astronomiques sont indifféremment épicentrées sur des objets choisis arbitrairement. Si, depuis le début du 20^e siècle, l'Univers n'est plus considéré invariant par rapport à la Terre, et qu'il a conséquemment une origine précisée, ou supposée, l'Univers n'a cependant pas encore aujourd'hui reçu un centre, relativement à son expansion, puisqu'on n'a pas encore en astronomie sondé l'ensemble. Aucune fonction au principe de progression dans les propriétés de l'espace, tant qu'on ne donne pas le centre des coordonnées d'un espace réel de relations qui soit fini et indéfiniment agrandissable.

Avec cette remarque, je voudrais faire ressortir l'idée que la notion d'hystérésis invoquée comme fonction entre l'éternité d'une existence absolue et les temporalités d'être relativement, possède peut-être un rôle apparentable qu'on peut concevoir contractuellement entre l'expansion finie en réalisations d'avoir et le principe d'un espace inspatialisé propre à l'infinité inconditionnée. On peut penser que la dimension d'un espace pénétré par les états du réalisé à l'Univers puisse conserver un rapport de proportionnalité, relativement au temps écoulé depuis l'origine de l'encours réalisateur de l'univers. Cela, en rapport avec l'originelle source d'être dans l'éternité et l'originelle source d'avoir dans la supraspatialité de l'infinité inconditionnée censée transcender l'espace des choses réalisées à l'Univers. Par analogie au temps comme produit du devenir, l'espace apparaît de cela un produit des acquisitions. Et, cette analogie retenue, une conséquence advient avec l'obligation logique de distinguer:

- la vacuité spatiale s'étendant à l'infini, en tant qu'espace inoccupé par les éléments des relations d'avoir, sans que ce vide-là le soit simultanément vis-à-vis d'une surnature qui serait autre (en référence à l'altérité toujours nécessaire à ce qu'on distingue);
- de l'espace nul, c'est-à-dire la vraie viduité caractérisant l'état privatif du vacuum.

Si nous concevons les propriétés de l'espace comme l'une des fonctions de la connexion relationnelle entre éléments métamorphiques de l'Univers, alors nous avons bien la notion de

vide spatial, comme espace inoccupé, de manière distincte de la notion de classe vide d'éléments d'attribution des caractères de spatialité, tenant à la notion de point au delà l'infinité. La distanciation nulle en deçà l'objet le plus petit coïncidant à la notion intersective du point, représente la classe vide en fonctions topologiques de relation, autant que métriques des distances, c'est-à-dire ce qui étant ajouté, ou retiré, à un espace fini et contenant, n'en change ni la grandeur, ni le contenu. Exactement comme l'ensemble des espaces finis et indéfiniment agrandissables, ainsi que leur contenus réalisés ou potentialisés, étant ajoutés ou retirés à la complémentaire à laquelle on confère les propriétés d'absoluité et d'infinité (ce qui est tenu au delà l'indéfiniment agrandissable et qui n'est conséquemment pas relativable) agit également comme élément neutre. Autrement dit, s'il existe un élément spatial noté zéro, tel que pour tout espace 'x', on puisse poser l'égalité $x + \emptyset = x$. De même une relation semblable est à montrer que tout intervalle fini et indéfiniment agrandissable 'X', forme un ensemble fini jouissant aussi de la propriété d'être neutre étant ajouté à l'infinité, ou retiré d'elle, avec l'égalité: $\infty \pm X = \infty$.

Un ensemble fini quelconque a pour cardinal un nombre fini d'éléments qu'il est possible de compter, même si cet ensemble est indéfiniment agrandi, tel qu'à tout ensemble fini le plus grand peut être avancée la complémentaire dans un ensemble propre à surdéterminer l'indéfiniment agrandissable. Nous avons montré dans le *cahier* n° 1 que l'espace infini et absolu a de cela pour cardinal ce qui transcende notre expérience de compter et de décompter spécifique du fini et du relatif. Ces ensembles surdéterminatifs comportent, entre autres, la propriété d'unicité, interdisant le concept d'y pouvoir aussi décompter. On ne saurait pas plus déclarer néantaire qu'*in extenso* ce qui est à l'Univers depuis des relativités et des limitations, sans contradiction sémantique. Mais l'espace fini des relations cosmiques coordonne ainsi en une entité mixte certains des aspects spécifiques d'un espace absolu, à l'absence opposée distincte du principe de vacuité. Si l'on ne considère pas l'infinité inconditionnée comme privée de toute propriété spatiale, mais qu'on la considère étant privée de toute propriété spatiale de relation, la tenant ainsi, on la distingue

de la condition néantaire propre au vacuum, et il devient possible de la poser contingente d'un espace absolu. De ce fait, l'espace relatif advient bien d'un donné limité, comme notion entre vide et plénitude d'une relation d'avoir.

Considérons le continuum des transformations métamorphiques particulier à notre Univers. La fonction temporelle examinée en tant qu'instance s'insérant entre tout projet et sa réalisation (pour les agents spécifiques de la qualification déterminatrice), ou entre la cause et son effet (pour les objets déterminés assurant le rôle d'agent appropriatif), convient à la notion d'hystérésis limitative d'effet d'une interface entre le continuum en lequel rien ne peut advenir sans considérer une durée indéfinie, et celui en lequel aucun délai n'est censé séparer deux états de l'effectué. Les systèmes de forces, d'efforts et de luttes, mis en jeu dans la réalisation progressive du monde aux plans physique, psychique et spirituel, sont les expressions d'une phénoménie limitée dont le concept complémentaire *in extenso* se comprend depuis le caractère d'omnipotence unicitaire. Ceci étant, une manière de se représenter le niveau de l'omnipotentialité est de poser ce qui surdétermine la totalité des réalisations temporellement dispersées, en une unique actualisation (le réalisé et le réalisable, considérés comme fusionnés). On conçoit que l'espace cosmique serait de cela immensément plus contenant en discontinuités des états d'être et d'avoir, mais sans équivaloir à l'absolue continuité en existence, en référence au principe d'hystérésis.

Il est possible d'établir un rapport éclairant encore le présent propos depuis le principe de vélocité, en tant que fonction de remplissage d'espace. Un corps est dit immobile lorsqu'il occupe, dans l'instant, un espace égal à son volume propre. Son espace de relation est alors supposé nul. Un corps en mouvement occupe entre t_n et t_{n+x} un espace non nul, proportionnel à la distance parcourue dans ce laps de temps par son volume instantané. En sorte que, conséquemment, son espace de relation s'en trouve augmenté d'autant. Le prolongement du raisonnement posant l'équation aux dimensions d'une unité de temps par une unité de distance, fait qu'on peut imaginer qu'un corps fini se déplaçant à vitesse infinie, occupe infiniment l'espace cosmique de relation.

D'où apparaît l'évocation au caractère d'hystérésis appliqué aux progressions de l'Univers, entre l'absolu et l'infini qui sont les sources du temps d'être et des expansions d'avoir. Autrement dit, comme vide relatif en temporalité d'être et comme vide relatif en espace d'avoir, l'illimitation des potentialités relationnelles de faire, dans le cadre du temporalisé et d'un espace fini, advient comme conséquence d'un perpétuel retard du contenu de l'Univers en termes d'être et d'avoir, par rapport à l'existence absolue et son infinité contingente. Ce qui est réalisé à l'univers, pour être incomplet par rapport à l'entièreté *in extenso*, n'en représente pas moins un incommensurable dépassement de l'infinité inconditionnée privée de la moindre relation d'être et d'avoir.

Temporalisation, spatialisation et puissance factuelle, dont la synergie fonde la faculté de progressivement réaliser sur le mixte ressortant de ce qui appartient en propre aux extrêmes invariables, peut constituer une grille de lecture adéquate à la compréhension du déploiement de l'Univers. En ce sens que les conditions abaléitiques de l'instance performative et perséitiques du finalisé,⁵⁷ investissant l'expérience individualisée d'être et d'avoir, se trouvent strictement posées entre l'inconditionnelle existence aséitique par absolu et la contingente ipséité d'un non-être, non-avoir et non-faire être et avoir dans l'infinité inconditionnée. Mais ces temps d'être et ces espaces d'avoir par des intensités de faire n'apparaissent séparables, dans le continuum spécifique de l'Univers fini, relatif et variant selon des conditions, qu'en raison d'une disjonction entre l'infinité inconditionnée et l'absolu conditionnateur, s'effectuant continuellement hors temporalisation depuis une unité primordiale.

Quelques considérations éparses susceptibles de motiver des thèmes de réflexion à propos de la fonction spatiale.

- entre deux points juxtaposés et distincts l'un de l'autre depuis leur séparation, apparaît une distance seulement en relation à l'éloignement de l'observateur (or, cette distance ne peut être en

57. Entre l'intemporelle nécessité aséitique d'exister en raison de soi, distinguée de l'ipséité d'une existence-non-existante par contingence, c'est l'abaléité du devenir selon une apparence advenant d'emprunts (donc pour cause de l'altérité), par rapport à la suite perséitiques du devenu pour cause de soi.

soi). Il n'est de même aucune relation qui puisse exprimer une grandeur autre que nulle, si la mesure concerne des différences de quantité dans un même paramètre. En effet, le point étant par définition adimensionnel, aucun étalon de mesure métrique ne résulte du relationnel de l'un à l'autre. Deux points éloignés d'une quantité quelconque finie d'espace, ont conséquemment même indéfinition en distance, que s'ils sont infiniment éloignés l'un de l'autre. Cette distance adimensionnelle reflète en fait l'adimensionnalité du ponctiforme. Le critère de spatialisation, comme éloignement du séparé, est ici sans dimension.

- Selon le principe des analogues en quantité, un corps et un point éloigné de lui, et cela quelle que soit la dimension infinitésimale de ce corps, suffisent pour effectuer une mesure, étant donné que l'étalon de la dimension peut être ce corps qui n'a pas une dimension nulle.
- Une fonction topologique de relation apparaît entre au moins trois points. Dans un référentiel topologique d'espace de relation, il peut être dégagé un rapport de 'position relative'. Ce n'est, semble-t-il, qu'entre deux groupes d'au moins trois positions relatives de points, qu'on peut établir le principe de grandeur depuis la mesure des dimensions relatives d'occupation spatiale se surajoutant aux relations topologiques. On distingue ici l'espace physique, de la géométrie euclidienne appliquée à l'espace physique.
- Une limitation dans un espace physique ne peut ressortir que des aspects tensoriels entre des entités manifestant leurs états depuis des deixis tensorialisées. Cette idée vient de ce que la manifestation d'émergence relative à la définition des propriétés spatiales est à rechercher en tant que des propriétés déixiques particulières aux relations limitées dans la modalité de pluralisation des individués. C'est le principe d'individualité plurale, particulier au continuum fini, relatif et variant, qui semble régir le caractère de **délimitation réciproque**. Une chose peut être immense seulement par comparaison à d'autres choses de moindre importance, mais jamais infinie, et tel quelle peut être donnée aussi pour infime par comparaison à d'autres choses plus grandes, sans toutefois jamais être nulle.

J'évoquerai ici BOSCOVICH (*théoria philosophiae naturalis*, 1763). Il suffit, pour matériellement manifester les tensions depuis des relations relatives d'être en ayant, d'établir la coïncidence entre :

- des points chronologiques (*punctum temporis*), ou **chronons**, détenant la capacité de progression;
- des points d'espace (*punctum spatii*), ou **intersectons**, détenant la capacité de séparation;
- des points de matière (*punctum materiae*), ou **ultimatons**, détenant la capacité dynamiquement tensorielle dans l'hylé primordiale. Pour qu'il y ait phénoménologie, il faut en effet que s'établisse à proportion de distances délimitables (finies) des oppositions tensorielles limitées; dans le sens où ce qui est supposé différencié à distance infinie a une tension nulle.

Évidemment, le point à une dimension nulle, il n'occupe pas d'espace. Ce qui entraîne qu'une juxtaposition de points ait également une dimension nulle. Tenant le même raisonnement, une ligne de dimension finie non nulle ne peut pas être un segment de l'infini. Mais toutes dimensions finies et non nulles (le discret) peuvent être tirées de l'infini (le continu) sans que la dimension de l'infini ne s'en trouve modifiée. L'espace qui sépare deux points ne peut être que de dimension **relative** à un espace faisant référence à la distance qui les sépare au moins d'un autre point. L'espace entre deux points est sans cette condition indéfini à nul. Il ne peut pas plus être infiniment petit, qu'il ne peut être infiniment grand. Si cela est tenu pour véritable, alors, en ce qui concerne les volumes et les mouvements relatifs multidimensionnels, on devra entreprendre le même raisonnement.

Il importe de considérer qu'ultimatons et intersectons ordonnent le principe de chronons en référence aux discontinuités du seul exocosme. À l'endocosme, le temps ne se prête pas à divisibilité étant à l'encontre continu, tandis qu'au centre du continuum intérieur à l'être, c'est l'espace qui reçoit une référence fictive, cette centration se trouvant seulement ordonnée au principe d'éternité.

Si la manifestation exocosmique, dont la réalité sensible est prouvée par le jeu de propriétés depuis des forces s'exerçant entre entités matérielles, il est un fait qu'aucune donnée de l'expérience n'empêche d'étendre la représentation au continuum psychique

(manifestation qualificative depuis des efforts relatifs entre individuations mentales), ainsi qu'à l'endocosme spirituel (manifestation des vertus actales depuis des luttes relatives entre esprits). Notons que la mise au pluriel est évidente en ce qu'un seul élément de chacune des trois catégories ne peut être cause de relation au niveau tensoriel de son continuum particulier. Pour circonscrire et discriminer les attributs spécifiques de spatialité dans les différents continuuums ainsi distingués depuis leurs contractualités épuisant des potentialités réalisatrices (**pouvoir**, **savoir** et **vouloir** faire être et avoir), il suffit de soumettre à nouveau le principe de relation à prédication dans le cadre de la théorie des ensembles. Toujours dans l'intention de ne pas alourdir inutilement cette étude, je ne réitérerai pas ici la démonstration de ce moyen, me contentant de faire apparaître certaines spécificités à même de consciencialiser les notions de sept classes dans les dimensions d'avoir.

On peut concevoir l'espace contractuellement à l'existence-existante et l'existence-non-existante de la façon que l'on va voir. Tout d'abord sa génération exprimée entre la dualité:

- ' ϵ_{\emptyset} ' qui représente la classe nulle, vide de toute déictique existentielle, à laquelle correspond le statut privatif d'espace de relation. Mais ce n'est pas ce qui dans la pensée classique est rendu avec $\alpha\theta\epsilon\tau\omicron\varsigma$, qui distingue ce qui n'occupe pas de lieu, quand $\alpha\iota\delta\iota\omicron\varsigma$ indique ce qui n'est d'aucun moment. Ceci dit dans le sens où ces modes sont particuliers à ce qui, étant et ayant, n'a cependant aucune relation au monde;
- et ' ϵ_A ' l'espace absolu autant qu'infini parce qu'inconditionné, propre d'une existence ubiquitaire, omniprésente. Cet espace échappe à la notion d'emplacement, comme de délimitation, en tant qu'il répond à prédication non limitative de ce qui coïncide avec les pré-supposés de **ne pas pouvoir ne pas exister**, caractérisant complémentirement ce qui existe en soi indépendamment de tout relationnel. Dans la pensée, par analogie, chaque élément pensé peut prendre à volonté une dimension propre, indépendante de toute autre, et avoir une présence comme extemporanée. Mais une représentation de l'espace absolu est encore au delà cette relation. En référence

au continuum absolu d'existence, nous pouvons concevoir que si le caractère *in extenso* de non-être est spécifique de l'infinité inconditionnée, alors l'absolue existence a aussi son infinitude existentielle, sans que cette infinitude constitue l'attribut à même de caractériser l'existence absolue, sinon comme moyen propre à nous représenter un pouvoir ubiquitaire subsumant la perpétuité du possédé 'ici' simultanément à 'partout ailleurs'. On peut dire que ce qui existe par absolu, existe sans référence à un moment particulier, donc, par extension, en aucun moment du temporalisé, comme sans référence à un emplacement dans un quelconque espace de relation, **tout en n'étant pas pour autant absent** (depuis la double négation du présupposé dans le cadre des multi-ordinalités sémantiques), **en participant du temporel comme présence immanente**. En sorte que l'absolu d'être représente bien la faculté d'agir intemporellement (complémentaire des relatives relations d'être), par instantanéité inhérente. Ce qui fait coïncider l'absoluité d'avoir avec l'inconditionnalité dans le prédicat de possessivité, donc d'une manière affranchie de toute espèce d'espace limitatif.

Ensuite vient la fondamentale opérative entre ε_{\emptyset} et ε_A (elle constitue la trinitisation de la séparation originellement duelle):

- c'est ' $\mathcal{C}_{H\varepsilon_A}$ ' l'espace contingent, qui est tout à la fois infini et non spatialisé, (indélimitable et pourtant distinct d'un espace topique, ou d'un espace topologique) est spécifique de l'infinité inconditionnée posée en tant que contenant de manière insécable la deixis d'une infinie existence-non-existante. Autrement dit le domaine supraliminaire permettant le potentiel d'accroissement spatialisé des relations relatives d'avoir.

Enfin, parmi les quatre classes de mixage qui sont à permettre une indéfinité de relations distanciatrices, évoquons les différences entre:

- ' ε_{UC} ', l'espace vierge de relation qui, depuis une source tenue avec le continuum absolu d'existence, pénètre cette infinité inconditionnée en tant que potentialisation de l'expansion en acquisition et en devenir de l'Univers, et comme interface de

l'illimité au délimité. On l'appellera l'espace hors l'Univers des univers, en cela qu'il se caractérise comme espace, certes, tensoriel, mais vierge de réalisation, ou impénétré par les réalisations indéfiniment poursuivables d'être et d'avoir;

- ' ϵ_{UR} ' l'espace fini, délimitable, topique et topologique, spécifique de l'univers des réalisations progressives. On le connaît en tant qu'espace possédant la propriété de séparabilité autorisant le principe d'individuation dans le caractère performateur des pluralisations d'être et avoir;
- ' ϵ_{UA} ' la spatialité endocosmique, complémentaire à ' ϵ_{UC} ', de la relation d'expansivité événementielle, en tant que milieu relationnel extemporané spécifique d'un perfectionnement acquis, comme de celui spécifique du parfait par constitution. Comme relation d'intensivité poursuivie en tant que dipôle du relationnel d'expansion, il peut être donné ainsi que l'image subabsolue à prolonger ce qui existe absolument. Ou encore comme activité synergique interne, complémentaire de toute croissance en expansion individuée pénétrant l'infini inconditionnée. En ce qu'on y conçoit la stabilité intégrative entre le parfait par constitution et le perfectionné (intégration surdéterminant le relationnel d'un achèvement en organisation), cet espace peut caractériser les possessions dans le subabsolu, depuis une fonction immuable de lieux perpétuellement affectés, adimensionnables, auquel répond l'épuisement des caractères de perfectibilité du tenu pour séparé dans la multiplicité de l'individué. À ces lieux d'occupation invariante correspond le présupposé d'une intercommunication quasi instantanée entre parties. Jusqu'à ce que des discriminants intellectuels en améliorent le concept, il n'est guère possible de se représenter ce référentiel-là autrement que comme espace hyperphysique.

Saisir le fini dans l'infini est conceptuellement le plus aisé, en raison de l'impossibilité de comprendre l'infini vu comme partie du fini. Mais il est important d'apercevoir que le bornage du limité et l'illimitation de l'infini représentent en fait la bipolarité d'un caractère unique distinguant des aspects oppositifs du même. À y réfléchir, c'est à faire que la pluralité de l'infime à l'immense se

rejoigne dans l'unicité comme complémentarité absolue non relativable de l'Un et son infinitude (étant *in extenso*, l'infinité est aussi adimensionnable). Ce qu'on distingue aisément de l'infinité chaotique et privée des attributions spécifiques des relations relatives du continuum médian des limitations individuées à la subabsoluité opposée non spatiotemporalisable. Cela se conçoit en ce que les limites dans le continuum des séparations de l'individué a son aspect complémentaire dans l'unicitaire. Pour en représenter le fondement, considérons ces aspects à l'aide de la figure 4.17.

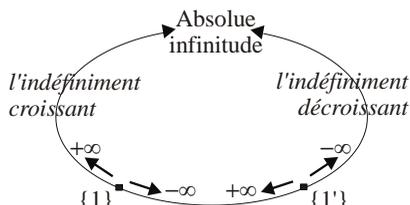


Fig. 4.17, ce qui est situable en extension des stratifications cosmiques de l'individué

Depuis ce schéma, on montre que, spécifiquement à l'instance performative de l'Univers, chaque individuation possède un indéfiniment agrandissable **corrélé** à un indéfiniment diminuable, tel que toute unité individuée par le moyen d'un substrat au microcosme, en l'associant à un superstrat au macrocosme, ait strictement, un identique indéfiniment agrandissable, corrélé à un indéfiniment diminuable. C'est précisément cette disposition qui pose le principe de séparativité de l'individué en référence à l'ensemble des individuations dans l'expansion exocosmique, comme prenant sa source consubstantielle dans l'unicité endocosmique, à l'encontre adimensionnable et non relativable, du seul fait que l'absoluité implique en infinitude toutes potentialités, dans le rapport au relatif impliquant la finitude (le tenu pour relativement possible). C'est, semble-t-il à distinguer le prédicat d'organisation systémique dans le Cosmos, d'une intégration ultérieure allant avec la pérennité de l'individué dans le subabsolu. À l'échelle de l'organisable allant de l'infime jusqu'à l'ultime organisme n'ayant plus d'extériorité assimilable, coïncide l'aspect complémentaire allant avec le principe d'intégration dans l'ultime par laquelle advient intemporellement la non-relativité spatiale coïncidant à

l'adimensionnalité des individuations ayant alors, de fait, ni un plus petit, ni un plus grand.

On conçoit de cela que si au microcosme – en ce qu'il touche à l'infinité inconditionnée –, deux points juxtaposés et distincts l'un de l'autre depuis leur séparation, sont distants, *mais d'une distance indéfinie*, à ne pouvoir exprimer une grandeur mesurable, et qu'à l'opposé macrocosmique, l'ensemble des réalités intégrées entre elles dans le subabsolu sont distinctes en soi, c'est-à-dire sans nécessité déixique de distanciation à les séparer (l'absolument différencié dans les attributions d'être, d'avoir et de faire occupant la même deixis), alors, depuis les extrémités marquées ∞ et ∞ , et spécifiant le champ en deçà l'infime et au delà l'immense, toute individuation perd sa grandeur relative: elle n'est plus relativable. Cela est à distinguer les différences par grandeurs réelles (réalisées) entre omicron et omégon, quand le champ d'expansion négatif et positif de n'importe laquelle des strates d'individuation est exactement même, entre les continuums ε_{\emptyset} et ε_A qui n'ont en commun, avec la notion du point et la notion de grandeur indéfinie par delà l'indéfiniment agrandi, que l'adimensionnalité.

Dans le *Traité de l'infini créé*, écrit anonyme datant de 1690 (pour une question de protection de l'auteur contre le pouvoir des clercs religieux s'arrogeant le privilège d'imposer ce qu'il fallait croire, mais attribué à MALEBRANCHE en première publication clandestine faite à Amsterdam en 1769), on lit que l'infinité de l'espace nous est compréhensible en raison de la finité de son contenu relatif. C'est tel que l'infinitude en existence dans l'absolu se pose en contradiction du présupposé de finitude de notre propre contenu, comme ensemble indéfini de relations d'être, d'avoir et de faire à l'existence, et se posant conséquemment comme possibilité d'expérience de celle-ci. À dépasser l'usage commun, l'infinité et la finité ne sont pas les spécificités limitantes et illimitatives du prédicat de spatialité, dans le sens où l'on pose simultanément le temps comme conteneur illimitatif des indéfinies suites de toutes choses relativables. Aussi entendrons-nous que l'infinitude de l'absolue existence tient à l'infinité de l'inconditionné sans attribution qui se pose réciproquement comme absoluité en existence-non-existante. C'est sur cette base qu'on introduit

l'indéfinité spirituelle comme la plénitude adimensionnelle en essence, de laquelle tout esprit tient son temps d'être, quand l'indéfinité physique du monde dispense dans les choses corporéifiées les limites matérielles d'avoir. Nous concevons alors le mixte issu de la rencontre des deux sortes, tel que la commensurabilité des uns et des autres (les individuations qui sont supposées indéfiniment diversifiables sur une pluralité indénombrable de mondes) prend sa source dans l'incommensurabilité de l'Un, en tant que la succession générative omnipotentielle de dissémination des individuations posées en tant que ce qui ne peut pas ne pas être (aléthique de nécessité, par rapport au possible).

Donc, l'Infinité inconditionnée ne représente pas un contenant vide à l'infini. Elle a pour statut une plénitude existentielle, mais statut négatif par contingence à l'absolu. On la suppose donc par complémentation, hylémorphique, non informante, non consciente et non volitive, bien que ce soit la même infinité que celle qui préside à la plénitude existentielle (son aspect positif). Sur la base infinitaire d'un espace métrique (distances) et topologique (éloignements), la pentarchie du partout dense en toutes choses, reste nécessairement pendante à l'impentarchie du partout dense en des aspects complémentaires. Sans cette disposition, et par analogie, une indéfinité de points ferait autre chose qu'un seul point de rien. Il faut bien comprendre que, restrictivement à la réalité de quelque chose en particulier – dans ses aspects géométriques, propriatifs, qualitatifs et de toutes autres catégories mixant des attributions –, **il est possible de considérer d'innombrables signifiés formant agrégat à la représenter, seulement parce qu'un nombre indéfini de transfinitions sémantiques complémentaires en prolongent les aspects limités par toute actualisation.**

Notons qu'on peut sans doute concevoir rationnellement un espace à plus de trois dimensions, et ce faisant qu'une telle spatialisation puisse réellement exister à l'exocosme, cependant que *l'espace à quatre dimensions* introduit en physique depuis des possibilités mathématiques s'obtient en ajoutant la fonction temporelle au trois dimensions de l'espace, et non pas une fonction spatiale, ce qui est alors spécifique au concept de spatiotemporalité. Encore une fois, non seulement il apparaît vraisemblable que l'espace est un produit

du contenu physiquement discontinu (s'il est fini pour le relatif, il est infini en référence à l'absolu), mais de plus que les distances tiennent aux éloignements entre ségrégations hétérogènes issues d'une isomorphie originelle. Au temps d'être, ce qui est par relation à son altérité et non pas en soi, n'est possible que par la durée entre un certain passé et un certain avenir, en ce sens que la temporalisation est nulle étant considérée en référence à l'instant présent, et donc sans aucun sens objectif. **Cette durée nulle d'être en soi et non nulle de devenir par succession événementielle, entraîne justement ce qui fait être, n'étant dès lors pas sans ambiguïté à correspondre aussi à ce qui est.** Ce temps est alors généré par les faits du devenir, à défaut d'advenir pour cause d'être. L'erreur à se représenter les conditions temporelles est de faire comme si le temps n'existait qu'à circonscrire notre dimension temporelle, celle de nos manques, dans l'exclusion de sa complémentaire nécessairement existentielle. Déjà la relativité d'EINSTEIN montre que la temporalisation ne préexiste pas indépendamment des événements considérant une variation d'état: que la dite temporalisation est consécutive de la densification du contenu se prêtant plus ou moins rapidement à variation d'état pour cause de distances relationnelles.

Encore un trait conceptuellement aperceptif sur l'espace et sa fonction de relation. Considérée dans le linéaire, la relation directe n'est possible qu'entre les contenus séparés par deux segments adjacents. Mais pour ce qui est des surfaces, c'est jusqu'à quatre partitions en des contenus différents qui peuvent avoir des interfaces directes aux autres, ce que montre clairement la figure 4.18.

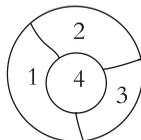


Fig. 4.18 fonctions de relation dans l'espace

Le partage d'un volume (qui concerne donc un espace à trois dimensions) accroît de même le nombre de partitions pouvant être directement en rapport de proximité. Mais ce n'est qu'en un espace topologique à une indéfinité de dimensions qu'une infinité de

partitions possède un nombre illimité de relations simultanées. Or cette disposition apparaît parallèle aux conditions d'ubiquité temporelle dans l'adimensionnalité de l'Infini inconditionnée.

4.21 CONCEPT D'EXHAUSTION DES CONTINUUMS

Traitant du pari de PASCAL dans la *Revue de philosophie* de juin 1901, Paris, J. LACHELIER remarque que nous pouvons connaître du monde des quantités, la durée, des dimensions relatives, précisément en raison de notre nature physiquement bornée;⁵⁸ Mais que c'est en raison d'une nature intérieure, complémentaiement métaphysique, qu'il nous est possible de subsumer cette expérience des sens en concevant l'existence à être adimensionnelle, dans l'infini et l'éternité. Donc la condition phénoménologique comme opposée à ce qui existe à être complémentaiement ni étendu, ni quelque chose en particulier, étant dans l'Un unicitaiement *in extenso*. Si la spatiotemporalité constitue le caractère déixique d'où peuvent émerger les expressions des différents continums qui sont à même de fonder contractuellement tout prédicat d'être, d'avoir et de faire du discours sur la réalité particulière au continuum des quasi indéfinies pluralités individuantes d'être, d'avoir et de faire, alors vient à l'idée **d'associer chaque classe de temps à chaque classe d'espace**, afin d'établir l'exhaustion des continums.

Nous avons discriminé en ce qui est du temps, l'éternité ubiquitaire, la temporalité, l'intemporel. De ces 3 aspects irréductibles du temps ressortent 7 classes de temps d'être, qui correspondent au premier niveau suprarélatif à permettre une indéfinité de compositions relatives. Ensuite, nous avons effectué la même disposition en ce qui est de la notion d'espace. À savoir, un espace réputé absolu, un espace relatif, et l'espace privatif qui se pose comme le conteneur d'une existence dans le statut de non-existence, en tant que statut privatif différent de l'anexistence. Dans ce cas encore ressortent 7 classes de l'expansion d'avoir. Or il nous est apparu par ailleurs que le rapport entre le temps d'être et l'espace d'avoir se décline en tant qu'**expérience de l'existence**,

58. Cela étant énoncé dans l'opportunité de citer É. HAVET: «notre âme est jetée dans le corps, où elle trouve nombre, temps, dimension ...».

depuis un **faire** advenant de tensions spatiotemporelles médianes, et tel que le faire qui a pour théâtre les transformations métamorphiques du Cosmos ne représente qu'une espèce. En sorte que la rencontre du produit des 7 classes d'être aux 7 classes d'avoir est susceptible d'assurer le support conceptuel des enveloppes concentriques d'univers qui surdéterminent la multitude des relations conditionnelles par épuisement localisable des potentialités, entre l'absolu en existence, et l'infinité inconditionnée qui lui est contingente.

Cette disposition, s'offre au raisonnement comme le support cognitif le plus générateur de nouvelles significations. En effet, une telle étude conduit au concept de 49 discriminants de continums. Cela est à dire qu'entre le continuum 'le plus profond' dans l'endocosme, celui qui conditionne l'univers 'le plus central' au réel, et le continuum 'le plus périphérique'⁵⁹ à l'exocosme, celui qui se situe à l'opposé du premier, posé au delà l'état d'univers en cours de réalisation le plus extérieur, nous pouvons dénombrer la théorie de 47 sortes de continums intermédiaires. En sorte que, de manière exhaustive, l'existence pourrait être expérimentée étant déclinée sous 49 expressions différentielles entre rien et l'entière absolue, d'où 49 classes de conditionnalités, parmi lesquelles on situe celle qui est particulière au Cosmos mettant en rapport des conditions de faire être et avoir à l'indéfini du champ des réalisations possibles selon des occasions.

Ce qui fonde la théorie des continums en 49 classes est l'association de chaque mode du temps d'être à chaque mode d'un espace d'avoir, quand les couples ainsi constitués assurent le prédicat de faisabilité d'une factualité tensorielle depuis des complémentarités spécifiques. Mais l'on conviendra que cette disposition pourrait être jugée faible si, ne représentant que le formalisme d'un dénombrement, il n'était pas possible de relier significativement de telles classes depuis des discriminants qualificativement attributifs, que l'on puisse de plus entendre en raison d'un ultime but à atteindre ressortant de leur intercontractualité.

59. Ces guillemets sont à rappeler l'insuffisance de termes à imager des états différents du même.

Il est évident que ces continuums peuvent être rendus signifiants depuis le travail mental qui consiste à associer les signifiés tenus dans chacun des deux termes des couples qui sont ainsi avancés à des fins conscientialisatrices. Peuvent en effet surgir de nouvelles significations du simple rapport coordonnant les différents cas des formations distinctes dans le prédicat de l'expérience de l'existence mettant en rapport 7 classes de **temps d'être**, à 7 classes de **l'espace d'avoir** précédemment inventoriées. Impossible d'étudier chacun de ces domaines dans le cadre restreint du présent ouvrage par le moyen duquel nous cherchons à seulement poser les principes sous-jacents d'une métaphysique moderne. Ce n'est donc que dans le but d'en montrer la possibilité, que voici évoquées quelques relations :

- ce qui est présence absolue surdéterminant, en tant qu'omniprésence du localisable, l'ensemble des moments spécifiques de l'occupation d'un espace fini ;
- l'inverse, à savoir, en l'espace infini, une présence relative du présent reconduit spécifique du temporalisable ;
- ce qui représente une ubiquité relative d'une présence fugitive occupant simultanément plusieurs lieux de relation pour une même actualisation ;
- le fait d'être présent en une suite de moments de la temporalité, de façon restreinte à une même localisation ;
- la combinaison des deux précédentes configurations, qui communique à l'idée le concept d'une présence à la fois simultanée en plusieurs endroits ainsi qu'en plusieurs moments ;
- les instances successives d'une même existence en des successions d'espaces relatifs de relations temporalisées, en tant qu'identité conservée au cours des transformations métamorphiques successives, c'est-à-dire un temps continu d'être, associé à un contenu continument variant comme discontinuité d'avoir (par analogie à l'exemple du passage de l'enfant au vieillard, montrant que, en dépit de ce que l'enfant et le vieillard sont inidentiques entre eux, il s'agit d'une seule personne).
- ...

Il apparaît patent qu'on ne peut espérer discriminer les spécificités de ces différents continuums en faisant l'économie d'une structure sémantique appropriée aux contenus des ensembles opérés, qu'on examine par différence et complémentarité. Il faudra bien, quelque jour à venir, nommer chacun au moyen de termes discriminant les différents modèles de **l'univers des relations d'être et d'avoir**, dont sont en particulier les continuums par lesquels on se trouve :

- fini dans l'espace, depuis une origine et une fin.
- fini dans l'espace, avec une origine, mais pas de fin.
- fini dans l'espace, sans origine, mais avec une fin.
- fini dans l'espace, sans origine ni fin.
- infini dans l'espace et ubiquité du temps.
- infini dans l'espace, temporellement sans origine ni fin.
- ...
- infini dans l'espace, ayant une origine et une fin.

Pour pallier une sclérose intellectuelle par trop précoce vis-à-vis de ce vaste domaine quasi vierge d'exploration – qu'on me pardonne ce clin d'œil aux embaumeurs de nos intellections depuis tout endoctrinement institutionnel – il est important de tenir qu'aussi loin qu'on aille dans de tels concepts, il ne s'agira encore que d'améliorer la théorie du champ de ce qu'on peut croire **à propos** de la réalité. Il est indéniable que le savoir acquis sur ces différents continuums ne peut uniquement tenir à l'expérience qu'on en peut faire, soit de façon extrareceptive par pénétration des continuums extérieurs épiconcentrés sur notre propre milieu, soit introceptivement pour ce qui est de la connaissance du contenu des continuums qui sont, à l'encontre, plus intérieurs par rapport aux progressions de nos propres états d'être. Quels que puissent être les moyens de notre intellection, ces moyens consisteront toujours en la possibilité de concevoir les différents cadres possibles de l'existence depuis l'agencement de significations propres à les caractériser. Cependant qu'en l'occurrence, l'ineptie épistémiquement dogmatique n'est **nullement de soutenir que connaître le contenu du réel reste au sens strict une affaire d'expérience**, mais de limiter les connaissances au domaine d'expérience en déniait des moyens introceptifs d'entendement – domaine qui

relève évidemment de l'hypothèse, des théories, et conséquemment de l'opinion et des croyances –, lorsque ce qu'on appréhende est hors portée d'expérience.

PLOTIN rendit compte à ce propos, au delà de l'intelligence du perçu extrareceptif, de l'activité contemplative dans l'intelligible. Cette activité tient à l'aperception de la réalité, et c'est depuis une telle aperception que la spéculation conceptuelle se trouve vivifiée. Aussi, il me semble que si le postulé sur le réel depuis le conçu surajoute aux simples informations afférentes au perçu, de même ce que l'on conçoit de croyable surajoute au crédo qui concourt à nos aperceptions introceptives, dès lors que c'est l'interrelation des deux sortes qui participe à la formation de nos déterminations personnelles.⁶⁰ Ce n'est pas là de la théorie. En effet, pour peu que nous sommes à croire en une existence incommensurablement déployée, l'illimitation de ce auquel on croit ainsi agrandit d'autant le cadre des possibles participations personnelles: ces possibilités sont évidemment plus complexes que ce qu'on peut décider restrictivement au savoir d'expérience. Les limites qu'on donne ainsi à l'altérité de soi est promesse d'expérience sans borne aux diversifications sans limite de l'existence. Le savoir depuis le senti et la connaissance depuis le conçu sont, avec la confiance dans la possibilité de réaliser le potentialisé selon des opportunités, choses distinctes, certes, mais qui semblent également coopérer aux déterminations de la personne dans son implication personnalisée à l'Univers, depuis l'équation:

$$\text{personne} \cup \text{personnage} = \text{personnalité}$$

Autrement dit, nos relations venant du croyable et des connaissances acquises à l'endocosme, en interférant fonctionnellement avec les représentations scientifiques résultant

60. Comme nous l'avons montré dans l'introduction du présent ouvrage, afin de souligner l'utilité d'une connaissance métaphysique, l'information sur l'environnement sert à décider de nos réactions au milieu. Nos actions sont autres et ressortent de ce auquel on croit. Aussi, si le combat des religions d'autorité à l'encontre de la liberté de conscience est toujours insupportable, il n'en reste pas moins que se privant de croire pour cause de raison doctrinale, des positivistes, des matérialistes et des réductionnistes s'appauvrissent en idéaux ils, perdent d'autant leurs raisons supérieures d'agir, se suffisant de gratifications dans le réagir. D'où les doctrines justificatives des dogmes académiques de mettre très doctement en avant les seuls comportements, jusqu'à nier la possibilité du libre-arbitre personnel autrement que comme paradigme social.

des rapports qu'on a d'expérience à l'exocosme, constituent un tout organisé décidant de notre libre-arbitre dans le cadre du qualificativement potentialisé au mésocosme humain.

On pourrait se poser la question: mais comment pourrait-il y avoir du vécu entre les contenus appartenant à des continuums différents? Comment l'être fini et relatif pourrait-il toucher à l'infini et l'absolu? Un début de réponse pragmatique à ce questionnement sur l'intercommunication entre continuums peut venir du constat que, dans l'expérience qu'on acquiert des transformations métamorphiques de l'Univers, **toute personne apparaît agrandie de la dimension de sa participation de ce qui surpasse chacun de ses états antérieurs**. La personne humaine se trouve ainsi élevée conjointement à ses efforts de progression, faisant que l'instant qui suit une quelconque de ses actualisations dépasse ce qui constituait les seules conditions de maintenance afférant à son état au moment précédent. Quiconque est d'acte plus que de nom et de mots, surpasse ainsi ses états dans les apparences d'être depuis l'investissement de ses propres potentialités de devenir.⁶¹ Reste que la marche du progrès sur le lieu et le temps de la personne entre les limites de l'infime et les confins de l'ultime, reste uniquement affaire de détermination personnelle.

Rien n'est mieux à montrer, même pour qui renonce à croire en un domaine métaphysique de la réalité. Oui, rien ne l'est puisque cette disposition se trouve justifiée en ce que le domaine métaphysique de la réalité peut être nié par toute personne sans incidence causale sur son fait. En ce sens que l'effet de soi vient des déterminations prises en rapport au potentialisé et pas uniquement des conditionnements venant réactivement de conditions extérieures.

4.22 SUR LE CONTINUUM SPÉCIFIQUE DE L'INSTANCE PERFORMATIVE DE L'UNIVERS

Comme c'est entre la matrice de l'espace et le travail du temps que s'effectuent les expansions progressives d'être et d'avoir à

61. Condition renvoyant au carré sémiotique de la vérité des référents performantiels: Cf. figure 4.5.

l'Univers, nous pouvons concevoir temporalités et espaces du point de vue de leur contrat aux devenirs et aux acquisitions.

Au plan physique, il n'apparaît ni d'avant, ni d'après, pour régir l'actualisé. Les transformations étant entièrement circonscrites depuis la phénoménologie en tant que successions d'actualisations réactives, le concept entraîne que l'instance entre deux réactions d'une même suite d'objets est non-événementielle. Si les objets (desquels adviennent les propriétés physiques) sont subjectivement déterminés, ou déterminables dans le temps, ils ne peuvent *in situ* s'émanciper du cadre spécifique des **séquences** de relations dans l'espace séparatif. Cela est dit en ce que tout objet se trouve indéfiniment statique, étant reconduit en l'absence des interventions qui lui sont extérieures. Aussi, même une rétroaction doit être objectivement comprise comme étant de cette sorte, par le fait que c'est un programme qui en conduit les effets, depuis des antécédents déterminatifs n'appartenant pas à l'objet, mais à son agent adjuvant qui, lui, détient la capacité complémentaire de :

{vouloir•savoir•pouvoir} faire être et avoir.

Le principe de rétroaction renvoie à la réflexivité du domaine psychique qui relie le pendant, à un certain nombre d'antécédents, depuis la conscience événementielle d'un environnement passé, contractuel d'effets au présent. Cela a pour effet de surdéterminer le domaine physique depuis le rôle d'agents agissant qualificativement sur les propriétés des objets physiques. Rôle qu'on suppose commencer sur Terre avec le règne végétal et qui s'affirme dans le règne animal, dont le genre humain représente l'actuel dernier chaînon dans la progression continue depuis des moyens biologiques. D'expérience, ce sont de tels agents qui, possédant la faculté de changer le cours du déterminé, agissent qualificativement sur les propriétés du milieu.

Mais choisissant de ne pas faire abstraction des différentes facettes de la réalité, contractuelles d'une progression performative de l'Univers, nous poserons encore, après le mode de la réalité physique (le travail propriétaire dans la nature) et celui des réalités psychiques (le travail qualificatif surimposé aux propriétés physiques), l'orbe des réalités propres à l'esprit. Sur le principe de complémentarité actorielle, on conçoit que les agents du domaine

spirituel ne considèrent pas uniquement la liaison entre passé et présent faisant la condition particulière de la limitation psychique depuis l'apprentissage qualificateur des conséquences de cause à effet. Surdéterminant le mentalisé aux fins qualifiantes, l'esprit relie encore tout moment présent au futur, depuis l'entendement de ce qui est à réaliser pour épuiser progressivement les potentialités de perfectionnement. Ce duquel ressort la notion d'**effet proactif**, en tant qu'une proaction investit au présent un résultat attendu dans l'avenir. Le domaine spirituel se pose conséquemment comme celui des **agents déterminatifs**. Depuis le concept de contractualité instauré entre les différents continums, ce domaine surdétermine l'activité des actants qualificateurs du domaine psychique, qui sont limités à agir sur le domaine propriatif de la réalité, depuis le principe de valeur actale et des déterminations virtualisatrices.

Enfin, avec le concept de personne, la personnalité est à unir fonctionnement ces trois aspects factuels, tel que, pour la personne, ce sont des **effets actoriels** qui adviennent de tenir compte d'un savoir d'expérience extraceptive, relié aux connaissances issues d'appréhendements introceptifs. Surdéterminant depuis son libre-arbitre ce qui relie entre elles les réactions physiques, les activités psychiques et les proactivités spirituelles, la progression de ses trois domaines étant considérée séparée dans la dynamique des tensions spécifiques, l'actorialité de la personne se définit alors comme gravité fonctionnellement organisatrice de ces domaines encore plus ou moins fonctionnellement séparés. En sorte que la reconnaissance résultante produise bien des accomplissements au présent visant une finalisation par épuisement des potentialités depuis des moyens prédéfinis, mais à ne pas progresser en aveugle, ni de façon déterminée. **La personne a, précisément en raison de son autonomie personnalisée, la possibilité de continum réinterpréter en son âme et en conscience, depuis le choix des moyens dans les coordonnées du plus beau, du plus vrai et du meilleur, sa propre détermination personnelle dans le devenir du monde.** Sans la faculté qu'a la personne de formuler de façon personnalisée le produit de l'organisation individuée d'un vouloir, d'un savoir et d'un pouvoir faire être et avoir, l'instance de réalisation performative de l'Univers serait déterministe, ou quasi mécanique. Or nous ne concevons rien de notre continuum, et

l'expérience le confirme, pouvant laisser entendre qu'une chose ou qu'un être puisse avoir des rapports à son altérité sans attributions antithétiques. D'où est qu'en référence au principe de déterminisme, si l'on pose la détermination stochastique de cause à effet, inévitablement aussi advient complémentirement la liberté déterminatrice.

On conçoit, de cette disposition, que la personne, depuis le principe de personnalité (dont le rôle suppose la coordination des domaines contractuels de la réalité que sont les propriétés matérielles, les qualifications mentales et les vertus de l'esprit), possède en elle le moyen de s'émanciper, dans une certaine mesure, des insuffisances de la temporalité et des limitations de l'espace. Limitations et insuffisances que l'on peut poser en référence aux performances durant l'instance cosmique de réalisation métamorphique dans le principe de transformation d'un préalable potentialisé, en tant que facteurs inertiels insérés entre le voulu et le réalisé. Car si l'espace limite les choses et que l'espace limité se trouve encore dans les choses limitées, alors seule l'insuffisance en réalisation d'être dans l'ordre des strates de systémicité du Cosmos, semble circonscrire le manque en pouvoir réalisateur sur l'échelle du temporalisable entre microcosme et macrocosme.

La personne se trouve conséquemment au noyau de l'être individualisant en une même deixis des substrats physiques, psychiques et spirituels. Pour saisir cette implication de l'imbrication hiérarchisée des codomaines au travers les différentes strates de la réalisation de la réalité, évoquons de nouveau le principe d'antitypie de LEIBNIZ, ou l'impossibilité pour deux corps d'occuper simultanément un même espace. On sait que chaque partie en étendue doit rester extérieure à toute autre présentant des caractères semblables, sous peine de perdre leurs individualisations respectives. Condition que l'on connaît comme principe d'impénétrabilité sur un même site et dans la simultanéité d'un même temps, de deux choses individuées selon des substrats semblables.⁶² Mais

62. Physiquement, la matière est quasi vide de substances du fait des énormes distances lacunaires entre éléments substratifs; qu'il s'agisse au macrocosme des distances entre les corps astraux, ou celles, en tout point comparables, qui sont entre les atomes dans le microcosme de ces corps astraux. Le concept d'antitypie vise l'impossibilité de conserver une identité propre sans séparation spatiotemporelle. Deux gaz ou deux liquides

nous avons à compléter le concept par ce qui donne le pouvoir d'occuper simultanément un même site depuis des natures différentes dans le même temps. Pour faire court, nous dirons que la densité de présence, considérée dans un aspect particulier de la réalité, implique une densité de présence dans plusieurs des aspects de la réalité qui sont complémentaires des aspects que l'on distingue en particulier (densité de présence pouvant prendre toute proportion entre l'entièrement réalisé et le totalement potentialisé).

Dès lors que l'on conçoit clairement cette contrepartie, il devient évident de réinterpréter les conséquences du principe d'antitypie. Par exemple, le cerveau, qui est fait de matière et dont le fonctionnement est entièrement physicochimique, peut occuper le même emplacement que le mental, qu'on suppose reposer sur un substrat mixte psychosomatique. En sorte qu'on puisse poursuivre les dispositions d'une réalité complexe en réintroduisant des concepts classiques comme ceux de l'âme et de l'esprit (l'âme en tant que l'embryon d'une nouvelle réalité noosphérique supposée combiner le monde matériel au monde spirituel sur le site médian des relations de la psyché à son altérité).

Il est évident que le principe d'impénétrabilité sur un site commun, relativement à la simultanéité d'un même moment, se limite aux choses individuées identiques en nature. Il est alors intéressant de remarquer qu'un même individu peut de cela avoir des relations diversifiées depuis les différents niveaux contractuels sous-jacents à son individuation, individuation restant par ailleurs unicitaire, c'est-à-dire non sécable, au contraire de ses substrats.

Le complément du concept d'antitypie tient en logique en ceci: exactement comme un citoyen est vu différemment selon que son existat a pour coordonnées la capitale qu'il occupe, ou seulement celles du pays contenant cette capitale, ce citoyen est cependant unique (il sera compté une seule fois dans la théorie des ensembles). **Et se trouvant unique, non pas dupliqué en chacun de ses domaines de relations, on peut dire par analogie que ce qui constitue son intégrité tient à l'ensemble des strates**

s'interpénétrant, perdent leurs identités propres pour celle qui résulte de leur mélange, jusqu'à ne plus pouvoir manifester des propriétés individuelles, des propriétés résultantes les identifiant en tant que chose composée.

contractuelles pour ce qui participe des moyens de réalisation de sa réalité d'être et d'avoir, quand ces moyens ne sont pas responsables de son existence individualisée.

Tentons d'examiner cela de plus près. L'espace interne aux corps, fait d'interstices, d'écartements est supposé de même nature que l'espace de relation corporelle externe aux corps, c'est-à-dire à d'autres corps. Ces espaces sont dimensionnables par le moyen de la mesure entre analogues de proportionnalité nombrée, opérée entre contenus dans un cas (mesures internes) et entre contenants dans l'autre cas (cas des mesures externes). Par différence, l'espace mental opère sur des rapports essentiellement topologiques entre signifiés depuis des signifiants préalablement formés. Le domaine mental se trouve ainsi affranchi de certaines des limitations propres à l'espace physique. Il est alors remarquable que le travail de la pensée est temporellement relié par une succession de faits indépendants de toute dépense en déplacements dans son espace topologique de relation. Le produit d'un travail mental ne prend alors qu'une dimension tensorielle dans sa situation topologique, en ce sens qu'avec l'émergence d'une signification, le résultat dudit travail mental ressort de fonctions codantes entre pleins et lacunes du langage, relativement à des dispositions signifiantes. Mais que l'on veuille conserver la représentation du signifié hors son actualisation mentale par le moyen de sa transcription dans l'écrit, et le produit de la pensée quitte la dimension temporelle pour une instance de maintenance spatiotemporelle relevant du corporéisé. Il y a alors fixation du contenu de la pensée dans un support répondant à l'espace physique, d'une façon détachée de l'instance psychique de transformation nécessitant un temps réalisateur dans l'espace topologique des individuations sémiotiques.

Toutes ces considérations fondent, à mes yeux, la raison de ne pas donner dans la doctrine du réductionnisme. Pour peu que l'on ait dans l'idée que la réalité de telle **qualité** de cet homme-là n'est qu'indirectement subordonnée à telle **propriété** de ce pudding-là qu'il mangeât, alors nous pouvons tout aussi bien concevoir que l'acquisition de réalités vertuelles et du libre-arbitre personnel ne sont pas plus de cause à effet le résultat du raisonnement, que la

réalité qualificative résultant du raisonnement ne l'est des propriétés physicochimiques d'une organisation somatique.⁶³

De telles réalités distinguées, pour être contractuelles entre elles, nous laissent supposer qu'elles répondent à des lois particulières, bien que les significations susceptibles de se dégager de ce qui précède mettent en cause des zones intermédiaires composant des substrats mixtes. Cela fera, par exemple avec le discours de FREUD, puis celui de JUNG par incidence sociétale de la psychologie, l'objet d'une zone subconsciente entre le cerveau et le mental; ou l'objet, avec Shri AUROBINDO, ainsi que d'autres, d'un discours faisant intervenir une zone supramentale entre l'esprit et le mental. Dans ces zones intermédiaires, dont les éléments participent de plusieurs niveaux contractuels des codomains de la nature, on identifie des réalités spécifiques. En sorte qu'à toutes zones intermédiaires appartiennent des caractérisants propres, en tant que les manifestations qu'on y suppose sont censées résulter d'états distincts d'être et d'avoir. Un exemple de cette proposition: au plan humain on ne peut apparemment que saisir, depuis un travail mental, chacun des sujets d'un savoir les uns après les autres, successivement. On nomme communément cette limitation des pensées depuis le travail mental opérant dans le seul processus successif du pensé, le monoïdéisme. Il caractérise en fait la limitation de ce qui constitue notre pouvoir d'intellection (la relation topologique des symboles, ou leurs signifiés, dans les limites d'une séquence de rapports). Mais nous avons montré (voir § 2.1) qu'un cheminement en 'parallèle' pouvait surdéterminer le mode séquentiel du monoïdéisme, comme ce cheminement-là particulier d'intellection pouvait encore être surdéterminé dans l'ubiquité du travail supramental.

Pour en terminer avec ces notions de deixis, j'ajouterai que, plus particulièrement dans notre continuum, être avec un avoir reste conditionné au principe de durée et d'étendue. Si la délimitation dans les trois dimensions d'un espace galiléen de quelque chose est

63. Notons qu'accepter le présupposé de subordination dans ce rapport, n'entraîne pas aussi qu'on ne puisse pas considérer d'autres rapports. Au contraire de vouloir généraliser, nous devons nous en défendre en raison d'énoncés logiques qui distinguent la causalité, de l'implication.

définie par le moyen d'une durée nulle, alors l'être et l'avoir de cette chose, pourtant existante, sont également nuls. Pour posséder un certain pouvoir de devenir autant qu'une puissance non nulle d'acquérir, ce quelque chose-là qu'on considère doit manifester performativement au moins une attribution prise parmi des propriétés, des qualifications, ou des vertus; **pendant un certain temps et relativement à un certain espace de relation.**

Je suis tout à fait conscient de l'insuffisance des concepts avancés dans ce chapitre, en tant que ces insuffisances sont dans l'exacte proportion des efforts que d'autres pourront fournir aux fins de l'élaboration subséquente du propos. La vérité sur des classes d'existence, sur le temps et l'espace, sur les tensions actantes, se situe certainement plus dans l'encore non-dit du propos: si ce sont les progressions des représentations qu'on en peut acquérir qui ont pour apex la vérité. Reste que les présentes considérations sont avancées comme autant de tentatives en vue de la possibilité d'élargir le champ conscientiel dans lequel est susceptible de travailler une pensée contemporaine. Je les sou mets donc au jugement du lecteur pour montrer certains des chemins susceptibles d'ouvrir sur d'autres horizons depuis le moteur de nos perspicacités intellectuelles, et nullement en vue d'une nouvelle doctrine sur la réalité. Pour l'essentiel, ma tentative a pour but épistémologique d'émanciper nos appréhendemets de la fâcheuse habitude, prise ces dernières décennies, de **juger de l'inconnu depuis des facteurs de vraisemblance qui sont à réduire le champ de l'inconnu à la nature du connu.**

4.23 LA PART DU VIDE DANS LA LOCALISATION SPATIOTEMPORELLE, ET LA PART DU PLEIN DANS LE POTENTIALISÉ EN RAISON DE L'ABSOLU, RELATIVEMENT AUX TENSIONS ALLANT AVEC LE PRÉDICAT DE PERFECTIONNEMENT

C'est en référence au présent propos sur le principe de progression du monde que la plénitude afférente au concept du Plérôme peut prendre tout son sens depuis l'évocation du vide en opposition processuelle. Et il est remarquable de retrouver ici, sous une forme moderne, toute la force d'évocation de l'antique sagesse du Tao qui,

en dépit de la tournure parabolique coutumière de l'époque, nous parle encore. En voici quelques exemples :

- Trente rayons de la roue convergent vers son moyeu, mais c'est le vide central qui fait que le char avance.
- D'une motte de glaise, on façonne la jarre, et alors c'est son vide qui en donne l'usage.
- Murs, toiture, portes et fenêtres constituent une maison, cependant c'est le vide intérieur qui fait l'habitat.⁶⁴

D'où l'axiome: sans manque, relativement à l'état métamorphique de ce qui devient, aucune possibilité n'est. De façon abrupte à poursuivre les possibilités conceptuelles en rapport aux considérations supra, l'on conçoit que les formations matérielles sont semblablement contractuelles en ce que c'est de l'immatériel qu'advient le sens des choses matérielles. Comment ne pas saisir que le vide entre deux objets physiques ne l'est que de matière? Comment ne pas comprendre que la distance entre deux êtres ne se trouve vide que de leur incomplétude réciproque?

Ce qui peut être et qui, n'étant pas, participe encore de ce qui peut ne pas être, se trouve parfois à être effectivement en raison de circonstances appropriées. La possibilité d'être, reliée à la possibilité de n'être pas, implique qu'en chacune des actualisations du monde, certaines choses adviennent, tandis que certaines autres ne le peuvent. Mais cette disposition qui entend la relativité d'être dans le temps ne contredit en rien que toutes choses existent intemporellement par absolu. Si certaines choses sont quelque chose et pas rien, ce ne saurait être que par rapport à ce qui n'est pas.

Prenons un exemple. Le penser, le philosopher, le tomber, le chanter, sont des substantifs verbaux qui nomment le sujet d'un faire, comme on nomme une chose, en s'appuyant sur l'infinitif du verbe, donc indirectement à considérer l'action particulière dans le

64. En fait, c'est dans le même sens qu'un maître ECKHART put écrire que l'oreille remplie d'un son perd la faculté d'entendre dans le même temps tout autre son. Cela l'est encore lorsque de grands contemplatifs enseignent que c'est dans l'exacte proportion d'un renoncement au vouloir particulier qu'on s'ouvre à la connaissance de l'altérité, ou que des fruits spirituels viennent dans la mesure d'un renoncement, non pas au matériel, mais aux bénéfiques matériels considérés pour eux-mêmes en rapport à soi.

champ du possible. C'est le *modus infinitus*, ou mode illimité de l'indéterminé hors temps d'action, qu'on distingue en certaines langues, bien qu'on ne puisse que le deviner en français, comme on devine par le contexte de la phrase l'être substantif de l'infinitif du verbe être. Mais comment dire que ce qu'on désigne par ce moyen est à faire être en des conditions particulières limitantes depuis l'acte de distinguer nominalement ce qui préalablement possède déjà son existence? Possibilité et impossibilité circonstancielle de paraître, ou ne pas paraître-être, de devenir en vue d'être, enfin être, représentent bien les métamorphoses du même depuis une suite de réalisations dans le temps.

En dernier ressort, ce qu'on manque à 'voir' intellectuellement de la réalité reste, au sens platonicien, en rapport avec notre propre vacuité, en tant que c'est précisément ce manque qui autorise nos progressions à pouvoir apercevoir plus loin. Car par le canal de nos sens, nous ne pouvons réagir que dans les limites de certains aspects physiques de la réalité dont on partage la nature par notre substrat somatique. C'est semblablement que l'information objective reste impossible sans l'organisation d'un cerveau, tel que sans la mentalité se formant à la suite d'une encéphalisation, il ne peut pas y avoir conceptualisation du perçu; tout comme sans esprit, il n'est aucune conviction sur la valeur de ces événements-là rendus préalablement signifiants depuis nos conceptions. Aux interfaces fonctionnelles de telles organisations parviennent donc de nouvelles réalités qui semblent avoir leurs propres exigences. À qui reste pourvu d'un cerveau, mais auquel manque tout travail mental, nulle conception n'arrive à propos des informations du perçu. Et à qui est pourvu d'un esprit, comment une âme pourrait-elle naître sans travail spirituel dépensé dans l'interface introceptif au préalablement mentalisé? C'est à pouvoir généraliser que la vacuité dans l'individu est alors bien à permettre les progrès de soi.

En fait, si une infinité de choses existent, il n'en est qu'un nombre fini de présentes dans la pénétration spatiale du Cosmos à chaque moment. D'où est que la réalité ne saurait être considérée que presque vide par rapport à ses immenses potentialités; comme c'est depuis l'actualisation de nos propres manques –ces vides de nous-mêmes–, qu'on peut devenir en nous représentant conjointement de

plus en plus clairement le champ de nos possibilités personnelles. Pour saisir cette disposition, il suffit d'appliquer la théorie des ensembles au levier conceptuel. Le seul fait de considérer dans la théorie des ensembles le domaine des réalités physiques implique simultanément de poser le codomaine indéfini des réalités autres que physiques, en ce que, de chaque partition contenante, il est possible de former un surensemble *in extenso*, essentiellement continu, illimité, unicitaire, en tant qu'inépuisable source des choses discrètes, individuées, et variables, prenant l'apparence d'un sous-ensemble vide intersectif aux premiers. D'où l'axiome qui est à fonder le domaine métaphysique avec :

Si un élément quelconque d'existence ne se trouve en aucune des réalisations passées, ou actualisées d'un être considéré avec un avoir, alors c'est que cet élément se situe dans le codomaine de l'ensemblement considéré. Il est par conséquent potentialisé, ou virtualisé, et, donc, existe déjà dans la partition de l'indéfinie suite de ses réalisations futures répondant aux prédicats d'être, d'avoir et de faire. Ce qui nous apparait d'espèce phénoménologique (toutes les activités, c'est-à-dire les manifestations propriatives, autant que les qualificatives et les vertuelles reliant choses et êtres), reste d'espèce **composée, parcellaire et incomplète**, tel que le revers de ce statut-là – ce qui existe d'aphénoménique, donc non manifestable –, a pour marque complémentaire une **unicitaire et immanente plénitude**.

Cette disposition est avancée dans la même logique permettant de prédire que si un nombre 'n', quelconque, n'est pas compris dans un ensemble actualisé, alors c'est qu'il se trouve dans l'ensemblement inactualisé complémentaire de la suite indéfiniment poursuivable des nombres.

Se trouve dans le domaine en question l'essentiel de ce qui forgea au cours des âges ce qu'on nomma la philosophie négativiste. En sens tel que si l'existence absolue n'est en aucune chose, en aucun être, et qu'elle ne représente rien de ce qui peut être, avoir, ou être fait en particulier, c'est que l'absolu n'a rien, n'est rien, ne procède de rien; donc, complémentirement, qu'il est non-être, non-avoir, non-faire, relativement aux coordonnées spatiotemporelles et tensorielles spécifiques des états d'être et d'avoir en notre

continuum. Mais bien évidemment, le sens positif de ce non-être donné à la conscience n'est pas néantaire. L'infinité *in extenso* et l'absoluité pose l'existence continue à n'être rien, seulement en raison de ce que cette existence n'est pas quelque chose de particulier propre au critères d'être et d'avoir dans la discontinuité quasi indéfinie des multiples possibilités d'individuation, c'est-à-dire en tant que cela existe complémentirement à l'exhaustion des choses qui sont, ou peuvent être.

Vu par l'extériorité, par l'écorce, ce qui est individué (borné) apparaît bien quantifiable depuis des nombres, ainsi que qualifiable depuis des significations, tandis que des valeurs peuvent être accordées aux changements d'états en référence à des effets attendus. Mais cela arrive depuis des étalons de mesure appropriés, donc en raison d'une relation de l'individué à son altérité d'être, d'avoir et de faire. Nous pouvons en rester là. Cependant, vu par l'intériorité, donc en deçà de la chair des choses différenciées par des nombres, des sémanticités et des valeurs d'action, on considère tôt ou tard la source complémentirement unicitaire en existence de ces individuations insécables qui s'expriment dans la diversité d'être, d'avoir et de faire. En sorte qu'on puisse dès lors saisir que c'est bien l'incausation du non-causé qui, en une 'instance' autre que phénoménologique, se trouve seule à l'origine intemporelle et non spatiale d'une suite quelconque de causes arrivant dans la matrice de l'espace et le travail du temps.⁶⁵

Matrice de l'espace et le travail du temps en laquelle progressent les processus d'une double progression: expansive et intensive. 1° **expansive** par l'exocosme à réaliser la pénétration de l'espace de relation fondée sur la diversification par la substance de ce qui évolue au travers des participations individuées de plus en plus complexes s'échelonnant du microcosme au macrocosme; 2° **intensive** par l'endocosme à joindre l'unicité du divin dans l'Un à partir de l'ordonnement et les organisations toujours plus complexes à rendre compte de l'union du préalablement séparé et dispersé (l'essence commune à toute individuation, mais diversement disséminée).

65. Référence à la loi de commutativité entre termes thétiques et antithétiques, dans la logique multi-ordinale des sens.

Double progression jusqu'à l'ultime substantialisation et essentialisation assortie de la perfection de l'Être suprême (l'Unifié en perfection, image de l'intemporelle unicité de l'Un). Au point de rencontre des deux parcours, une liberté déterminatrice, avec pour coordonnées positives la beauté, la vérité, le bien, et pour moteur la foi personnelle en l'Un originel, reliée à la loyauté de soi participative d'autres êtres s'échelonnant jusqu'à finalité de l'Être suprême.

J'aurais voulu dire plus en marge de ces lignes. Dire par exemple ce que certains étudient à s'immerger dans les ressources abyssales issues tant de l'Occident que de l'Orient, et qui préfigurent l'autre coordonnée qu'on figure en pointillé sur le schéma de la figure 4.19. Dire plus, en ce que l'intersection des trois axes sur cette figure est à fonder la doctrine de la Vacuité du **moi**, dans son association à celle du Plérôme allant avec la plénitude *in extenso* du **Soi**. Dire plus en ce que ce diagramme ne peut qu'évoquer un résumé édifiant du champ donné à l'intellection contemporaine depuis les plus résistantes des briques induites chez les penseurs des 35 derniers siècles.

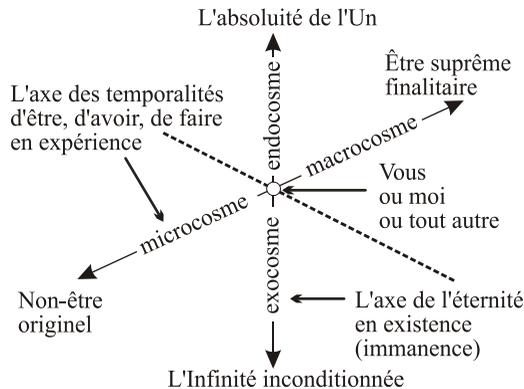


Fig. 4.19 La troisième dimension de l'indicible, à compléter l'expérience des individuations entre microcosme et macrocosme, en rapport à l'existence se disséminant de l'endocosme à l'exocosme.

Cet autre axe ajouté à l'expérience de l'existence prend pour apex l'Ultime et le Non-révélaté supposé transcender l'intégration des temporalités expérientielles de faire être et avoir à l'éternelle existence, l'Ultime indicibilité entre l'étant et l'existant ne pouvant d'entendement que surdéterminer la continuité du Suprême en l'Un.

Un axe donc complémentaire à marquer l'actuelle limite du donné à pouvoir consciencialiser une expérience d'exister.

En cette disposition, l'espace d'une individuation quelconque prise entre l'infra-particulaire et l'extrême superstrat situé par-delà les formations extragalactiques, est représentable par un état de réalisation (être, avoir, faire) entre rien et tout. Mais cela advient à l'exocosme. Dans l'intériorité endocosmique, un autre événement, cette fois ubiquitaire au temps de réalisation performative, est à se produire, en ce qu'en n'importe laquelle des intersections personnelles et personnalisées opérant dans le libre-arbitre déterminatif entre l'axe des existences et celui des expériences, constitue le point de vacuité intersective des uns et des autres (vacuité au sens de l'existentialité, puisque chaque individuation n'est abaléitiquement rien d'autre que ce qui advient relativement par relation à son l'altérité), a justement permettre l'expérience dans la plénitude de l'Un, quand l'Un fait corrélativement l'expérience des multiplicités quasi indéfinies de pouvoir faire être et avoir.

De l'Un au disséminé, du séparé à l'Unifié, de l'Unifié à l'Un, et ce, jusqu'à l'Un-Être d'existence, voilà le panorama supposé encore dicible du logos démiurgique. Associer ce qui n'est pas partageable étant essentialisé dans l'individué, et qui est par nature insécable, au pandémiquement dualisable et donc au multiple qui est donné séparé par nature et complémentaiement sécable par la substance, ouvre tout un pan de réalités mixtes à découvrir entre l'unicité de l'Un et l'indéfinie multiplicité des êtres et de ce qui est de leur fait. À l'interface divino-humaine non plus associative, mais intégrante, c'est toute la diversité des multiplicités quasi indéfinies d'être, d'avoir et de faire, qui joint l'unicité de l'Un au moyen de l'unifié dans le suprême. Au sujet de la vacuité intersective du personnalisé par libre détermination interprétative de la pièce se jouant dans les coordonnées du beau, du bien et du vrai sur le théâtre de l'Univers, notons que ce qui est conçu à l'occasion de la figure 4.17 (§ 4.20), à propos d'une finitude et d'une infinitude se rejoignant dans l'Absolu, éclaire le propos de l'interface cocréative entre la continuité unicitaire de l'Un et les discontinuités dans la diversité des multiplicités quasi indéfinies d'être, d'avoir et de faire unifiées par le suprême.

Épilogue

DISCUSSION FICTIVE À QUELQUES STADES DE L'AGORA
ENTRE EMPÉDOCLE, HÉRACLITE ET PARMÉNIDE

Pour clore ce recueil d'ontologie, je voudrais terminer sur la rencontre fictive, que nous situerons à quelques stades de l'Agora, entre trois philosophes de l'antiquité, de ceux dont l'usure du temps nous laissa quelques écrits pouvant de nos jours servir de fondation à toute métaphysique. Plus de 20 siècles que le vent nous en porte des bribes compréhensives encore aujourd'hui. Se trouve dans ce rapprochement associé l'impermanence héraclitienne aux éléments aisément paradoxaux qui furent énoncés dans la rigueur dialectique parméniennne à l'encontre des perceptions du monde, et le syncrétisme électrique d'EMPÉDOCLE. Aussi, pour le bonheur de trouver en quoi se complètent HÉRACLITE d'Éphèse, PARMÉNIDE d'Élée et EMPÉDOCLE d'Agrigente, faisons donc se rencontrer ces porteurs de trois des piliers du temple érigé pour les philosophes. Leurs propositions sont assurément décapantes arrivant dans le but d'une ouverture des mentalités dont la pensée est contenue à l'intérieur des clôtures se situant à hauteur de l'actuel matérialisme scientifique.

Pour ce qui est du mot à mot, sont des livres exégétiques, par exemple celui d'Yves BATTISTINI.⁶⁶ Pour ce qui est d'aller plus loin que ce que portent les mots lorsqu'on est à sonder une pensée qui nous est étrangère, je suppose qu'ils ne renieraient pas ce que je rapporte pour eux s'ils pensaient avec les moyens intellectifs de notre époque. Mais tout d'abord, quelques remarques de ce que l'histoire a retenu.

PARMÉNIDE fut certainement visionnaire, bien que, ainsi que toujours en pareille circonstance, les moyens langagiers lui

66. *Trois contemporains: Héraclite, Parménide, Empédocle*, par Yves BATTISTINI, Gallimard, 1955.

manquèrent pour transmettre son entendement. Déjà visionnaire, il fut encore cosmogoniquement aperceptif au travers de ce que CICÉRON (*De Nat. deor.* I, 11, 28) nous rapporte de lui: *Parménide imagina une sorte de couronne encerclant le ciel, faite d'orbres concentriques de feu et de lumière, de nature déifiée; une nature dans laquelle nul ne peut déceler figure divine, ni rien qui soit sensible.* Tandis que AETIUS (II, 7, 1) continue: *Pour Parménide, il y a des couronnes concentriques; l'une de matière subtile, l'autre de matière dense; d'autres, intermédiaires entre ces deux-là, sont faites de lumières et de ténèbres. Entourant l'ensemble, comme un mur solide sous lequel est l'orbe de feu. L'orbe du milieu parmi celles faites d'un mélange de lumière et d'ombre, obéit entre ce qui cause et son effet; et pour toutes, du mouvement de son contenu venant de l'existence* (le mouvoir de ce qui a et est), *Parménide l'appelle dieu-pilote, maitre-clé, justice, nécessité.* D'autres auteurs disent que dans la masse ignée⁶⁷ que PARMÉNIDE nomme ciel sont, insoupçonnées, d'innombrables étoiles. Que partout la vie est par l'âme un mélange de matière et d'igné, tel que le déclin en chaleur interne devient signe de vieillesse, puis de mort à permettre d'autres occasions passant par le renouveau aux fins de progresser.

PARMÉNIDE pour qui la pensée sous l'emprise du logos nouménal est source de vérité, quand l'opinion advenant de l'expérience des sens physiques est source de trompeuses illusions, nous a laissé deux textes connus par les titres: *De la vérité*, et *De l'opinion*. En quoi les sens corporels sont-ils trompeurs ou insuffisants? Ils sont trompeurs à nous montrer que le Soleil tourne autour de la Terre, ils sont insuffisants en ce qu'ils n'ont pas la capacité de communiquer à la conscience que l'étoile du matin et celle du soir sont une même entité. Là se tient le critère épistémologique de sa science, et à sa suite, celui de l'entendement métascientifique.

EMPÉDOCLE fut quant à lui banni pour ne pas avoir apprécié ceux qui font profession de religion et commerce du sacré. Lorsqu'il s'adressait aux foules, c'était souvent pour dénoncer les dogmes, les certitudes par obédience en place de l'entendement personnel. Il soutenait en effet le vécu procédant de l'enthousiasme d'une ferveur

67. L'igné peut aisément s'assimiler à ce que représente pour les physiciens modernes le plasma électromagnétique interstellaire.

intérieure à briser l'enfermement des idées et l'oppression des interdits faisant obstacle au regard intérieur sur de vraies valeurs. Pour élaborer sa conception de l'Univers, il favorisa l'éclectisme en ce qu'il est à permettre des synthèses relativisant toutes les opinions par lesquelles vont bon train ce qu'on affirme sans bien entendre ce que l'autre est à dire, dans l'espoir de pouvoir compléter les insuffisances de nos points de vue. Aussi, pour aperçu primordial de son syncrétisme, il montre que tout naît et se corrompt, oscillant périodiquement entre l'altruisme des êtres et leur égoïsme. Et pour les choses, cette corruption par la substance arrive entre les quatre états (solide, liquide, gazeux, igné) qu'il nous faut entendre au sens symbolique, au dire de MÉNANDRE, qui nous dissuade de prendre à la lettre les termes des quatre éléments. Nous pouvons aisément acquiescer, en ce qu'il s'agit de symboles évocateurs des phases de concrétisation physiques, à permettre une compréhension de ce que sont, au travers des états de réalisation, des codomaines contractuels de réalisation, si les états de la matière sont transitoires à exprimer des métamorphies. Cela est d'autant plus viable que nous savons aujourd'hui que l'existence de la substance persiste éternellement en passant par les états métamorphiques d'avoir, quand l'essence décide de l'individuation. Ainsi l'état solide pour l'aspect corporel, l'état liquide à évoquer la fécondité individuanante, le gazeux pour marquer l'animique [pneuma], ou l'empreinte du continuum de la psyché dans le domaine de la matière, et enfin l'igné, de même l'empreinte du continuum spirituel, ou son influence par l'esprit sur le domaine matériel. En sorte que, par progression, la composition perfectionnée entre ces éléments se conduit cycliquement entre l'activité altruiste agrégeant et réalisant en vue de l'activité surindividuelle, opposée à l'activité égocentrique commençant et poursuivant son œuvre séparatrice de proche en proche pour le déjà individué. Pour le dissemblable, l'égocentrisme psychologique individuel éloigne même de la constitution du MOI le semblable dans toute autre individuation, et les répulsions physiques font de même entre éléments corporels. Alors que les gravités physiques entre les choses et l'empathie⁶⁸ psychologique entre les êtres passant par le

68. Terme désignant en philosophie la capacité à pouvoir pour l'humain s'identifier à autrui en partageant ce qu'il ressent, jusqu'à éprouver sa façon de voir les choses et

moyen des sentiments cultivant l'amour de son semblable, puis de tous les êtres, conduisent à associer et organiser précisément le dissemblablement individué.

Voilà ce qui gouverne le cycle des états périssables et renouvelables. Ce cycle respiratoire par le temporalisable du contenu spatialement réalisé, constitue consécutivement l'indéfinité d'être et d'avoir sur fonds d'immanence existentielle. La théorie des ensembles posant indéfiniment la complémentaire de tout ensemble bornable s'enrichie alors de la part visionnaire imaginative d'EMPÉDOCLE. Même s'il ne nous reste que 400 vers sur les 5000 qu'il écrivit à propos de la nature de l'Univers, ce qu'il écrivit nous séduit toujours à éveiller en nous l'écho de sa pensée.

C'est après qu'EMPÉDOCLE eut ainsi vulgarisé des connaissances pythagoriciennes que l'interdit d'en communiquer la doctrine vint dans les académies. Interdiction qui atteignait les écrits de PLATON lui-même. N'oublions pas encore que PARMÉNIDE, dont la réflexion se fonde sur les oppositions qualitatives évoquées par juxtaposition aux homéométries quantitatives, fut l'initiateur d'EMPÉDOCLE (impermanence des états d'être et d'avoir, *versus* immanence de l'existence). À discriminer l'existence des êtres pour cause du divin, et des choses qui sont ou ne sont pas pour cause des êtres, PROTAGORAS dit que l'être est la mesure des choses; de ce qu'elles sont pour celles qui sont [réalisées], de ce qu'elles ne sont pas pour celles qui ne sont pas [encore réalisées]. Quant à la connaissance de l'existence divine, trop d'obstacles s'y opposent lorsque l'on considère la brièveté d'une vie d'homme.

Pour rendre l'alternance cyclique de ce qui naît et meurt, GALIEN rapporte le jeu de mots d'EMPÉDOCLE faisant rimer $\pi\epsilon\psi\iota\varsigma$ (la digestion de l'assimilable) et $\sigma\eta\psi\iota\varsigma$ (expulsion de l'indigeste). Par bribes, comme portées par le vent à traverser quelque 2400 ans, voyons maintenant que certaines de telles pensées peuvent d'entendement trouver encore leur écho signifiant en nous.

Pour ce qui est de la pensée d'HÉRACLITE, nous allons pouvoir juger, au travers de son dialogue, combien elle s'accorde avec les deux philosophes que nous venons de considérer.

HÉRACLITE: — Au travers du concept de ce que nous sommes et ne sommes pas tout à la fois, que nous entrons et n'entrons pas aujourd'hui dans la même eau du fleuve qu'hier, beaucoup ne comprennent pas que les contraires ont leur unité propre à surdéterminer leurs oppositions. Cela est, en ce que l'harmonie cachée surpasse la visibilité des oppositions. C'est ainsi que l'ombre ne diffère pas de la lumière, ni le mal du bien. Vue du dehors, chaque chose à un aspect face opposé à son aspect pile, mais vue du dedans, leur nature est une, comme le chemin que l'on voit monter et qui est à descendre si l'on se retourne, alors qu'il s'agit toujours du même chemin. Car en tant que chemin, de le voir monter ou descendre, de fixer notre attention sur des effets opposés à l'environnement (monter, blanc, dur long...) c'est occulter que sa nature est de mener d'un lieu en un autre.

Entre les humains, êtres mortels, et les divinités, êtres immortels: nous regardons semblablement le rapport de deux opposés complémentaires réalisateurs entre l'activité génératrice de l'être divin et l'activité transformatrice de l'être mortel. Chacun étant au monde dans sa nature propre, ce sont alors d'immortels mortels qui infusent la nature de mortels ascensionnellement immortels, dès lors que la mort de ceux-là fusionne avec la vie de ceux-ci. Voilà de mutuelles métamorphoses cosmiques que sont veille et sommeil, jeunesse et vieillesse, vie et mort, être et non-être. Et dans ce parcours, oui, aucun ne peut pas plus descendre deux fois dans la même eau du fleuve, que toucher une seconde fois une substance dans le même contexte que précédemment. Bref, pour ce qui est d'être, d'avoir et de faire, tout passe, rien ne demeure quand, invisible, l'existence demeure. Cependant que chacun assure en relation à son altérité ce qui manque à autrui du fait d'être et d'avoir à soi. Ainsi, même durant leur sommeil onirique, ou indépendamment de leur volonté, les humains travaillent fraternellement au devenir du monde, alors qu'au revers de cette disposition, il arrive que chaque individu dans sa communauté combatte pour ses croyances et défende ses murailles.

À la question de savoir comment ces choses peuvent arriver, voilà qu'HÉRACLITE poursuit après une pause:

— Le Soleil qui chaque jour se lève et se couche ne cesse pas d'être nouveau, en même temps que renouvelé. Cela s'explique. Sur la circonférence, cycliquement commencement et fin coïncident. Après de multiples générations et leurs transformations subséquentes, l'Un immuable se disséminant jusqu'à l'infime et le Tout unitaire issu finalement de la totalité de l'ainsi individué entre microcosme et macrocosme, se retrouvent à l'issue consommée du second aspect de l'existence: son expérience. Cela dit en ce que ce ne peut être que la dissémination plurale depuis l'Un originel qui puisse se retrouver éternellement dans l'union finale à l'insécabilité du Tout, quand temporellement être et ne pas être sont encore les deux aspects d'une même qualité, aussi bien que l'unicité et la pluralité sont de nouveau deux aspects d'une même quantité. Ce qui entraîne que, selon que l'on regarde alternativement par l'intérieur ou par l'extérieur, l'on voit la pluralité advenir de l'Un, ou l'individuellement séparé s'unir au Tout. Dans cette disposition l'altruisme qui unit équilibre l'égoïsme qui sépare, et c'est dans cette circonstance que les jours sont semblables entre eux, alors que leur contenu est toujours dissemblable: le froid se réchauffe, le chaud se refroidit, l'humide se dessèche l'aride se mouille. C'est précisément le fondement de l'intégration arrivant à l'issue de l'organisation que de concerner l'harmonie de tous les contraires. Durant l'encours conduisant à l'union, sans le mal, rien ne peut conduire au bien. Ce ne peut être qu'au delà que commence l'indifférence entre bien et mal. Or l'indifférence génère le mal, le mal entraîne le souci d'autrui et de ce qui est autre que soi ainsi qu'un bien.

Les anciens l'aperçurent: la plénitude existentielle absolue et immanente entre l'Un et son revers le Tout, représente de fait un monde qui n'a pas de centre et dont le rayon est sans dimension, non pas au sens définissant le point, mais à l'encontre l'infini, c'est-à-dire ce qui n'a pas de limite, et donc si on en retire quelque chose de limité, cela n'en peut pas changer la surnature. C'est en opposition complémentaire que le formé est toujours délimité par sa périphérie, auquel convient d'avoir un centre, tel que si l'on ajoute même indéfiniment au limité, cela ne change pas sa nature qui est d'être délimitable.

Voilà ce que je peux dire de mon entendement. À toi, EMPÉDOCLE, instruit nous: que te semble à pouvoir mieux comprendre la nature de l'Univers?

EMPÉDOCLE: — Assurément, HÉRACLITE, ce que tu dis trouve son écho en nous. Et comme chacun de nous est différent de son expérience personnelle, autant que par son être, je peux moi-même apporter des éléments de savoir qui complèteront quelque peu le tiens. Et tout d'abord en ceci: les gens qui ne se fient qu'à ce vers quoi les portent leurs désirs, deviennent le jouet de leurs impulsions, et consécutivement se forgent des d'illusions à propos de la réalité. De n'appréhender les choses que par leur extériorité manifestée, assurément, il n'est guère possible d'en sonder les profondeurs. De se suffire des sensations, de ne considérer que le monde extérieur, manquant ainsi de cheminer aussi vers l'entendement que l'on saisit dans l'abandon du MOI mental aux bons soins de l'esprit intérieur visant le SOI, c'est inévitablement ignorer leur existence propre, absorbés qu'ils sont par leur expérience de vie. Aussi mon meilleur conseil que je puis donner à celui qui agit ainsi est: Suspend ta confiance dans le senti, n'accorde aucune certitude à ce qui manifeste de l'être. Apprend d'abord les racines de toutes choses en ne te défiant pas de ce que tu aperçois en toi comme autre pôle du senti. Et tu comprendras que rien de ce qui est immortel n'a de naissance ni de fin par la mort qui l'emporte au niveau des apparences. Partout, ce qui relève de l'élémentaire, un jour ou l'autre s'organisera, puis une fois remplie leurs fonctions à plus qu'eux, leurs organisations se dissocient, cependant qu'au travers de ce qui s'agrège puis se désagrège, naissance et mort sont des noms donnés au rythme des choses, aux cycles des êtres, quand subsiste leur existence. Car du néant rien ne peut venir à l'existence, et de l'existence sera toujours partout où l'on situera un lieu ni vide de ce qui est, ni plein à établir un excès de présence d'être. Je veux parler de l'existence dont nul sage ne saurait assimiler à la durée d'être soumise aux accidents et opportunités. Ce sage sait que sa propre vie, avant d'avoir été formée en substance, en advenant entre du bonheur et du malheur, puis après avoir rendu ces éléments à substrater son relationnel, entraîne que si plus rien ne sera manifestable de son être, son

existence étant en soi en toute indépendance de la substance, reste de cela inaltérable.

Puissances et pouvoirs qui régissent le devenir du monde ont existé par le passé et, je te le dis, existeront par le futur. Ce couple advenant entre l'infini et le fini pour la substance, entre l'absolu et le relatif pour l'essence, donc entre l'immanence et ce qui change, ne peut pas plus survenir du néant, que cesser d'exister. Aussi mon discours dit le double aspect du réel: tantôt l'on grandit seul du multiple une fois que l'on est existé par dissémination de l'Un, tantôt l'on s'unit à toute son altérité jusqu'à rejoindre la surnature non sécable du Tout. Ainsi deux fois nous passons par le devenir: celui qui nous fait être de participer de la pluralité, et celui qui nous fait non-être à restituer le périssable sans cesser d'exister. Comme pour l'alternance entre veille et sommeil, ce qui s'effectue entre l'assemblage des éléments corporels et la mort à les restituer, n'est qu'un moment, un jour à l'image des autres transmutations de notre existence.

Dans toutes les dispositions médianes entre l'absolu et l'infini, le changement ne peut cesser son perpétuel devenir alternant entre le reçu et le donné, ce qui est pris et ce qui prend, l'égoïsme utile à former l'individu généré en essence par la dissémination de l'Un, et l'altruisme qui ramène l'individu à l'unité du Tout au fur et à mesure de l'abandon des acquis en substance. Dans la mesure où le Tout qui se nourrit du multiple est une facette complémentaire de l'Un par qui le multiple advient, le temps d'être et l'espace d'avoir depuis l'existence éternelle s'avère sans limite.

Méditer sur ces conditions à ne pas se suffire de la jouissance du perçu pour preuve d'existence, ne peut qu'augmenter notre sagesse à participer du monde. Entre l'égoïsme dont la propriété reste d'individuer l'être, et dont la puissance extérieure peut aller jusqu'à la haine, son l'outrance, et l'altruisme dont le pouvoir intérieur à son expression dans l'amour jusqu'à s'oublier en présence de l'autre, je vous le dis, oui, ce sont encore les deux faces d'une même réalité faisant que ce qui est mis en lumière de celle-ci ne se peut sans que soit dans l'ombre ce qui n'est pas éclairé. La source intérieure de l'abnégation de soi, nul ne peut la contempler, elle est cachée dans l'être et en tout ce qui est, depuis les attirances entre les éléments

matériels, jusqu'à la prévenance divine pour que soit le monde, en passant par l'empathie humaine.

Sans le mensonge et vérité, mais à se poser entre l'intérêt pour soi et l'intérêt pour autrui, voilà l'essentiel de la sagesse: tous les éléments sont égaux en grandeur dans leurs différences, et c'est de même que chacun remplit son rôle propre à la nature de son instance particulière, tous étant égaux à circonstanciellement manifester de ce qui est jugé ici un bien, là un mal.

Entre l'Un originel et le Tout unitaire du finalisé, comment le causé pourrait-il ajouter ou retirer aux desseins des dieux, augmenter ou diminuer le contenu dans l'instance temporelle du multiple? L'existence, l'Existant et les existants surdéterminent évidemment comme inconditionnel absolu tous les aspects relatifs s'opposant à faire devenir et dédevenir, acquérir et se détruire, en tant qu'il s'agit du périssable par corruption à permettre de nouvelles façons d'être et d'avoir. Car les éléments restent inchangés de participer entre eux à de nouvelles apparences, et précisément leur métamorphose advient de leur unité disloquée en éléments plus infimes. Tout le multiple forme dès lors une totalité liée entre ce qui en disjoint ou assemblé de la nature. Mais ce n'est pas cela qui existe: cela, c'est ce qui manifeste métamorphiquement l'existence.

Lutte manifeste encore dans le corps humain et ce qui est corporéisé dans la nature. Tantôt sous l'action de gravités dont la fonction physique est semblable à la fonction psychique de l'altruisme, les éléments corporels s'organisent au profit du vivant, et alors les fleurs de la vie croissent en nous; tantôt ce sont des forces contraires ou discordantes qui font errer ce qui est moribond sur les rivages de la mort. Tel est aussi le sort de toute chair, celle des plantes, des poissons, des animaux terrestres et des bêtes qui volent, précisément en raison de ce que leur constitution n'est pas finale mais moyen.

Mais mon discours n'est pas l'unique chemin de la philosophie. Allons, dites-moi si ce chemin ainsi tracé se gravit à laisser de mauvaises herbes alentour, si l'erreur dans mon témoignage d'avancer ce en quoi perdurent les cycles du temps quand changent sans cesse l'individu se dissolvant lorsque s'accroît l'égoïsme du chacun pour soi depuis des volontés aux directions multiples et

des intérêts en concurrence, ou s'organisant en une seule entité quand grandit l'altruisme, quand le cœur et l'esprit règnent en chacun selon sa propre nature? Dites-moi s'il vous semble aussi que nous sommes mortels à passer par différentes métamorphoses, et que ce faisant, l'expérience de vivre nous enrichit. C'est ainsi qu'autrefois je fus déjà garçon et fille, après avoir été buisson, poisson et oiseau. Plus tard j'aurai d'autres enveloppes charnelles à constituer pour moi de nouveaux modes d'expression plus évolués, qui seront encore à me permettre de progresser vers des réalités restant inaccessibles à mon expérience présente. Dites-moi si pour l'immédiat de notre monde, bienheureux sont les êtres dont la vie se consacre aux moyens d'approcher les contrées du monde divin; malheureux celui qu'anime le seul désir de stagner à ne satisfaire que son état d'être.

Un silence somptueux s'ensuivit à la table des convives partageant se repas mental et spirituel, que rompit PARMÉNIDE.

PARMÉNIDE: — Pour agréer ce que tu exposes, deux choses sont à distinguer pour le philosophe: la trompeuse opinion fondée sur le senti, la vérité dialectique conduite en raison par entendement. Pour examiner ce qui se passe à conduire nos pensées, convenons de ce que voici. Tout d'abord, bien que toute chose pensée comporte deux anses à pouvoir les saisir, un seul aspect est pensé en contradiction de son opposé, mais tel que ce soit son contraire qui puisse l'être à tout autre moment.

Ainsi concevons-nous que l'existence ne se relative pas, ou que l'être et ce qui est ne se pose au contraire pas dans l'absolu. Ce qu'un être et une chose est ici ou là, à ce moment ou cet autre, peut à tout autre moment et ailleurs varier jusqu'à manifester son contraire. HÉRACLITE a bien sûr raison de nous faire apparaître l'impermanence foncière de tout de notre environnement, alors même qu'hors le manifestable dans les prédicats de faire être et avoir, rien n'est dicible ou pensable. Et de même l'existence est primordiale, puisqu'hors l'existence il n'est rien. Nous comprenons alors que si l'existence est source d'être, elle ne puisse quant à elle recevoir la moindre attribution pour raison d'immanence, d'absolu et d'infinité. Et si la condition de non-être s'oppose la condition

d'être, le non-être n'en existe pas moins privé de la moindre prédication d'être comme ceci ou comme cela.

Si rien n'existe hors plénitude existentielle, tout peut devenir de ce qui n'est pas; le fait d'être étant dès lors pour toujours inachevable, précisément en raison d'une impossibilité de complétude en un achèvement qui serait sans extension.

Résumons cette disposition schématiquement. C'est à pouvoir prendre appui sur ces différences conduisant de l'existence à l'être, avec comme condition intermédiaire du non-être encore, qu'il nous est possible d'apercevoir grâce à toi HÉRACLITE que le commencement et la fin coïncident sur une circonférence. La nature de ce qui est cyclique est là, en ce que chaque jour existe inchangé, que chaque année succède à la précédente en tant que durée en laquelle se répètent des phases, quand le contenu en tant que ce qui est et a dans les jours et les années est sans cesse dissemblable. Nous tenons là le processus d'une expérience de l'existence. Elle accompagne l'idée d'immanence spéciale de l'unité existentielle sous-jacente des indéfinies variations passant par les multiples états dans les prédicats d'être et d'avoir de ce qui devient et acquiert.

L'être est, le non-être n'est pas!⁶⁹ C'est le chemin de certitude... Médites-le, je t'en prie HÉRACLITE. Ne mènes pas ta connaissance à explorer la première voie qui t'apparaît offerte, écarter-toi de ce chemin de l'opinion. Point de danger que l'on te prouve que le non-étant est; mais écarte ta pensée de cette voie des recherches. La raison seule se doit de décider en ces cas litigieux et une seule route reste: penser qu'il est donné à l'être d'être. Dans cette circonstance, il y a mille preuves que l'existence est inengendrée et impérissable, plénitude et continuité, sans commencer ni finir. Aussi je ne laisserai à quiconque de soutenir que ce qui est présent ou ne l'est pas, selon les circonstances, vient du néant.

L'existence est encore insécable, toute entière identique à elle-même; toute entière continue, l'existence restant dans son principe

69. Pour comprendre ce trait d'HÉRACLITE, entendons bien la double négation décidant de la vérité de la proposition qui, comme chez HEGEL, est à dire que le non-être est, tout comme l'être. Cf. § 2.6, La loi de commutativité entre termes thétiques et termes antithétiques.

contigüe à elle-même. Aussi l'existence n'est jamais l'attribut de ce qui est inachevé, mais la source de ce qui se pose dans une inférence d'incomplétude par rapport à son altérité de faire être et avoir. Et c'est en rapport à cette nécessité existentielle dans la classe de l'absoluité, de l'infinité et de l'immanence, que les possibilités d'être adviennent relativement, d'une manière bornée, cela qui nous apparait et concevons de façon relative en des oppositions et des contrariétés intercontractuelles. Mais si des choses peuvent être diversement et indéfiniment par le jeu des pluralités relationnelles en dehors de l'Un en existence, c'est en raison d'une incommensurable existence primordiale faisant que rien ne peut exister d'extérieur à l'existence, puisqu'à ne pouvoir advenir en logique des ensembles d'une condition néantaire. Il est nécessaire que l'existence de ce qui est relativement ne soit ni plus grande ici, ni moindre là, et, dans cette disposition, il n'est pas d'être qui l'empêche de s'étendre au non-être, puisque précisément par différence à l'existence continue, nous avons dans le continuum des discontinuités pluralisées de faire être et avoir la conversion du non-être en être et de l'être en non-être.

Ce qui précède représentant une vérité première par entendement, voici maintenant ce qui peut être dit de l'opinion faisant suite au senti. On distingue les choses apparentes d'attributions contraires, sinon différenciatrices. Mais dans cette disposition, cela en quoi l'opinion peut errer, est de tenir de tels aspects attributifs allant avec le senti, étant attribuables en soi à la chose examinée et non comme résultant d'interrelations. Il est possible de montrer que le rapport de ce double aspect qui consiste à répondre circonstanciellement par des attributs contraires pour de mêmes choses, puisque nous les jugeons être tantôt comme ceci et tantôt le contraire, ne sont pas en soi. Deux seuls exemples suffisent à pouvoir cerner ce dont on parle. Jour et nuit sont deux aspects inséparables du cycle quotidien, l'étoile du matin et l'étoile du soir, est un même astre. En sorte que l'entendement aperceptif à faire suite au senti nous révèle une seule existence à triompher des différences perçues depuis le manifesté. Sans ces différences Éros ne peut agir, et sans l'existence unicitaire à en être la source, notre pensée ne peut accéder à l'intelligence de ce qui se côtoie dans la nature.

Telles sont donc les choses qui ont été et qui seront, aux côtés de celles qui ne furent pas et qui ne pourront être ici où là, à ce moment ou cet autre, dans l'identité entre présence circonstancielle d'être et son opposé: le non-être conditionnel du même circonstanciel, alors qu'indéfiniment tout existe éternellement dans le non séparé.

Par là même sont historiquement deux sortes de philosophes: ceux qui forment leur savoir par opinion de ce qu'ils reçoivent du monde extérieur, ceux qui forment leur épistème sur fonds de logos conduisant à l'entendement de l'unité intérieure du TOUT et de l'UN. Les êtres et ce qui est sont temporels. Générés entre essences et substances, ils naissent et meurent dans une transformation métamorphique reposant sur l'impermanence du soumis aux transmutations entre organisations et corruptions.

Entre les apparences de notre expérience extérieure faisant nos perceptions, et notre cheminement intérieur d'entendement passant par des aperceptions, oui, ce qui est hors de l'étant n'est pas, même si de dire que le non-être n'est pas ne peut d'opinion se saisir qu'au premier niveau de compréhension, et non au sens néantaire. C'est précisément cela qui fut entendu depuis la science dialectique. On montre que dialectiquement notre double négation à même sens (il est caché) que l'affirmation allant avec le doublement de l'aspect positif. SOCRATE eut de cela l'intuition de ce que la pensée peut saisir de ne pas en rester comme certains sophistes au sens textuel. Dialectiquement, la haine de la haine est de l'amour au second degré des sémantisations dialectiques. Et consécutivement, le chemin qui est vu descendre ou monter, tout comme l'étoile du matin et l'étoile du soir sont des aspects relationnels oppositifs du même objet.

Ainsi de l'être et du non-être, j'ai cru bon de former des hymnes à la nature comme moyen de faire ressortir à l'entendement du lecteur l'épistème montrant que d'innombrables êtres tiennent leur origine individuée comme insécabilité consubstantielle de la surnature de l'UN, quand, dans le même moment, leur non-être complémentaire subsiste comme possibilité finalitaire d'être par essence au TOUT, se posant encore comme chaos indéfiniment divisible, bien que substantiellement inconfondable par l'essence

avec une néantité existentielle. Et quand on pose le TOUT comme perpétuellement l'aspect pile du côté face représenté par l'UN dans son éternité unique à exister sans génération, ces deux aspects du même s'opposent au concept du né au sein du totalement corruptible en vertu même du principe de transformation. Par transcendance, l'être et le non-être reçoivent par là leur existence inengendrée, quand le circonstanciel transformateur fait que l'être est, au contraire du non-être qui n'est pas. L'UN *versus* TOUT, non né dans l'éternité, non divisible pour exister parfaitement identique à lui-même, est alors l'autre aspect du même allant avec les indéfinis perfectionnements d'être nécessaires à l'expérience de l'existence. Génération et transformation pour les indéfinies multiplicités d'être et d'avoir se peut à partir de l'existence de l'UN qui ne naît ni ne périt. Mais c'est à composer avec l'expérience de l'existence que de tenir que l'être de pluralité est donné aux sens, quand le non-être ne l'est pas simultanément. Pour ANAXAGORE qui fonda la notion théiste en philosophie, alors qu'on s'y trouvait jusque-là à réduire la réalité du monde au plus petit commun dénominateur que représentent les quatre états de la matière, c'est bien sûr sur le modèle voulant que les choses viennent les unes des autres par différence en des transformations indéfinies (le cheveu venant de ce qui n'est pas cheveu, la chair de ce qui n'est pas chair) que l'on montre que le produit existe déjà latent dans le producteur, tel que l'on doit consécutivement aussi tenir que l'existence est antérieure au premier producteur.

EMPÉDOCLE: — Oui, et depuis semblable entendement, ce ne peut être que la pluralisation dans l'impermanence des uns et des autres selon le senti, d'une façon conjointe à l'existence de l'Un, qui est le fondement de notre expérience de l'existence.

Le silence qui s'ensuivit était alors le résultat de leur entente. À l'horizon proche: Agora, plus loin: le Parthénon. Un jour finissait sur Terre. Vingt-cinq siècles passèrent après cette tentative de ne pas prendre la propre nature de soi-même comme étalon de ce qui est autre à la compléter. Mais avec le magnifique avènement des sciences à propos de la physique du monde, curieusement, alors que grâce aux réflexions des scientifiques on quitta la pensée géocentrique à propos du monde physique, c'est dans le même

temps que par opposition s'amointrit les efforts d'une réflexion spéculative par laquelle on en était venu à entrevoir un aspect héliocentrique du pensé pour concevoir le domaine complémentai-
 rement métaphysique de la physique du monde. Niée en notre siècle pour cause d'être impondérable par rapport à la matière, cette pensée métaphysique est proche d'être de nos jours comme si elle n'avait jamais existé.⁷⁰

Afin de mieux cerner cette différence évidente d'appréhension entre les modernes et la pensée antique, voici un courrier que j'adressais à un ami pour qui la réalité est exclusivement ce qui répond aux sens biologiques.

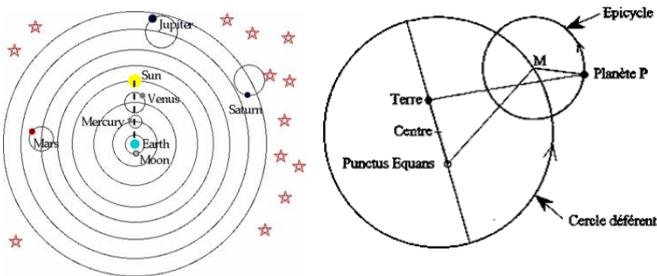
GÉOCENTRISME / HÉLIOCENTRISME

Tu me demandes, Gérard, ce que j'entends entre une pensée héliocentriste et une pensée géocentriste, en me précisant que c'est dans l'intention d'éventuellement renforcer ta théorie discriminant le réel de la réalité. Ce qui me montre, s'il le fallait encore, la vanité de chercher à discuter autrement qu'au niveau polémique des exclusions, puisque tu es par cette intention à occulter le sens analogisant dont j'ai précédemment usé au moyen de ces termes en vue d'une logique d'inclusion métascientifique. Mais si cela peut te satisfaire, voici ce que j'en peux dire succinctement par amitié, sans te renvoyer à ce que l'on peut assurément trouver en plus abondant ou mieux dit sur le Web.

Le géocentrisme considéré en opposition à l'héliocentrisme rend compte en épistémologie très exactement de ce que je visais par son contexte, savoir l'erreur encore coutumière, bien que s'amointrissant progressivement au cours des siècles, de réduire **ce qui est autre** à sa propre nature prise pour étalon de mesure ou d'appréciation (lorsque ce n'est pas à pouvoir renforcer les satisfactions de rencontrer chez d'autres penseurs ce qui favorise l'enfermement logique dans lequel on se trouve à l'aise).

70. Je m'en explique à l'occasion du § 4.5, *Un congrès de philosophes contemporains à propos de la métaphysique*, dans: *Réflexions candides sur l'épistémologie*.

Géocentrisme et héliocentrisme, dans l'histoire des sciences, marquent en effet une succession d'étapes dans les *représentations mentales* les plus opposées, **et conséquemment les plus complémentaires l'une à l'autre**. D'où advient l'emploi de ces termes au sens analogisant en épistémologie. Qu'en est-il? Depuis la représentation astronomique de PTOLÉMÉE par laquelle on en était encore aux apparences sensibles, il était malaisé de faire référence à une *réalité* astronomique. Restant fidèle aux données sensibles montrant la Terre au centre de ce que l'on voit du Cosmos, on ne peut par exemple que très imparfaitement calculer les éphémérides planétaires à partir des orbites réduites à ce que l'on voit, et que l'on avance alors au moyen du subterfuge *représentatif* venant au secours du constat sensible conservé, dont les deux figures ci-dessous rendent compte.



À ce niveau des représentations, nous nous suffisons de croire au mythe de l'objectivité, bien que cela arrive en nous suffisant de ce qui relève en réalité de considérations pragmatiques. Autrement dit, rester à circonscrire ce que l'on constate, même s'il s'agit des apparences par le moyen desquelles nous stagnons dans l'incapacité de donner la moindre réponse pertinente au questionnement COMMENT faisant habituellement suite au constat d'expérience portant sur QUOI.

Une timide amélioration vint avec TYCHO BRAHE pour qui, si le Soleil était encore donné tournant autour de la Terre, les planètes l'étaient maintenant à tourner autour du Soleil. Disposition qui restait encore tolérable pour la gente inquisitoriale de Rome se chargeant de maintenir durablement notre astre au centre de l'Univers afin de ne pas créer la zizanie avec les textes sacrés et la

scolastique qui s'ensuivit. Mais une condition qui ne se trouvait bien entendu pas renouvelée lorsque COPERNIC, franchissant encore un nouveau pas dans l'émancipation des apparences sensibles à partir des efforts conceptuels, se représenta cette fois pour plus de vérité la Terre ainsi que les planètes tournant autour du Soleil.

Il fallut cependant encore attendre l'intuition de KEPLER pour pouvoir expliquer, à l'aide du mouvement elliptique, les lois physiques en justifiant la dynamique. Et depuis, c'est grâce au *réalisme* des scientifiques que nous entrons de plein pieds dans une représentation héliocentrique à rendre compte du *réel*, jusqu'à pouvoir prévoir assez exactement dans les éphémérides planétaires jusqu'aux perturbations gravitationnelles entre planètes (Cf. le système d'équations écrites par POINCARÉ pour résoudre le problème entre les inerties et les forces de gravité pour plus de trois corps).

Mais reconnaissant pleinement le bienfondé de la démarche scientifique, est-ce une raison d'en vouloir rester là? Pour moi, non. La raison en est qu'il y a en science des dogmes académiques fonctionnant sur des exclusions. Que peut nous montrer l'histoire à propos des ouvertures intellectuelles permettant périodiquement de pénétrer plus loin dans l'inconnu? Maintenant que l'héliocentrisme ne fait plus question, il n'est pas inutile de rappeler que le concept d'héliocentricité fut intuitivement aperçu (aperception: l'opposé à compléter le moyen perceptif) il y a bien longtemps par ARISTARQUE DE SAMOS, précisément à partir de la méthode basée sur la logique dialectique élaborée de SOCRATE à PLATON. On sait historiquement que ce concept héliocentrique arrivant en dépit ou à l'encontre de la preuve des sens, tout comme avec DÉMOCRITE celui d'atome ne devant de même rien aux perceptions, tomba en désuétude à partir des théories aristotéliennes ayant conduit à la logique du tiers exclu, et que ce n'est que grâce à la *docte ignorance* de NICOLAS DE CUES que de nouveaux penseurs s'ébrouèrent les méninges jusqu'à peu à peu établir les données physiques que l'on connaît maintenant.

N'est donc généralement pas viable ce qui se conçoit par le penseur isolé hors de son utilité sociale, pour cause de ce que c'est alors à

dépasser les possibilités du travail collectif (entreprit *comme un seul homme*) qui évolue avec les époques. Ceci est avancé dans un sens apparentable au cas de LÉONARD DE VINCI concevant des mécaniques, entre autres roulantes et volantes, avant les technologies à pouvoir les rendre tangible. S'il n'avait pas annoté ses plans au moyen d'une écriture secrète, il aurait probablement aussi eu maille à partir avec la pensée unique sévissant de son temps.

Ce constat historique fait qu'en épistémologie, malgré des inerties dans les enseignements, on rend compte de mieux en mieux de ce que les connaissances à propos du réel ne d'écoulent pas, ou jamais directement, d'informations sensorielles, mais des réflexions autour de l'entendement et de nos possibilités d'imaginer mentalement ce que l'on entrevoit d'âme et de conscience. Et la thèse selon laquelle les Grecs furent premiers à concevoir rationnellement l'invisible en arrière-plan du visible (je pense à l'article de Pierre BEAUDRY paru dans la revue *Fusion: la science passionnément*), est assurément un peu plus pertinente, ou moins fruste que celle qui les donne toujours dans les livres scolaires comme les précurseurs de l'ère actuelle des scientifiques, puisque ces derniers ne font progresser, à partir d'ocillères appropriées, encore exclusivement que la physique du monde. Car précurseurs, les philosophes Grecs jusqu'à DAMASCIUS le furent, certes, mais indubitablement à élaborer une métaphysique rationnelle du non sensible en arrière-plan des choses physiquement visibles ou sensibles.

Rien n'était en effet du domaine des perceptions à pouvoir imaginer la courbure de la Terre, lorsqu'ÉRATOSTHÈNE entreprit de mesurer sa circonférence depuis l'ombre projetée du Soleil simultanément en deux lieux voisins. Il fallait d'abord d'entendement en imaginer la possibilité. Et à sa suite, rien ne l'était semblablement à rendre compte de l'incroyable développement du dernier des métaphysiciens de la lignée hellénique que fut DAMASCIUS. Un développement fort élaboré opérant à montrer la continuité existentielle de l'Un (invisible et non sensible), en étroit rapport aux discontinuités spatiotemporalisées d'être, d'avoir et de faire qui sont, elles, bien visibles ou sensibles.

Voilà à mon sens le nouveau point de départ actuel d'une philosophie digne de ce nom: penser à pouvoir poursuivre

l'ouverture mentale progressant maintenant avec la possibilité de relier rationnellement la physique et la métaphysique. Qu'en est-il? Avec la scolastique, on a commencé de cerner la nature en référence au questionnement portant sur QUOI est dans notre environnement. Avec la science fit suite le raisonnement portant sur COMMENT portant sur le précédemment identifié à faire l'inventaire du monde. Une sophia a toujours progressé à investir le POURQUOI du monde, quand ce pourquoi dont on tente de rendre compte ne se peut que par le questionnement métaphysique répondant par QUI. Or ces questions ne sont qu'institutionnellement séparables. Et si l'on en est à cerner académiquement une science de la nature entre le questionnement allant de QUOI à COMMENT, pour la personne conduisant son action selon l'acquisition d'une sagesse personnelle, impossible de séparer son savoir d'expérience à propos de l'effectué, du croyable à propos du possible. C'est au niveau de cette réalité-là qu'on engage donc l'avenir.

Comment peux-tu sincèrement sans risque de schizophrénie déclarer réel le côté face d'une pièce de monnaie et irréaliste son côté pile, dès lors que ce qui se pose ainsi conditionne l'un des côtés à être 'visible' ou sensible et donc physiquement objectivable seulement si l'autre relève d'une considération simultanément opposée, en tant qu'elle est complémentaire? Ta réponse tombe comme une sentence à éviter tout dialogue: la pièce elle-même **est** une abstraction, le concret est dans ce qui tombe sous les sens. À te torturer les méninges, c'est en effet là l'étrange incipit par lequel tu m'écris que le chemin est une abstraction, quand sont concrets les aspects à pouvoir l'identifier (monter, blancheur, rectangulaire, dur...).

Voilà bien un comportement ou une attitude gratuite collant précisément à l'état d'inculture de notre époque par laquelle on veut bien reconnaître la substance pour la raison qu'elle est palpable, décomposable, analysable et sécable à souhait; mais pas l'essence de ce qu'on doit examiner quidditativement en tant qu'unité sous-jacente à la donner pour existante et insécable.

À se maintenir sur le terrain de la philosophie contemporaine après avoir suivi, tel le mouton de Panurge, ce qui fit le succès des scientifiques, la voie sans issue que j'aperçois en philosophie est de

pouvoir continuer d'épiloguer stérilement sur la réalité de l'Art sans besoin d'aucun artiste à s'en trouver l'agent, sur une Science considérée de même comme existant en soi sans besoin de scientifiques. En un mot discuter sur la réalité des aspects de la digestion en tenant pour abstraite l'individuation pour laquelle travaille une organisation substrative dont la fonction est de digérer et aucunement d'être en soi.

Pour conclure de cette disposition, elle s'avère semblable par son moyen d'avoir en l'opinion, que cela que l'on désigne depuis des noms pourrait représenter l'abstraction (le terme d'abstraction étant dans le contexte synonyme d'irréalité), et les qualificatifs qu'on y applique, le concret. Encore une fois, je veux bien te suivre un bout de chemin sur ce terrain qui m'apparaît scabreux, mais à condition d'examiner des arguments valables, à ne pouvoir comme toi me suffire du constat sensible que tu évoques: «ce sont mes jambes qui me disent la réalité du chemin, *donc nul besoin d'une tête à réfléchir plus avant*». Tu valides ce choix sans l'argumenter. Pour toi, **c'est ainsi**, puisque tes jambes te le disent. Mais si cette disposition te suffit, c'est pour cause d'en rester au niveau du questionnement QUOI à propos de la nature de ton environnement. D'où il advient qu'il ne te suffit plus que de t'enfermer à broder les ornements discriminant entre réalité et le réel. Occupation fort louable mais, ma foi, je ne peux que la tenir que comme un premier pas en rapport à la liberté de croyance et d'opinion dans un cadre à permettre l'émancipation des personnes de l'emprise des gourous et mandarins disant aux foules ce qu'il leur faut croire ou savoir du monde.

Mais ce n'en est pas moins en pratique à reculer jusqu'à l'époque préscientifique en laquelle on ne pouvait encore que mythiquement rendre compte d'un COMMENT en réponse au constat portant sur QUOI. Qu'en est-il en notre époque? Par le moyen des méthodologies scientifiques portant sur COMMENT, l'élaboration d'un savoir à propos du monde extérieur est maintenant résolue *héliocentriquement*. Reste que, ce faisant, on s'y trouve à ne pouvoir explorer que les réalités se situant à portée matériellement opératoire. Or, dans les limites du propos en question, nous restons dans l'incapacité de poursuivre l'inévitable questionnement

spirituel que l'on se pose chacun un jour ou l'autre à plus ou moins de profondeur, en ce que ce questionnement est à viser le rapport complémentaire de l'institué entre QUOI et COMMENT, et allant de POURQUOI à QUI. Une connaissance ne résultant plus de la pénétration exocosmique, mais son inévitable revers à viser l'endocosme depuis l'antique injonction de devoir, pour se faire, **pénétrer en soi.**

Plutôt qu'une pensée visant l'exclusion en décrétant la validité du visible sans l'invisible et ce que l'on perçoit sans aussi ce que l'on conçoit afin de se représenter le réel, je trouve quant à moi plus de fécondité intellectuelle dans une pensée qui relie, à l'exemple de celle qu'on trouve dans PLATON (*Les lois*): *Quant à tous les astres et à la Lune [...] que ferons-nous, sinon de répéter cette assertion? Que l'invisible est cause du visible, comme les âmes dans les corps sont la cause de leur animation. Se trouvera-t-il quelqu'un pour avouer cette animation du Cosmos et cependant soutenir que l'Univers est vide de dieux.*

À propos de la *pensée géocentrique*, convenons de ce qu'il ne s'agit certainement pas d'une infirmité, mais d'un possible retard, comme temps de concrétisation personnelle: ce par quoi chacun devrait passer pour assumer son expérience personnelle et non pas penser au niveau d'un prêt-à-porter intellectuel. Ce faisant, il y aura toujours des têtes bien faites heureuses de s'entretenir dans un esprit de chapelle, par exemple celui allant avec la discipline des seules neuro-cognitions. Sous le scanner, telle partie du cerveau s'échauffe. C'est donc la preuve incontestable que, consommant de l'énergie calorique en proportion, la pensée est le produit de l'encéphale. Ce faisant, ces têtes-là discutent entre elles de ce qui circonscrit ce qu'elles tentent d'apprécier à hauteur de leur propre nature corporelle et palpable! En tout cas, il en subsistera encore longtemps l'esprit communautaire clamant que les phénomènes conduisant matériellement à la visibilité des choses du monde extérieur, ou leur extériorité sensible, sont seuls réels, sans apercevoir que cet aspect n'arrive que contractuellement à cela qui en constitue l'opposition complémentaire: l'invisibilité nouménale des êtres en deçà du divin, moteur du monde.

VENONS-EN À UNE PRÉCISION PRAGMATIQUE
SUR CE QUI NOUS TIENT LIEU DE CERTITUDE

Lorsqu'on fait le choix d'adopter l'attitude comportementale de n'avoir aucune certitude, c'est généralement pour le bénéfique qu'on tire de tenir que des choses nous échappent ou nous dépassent. Par incidence, on conçoit qu'il s'agit là de ce qui s'oppose à la clôture dogmatique par laquelle, nous confortant de pouvoir se considérer corporativement plus fort que dans l'autonomie épistémique de soi, il devient possible de serrer des certitudes.

Cela dit, même depuis le choix de n'avoir aucune certitude, il nous faut bien tenir au moins celle de n'en pas vouloir avoir. C'est assez aisé de le développer, car la certitude d'être sans certitude ne paraît pas sans lien avec le bien connu 'paradoxe du menteur'. Y a-t-il pour autant contresens? Pour en juger constatons que, souvent, ce qui nous apparaît paradoxal ne fait que précéder l'instance résolutive, puisque le dilemme tombe lorsqu'on peut compléter ce qu'on tient en pensée d'une manière toujours insuffisante par manque de précision autant sémiotique que conceptuelle. Et le faire apparaître en usant de logique du tiers inclus sous-tend l'intention du commentaire des fragments de *Sur la vérité* de PARMÉNIDE qui va suivre; en ce sens que l'expérience commune fondée sur l'exclusion nous procure un savoir qui, en dépendant de nos interprétations allant avec la manière depuis laquelle nous regardons les choses, nous conjoignons l'arrêt de notre jugement sur elles avant d'en pouvoir épuiser les possibilités. Pour incidence, l'extension du discours de plus en plus précis, entre les générations, à permettre l'évolution des concepts qu'on retrouve corrélée à l'évolution des langues. J'avance à l'appui, la simple déclaration de ce que «l'eau bout à cent degrés» (Cf. page 178 du *Cahier 2*). Nous sommes persuadés communiquer par là un fait d'expérience nous autorisant d'en asserter sans ambigüité l'énoncement. Mais voilà, s'agit-il de degrés Celsius ou de degrés Fahrenheit. De plus l'eau bout à des températures différentes en montagne et au niveau de la mer en raison de pressions différentielles. Et de quelle sorte d'eau parlons-nous? D'eau déminéralisée de formule brute H_2O , ou bien d'eau lourde, ou d'eau oxygénée, ou encore d'eau régale? ...

C'est de cette disposition mettant le dit en rapport avec les insuffisances langagières, que l'on va voir que les contresens pris pour des inconséquences dans le texte de PARMÉNIDE sur la vérité peuvent relever de la mésinterprétation fondée sur un manque de discrimination lexicale, d'où ressort la confusion dans l'exprimé entre le domaine du relatif et celui de l'absolu, par rapport aux formes prédicables à leur propos. De quelle façon appréhender ce qui constitue la différence entre relativisation et absoluité? Le dilemme consistant au fait d'être certain de n'avoir aucune certitude, tout en tenant celle de n'en point vouloir tenir, tombe pour peu qu'on sous-entende n'en pas vouloir avoir comme moyen processuel d'acquisition du connaissable, c'est-à-dire en référence à l'instance définissant ce qui n'est pas encore savoir en n'étant déjà plus ignorance, et non comme fin. Autrement dit dans l'assurance que cette acquisition se situe à mi-chemin entre ignorance et savoir, quand le prédicat de certitude ne devrait sémiotiquement s'appliquer qu'au savoir vrai, c'est-à-dire celui auquel rien ne peut être ajouté, non pour cause d'arrêt du jugement et la pensée dogmatique, mais en raison d'un principe de plénitude indépassable de sagesse.

SAISIR DE NOS JOURS LA PENSÉE DE PARMÉNIDE

Je terminerai cet épilogue avec un texte déjà publié sur le Web sous le titre de *PARMÉNIDE et l'action dévastatrice des certitudes, commentaire des fragments de Sur la vérité au motif d'une prospective épistémique*.

J'utilise à cette fin la traduction de Paul TANNERY du fait qu'il translittéra le moins littérairement possible le fragment de *Sur la vérité* dont voici le début: «*Allons, je vais te dire et tu vas entendre qu'elles sont les seules voies de recherche ouvertes à l'intelligence; l'une que l'être est, que le non-être n'est pas, chemin de certitude qui accompagne la vérité; l'autre que l'être n'est pas et que le non-être est forcément, route où, je te le dis, tu ne dois aucunement te laisser séduire. Tu ne peux avoir connaissance de ce qui n'est pas, tu ne peux le saisir ni l'exprimer; car le pensé et l'être sont une même chose*».

«[...] car le pensé et l'être sont une même chose». Pour la compréhension de cette déduction, il suffit semble-t-il de ne pas nous écarter de la règle d'entendement perspicace que les anciens imagèrent en montrant simplement que **le chemin vu descendant et le chemin vu montant est le même**. Remarquons bien ici ce que voici. Dire que le pensé et l'être sont un et le même est à dire bien plus que le fait qu'on ne pourrait penser sans aussi être en répondant à la logique désignant l'être comme étant cause du pensé. Si l'on considère que la pensée ne peut surgir de rien, nous avons tout à la fois à saisir significativement la différence entre la pensée et l'être qui pense; ainsi que conjointement qu'il s'agit de deux aspects semblables à ce qui peut faire que le côté pile est indissociable du côté face du même. La déclaration de ce que le pensé et l'être sont une même chose pose que cela qui fait l'instance d'être en relation à son altérité (imagination, conception, invention) est autre que son produit: ce qu'on donne pour être à la suite du pensé. Ou plus exactement, deux formes du donné à être: le rapport à notre niveau d'être des choses de la réification, c'est-à-dire ce qui est encore donné pour être notre produit en tant qu'être.

Comme condition processuelle qui antécède la réalisation physique, autre et semblable est la genèse des êtres, s'agissant de leur potentialisation en existence et le pensé visant la nature de son substrat, par rapport au produit du suprapensé en rapport à la strate d'une surnature. Mais cela arrive tel qu'une 'pensée' démiurgique et l'Existant sont un et le même, comme produit démiurgique suprapensé par rapport aux êtres pensant vis-à-vis de ce qui est ou peut être. Dans la strate de la nature, nous pouvons aussi donner la pensée concevant, imaginant et inventant comme étant une et même que l'être, par rapport à ce qui est, son produit. C'est au physiquement réalisé qui est à notre niveau d'être cela de spatiotemporellement réifié, fabriqué et manufacturé à l'extérieur de nous.

Mais alors, comprenant que le pensé émane de l'être pensant, à quel stade d'édification du réel devons-nous entendre la causation de l'être? C'est à se représenter son ontologie que l'on complète notre niveau d'être dans la nature pensant, imaginant, concevant, inventant, par l'Être d'une surnature caractérisant cette fois au

niveau démiurgique **une 'pensée' potentialisant le donné à exister au continuum des êtres**. Car au sujet de l'emploi du terme *être* et ainsi que nous le faisons encore trop souvent aujourd'hui dans une insuffisance des langues et la confusion des termes, PARMÉNIDE en use **comme d'un emprunt au vocabulaire de notre expérience physique du monde**, pour évoquer des significations spéciales à la métaphysique. Reste que, comme pour toute prise de conscience encore avancée outre mots, nous avons ici, selon les cas d'usage, à nous représenter distinctement **l'existence continue** spécifique du contenu d'un continuum absolu et infini, par rapport aux **discontinuités relatives et bornées en temps et en espace de ce qui fait être et avoir**. Les deux – continuité et discontinuité – sont aussi les aspects du même (c'est-à-dire l'un à ne pouvoir être cause de l'autre, lorsque l'un et l'autre sont des aspects relationnels). Nous avons conséquemment à les distinguer. Par assimilation au parcours qui pose le savoir relatif (aucune certitude possible) se posant sur le parcours allant de l'ignorance à la sagesse vraie (vraie pour la raison qu'elle est indépassable, d'où sa condition de certitude absolue), l'instance d'acquisition propre aux discontinuités de faire être et avoir se distingue comme apparence existentielle, à laquelle s'applique le critère de relativité à propos de l'existence vraie, considérée hors instance d'acquisition, et à laquelle convient le critère d'absoluité en existence, mais une existence qui pour être absolue, ne peut varier: ne peut de plus être ce qui constitue l'être de relation à ce qui est.

«[...]que l'être n'est pas et que le non-être est forcément, route où, je te le dis, tu ne dois aucunement te laisser séduire». Serait-ce là l'invite à discriminer entre le dicible à propos de l'expérience de ce qui est, a et fait au monde, auquel convient des attributions particulières, par rapport au concept d'existence par ailleurs imprédictible, et conséquemment de fait indicible? Pour en juger, n'oublions pas que PARMÉNIDE s'introduisait par-là dans un dialogue en opposition aux croyances de son temps. Dans son idée, il en est de même de sa pensée, mais d'une façon déprimée, que ce qu'il en est de la 'pensée' démiurgique en rapport à son

suprapenseur, c'est-à-dire à ne faire qu'un par rapport à la potentialisation du Cosmos, son intemporel et non-spatial produit. Reste que cette disposition est à devoir tenir l'indicibilité d'une surnature, en tant que notre pensée pensant la nature n'est pas de plus qualifiée pour accéder par expérience directe à cette surnature, aucunement à statuer de son anexistence. C'est là le schéma processuel qu'imagina WHITEHEAD dans *Procès et réalité*. Le Démonstrateur et sa potentialisation du monde au travers de tous les êtres (les êtres comme produit de sa suprapensée), quand toute une hiérarchie d'êtres dans l'Univers et leur pensée réalisatrice au travers desquels arrive la matérialisation du réalisé: le physiquement réalisé au travers duquel dérivent de même comme produit les propriétés phénoménologiques relationnelles du fait.

C'est là une explication tenant compte de ce que nous ne devrions pas nous laisser séduire par ce qui n'est pas, paraissant au premier abord en contradiction avec l'injonction arrivant dès la suite de ce que «*il faut penser et dire que ce qui est (vrai)*». Pour approfondir ce que nous pouvons en faire ressortir de signifiant, tentons une voie nous écartant des sentiers battus avec le protocole scientifique conduisant à connaître la physique du monde, celle d'user du carré sémiotique [contraires /subcontraires] vu dans les modalités aléthiques [nécessaire /contingent, possible /impossible]. Puis accordons, comme on commence de le faire à notre époque, le terme ÊTRE au discontinu (c'est le domaine du prédicible pour cause d'advenir d'un relationnel; son caractère est essentiellement la relativité) et la déclaration d'EXISTENCE qui, à l'encontre, est tenue pour imprédicible en se plaçant en amont des possibilités relationnelles, avec pour incidence complémentaire l'absoluité et l'infinitude. Ceci fait, assortissons la déclaration correspondant à l'aléthique de nécessité au déclaratif L'EXISTENCE EST, de façon conjointe à l'aspect contraire la NON-EXISTENCE (EST), c'est-à-dire tel que cette nécessité de poser ainsi complémentirement l'EXISTENCE à la NON-EXISTENCE implique l'aspect contingent de ce que la NON-EXISTENCE s'oppose comme autre que l'existence, entendue dans la disposition en contradiction thétique, c'est-à-dire à ne pas l'assimiler à rien. Mais auparavant, il paraît important de mieux examiner ce qui constitue la différence entre être et exister.

Au crédit de cette disposition consistant à discriminer en pensée entre la possibilité de pouvoir être, posée comme apparence existentielle particulière au discontinu; et l'existant réel en tant que répondant complémentirement au fait de ne pouvoir être dans le domaine du continu, PARMÉNIDE poursuit: *«Il faut donc que ce qui est (existant) ne soit pas limité (que cela soit absolument infini); car rien ne manque à sa plénitude (elle est in extenso), sinon tout lui manquerait [...] Cela qui n'est pas devant tes yeux, a sa propre présence à l'esprit»*. Cette dernière phrase sous-entend maintenant clairement que ce qui est ainsi donné en existence, étant invisible ou non perceptible, ne doit pas être séparé de ce qui est devant les yeux (le manifestable, comme fait d'être et d'avoir relativement), c'est-à-dire comme référence thétique, et non pas comme opposition à rien, depuis la règle procédant de l'analogie faisant que les aspects du chemin vu montant et vu descendant fait référence à un unique chemin.

«[...] Sinon tout lui manquerait». Au premier abord, l'incompréhension semble ici venir de notre concept moderne d'infinité, puisqu'on en considère la teneur comme représentant la suite indéfinie des nombres appliquée au nombrable, que concrétise l'éloignement indéfini d'un mobile dans l'espace considéré dans un rapport relatif (dont l'absoluité est impossible) à un autre contenu de référence tenu immobile (il ne peut l'être, immobile, que relativement à la vitesse d'un autre). Mais là n'est pas ce que conçoit PARMÉNIDE. Pour émettre cette remarque, il faut qu'il entende l'infini comme le 'lieu' non spatialisable de ce qui existe absolument, complémentirement à l'ensemblement de ce qui est relativement –le borné–, auquel convient la propriété de délimitation rendant la relation d'individuation à individuation se reportant sur l'ensemblement relationnel du multiple.

Nous avons le loisir de saisir dans nombre de textes classiques que l'infinitude ne s'oppose qu'à l'ensemblement des apparences existentielles propres aux discontinuités, en sorte que la finitude arrive de circonscrire la partie congrue de ce qui est mathématiquement la quantité finie et délimitable étendue et incluse dans l'indéfini du quantifiable. Pour concevoir comme étant ubiquitairement éternelle autant qu'indélimitable l'existence

continue, vu ainsi qu'un hyperensemble complétant celui qui caractérise notre continuum, il faut tenir cette existence dans son infinitude non spatiale, une infinitude qui soit conséquemment complémentaire de la finitude qui, elle, ne peut être sans spatialisation, et en sorte que le mixte entre infinitude et finitude advenant de leur interface commune représente l'indéfinitude particulière de l'extension du borné en temps chronologique et en espace de relation du continuum particulier de la discontinuité des séparations individuées d'être, d'avoir et de faire. Et de plus tenir cette existence continue en raison de son immuabilité. Elle est consécutive de devoir opposer sémiotiquement le fait que tout du monde phénoménologique –le discontinu– répond à la condition de **ne pas pouvoir ne pas varier**. C'est là l'exigence véricitaire garantissant sémiotiquement la généralisation du constat d'expérience dans le principe de changement étendu au contenu du Cosmos.⁷¹ Même s'il faut attendre quasi indéfiniment pour prouver par l'expérience que certaines choses du macrocosme peuvent se transformer excessivement lentement, cela de considéré ne se modifie pas moins à l'égal des transformations qui les substratent (au moins en référence de l'instance de réalisation performative de l'Univers).

À l'appui d'un infini réel, rappelons la relation mathématique: $\emptyset \subset \therefore \subset \nabla$, posant entre deux extrémums invariants, l'un noté '∇' la classe de plénitude *in extenso* du non bornable, le contenu immanent en existence, domaine d'absoluité et d'infinitude; l'autre la classe vide '∅' (sans contenu); avec entre les deux le mixte donné à varier '∴' proportionnellement aux extrêmes, qui constitue la classe des sécables, c'est-à-dire toutes choses individuées bornées (contenants limités) du domaine des propositions relativables se prêtant à transformation. L'équation pose ainsi qu'il existe un unique élément *in extenso* '∇' tel que l'on peut écrire: $\nabla \pm x = \nabla$. En sorte que toute quantité bornable 'x', et ce quelque puisse être sa taille,

71. Évoquons GORGIAS de Léontium (*Les Présocratiques*, La Pléiade): Ce qui est éternel se pose en opposition à l'engendré: cela qui est temporel avec un commencement. Or ce qui n'a pas d'origine est infini, étant infini, n'est nulle part en particulier, si ce qui est quelque part fait que cela par quoi on distingue ce qui est en particulier se pose par différence à ce qui est autre. Le contenant du limité est illimité en raison de l'infini. Seul le limité peut être en un lieu et se déterminer étant autant en qualité qu'en quantité discrète (relative).

ajoutée ou retirée à l'ensemble *in extenso* '∇', n'en change pas le contenu. Vis-à-vis de l'ensemble *in extenso*, un ensemble se prêtant à extension (n'étant pas entier, puisque relativable, et de plus non nul, puisque contenant), joue alors la fonction d'élément neutre, tout comme le zéro, ou la classe vide '∅' vis-à-vis du bornable '∴'. Disposition qui nous permet de revenir à PARMÉNIDE. Si cela qui existe dans une continuité *in extenso* n'était pas déclaré infini et absolu, en effet, on pourrait ajouter et retirer à son contenu, et par suite, oui, **tout pourrait venir à lui manquer**. C'est éminemment une erreur sémantique de considérer la condition d'infinitude comme épuisable, et celle d'absoluité comme relativable: cela existe inconditionnellement, de façon sous-jacente aux possibilités d'être comme ceci ou comme cela par relation.

«C'est une même chose, le penseur et ce qu'il pense, car en dehors de l'être en quoi cela s'énonce, tu ne trouveras à penser rien outre ce qui existe sous le nom de qui est Tout (l'unicitaire par absoluité et infinitude), quand les mortels (en ne pouvant sonder que jusqu'à la totalité des multiples individuations séparées en temps, en lieu et en attributions) peuvent faire naître et périr, être et ne pas être, changer de lieu, muer de couleur». Ce qu'écrivit encore PARMÉNIDE par-là vient en sorte, qu'à supposer que rien ne puisse échapper aux yeux des mortels dans un avenir très éloigné, le vu par eux consistera toujours en ce qui fait être et avoir, sans aussi le donné à exister qui, lui, ne peut être qu'introceptivement aperçu.

Dans la confusion du pensé et aussi l'insuffisance des données, il arrive qu'on pense par erreur. Oui, mais ce faisant est-ce pour autant confondable au fait qu'on puisse penser ce qui n'existe pas? Nous pouvons certainement penser ce qui fut, ce qui n'est pas, ou pas encore, ne pouvant prouver que cela n'ait été réalisé en d'autres temps et ailleurs dans l'Univers. Par fiction, il nous est possible d'imaginer que soit ce qui est potentialisé en existence, puis le concevant, le faire être, c'est-à-dire le réaliser, pourvu que pour ce faire nous considérions une durée incommensurable, mais ce n'est pas pour autant faire exister. On peut inventer telle machine, se la représentant ainsi que l'artiste se représente le tableau ou la statue qu'il projette de réaliser. Nous avons la faculté d'imaginer des

mondes. Ils furent peut-être, ils sont probablement actualisés ailleurs, ou bien le deviendront en répondant à des critères de faisabilité. Mais cela advient du préalablement potentialisé en existence dans l'être, **sans cela nous serions à croire que de rien puisse être quelque chose.**

D'un point de vue épistémique, remarquons justement que c'est en raison de cette disposition, qu'usant de logique d'inclusion par laquelle nous avons le pouvoir d'ordonner l'encore éparse, chacun a tout à la fois raison d'affirmer comme de nier telle chose, sans nécessairement se retrouver dans l'erreur. En effet, la déclaration de ce que tous les corbeaux sont noirs n'apparaît en soi ni fausse ni vraie, à l'abstraire de tout circonstanciel. Étant appréhendée au sens absolu, elle ne peut que nous apparaitre fausse. L'étant dans un sens relatif en tant que prédicat d'une relation, on sous-entend que la chose est vraie pour autant qu'on ne rencontre pas au moins un corbeau d'une autre couleur. On peut épistémiquement dire que l'intellect, comme moteur, tient sa possibilité de faire être et avoir à partir de ce qui l'alimente et qu'il transforme: le donné en existence (aléthique de nécessité): cela qui potentialise la possibilité de faire être et avoir. **Il y a bien depuis ce modèle transformation conformément à la validité de ce qui règne dans notre continuum, pas génération depuis rien.**

C'est bien là le hic! Une science physicaliste sans métascience entretient encore par inertie la doctrine académique que si la génération spontanée des microbes n'est plus croyable, le Cosmos pourtant vu comme la totalité des choses ne se générant pas spontanément, s'autogénère, lui. Incohérence dans la logique en usage se devant semble-t-il perdurer tant qu'on n'admettra pas le continuum d'une continuité existentielle comme représentant l'aspect indissociable des discontinuités d'être, d'avoir et de faire au monde. Au niveau de l'appréhension physicaliste du réel, on fait inévitablement l'amalgame entre la capacité du Cosmos à s'autotransformer en répondant au principe de causalité, tout en occultant la faculté générative relevant de son ontologie, auquel ne convient pas la logique de cause à effet, mais celle montrant les

aspects du même dans le discontinu en rapport à une intemporelle dissémination depuis le continu.

À chaque changement attributif d'être doit correspondre un changement de l'ÊTRE (cela qui devient en tant qu'agent de faire être et avoir au monde). Du fait que l'apparence existentielle affère au principe des relations relativables dans le continuum des discontinuités, on conçoit la solidarité dans la réciprocité entre les êtres et les qualités d'être. Idem entre les changements attributifs d'avoir vis-à-vis des choses. La binaire thétique, thèse et antithèse, implique par répercussion la solidarité identitaire dans la réciprocité: à tout changement dans l'attribution vis-à-vis de telle identité d'être doit correspondre un changement d'attribution à son altérité constituée des êtres qui sont autres. Par exemple, on ne peut être bon en soi, on ne peut qu'être meilleur par appréciation du moins bon chez d'autres (ou encore indirectement par comparaison aux antériorités relationnelles de soi).

Bien évidemment, l'attribution elle-même est potentiellement transitive. Mais il s'agit ici de discriminer entre deux aspects du même. Si l'ensemble de l'individualisable a en commun de répondre aux possibilités distributives des attributions, c'est encore en raison de ce qui manque à leur altérité d'être que des individus les manifestent en particulier, dès lors que les attributions adviennent d'un relationnel. Or cet aspect ne considère que le sens centrifuge d'acquisition. Tout autre est l'existence en soi de l'être: elle est complémentaiement entendable depuis des considérations centripètes, même à devoir tenir ensemble les deux aspects centrifuge /centripète, à l'image de ce que le chemin vu montant ou vu descendant est le même. Ou encore, c'est dans le sens qui pose que le sujet éveillé et le sujet endormi est insécable en soi que, de façon apparentable, on le pose comme mixité dans le rapport analogisant entre l'ÊTRE et le NON-ÊTRE.

L'être du manifesté et le non-être pour cause de non manifestation du procès de faire être et avoir entre antériorité et postériorité se trouvant circonscrit, c'est à en précéder la possibilité, bien qu'on en conçoive par entendement la teneur à sa suite, que l'existence s'avère complémentaiement non processuelle et consécutivement éternelle (non pas atemporelle, mais en sorte que son ubiquité du

temporalisable soit représentative d'une pseudo instance intemporelle conjointant le continu au discontinu).

Bref, à partir de discriminations sémiotiques, c'est avec la transduction de l'inaccompli en l'accompli que nous tenons l'action convertissant le devenir passant par l'être. Tandis qu'au niveau de la perpétuité de l'existant, il ne peut y avoir d'en-deçà, ni d'au-delà. C'est alors à partir de l'union des deux, ou leur mixité médiane, que peut advenir toute **expérience d'exister**. Entre l'existence et l'expérience, l'être représente l'intermédiaire indispensable, puisque de son défaut l'expérience reste irrésolue. De par leurs propriétés, les mondes, comme produit de toute une hiérarchie d'êtres, induisent cette expérience. En dernier ressort, ce qui différencie les deux concepts passe par l'immanente présence sans limitation de l'existant (rien d'accompli et aucun accomplissement temporel), quant à l'encontre l'être est continuellement en transit de l'accompli à l'inaccompli (sa présence étant intersective, donc nulle d'existence en soi).

Conséquemment, l'affirmation d'existence traduit pour les êtres ce qu'**il y a** sans lieu d'avoir, comme antécédence sous-jacente aux propriétés, laquelle isomorphie correspondante représente le creuset duquel l'être produit l'acquis au monde. Qu'en est-il? Nous précisons plus haut: 'Idem du changement attributif d'avoir circonscrivant le rapport entre choses'. En posant le fait d'avoir comme procédant de l'acquisition du réalisé vu comme advenant des agents spécifiques des propriétés au monde, dans un même rapport que l'être pensant est l'agent à produire ce qui est et ce peut être, c'est à concevoir le temps et l'espace autrement qu'on ne le fait depuis un regard sur la physique du monde. À distinguer le conteneur (ce qui a) du contenu (ce qui est), évoquons SIMPLICIUS: *Si l'espace pouvait être, il serait dans quelque chose; car tout ce qui est, est dans quelque chose et ce qui est dans quelque chose est aussi dans un lieu.* **Cela s'entend en sorte que l'être, essentiellement psychique, se trouve indirectement en situation (ici ou là, à ce moment ou cet autre) en raison de ce qui a, son conteneur physique: toute corporisation, toute incarnation, son objectivation au monde.** Le tableau qui suit montre que si le

physiquement réalisé est comme l'écorce de l'ÊTRE qui en constitue l'aubier, le cœur à en représenter le contenu demeure l'EXISTANT.

EXISTER	contingence du mixte entre exister et être, comme pouvoir d'être existant	ÊTRE	contingence cosmique de la puissance de faire en tant qu'énergie et dynamique interfaçant l'être à l'avoïr	AVOÏR
nécessité absolue sans attribution		possibilité relative d'être depuis tout relationnel décidant de telle attribution		le monde répondant à des propriétés : le réalisé en temps et en espace
<i>pose dans l'endocosme ce qui antécipise le donné à exister</i>	<i>moyen qui antécipise le donné à pouvoir être</i>	<i>pose depuis le mésocosme de l'être l'antécipité du pouvoir de faire</i>	<i>moyen qui antécipise les réalités réalisées</i>	<i>l'être réalise continuellement dans l'exocosme les desseins de l'existant endocosmique</i>

À ce niveau d'intellection, ÊTRE et NON-ÊTRE sont en nature deux aspects du même, avant d'apparaître distincts à partir des relations d'être dans le temps qui passe. Poursuivons plus avant l'étendue de ce que nous pouvons apercevoir de PARMÉNIDE depuis la complexification de notre niveau de pensée. On recourt, au sujet du discontinu et du continu, aux considérations des aspects du même depuis ce que voici. Pour ce qui est du discontinu qu'on pose en référence à l'aléthique de possibilité, cela qui est source de connaissance, soit CE QUI EST, prolongé de CE QUI PEUT ÊTRE, et qui comporte comme contradictoire CE QUI NE PEUT ÊTRE vu non pas comme étant sans existence, mais tout à la fois comme impossible faisabilité en réalisation dans la même instance, et en tant que contingence non existentielle de l'existentiellement donné à possibilité d'être. En sorte qu'en référence au critère de faisabilité dénotant la transduction au travers l'action convertissant l'inaccompli en accompli propre à l'être, la déclaration du NON-ÊTRE représente la source d'ÊTRE et, indirectement, celle de la faisabilité des choses du monde, comme condition impliquant contractuellement L'ÊTRE à ne pas être circonstancielle. Tout autre paraît l'appréhension du continu et nous allons voir pourquoi.

«Jamais tu ne feras que ce qui n'existe pas existe» écrit PARMÉNIDE. En tant qu'être, nous ne pouvons seulement faire que ce qui n'est pas soit. C'est ce que fait le sculpteur dès lors que son œuvre qui n'était pas vient à être. PARMÉNIDE distingue ainsi entre existence aséitique et abaléité d'être, puisqu'il pose ensuite: «*c'est que sont de nombreuses preuves que l'existence existe inengendrée et impérissable, absolue, sans fin et immuable; pour n'avoir pas été et ne pas être au futur elle est une et continue*». Faire être de l'être ou des êtres, comme faire avoir des choses participe de la discontinuité quasi indéfinie en nombre des individuations passant complémentirement par la génération et la mort, une origine et une fin. Ce qui définit clairement d'une part les **possibilités** et les **impossibilités** d'être, d'autre part la **nécessité** existentielle et sa part de **contingence** de ne pas pouvoir ne pas exister.

Même à ne pas disposer de termes langagiers spécifiques à pouvoir discriminer entre être et exister dans une opposition entre l'expérience physique et l'entendement métaphysique, ce dont nous entretient PARMÉNIDE est cependant clairement ontologique à surdéterminer le phénoménologiquement manifestable. De plus, et c'est un pas conceptuel de géant, examinant par là ce qui répond au principe de génération, ce n'est en rien nier ce qui répond au principe de transformation issu du raisonnement dans le formalisme de la logique du tiers exclu. Par logique d'inclusion, si le chemin vu descendre et vu en monter est un et le même, alors être de façon multiple dans le continuum des discontinuités séparatrices de l'altérité et exister en raison de celui de la continuité complémentirement indivisible (le non individualisable) représentent semblablement aussi les deux aspects inévitablement complémentaires du même. Dans un sens ontologiquement démiurgique (l'instance complémentirement non temporalisable de ce qui EST temporellement réalisé au monde en rapport à ce qui N'Y EST PAS), il y a le donné en EXISTENCE qu'on suppose 'pensé' en rapport de présupposition à une contrepartie de NON-EXISTENCE. La part de NON-EXISTENCE d'un donné covalent à ce qui à pouvoir d'exister au monde est en effet déterminant dans une possibilité relationnelle d'être. Sa condition se pose alors en tant qu'à ce stade du suprapensé au niveau démiurgique, ÊTRE et NON-ÊTRE sont encore indistincts en répondant à la condition mixte

intermédiaire d'état isomorphe représentatif du chaos originel antérieur aux premières individuations hétéromorphes et leur suite temporellement indéfinie. Tant est qu'à ce stade des considérations ontologiques, ni l'un ni l'autre aspect de l'opposition entre être et non-être ne sont encore concevables en raison d'attributions, sinon dans la signification susceptible de ressortir comme antithèse du mixte, c'est-à-dire en faisant que l'intersection vide représente bien le théique disjoint de l'antithétique.

Depuis ce qui est encore ainsi ni ÊTRE et ni NON-ÊTRE, les deux étant confondus, nous cernons l'inconditionnelle source non étendue du donné à exister. C'est le mixte entre être et non-être accompagnant l'intemporelle isomorphie à ne pouvoir qu'ultérieurement distinguer temporellement l'accompli de l'inaccompli. Il suit immédiatement de ce niveau de discrimination sémiotique que ce n'est qu'au delà le pensé démiurgique que de l'ÊTRE est à distinguer du NON-ÊTRE depuis des déictiques attributives (être comme ceci ou comme cela, par séparation de son altérité d'être) et leurs deixis de situation spatiotemporelle (ici ou là, à ce moment ou bien cet autre). Plus strictement, il ne s'agit encore que de la conditionnelle possibilité d'étendue en temps et en espace des relations attributives propres de l'instance de réalisation performative de faire être et avoir. Car semblables conditions posent que les discontinuités d'être puissent advenir du subcontinu propre au non-être, aucunement de ce qui n'existe pas (le continu) et nous tenons de cela la réponse au fait que: *«Jamais tu ne feras que ce qui n'existe pas existe»*.

De plus, pour conséquence de la théorie des ensembles advient la condition que ce qui est reçoive sa condition d'être sans exister vraiment, recevant son apparente existence de sa source absolument existentielle, qui est complémentarément à ne pouvoir être. Laquelle disposition lève une autre ambiguïté dans la prédication entre le principe temporel de transformation et le principe de génération intemporellement tenu hors instance de réalisation performative. En effet, selon qu'on raisonne dans le principe de transformation (la suite de cause à effet) ou celui de génération distinguant le relatif de l'absolu en tant que les aspects du même, les conclusions diffèrent. Autrement dit, nous examinons

ce dont il s'agit à concerner l'intemporalité entre l'ubiquitaire éternité et la flèche du temporalisé. À ce niveau d'appréhension du jour et de la nuit, de la poule et de l'œuf, l'oiseau ou le diurne n'est pas plus premier, que le nocturne et l'œuf.

HYSTÉRÉSIS ET DICHOTOMIE ENTRE L'EXISTENCE ET L'ÊTRE

Ce qui précède comporte une incidence incontournable portant à concevoir l'inévitable effet d'hystérésis entre l'existence absolue et infinie propre au continuum du continu, et ce qui est relatif ainsi que borné depuis le continuum du discontinu. On déduit des arguments de ZÉNON que l'illimitation du continuum des discontinuités a une même capacité que l'infinité dans le continuum du continu: *«S'il y a pluralité, il est nécessaire qu'elle soit illimitable: il y a toujours une unité qu'on peut ajouter à la somme du déjà formé (preuve depuis la suite des nombres), ou qu'on peut intercaler (leur divisibilité)»*. **En sortes que les choses qui sont relatives les unes par rapport aux autres constituent le revers de ce qui existe unicitairement dans l'absolu (l'avvers du même)**. Cette dichotomie entraîne pour conséquence le perpétuel retard entre le contenu de ce qui ne peut pas ne pas exister absolument en référence à l'impossibilité de varier (l'immuable), et le contenu de ce qui ne peut pas être autrement que relativement en référence aux variations dans le temps entre l'accompli et l'inaccompli.

LE VRAI ET LE FAUX EN RAPPORT AUX IMPRÉCISIONS

CONCEPTUELLES ET LANGAGIÈRES, POINT DE CHUTE DES PRÉSENTS
COMMENTAIRES

Une individuation quelconque ne peut être plus grande ou plus petite qu'en rapport à au moins une autre, en ce sens qu'une grandeur arrive par comparaison sans pouvoir se déterminer dans l'absolu, sinon comme autoréférence: condition d'adimensionnalité. Pareillement, peut-on vraiment faire autrement que de tenir relativement les attributions d'être et d'avoir? Sans doute pas, car c'est aussi ce qui arrive avec la 'mesure', au sens analogisant, de ce qui distingue le rapport d'une chose à au moins une autre, ou la relation d'être à au moins un autre être. C'est alors à faire

apparaître, aux fins de l'avènement d'une métascience, une conséquence capitale arrivant de ce que la sémiotique vis-à-vis du qualifiable trouve son exacte similitude avec les mathématiques vis-à-vis du quantifiable. La masse d'un électron est grevée d'un facteur d'inexactitude en plus et en moins. Cette approximation quantitative jamais nulle pour cause des inévitables imprécisions de la mesure, a son exacte équivalence dans l'estimation qualitative par suite des insuffisances dans la discrimination langagière des significations qui limitent nos représentations. Et toute la force d'une logique du tiers inclus, codomaine des nouvelles significations ressortant de la synthèse entre une thèse et son antithèse, est justement d'en pouvoir accroître instrumentalement la complexification. On le voit au niveau de la réflexion hellène adaptée aux deux sortes de logiques, son application n'est pas nouvelle, bien que son droit d'entrée dans le monde moderne vienne du terme servant son application en physique quantique. Mais semblable logique considérant tout à la fois que tel corpuscule est et n'est pas va tellement à l'encontre des présupposés des derniers siècles fondés exclusivement sur la logique dite aristotélicienne par laquelle être et ne pas être se pose dilemmiquement, qu'un professeur enseignant la physique quantique put dire par boutade à son auditoire: «j'ai terminé; si vous avez compris, c'est que je n'ai pas été suffisamment clair».

Plutôt que de regarder la logique d'inclusion comme transgressive, acceptons de la voir en son effet d'accordance, puisqu'elle rend intelligible d'autres niveaux d'une même réalité pour lever des paradoxes. Au reste, Kurt GÖDEL démontra (1931) que la consistance d'un système de concepts ne saurait être démontrée à l'intérieur de ce système; d'où l'ouverture d'esprit nécessaire afin de comprendre ce qui est hors en continuité.

La flèche qui se meut par rapport à son altérité n'est-elle pas simultanément au repos pour tout instant du temps qui passe par rapport à elle-même? Dès lors nous ne saurions vraiment considérer une erreur de logique exprimée dans les limites du tiers exclu, qu'à ne pas discriminer les conclusions retenues envers les aspects du relativable, par rapport à celles qu'on expose en référence aux aspects tenant complémentirement à leur absolutité.

Disposition qui répond circonstanciellement selon l'aspect absolu ou relatif aux quatre cas de figure du carré sémiotique: la possibilité de pouvoir être en mouvement et de pouvoir ne pas être en mouvement, à côté de la certitude et de la contingence correspondant à cela qu'on examine comme possible ou impossible. Il y a égalité dans les inidentités entre l'absence de mouvements relatifs reliant plusieurs choses, ils sont nuls, et le non-mouvement, nul également, de la chose considérée en soi, étant alors considérée au repos.

Notons qu'entre l'absolu et le relatif, nous abordons d'autres effets ou conséquences que celles découlant de l'argumentation par l'absurde, puisqu'en référence à ce raisonnement dans la logique du tiers exclu, un corps ne peut être à la fois mobile et immobile. L'être présent au monde est étendu en temps et en espace depuis son conteneur, alors que, depuis les conditions d'une sémiotique rigoureuse, il ne l'est pas, ou pas encore, en référence à l'instance antériorisant son épiphanie à partir de son moyen particulier d'avoir à lui. Il est clair que le jugement de PARMÉNIDE avait en commun avec d'autres penseurs de sa génération, une réflexion s'élevant au domaine des considérations métaphysiques en partant de données physiques, pour cause d'apercevoir ce qui ontologiquement existe, en ne limitant pas le domaine du pensable au physiquement réalisé depuis un quelconque processus de transformation.

On trouve quelques fois évoquée l'idée que le chat de SCHRÖDINGER et le paradoxe EPR du spin lié entre deux atomes en sorte que la mesure x , y ou z de l'un détermine la symétrie de l'autre hors toute interaction causale, montrent le mixte entre les discontinuités des spatialisations physiques, et l'interface psychique du temporel dans son effet transitivement ubiquitaire du passé au futur. Cette disposition étant vue comme une sorte de faculté prémonitoire absente du niveau conscient du sujet observateur et qu'on interprète comme appartenant à l'objet. Ces effets quantiques ne sont dès lors pas éloignés du double sens de l'information entre la matière et le mental chez ARISTOTE. À savoir l'effet néguentropique de la psyché comme gain d'ordre conceptuel opérant sur l'information reçue en provenance du monde objectif

dans l'accroissement des connaissances, d'une façon dynamiquement inséparable de l'effet volitionnel agissant sur la mise en forme du monde objectif directement depuis la psyché (diminution parallèle d'entropie physique). Il faut y considérer de nouveau le concept métaphysiquement hellénique de non séparation faisant que le regard qu'on porte sur le monde trouve son exacte contrepartie dans le vu qui nous parvient de lui. Pour rendre compte de cette disposition, imaginons de rompre en n'importe quel endroit ce qui constitue l'axe des interférences entre esprit et matière passant par la conscience individuée (peut-être en liaison avec une supraconscience dans l'endocosme couplant le principe de génération au contrôle cosmique dans le principe de transformation avec effet attendu), et nous retrouvons les deux extrémums du même: matière et esprit. Chaque individuation intermédiaire possède alors, proportionnellement à l'éloignement d'un pôle et le rapprochement concomitant du pôle opposé, un côté face relevant d'aspects matériels, et un côté pile relevant d'aspects spirituels.

Toutes ces raisons font que si l'appréhension scientifique ne peut exclure le principe de causalité dans la responsabilité du phénoménologique, il faut en continuité tenir clairement d'une façon métascientifique que si certaines choses sont et ont, alors elles ne peuvent advenir que de ce qui existe vraiment en référence au statut complémentaire de telles limitations. C'est l'indispensable responsabilité posée en tant qu'antécédent générateur, à ne pas faire l'amalgame entre le principe de transformation, ce dont s'occupe la science, et le principe de génération, ce qui incombe à une ontologie, jeune encore et devant rationaliser d'anciennes métaphysiques en se justifiant du présupposé qu'en partant de la condition d'anexistence originelle depuis le seul principe de transformation, rien ne serait à pouvoir exister.

Cela dit dans l'idée de ne pas transmettre inchangé l'enseignement d'hier, mais de façon à prendre appui sur lui pour articuler une métascience reconsidérant le précédemment convenu depuis un regard neuf, retrouvons PARMÉNIDE et, sans déconcentrer notre attention dans la volonté de juger des choses qu'il avançait à un niveau plus élevé ou plus complexe, ou moins superficiel pour la

raison de ne pas cantonner notre réflexion au senti, posons ce qu'il énonce dans le carré sémiotique particulier du *faire être* (ou encore son mode factitif, le faire faire en sorte que l'être soit):

cela qui n'étant pas pourra ne pas être	cela qui a été pourra ne plus être
cela qui n'étant pas pourra être	cela qui ayant été pourra continuer d'être

C'est le regard que nous avons depuis les conditions relatives advenant de la flèche du temporalisé. Mais elles sont, avec PARMÉNIDE nous entretenant, non pas de phénoménologie physique, mais de métaphysique en cernant ce qui complémentaiement existe de façon non-manifestable, ontologiquement transposables dans l'absolu à partir de ce que voici notant à gauche ce qui a trait à l'aléthique de nécessité, tandis qu'à droite nous portons ce qui concerne la prédication dans le domaine du possible:

jamais tu ne feras que ce qui n'existe pas soit	tu peux faire que ce qui est ne soit plus
Jamais tu ne feras que ce qui existe ne soit pas	tu peux faire que ce qui n'est pas soit

Examinant ainsi tous les possibles formant à la fois l'affirmation et son contraire, ce n'est certainement pas aisé de conclure en leur réalité dans la logique scientifique héritière du tiers exclu aristotélicien; mais ce l'est en métascience fondée sur la concorde du tiers inclus, en raison de ce que la relativité du moindre relationnel examiné se pose de façon sous-jacente de son absoluité propre. Le dire est en cela qui marque l'actuelle insuffisance du protocole scientifique refermé sur lui-même. Insuffisance qu'on pourrait formuler à suivre DESCARTES sur le propos de savoir si les bêtes pensent. On peut en effet, de ce qu'il montra, ériger en axiome ce qu'on oublia d'exploiter ces deux derniers siècles soumis à l'autorité d'une pensée unique à vocation physicaliste, à savoir que déléguer le critère de vérité au physiquement senti ne représente qu'une preuve partielle (toujours insuffisante) **tant qu'on ne démontre pas que le contraire ne peut être**. Que tous

les corbeaux soient noirs peut arrêter notre jugement, certes, mais il restera indéfiniment possible d'en rencontrer d'une autre couleur si on ne démontre pas son impossibilité. À le dire autrement, une chose répond depuis les disciplines technoscientifiques à telles des propriétés possibles, et cela seulement, tandis que cette même chose peut métascientifiquement être vue tour à tour cela de précisé et circonstancielle son contraire: autrement dit saine ou malsaine, propice ou défavorable, souhaitable ou non en soi. Ce n'est qu'une question de dosage et d'usage en rapport au circonstancié qui nous la fera apparaître dans l'un des aspects antagonistes.

Si l'ontologie comprend des catégories d'existence aséitique, alors elle nous renseigne sur l'ontogénie de ce qui arrive dans un rapport de ce qui est à ce qui n'est pas: ÊTRE et NON-ÊTRE représentant la condition d'abaléité complémentaire. C'est alors à partir de la catégorisation des intemporelles nécessités d'exister unicitairement depuis l'Un, qu'arrivent les possibilités de faire être et avoir dans le continuum des indéfinies discontinuités d'être au monde à partir de l'interface entre le continuum du continu et celui du discontinu donnant à exister. L'être premier est engendré comme sa succession, mais pas sa source d'existence qui est réputée inengendrée, et ce contexte décidant d'une surnature naturante se pose dans une similitude faisant que ce qui est d'une nature cosmique réifiée ne se peut que du fait de la nature naturée naturante d'une multitude d'êtres plus ou moins compétents. L'absoluité et l'indéfinitude de l'existence en soi (aséité: exister par soi) est alors bien contractuelle de ce que ce ne sont que plusieurs êtres qui acquièrent relativement en partage des limites réciproques (abaléité: être en raison de son altérité). Derrière chaque chose fugitive occupant un espace et devant chaque mortel réalisant son être comme pèlerin du temps, existe continument dans l'éternité ce qui n'est ni chose particulière ni être singulier.

Au sens concret de l'expérience d'exister à l'interface d'un temps d'être et d'un espace circonscrivant l'appropriable (prédicat d'avoir), nous sommes confrontés à des circonstances concomitantes qui n'ont pas à être réduites au principe de causalité spécifique de la physique des transformations. Ce fait est historiquement appuyé

sur des connaissances qui évoluèrent en parallèle. Pour faire court et sans qu'il soit possible d'affirmer cette historicité, il me semble que ce qui s'imagina *in abstracto* afin d'intelliger le domaine dénotant l'ontologie du monde sensible arriva en s'appuyant sur le modèle des antiques écoles de philosophie en lesquelles s'élabora la géométrie. Est-il besoin de rappeler la célèbre prescription: *Nul n'entrera ici s'il n'est déjà géomètre*. L'intelligé dans l'école des pythagoriciens autour et à travers nombre de polémiques et d'argumentations visant l'abstraction géométrique servit l'apport en métaphysique. C'est d'autant plus vraisemblable que si la géométrie rend compte de la répartition du formé dans l'espace des relations d'avoir, l'ontologie, réduite au plus petit commun dénominateur, conduit aux répartitions des relations d'être dans le temps. Comment ne pas s'en convaincre à suivre son élaboration venant de déductions rationalisant la discontinuité des êtres pouvant devenir, conjointement d'une existence continue ne pouvant à l'encontre devenir (*Cf. MÉLISSOS* et tant d'autres). Cet apport à l'unicitaire existence des multiplicités quasi indéfinies de pouvoir être permettant l'expérience d'être existant au travers le faire avoir au monde, est apparu à dépasser les deux aspects du même à l'image de ce que l'éveillé et le dormeur constituent deux états opposés identifiant un même individu, donc autrement que ce qui résulterait d'une implication causale (le dormeur cause de l'éveillé ou l'éveillé cause du dormeur, dans une analogie à décider de qui fut premier de la poule et de l'œuf). Par opinion personnelle, cet enchaînement spéculatif se trouve élaboré dans sa version la plus aboutie au niveau des écrits de *DAMASCIUS*. En sorte que cet auteur paraît précieux pour les avant-gardistes contemporains qui voudraient poursuivre les retombées d'une aperception métaphysique en de plus hautes ou plus profondes régions de la pensée maintenant permises par l'utilisation des instruments modernes d'intellection. Notamment dans la possibilité d'associer la théorie des ensembles à la logique sémiotique du tiers inclus. Pourquoi cela? Parce qu'en vue de futures intellections, nous avons spéculativement d'abord à dépasser l'ambiguïté sémantique des textes, si handicapante pour le niveau de la pensée restant au premier niveau du sens textuel. Ce qui passe par un effort considérable de rationalisation de l'édifice sémiotique dans la théorie des ensembles posant la

complémentaire en existence de n'importe quoi qu'on isole par la pensée antithétiquement.

À TITRE DE CONCLUSION

Si tous ceux qui pensent constituent grâce aux langages une chaîne de relations signifiantes, ce qu'ils ont le mieux en partage est cela qui leur échappe avec la part cachée du monde au sujet de laquelle GOETHE écrivit que ce que nous avons devant nos yeux est le plus difficile à voir *parce que nous croyons le voir*, c'est-à-dire en tant que nous regardons partiellement ce qui est à voir, tout en le considérant comme s'il s'agissait d'un aboutissement à ne plus remettre en question.

Après le commentaire de PARMÉNIDE au motif d'une avancée de l'épistémologie, c'est au lecteur de juger du crucial manque de formalisation contemporaine d'une métascience. Reste qu'en voulant par-là sauvegarder à vif la sagesse stoïcienne si bien commencée aux fins de ne pas exclure une métaphysique complémentaire de la physique du monde, c'est faire un pas de plus pour certains, ou un pas de trop pour d'autres. Mais c'est assurément le sort commun de toute pensée dissidente occupée de décrypter une page du grand livre s'écrivant à propos de l'Univers: elle vient au risque et péril d'auteur d'être toujours et encore le plus sûr moyen de remettre en cause le penser du grand nombre de satisfaits se suffisant de tisser la litière de lauriers qu'ils se fabriquent mutuellement en communauté. L'actuelle pratique scientifique de se suffire de la nature, c'est elle qui nous confronte si souvent à ce auquel on ne s'attendait pas: les expressions du possible, et qui par-là nous porte à désertier son complément, une surnature sur fond des certitudes devant participer des possibilités du naturellement formé dans le domaine du possible. Une pratique qui représente peut-être d'un point de vue épistémologique le plus sûr moyen de faire que perdurent les schèmes physicalistes par lesquels, à l'étable des leçons commercées d'un enseignement officiel, on se suffit si souvent de ce qui convient à la part congrue de l'explicité, en élaguant et tronquant d'évidence ce qui gêne le conçu en tout esprit de chapelle.

Aussi, sur le propos de ce que j'écris à pouvoir un tant soit peu combler un vide métascientifique, que le lecteur, surtout, ne me fasse pas crédit, mais qu'il en juge par lui-même, c'est-à-dire sans idées reçues. La raison en est évidente, car eu égard aux problèmes intellectuellement solubles, on conçoit que des démonstrations puissent être exactes quand les conclusions qu'on en tire sont erronées; que des questions bien posées ont des réponses inadéquates, et cela en corrélation avec le fait que des réponses rigoureuses peuvent répondre à des questions faussées ou gauchies par des approximations, et encore d'autres rapports possibles entre vérités subjectives mises en rapport avec des applications objectives. Dans l'Antiquité tout comme aujourd'hui, il s'ensuit que les états du penseur ne s'improvisent pas. Déjà ARISTOTE observait⁷² que ceux qui raisonnent à propos de choses sensibles ont des conclusions qui s'opposent, du seul fait qu'une même chose produit circonstancielle des effets attributivement contraires, d'où il s'ensuit qu'au sein de la multitude les uns pensent le contraire de ce que pensent les autres, en croyant chacun être dans le vrai. De là cette conséquence nécessaire qu'une même chose soit vraie en rapport à *certaines points de vue* et fausse à d'autres.

Ce qui n'existe pas ne pouvant passer du non-être à l'être, une chose en question se trouve posséder antérieurement à son fait d'être l'un et l'autre des attributions manifestées, ainsi que le montre ANAXAGORE. Disposition qu'on avançait de plus en raison de ce que monte DÉMOCRITE, savoir, que le vide et le plein se trouvent mêlés partout, même dans chaque particule, tel que le plein représente un l'état d'être, quand le vide correspond à l'état complémentaire de non-être. Cependant que ceux qui raisonnent ainsi à partir d'implications surdéterminant celles qui sont déduites à propos du sensible, pensent avec plus de justesse, certes, bien que ce soit d'une façon encore entachée d'ignorance à d'autres points de vue. Car l'état d'être repose sur ce qui se dit en deux sens relativement l'un à l'autre, en sorte que, résumant ce qui se disait dans l'antiquité, l'on puisse comprendre la phanicité dans le sens que quelque chose puisse advenir en substance d'une antériorité de non-être, ou désigner sa présence venant d'exister par son essence.

72. *La métaphysique*, livre IV, ch. V.

D'où l'on peut conclure qu'en plus d'être ou de n'être pas en puissance selon des oppositions circonstanciellement attributives, qu'une chose puisse en acte tout à la fois être par certains aspects, et comme non-être par d'autres, de ne pouvoir à la fois actualiser l'un et l'autre des aspects attributifs contraires. C'est pourquoi DÉMOCRITE conclue: que ce soit par suite de la sensation ou de l'entendement, la vérité ne peut être que relative au niveau humain d'un savoir partiel qui n'est déjà plus ignorance, sans être encore savoir finalement *in extenso*. Et EMPÉDOCLE de discerner pragmatiquement par suite *que le savoir grandit chez les humains en rapport à leur état présent, ce qui entraîne qu'autant ils changent eux-mêmes, autant changent toujours aussi les choses auxquelles ils pensent.*

Ce n'est semble-t-il qu'à partir des exercices qui sont en quelque sorte la gymnastique et les gammes du penseur, que son processus intellectif se retrouve assujéti à des critères d'entretiens (hygiène de vie), autant qu'à des améliorations arrivant au prorata de persévérances et d'assiduités au travail (rigueur et cœur à l'ouvrage). Mais si dans ce contexte l'opinion de quelques-uns vient éclabousser cela que serre la majorité, est-ce à contenir plus de vérité, ou si elle est combinée à l'état d'un savoir séculier, est-ce seulement parce qu'elle est à mieux porter des espérances communautaires? Pour nourrir le propos sur la vérité, on peut observer qu'elle varie entre les époques, étant relative à des circonstances et des usages. La considérer dans l'absolu ne se peut qu'en référence à ce qui se situe par-delà l'instance d'acquisition du savoir, alors que cette instance peut n'avoir aucun terme en raison du principe même de changement dans le temps et dans l'espace caractérisant ce qui devient et acquiert considéré non seulement en rapport à l'indéfiniment insondé, mais encore en rapport à d'insondables potentialités de faire être et avoir dans notre continuum. Aussi est-ce au nom du respect de la personne humaine, que ce commentaire du fragment sur la vérité de PARMÉNIDE n'a pour motivation que le refus que soit confisqué par quelques-uns le droit de dire dans l'absolu ce qui est vrai ou faux, c'est-à-dire viser le sanctionnement véridictif tenu à ne pouvoir faire l'objet d'une remise en cause jugeante. À ne pas faire l'amalgame avec l'individualisme, ce ne peut être qu'en entretenant

la recherche d'autonomie individuelle, que chaque personne poursuit une liberté de pensée au travers les multiples formes d'adaptation de la vie en société.

Et cette recherche semble inséparable de la confiance qu'on a en l'avenir de l'humanité. La présente génération, héritière des grandes réalisations technoscientifiques, pense encore pour l'essentiel au niveau mental d'exclusion de ce qui ne concerne pas la physique du monde. Son aspect complémentirement métaphysique lui est encore quasiment étranger. Or **ce n'est certainement qu'une pensée conjoignant physique et métaphysique qui, en s'ajoutant ultérieurement aux progrès d'agir sur notre milieu extérieur, sera sous-jacente des techniques mises au service de la vie de l'esprit devant produire les progrès de l'humain lui-même.** Autrement dit, l'humanisation de l'humanité dès la génération présente encore si éloignée de ce qu'elle potentialise d'idéaux humains, ne se peut poursuivre que depuis une pensée significativement affranchie du monisme scientifiquement physicaliste institutionnalisé à propos de la nature, autant que de ce qui nourrit théologiquement les institutions religieuses à propos d'une inévitable surnature complémentaire. À le dire autrement, si la science est irremplaçable pour connaître la nature afin de nous qualifier dans nos rapports à elle, de même la foi à anticiper l'entendement de réalités transcendantes à l'humanité l'est afin que nous consentions de ne plus tenir nos entreprises isolées du reste de l'Univers. Mais il est si courant de croire que lorsqu'on s'écarte des idées dominantes, c'est qu'on est contre ceux qui les propagent, que c'est à ne pas apercevoir que ce puisse être à cause d'apprendre à penser par soi-même que l'on puisse dépasser le convenu. Aussi je prends encore ici la précaution d'avertir que je ne vais pas à l'encontre de l'idéal scientifique dont le jugement pour rendre intelligible la matérialisation du monde nous est indispensable. Ce l'est contre la politique monopolisatrice dans la prétention de ce que la vérité ne peut que passer par la méthodologie expérimentale déléguant le critère de véridicité à la preuve physique depuis l'expérience. L'acte scientifique a sa vertu et sa beauté; mais il vient à en manquer crucialement lorsque que l'égarément du penseur relève de sentences à juger ce qui est hors les limites de sa pratique. Remarquons avec W. JAMES en souriant qu'à ce propos

une doctrine, dès lors qu'elle ne s'impose plus par les moyens très instruits de l'endoctrinement, traverse encore trois phases: 1° celle par laquelle on l'attaque en la déclarant absurde, apparaissant inutile ou nuisible à la conservation du milieu dans laquelle elle échoit comme un cheveu sur la soupe; 2° celle par laquelle l'ainsi tenu à l'écart acquiert son droit à l'existence, caractérisée par le moment où l'on admet sa possibilité, ne pouvant plus la nier, tout en pouvant encore la considérer pour dérisoire, futile, négligeable; 3° enfin la consécration trop tardive dès lors qu'on ne fait par celle-ci qu'en revendiquer le patrimoine en raison d'honneurs ou de bénéfices retirés à la transmettre.

Pendant que rien n'étant foncièrement négatif, une conséquence socialement positive advient de telles attitudes querelleuses dérivant des dogmatiques se surimposant aux doctrines. Elle vient de ce qu'en enrichissant ainsi les formes d'expression de la comédie humaine, lui convient le rôle catalyseur historiquement asserté dans la métabolisation de l'intelligible. N'est-ce pas dans le contexte des inquisitions religieuses de ceux qui croient devoir autoritairement imposer ce qu'il faut croire d'une surnature que progresse ainsi qu'une tolérance de l'autre la laïcité moderne, autant que l'avènement scientifique à propos de la nature? Chaque fois que de telles dispositions sociales oppositives adviennent, ne sommes-nous pas en présence des douleurs d'enfantement annonciatrices de l'émergence de nouvelles prises de conscience? C'est assurément le cas pour les souffrances qu'entraînent les frictions sociales entre dogmes religieux. Bien que moins visible, c'est encore le cas avec l'inquisition technoscientifique de ceux qui considèrent de leur devoir d'inculquer d'autorité leur manière de voir jusqu'à corrompre les libertés de penser de la personne? Par exemple au travers une médecine dite officielle confisquant la libre disposition de soi. En effet, d'une manière assimilable à une prêtrise voulant d'autorité 'soigner' les âmes, il importe aux médecins formés dans le moule épistémique de la seule causalité physicochimique de combattre ensemble par tous moyens des effets psychologiquement endogènes responsables des guérisons qui leur échappent en tant que forces de guérison qu'on trouve en soi. Or il paraîtrait pourtant épistémiquement moins sclérosant de tenir en l'occurrence que même des 'miracles' ne pourraient en rien

violier les lois de la nature, ne violant que leur réplique savante s'édifiant en vase clos à partir d'aprioris. Aussi, que la politique passant par des institutions dont les programmes varient avec les époques et les contrées quand changent les intentions (on doit cependant tenir sagement ces institutions pour être socialement incontournables), répondant tantôt aux besoins d'une économie céleste depuis des idéaux religieux, tantôt aux besoins bien terrestre depuis des idéologies technoscientifiques, cette politique se heurtera toujours aux efforts de l'âme humaine naissant de s'exprimer dans le libre-arbitre à dépasser les conditionnements de sa chrysalide biologique. Au service de l'économie matérialiste, l'union entre science et technologie est maintenant consommée. Dès lors qu'on ne peut plus tenir l'une sans aussi l'autre, ce technoscientisme ne peut que tenter de submerger et noyer tout nouveau paradigme dès qu'il émerge.

Mais l'idée est dans l'air de chercher à dépasser la lutte d'une intolérance communautaire. Au mieux on est à le constater sur le Web. De présentes recherches en méthodologie transdisciplinaire depuis la logique du tiers inclus, partent du quasi constat que des savoirs clos sur eux-mêmes deviennent un jour ou l'autre contradictoires à juger dans les logiques du tiers exclu; bien qu'étant parcellaires, de telles logiques disciplinaires sont aussi à pouvoir se compléter mutuellement. Aussi des efforts parallèles concernent l'ethnométhodologie, et beaucoup d'échanges ont lieu sur la notion d'émergence depuis la complexification des relations systémiques. Ce qui fait que même si aborder concrètement une réalité transcendante occasionne la peur des nouveaux concepts allant avec de nouvelles motivations, cette réalité complémentaire commence d'être reconsidérée en tenant compte de ce que les représentations mythiques sont toujours le prélude à concevoir symboliquement ce qu'on ne sait pas encore porter au niveau du signifiable (Cf. F.-W. SCHELLING). En un certain sens, il s'agit d'une organisation préconceptuelle émergeant continument de façon quelque peu innée du fouillis des idées. Nous le voyons avec la physique quantique: il y a une analogie à l'écho entre le pensé du monde depuis l'information du métamorphiquement réalisé, qui trouve consistance à porter témoignage dans le réalisé de l'action de la pensée.

Le commentaire de PARMÉNIDE qui précède est une invite faite au lecteur de participer dès à présent de l'aventure d'un futur inachevable pour être porteur d'une indéfinité de possibilités. Que peut-il y avoir de neuf sous le Soleil se renouvelant jour après jour demandera qui se suffit du réalisé au présent? À la fois tout et rien, c'est-à-dire des choses particulières qui sont autre que rien sans pouvoir être tout. Si la matérialisation des choses dans l'espace se conçoit comme ayant des propriétés substantivées par l'esprit au travers des êtres accomplissant le potentialisé dans leur expérience d'exister consistant à consommer de la relation parachevant simultanément le réel, alors cela éclaire le fait que le temps est son milieu spécifique; l'être se posant qualificativement dans le temps entre l'accompli et l'accomplissable. Sans le vécu par l'être, impossible d'articuler le passé au futur.

CAHIER 4 *ontos*

Introduction

La progression continue des concepts.....	8
Le présupposé ontologique.....	11

Ontologie

4.1 Prolégomènes à discuter sur les continums d'existence.....	19
4.2 Premier niveau de discrimination entre être et exister.....	24
4.3 Moyens rationnels d'approche du propos.....	42
4.4 Déixiques par complémentation et déixiques de réunion.....	47
4.5 De l'Infinité inconditionnée et sans attribution.....	52
4.6 De l'Univers en tant qu'interface limitée et indéfiniment complémentable.....	57
4.7 Les quatre termes contractuels de délimitation des modes d'existence.....	58
4.8 Les surdéterminités des modalités déterminatives.....	64
4.9 Vérification des discriminés entre continums depuis le principe de sélectivité de BERNOULLI.....	66
4.10 Les trois fonctions contractuelles primaires des modes d'existence.....	69
4.11 L'Univers indéfiniment déployé.....	75
4.12 Sur le prédicat de progression d'être et les attributions contractuelles.....	80
4.13 Être, avoir, faire, en rapport à l'existence.....	90
4.14 Sur quelques termes appropriés à l'analyse des modes d'existence.....	95

Continuums

4.15 Sur le temps, l'espace, et les tenseurs.....	113
4.16 La dimension spatiotemporelle d'être et d'avoir, comme émanation entre l'existence éternelle et l'infinité inconditionnée.....	124
4.17 La notion de durée du point de vue de l'activité.....	127
4.18 Le présent de la variation d'être, et l'éternel présent d'immanence.....	138
4.19 L'espace relié au temps.....	158
4.20 La fonction spatiale.....	163
4.21 Concept d'exhaustion des continums.....	180
4.22 Sur le continuum spécifique de l'instance performative de l'Univers.....	185
4.23 La part du vide dans la localisation spatiotemporelle, et la part du plein dans le potentialisé en raison de l'absolu, relativement aux tensions allant avec le prédicat de perfectionnement.....	192

Épilogue

Discussion fictive à quelques stades de l'agora entre Empédocle, Héraclite et Parménide.....	199
Géocentrisme /héliocentrisme.....	213
Venons-en à une précision pragmatique sur ce qui nous tient lieu de certitude.....	220
Saisir de nos jours la pensée de Parménide.....	221
Hystérésis et dichotomie entre l'existence et l'être.....	234
Le vrai et le faux en rapport aux imprécisions conceptuelles et langagières, point de chute des présents commentaires.....	234
À titre de conclusion.....	241

LÉGENDE DES SYMBOLES

\rightarrow	implique
	tel que
\forall	quel que soit ... (quantificateur universel)
\exists	Il y a au moins un ... (quantificateur existentiel)
∞	infini réel
∞	point adimensionnel opposé à l'infini réel
E	un ensemble bornable
\emptyset	ensemble vide
H	ensemble <i>in extenso</i>
∇	classe de la continuité unicitaire
\therefore	classe des sécables
C	complémentaire d'une partition quelconque
\in	appartient à ...
\notin	n'appartient pas à ...
\subset	inclusion stricte
\subseteq	inclusion générale
\cup	union (réunion)
\cap	intersection
\neq	inégalité
\equiv	sensiblement égal
\leftrightarrow	indifférence (équivalence)
Σ	somme
$< \dots$	plus petit que ...
$> \dots$	plus grand que ...
	origine d'une extension
∞	indéfiniment croissant
∞	indéfiniment décroissant
xfy	fonction de x sur y
xRy	relation entre x et y
Ω	l'individu le plus grand réalisé au macrocosme
$\bar{\Omega}$	l'individu le plus petit réalisé au microcosme
\textcircled{R}	Rien n'est (manque entièrement)
\textcircled{C}	Tout est (complet)

Il a été tiré de l'ouvrage 50 exemplaires
à titre privé

Pour un usage non commercial
le livre est librement imprimable à partir des fichiers
téléchargeables sur le website <http://jean.alphonse.free.fr>